

DARYNDA
JONES

Charley

DAVIDSON

DIX TOMBES POUR L'ENFER



Darynda Jones

Dix tombes pour l'enfer

Charley Davidson – 10

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Boischot

Milady

*Pour Jennifer,
Héroïne à temps partiel,
Fournisseuse à plein temps d'idées qui dépotent et déchirent
Et éditrice extraordinaire.*

Merci !

Mille fois merci !

Chapitre premier

Charley Davidson : soit elle est née comme ça, soit c'est la caféine.

Je fis semblant de ne pas voir la petite fille morte plantée à côté de moi et posai les pieds au frais sur le rebord de la fenêtre avant de boire une gorgée de café brûlant en regardant le soleil se lever. Une lueur jaune tendre pointait à l'horizon et s'y répandait lentement, tels les rubans que dessinent dans l'eau les colorants alimentaires. Suivirent des roses irisés, des orange et des violets qui se livrèrent à une symphonie enchanteresse pour les sens. Enfin, mes sens auraient été enchantés sans la petite fille morte plantée à côté de moi.

Elle cala un petit poing hargneux sur sa hanche maigrichonne et poussa un soupir théâtral. Je fis semblant de ne pas la voir. Je ne connais pas grand-chose de plus pénible que les enfants des autres. À part peut-être l'enfer, et je sais de quoi je parle. Sauf que, ce jour-là, le seul petit grain de sable qui venait troubler la sérénité de mon spectacle matinal, c'était une mouflette blonde aux yeux bleus vêtue d'un pyjama Charlotte aux fraises.

— Bon, alors ? Tu vas me le lire, oui ou non ? râla-t-elle.

J'avais commis l'erreur de l'initier à l'univers d'Harry Potter.

Je m'interrompis donc, mon activité essentielle consistant à me concentrer pour ne pas baver dans ma tasse. Experte en mixologie caféinée, je ressentais régulièrement le besoin de faire de nouvelles expériences avec mon élixir matinal, histoire de pimenter l'ordinaire et de créer des concoctions fabuleuses auxquelles le commun des mortels n'aurait même pas pu aspirer. Enfin, ce jour-là, j'avais tout juste réussi à appuyer sur le bon bouton de la machine. Du moins, je crois. J'avais peut-être déclenché une guerre nucléaire sans m'en rendre compte.

— Je te l'ai déjà lu sept mille huit cent quarante-trois fois.

Elle esquissa une petite moue qui creusa des fossettes de chaque côté de sa bouche. Elles n'étaient pas contentes, ces fossettes. C'étaient des fossettes de déception, de frustration, de grosse colère imminente.

Je baissai la tête, honteuse.

Non, je déconne.

Je me détournai de la mouflette et regardai par la fenêtre.

— C'est pas vrai. Tu l'as lu que deux fois.

— C'est déjà deux fois de trop, rétorquai-je, fascinée par le spectacle époustouflant qui s'offrait à moi.

Un observateur extérieur m'aurait sans doute trouvée bien froide, voire carrément cruelle, envers cette petite chose, mais je venais de passer la nuit en surveillance pour le compte d'une femme – ma cliente – persuadée que son mari fuyait le lit conjugal pour aller retrouver son assistante et... se faire assister. Elle voulait en avoir la preuve.

Après m'être douchée, je n'avais qu'une envie : boire l'élixir de vie en m'émerveillant des couleurs qui embrasaient le ciel et en réfléchissant à la meilleure façon d'expliquer à ma cliente que son mari ne la trompait pas. Enfin, pas avec son assistante, en tout cas. Il allait passer ses soirées avec les étudiants qui louaient l'appartement aménagé au-dessus de leur garage. Ils jouaient à la console et s'accordaient un peu de détente artificielle à base de plantes naturelles. Je ne connaissais pas très bien ma cliente, mais je commençais déjà à comprendre pourquoi il en avait besoin. Elle avait sublimé l'art de ne jamais être contente et en avait fait un sport de l'extrême.

Il ne me restait plus qu'à trouver un moyen de lui annoncer la nouvelle. Même si les exploits de son mari n'avaient rien de sexuel, elle y verrait sûrement une forme de trahison, mais, si je m'y prenais correctement, j'arriverais peut-être à amortir le choc. Donc, au lieu de lui expliquer, comme je comptais le faire au début : « Votre mari s'échappe pour aller s'éclater gentiment pendant quelques heures parce que vous êtes une chieuse », j'avais décidé de lui sortir quelque chose du genre : « Votre mari va aider les pauvres petits étudiants qui vivent au-dessus de votre garage ; il les fait réviser, leur apprend à rester concentrés malgré tous les obstacles de la vie quotidienne, leur montre comment se débarrasser du stress d'une mauvaise journée – ou d'un mariage raté – et leur donne même des conseils quant à l'usage de substances prohibées. »

Ouais...

Je hochai la tête, fière de mon coup. Quand j'en aurais fini avec elle, elle prendrait son mari pour un défenseur des faibles, un chevalier de la noble cause, un paladin des temps modernes. Un *héros* !

Je bus une nouvelle gorgée de café, essayai sans réagir un nouveau soupir

agacé de la sale gamine à mes côtés, et me laissai glisser. Pas beaucoup, juste assez pour voir l'autre côté, la dimension surnaturelle. Je ne connaissais rien de plus grandiose que le lever du soleil sur le monde tangible vu depuis le monde immortel. Ils semblaient se nourrir l'un l'autre, se faire écho. Les orages furieux et tumultueux du royaume surnaturel en devenaient encore plus vivaces, plus éblouissants, à croire que les rayons de notre soleil débordaient et franchissaient les frontières de notre univers.

Après tout, il arrivait bien que des habitants de l'autre côté débarquent parmi nous. Enfin, de temps en temps.

Ma faculté à voyager d'un univers à l'autre ne cessait de m'émerveiller. Pendant un mois, j'étais restée sur le fil du rasoir, entre les deux mondes, sans savoir que je pouvais contrôler où je me situais à tout moment.

À ma décharge, j'étais amnésique à l'époque. J'ignorais qui j'étais – ou ce que j'étais. Je ne me serais certainement pas doutée que j'étais un dieu venu d'une autre dimension et que je m'étais portée volontaire pour remplir les fonctions d'ange de la mort sur cette Terre, où je jouais le rôle de Faucheuse. Pourtant, même amnésique, j'avais de l'imagination à revendre.

À présent que j'avais recouvré la mémoire, j'envisageais ma mission comme une version céleste du Corps de la Paix. Je m'étais vouée à la protection d'un peuple et à la défense de l'univers.

Ça, c'était il y a une semaine. Ça faisait donc sept jours que j'étais rentrée à Albuquerque en possession de mes souvenirs – les bons comme les mauvais –, pourtant je me sentais encore toute déboussolée, déstabilisée, comme un Bidibule qui n'en finirait plus de se balancer dans tous les sens.

Ma meilleure amie et réceptionniste à ses heures, Cookie, se faisait du souci pour moi. Je le voyais bien. Elle affichait une mine réjouie chaque fois que j'entrais dans son bureau ou que je débarquais sans prévenir dans son appartement – chose que mon oncle Bob, son tout nouveau mari, n'appréciait pas du tout. Cependant, l'un des avantages – ou des inconvénients, question de point de vue – de se situer du côté surnaturel de la force, c'est que je devinais sans mal les émotions des autres. Je ressentais donc l'inquiétude de Cookie chaque fois qu'elle me regardait.

Elle n'avait pas tort, d'ailleurs. Je n'étais pas dans mon assiette depuis mon retour, et j'avais mes raisons. Trois, pour être plus précise.

Premièrement, ma fille m'avait été arrachée alors qu'elle était âgée de deux jours à peine. Certes, c'était pour sa sécurité. Nous n'avions pas eu d'autre

choix que de l'éloigner de nous, mais ce n'était pas facile pour autant, peut-être parce que la faute me revenait à moi, et à moi seule.

Apparemment, je brillais comme un phare surnaturel qui attirait les morts. Enfin, ceux qui n'étaient pas immédiatement passés de l'autre côté. Sympa, non ? J'avais toujours considéré ça comme un effet secondaire plutôt cool de mon statut de Faucheuse, mais ça, c'était avant de mettre au monde une enfant destinée à vaincre Satan et à sauver l'univers. À présent ma lumière servait surtout à renseigner nos nombreux et puissants ennemis sur ma position – et donc celle de ma fille.

Bref, pour protéger Pépin, on avait dû la cacher, l'éloigner de moi, sa mère, la femme qui lui avait donné la vie – au fond d'un puits, en plus, mais je m'égare. Cette séparation me brisait le cœur et me tourmentait en permanence, comme un poids écrasant qui pesait sur ma poitrine et, malheureusement, sur mon humeur.

Deuxièmement, afin de réveiller ma mémoire endormie, mon père m'avait traversée pour passer de l'autre côté. Chaque fois qu'un mort fait ça, je vois sa vie défiler dans mon esprit. J'avais donc été submergée par tous les souvenirs que mon père avait de moi. J'avais mesuré l'amour qu'il éprouvait chaque fois qu'il nous regardait, ma sœur et moi, ressenti la fierté qui lui gonflait le cœur. Ç'avait été une expérience à la fois merveilleuse, irréelle et déchirante, parce que je l'avais perdu. Il se trouvait désormais bien au chaud de l'autre côté de cette dimension, dans un royaume auquel je n'avais pas accès – du moins pas à ma connaissance.

Cependant, le passage de mon père n'était que le révélateur de la deuxième raison à ma mélancolie. Avant de traverser, il s'était débrouillé pour me transmettre tout ce qu'il avait appris depuis sa propre mort. En l'espace de quelques secondes, j'avais découvert les secrets d'un réseau souterrain, occulte, dont j'ignorais jusque-là l'existence. Traîtres et espions. Anarchistes et hérétiques. Alliances et rivalités. Un millier de guerres sur un million d'années. Mais la vérité que mon père tenait à me montrer par-dessus tout, c'était que Reyes – mon mari, mon âme sœur et le père de Pépin – était un dieu aussi.

Et pas n'importe quel dieu.

C'était l'un des trois dieux d'Uzan, ces frères qui ne vivaient que pour semer la mort et la destruction. Ils dévoraient les âmes par millions et croquaient les mondes comme on grignote des chips. Le pire, c'est que Reyes

était considéré comme le plus dangereux des trois, le plus sanguinaire, jusqu'à ce que Satan lui tende un piège afin de lui dérober son énergie et d'en user pour se façonner un fils, Rey'aziel, également connu sous le nom de Reyes Alexander Farrow.

Mon cher et tendre époux était donc un dieu maléfique qui avait oblitéré des univers entiers et étouffé la vie partout où il passait. Des milliers de dimensions l'appelaient l'Eradicateur, et j'étais mariée avec lui.

Mais il me restait encore tant de choses à apprendre ! Je n'avais compris ma véritable nature qu'en entendant mon nom céleste pour la première fois. À ce moment-là, tous les souvenirs que j'avais accumulés au cours de mon existence divine m'étaient revenus d'un seul coup. Le problème, c'est que je n'étais censée prendre connaissance de tout ça qu'une fois mon corps terrestre mort et enterré. Malheureusement, une série d'événements fâcheux avait forcé un ami à me le murmurer à l'oreille, et je disposais désormais du pouvoir de création même, sans bien savoir quoi en faire ou comment le contrôler. Ce détail mettait Jéhovah, le Dieu de cette dimension, légèrement mal à l'aise, du moins si j'en croyais son archange Michael.

On n'est pas franchement potes, Michael et moi. Il faut dire qu'il a essayé de me tuer. Je refuse d'être copine avec quiconque essaie de me tuer.

Reyes, quant à lui, a déjà entendu son nom céleste. Il a même rencontré les deux autres frères. Il a été envoyé par son père pour les combattre au cours d'une guerre particulièrement meurtrière entre les deux royaumes. Sait-il toujours qu'il est un dieu ? Sait-il que l'ingrédient principal utilisé par son père pour lui donner la vie – ainsi que ses pouvoirs –, c'était l'énergie d'un dieu ?

Même s'il l'ignore, je me demande dans quelle mesure l'Eradicateur divin contrôle les actions de Reyes. Quelle est la part de dieu en lui ? La part de démon ? La part d'humain ?

Bref, c'est un gentil ou un méchant ?

Les preuves sembleraient pencher en faveur de la seconde option, même si ce n'est pas sa faute. Il a été forgé dans les flammes du péché et de la damnation. Est-ce que ça l'avait affecté ? Est-ce qu'il s'était imprégné de l'atmosphère maléfique qui étouffait sa dimension natale, alors qu'il luttait pour survivre à la cruauté infernale de l'ange déchu et acariâtre qui se chargeait de l'élever ? Tandis qu'il se battait pour gravir les échelons de l'armée satanique et en devenir le général ? Pour commander des légions de

démons ? Les mener à la bataille et au sacrifice ?

Après toutes ces années et tout ce que nous avons traversé, je pensais connaître mon mari. À présent, je n'en étais plus si sûre.

Ma seule certitude, c'était qu'il me fallait apprendre son nom divin, le vrai. « L'Eradicateur » n'était qu'un surnom ou une interprétation. Une fois que je saurais comment l'appeler, je pourrais imiter Satan et, au besoin, emprisonner Reyes dans le miroir des dieux, l'amulette que je gardais tout le temps sur moi.

Je repassai dans la dimension terrestre, tapotai le pendentif niché dans ma poche et me tournai vers la mouflette qui me toisait sans bouger. Elle n'avait pas l'air décidée à me laisser tranquille.

Je lui décochai mon sourire le plus lumineux et le plus faux-cul, à base d'exaspération et de décapant industriel.

— Pourquoi tu ne demandes pas à Rocket de te faire la lecture ?

Rocket était un ami commun, mort dans un asile d'aliénés dans les années 1950. C'était aussi un savant qui connaissait par cœur le nom de tous les êtres humains passés sur cette Terre, sans exception. Charlotte aux fraises squattait souvent avec lui et sa petite sœur, Baby Bell. Cela faisait des semaines que je n'avais pas vu Rocket, aussi je me promis d'aller chez lui dans la journée. Après tout, ma seule et unique enquête en cours était pour ainsi dire pliée.

Charlotte aux fraises croisa les bras.

— Il ne peut pas.

— Pourquoi pas ?

Je m'attendais à ce qu'elle m'explique qu'il n'arrivait pas à tourner les pages avec ses doigts fantomatiques, mais au lieu de ça elle déclara :

— Parce qu'il ne sait pas lire.

Cette réponse réveilla mon intérêt – un peu.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il écrit les noms des morts à longueur de journée.

C'était son occupation principale. Rocket gravait des milliers de noms sur les murs de l'asile abandonné, jour après jour, sans relâche. C'était fascinant de le regarder faire. Enfin, c'était fascinant cinq minutes. Après, ma nature hyperactive reprenait le dessus et je me rappelais que j'avais d'autres trucs à faire.

La petite leva les yeux au ciel.

— Évidemment ! C'est son boulot, mais ça ne veut pas dire qu'il sait lire !

Son explication était aussi pertinente qu'un épisode de télé-réalité.

— De toute façon, ce n'est pas pour lui qu'il les écrit, ajouta-t-elle en tirant sur la manche de mon tee-shirt, celui qui affichait : « Mon cerveau a trop d'onglets ouverts en même temps ». C'est pour elle.

Ça aurait dû m'intriguer, sauf que les intrigues ne sont pas franchement intrigantes à 6 heures du matin, surtout quand on a bossé toute la nuit. Je bus une nouvelle gorgée de café en observant d'un œil attendri les volutes de buée qui s'élevaient à la surface. Je n'arrivais pas à décider si je voulais user de mes pouvoirs pour le bien ou le mal ce jour-là. Le mal, c'était toujours plus marrant.

Enfin, avec la patience d'une sainte sous antidépresseurs, je demandai :

— C'est pour qui, ma puce ?

Elle écarquilla ses grands yeux.

— C'est pour qui quoi ?

Je me tournai vers elle.

— Quoi ?

— Hein ?

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— C'est pour qui quoi ?

Je me forçai à décriper la mâchoire avant que mes dents ne se fissurent sous la pression.

— Si ce n'est pas pour Rocket, alors c'est pour qui ?

Elle entreprit d'enrouler une mèche de mes cheveux autour de ses petits doigts avec une moue boudeuse.

— C'est pour qui que quoi ?

Et merde ! Je l'avais perdue. J'éprouvai l'envie subite de la vendre sur le marché noir. Ça ne me rapporterait pas grand-chose, en même temps. La pauvre s'était noyée quand elle avait neuf ans et n'était visible que de très peu de gens sur cette Terre. Avec ma chance habituelle, je me retrouverais obligée de la reprendre et de rembourser l'acquéreur. Puis je serais forcée de marquer l'âme du pervers en question et de le vouer aux enfers pour avoir acheté une enfant au marché noir. Il ne faut pas déconner, non plus.

Je bus une gorgée de café pour me donner du courage avant de lui expliquer le plus simplement possible :

— Les noms que Rocket écrit sur les murs de l'asile. S'il ne peut pas les lire, alors ils sont pour qui ?

— Ah ! Ça ! s'écria-t-elle, tout excitée.

Dans sa hâte de retirer ses doigts de mes cheveux, elle emporta la moitié de mon scalp. Puis elle ouvrit les bras comme si c'étaient des ailes et se mit à tourner en rond dans l'appartement en imitant le bruit d'un moteur. Ne me demandez pas pourquoi.

— C'est pour Pépin.

Je cessai de me frotter le crâne et m'immobilisai, parcourue d'un picotement étrange.

— Pépin ? Ma Pépin ?

Elle s'arrêta le temps de me jeter regard exaspérée, puis se remit à voler à travers la pièce. Enfin, pas au sens propre du terme.

— Tu en connais d'autres, toi, des Pépin ?

Je la dévisageai en cillant pendant une bonne minute, bouche bée. Un filet de bave en profita pour s'échapper tandis que je tentais vainement de comprendre ce que je venais d'entendre. Si seulement j'avais eu plus de neurones opérationnels ! Malheureusement ils ne commençaient à s'enclencher que vers 7 h 12, et encore... Surtout après une nuit blanche.

J'étais toujours en train de réfléchir à la déclaration de Charlotte aux fraises lorsque le fils de Satan sortit de notre chambre, vêtu en tout et pour tout d'un pantalon de pyjama gris et d'une mine fatiguée. Le pantalon tombait sur ses hanches minces, et son air ensommeillé ajoutait du mystère à son visage ombrageux. Ses cheveux noirs pointaient dans tous les sens, et ses longs cils fournis soulignaient ses yeux lumineux. Il incarnait à la perfection l'expression « chaud comme la braise ».

Pourtant, je ne devais pas oublier qui il était. Comme si ça ne suffisait pas que son père soit l'ennemi public numéro un de notre univers, il fallait que lui-même soit un dieu maléfique venu d'une autre dimension ? Ça faisait un sacré concentré de mal dans le corps d'un seul mâle, si séduisant soit-il.

J'aurais dû me douter depuis longtemps qu'il possédait des pouvoirs immenses. Même à moitié endormi il se déplaçait avec la grâce puissante d'un félin. Je me glissai à la lisière du royaume surnaturel et vis l'obscurité qui émanait de lui comme une cape de fumée, ondulait dans son dos et tombait à ses pieds nus.

Les flammes qui l'enveloppaient de jaune, d'orange et de bleu léchaient sa peau satinée pour la nimber d'une lueur pécheresse. Elles soulignaient les courbes de ses muscles durs et épousaient le moindre de ses mouvements,

comme si elles étaient aussi vivantes que lui.

Charlotte aux fraises n'avait rien remarqué de tout ça. Sa petite tête tournait en rond, comme son corps. Elle ne semblait pas se rendre compte de ce qu'elle venait de m'annoncer. Pourquoi tous ces noms seraient-ils destinés à Pépin ? Ça n'avait aucun sens !

— Qu'est-ce que tu veux dire, ma puce ? demandai-je patiemment.

Je dus réprimer un éclat de rire quand Reyes frémit de voir le petit bolide atterrir en glissant à côté de son ficus en pot. Pourtant, elle ne risquait pas de renverser quoi que ce soit.

Pour toute réponse, elle déclara :

— J'adore la barbe à papa. J'en mangerais toute la journée. (Elle prit une longue inspiration puis redémarrà de plus belle.) J'arrive à en sentir le parfum, des fois. Un jour je suis passée à côté d'une maison en feu sans rien sentir du tout. Je ne sens pas non plus les oranges, ni les fleurs ni la colle, mais la barbe à papa, oui. Enfin, pas tout le temps, mais c'est une odeur toute rose et sucrée. Et toi ? Tu aimes la barbe à papa ?

J'étais trop occupée à observer mon mari, qui se dirigeait vers la cuisine. Malgré moi, son petit sourire en coin parvint presque à apaiser les émotions turbulentes qui s'affolaient dans ma poitrine.

— Les daïquiris à la barbe à papa, à la rigueur, dis-je sans parvenir à détacher mon regard de Reyes.

Nous nous étions peu à peu enfermés dans un cycle de courtes conversations entre deux silences gênés. Je ne comprenais pas pourquoi. J'ignorais ce que j'avais pu faire pour mériter une telle torture. Venant d'un homme qui, une semaine plus tôt, avait tout le temps envie de moi, c'était franchement déconcertant.

Avait-il conscience d'être un dieu ? Et, surtout, était-il au courant que je le savais, moi ?

Ça aurait de quoi le mettre sur la défensive. Quoique... J'étais un dieu, moi, alors pourquoi pas lui ? Il y avait peut-être dans cette situation des éléments qui m'échappaient encore. À moins que ce désintérêt soudain n'ait rien à voir avec cette histoire.

C'était peut-être parce que j'avais fait exactement ce qu'il avait prédit : je l'avais oublié. Au moment où j'avais appris mon nom céleste, j'avais oublié Reyes. Il m'avait prévenue. Non, plus précisément, il m'avait dit que je le quitterais d'abord, puis que je l'oublierais. Il avait eu raison sur toute la ligne.

En même temps, j'avais des circonstances atténuantes : j'étais amnésique. Et puis, je ne l'avais pas fait exprès.

Évidemment, ça ne m'aidait pas beaucoup qu'il soit sexy à tomber. Son pantalon de pyjama prenait un malin plaisir à mettre en valeur son petit cul ferme et rebondi, avec des muscles en acier et une fossette de chaque côté. Irrésistible salaud !

Je tendis le cou et le vis saisir la cafetière.

— Il est tout frais, je viens de le préparer ! lançai-je.

— À ton avis, qu'est-ce qui m'a réveillé ? rétorqua-t-il.

Le sourire chaleureux qui adoucissait sa voix contrastait avec la brume sombre qui l'entourait, et c'était beaucoup plus rassurant que je n'aurais voulu l'admettre.

— Des fois j'en mange au petit déjeuner, reprit Charlotte aux fraises avant de venir léviter entre la table basse et le canapé couleur crème pour désigner Reyes. Et lui ? Ça lui arrive de manger de la barbe à papa au petit déjeuner ?

Il se retourna vers nous et posa les coudes sur le comptoir qui séparait la cuisine du salon. Il but une gorgée de café sans lever les yeux.

— Non, répondis-je. Lui, c'est un grand méchant loup. Au petit déjeuner, il dévore des petites filles.

— Faux, gronda-t-il dans sa tasse, d'une voix grave aux accents de caramel fondu. C'est des grandes filles que je dévore au petit déjeuner.

Un frisson s'éveilla au creux de mon ventre.

Charlotte aux fraises prit un air songeur. Heureusement, la teneur de cet échange lui échappait complètement.

— Alors ? Tu as coincé le coupable ? me demanda Reyes en me clouant sur place d'un regard.

Je me tournai dans le fauteuil que j'avais approché de la fenêtre et repliai les jambes sous moi pour profiter du spectacle.

— Il n'y avait pas de coupable dans cette affaire, juste un pauvre type qui essaie de mener une petite vie tranquille.

— Comme nous tous, quoi, commenta Reyes.

J'inclinai la tête sur le côté.

Il m'observa à son tour en plissant les paupières. Avait-il seulement conscience de l'effet qu'il faisait aux femmes ? Un pauvre type qui essayait de mener sa petite vie tranquille, lui ? Ben voyons !

Charlotte aux fraises s'assit sur la table basse et commença à balancer ses

petites jambes.

— J’aime bien la nouvelle déco.

Reyes sourit et se retourna vers les plaques de cuisson pour – du moins l’espérais-je – me préparer le petit déjeuner des champions. Peu importait le menu, je lui faisais confiance. J’en profitai pour parcourir du regard le vaste espace qu’était devenu mon appartement autrefois microscopique. Je n’y avais pas mis les pieds pendant plus de neuf mois, puisque j’en avais passé huit à couvrir dans un couvent – c’est une longue histoire – et un autre dans le nord de l’État de New York, où j’étais amnésique et serveuse dans un *diner*.

Entre-temps, Reyes avait fait rénover l’immeuble de fond en comble. La façade n’avait pas beaucoup changé – un bon décapage avait suffi –, mais l’intérieur avait été intégralement repensé.

Les travaux avaient eu lieu au fur et à mesure que les étudiants déménageaient, diplôme en poche, et les locataires de longue date avaient été installés dans les appartements fraîchement refaits. Quant au dernier étage, où nous habitions, Reyes y avait apporté un soin particulier.

Il ne comptait plus que deux logements de plus de trois cents mètres carrés chacun et d’un luxe incroyable. Nos voisins n’étaient autres que Cookie et mon oncle.

Le grenier, qui servait autrefois de débarras, avait carrément été supprimé, ce qui faisait une hauteur sous plafond de presque dix mètres par endroits, avec des poutrelles en acier apparentes. La partie plane du toit, à l’arrière de l’immeuble, accueillait désormais deux petits jardins avec de vraies plantes vertes et un bassin pour les carpes. Le résultat était tout simplement magique.

Il y avait bien une pièce que Reyes gardait fermée à clé et qu’il avait refusé de me montrer quand il m’avait ramenée à la maison pour la première fois. Heureusement, ça ne m’avait jamais arrêtée. Le lendemain de notre retour, à peine était-il parti travailler que j’avais croché la serrure. J’avais allumé la lumière et m’étais figée sur le seuil. Les murs étaient peints en vert tendre, avec une frise représentant des animaux de couleurs pastel ; il y avait un berceau et une table à langer. C’était la chambre de Pépin, et la fissure de mon cœur s’était approfondie.

— Je vais voir si Baby veut jouer à la marelle.

Charlotte aux fraises disparut avant que je n’aie pu lui dire au revoir – ou bon débarras.

Mon regard s’attarda sur le douillet canapé crème qu’avait choisi Reyes. Il

ne l'avait pas acheté à un vide-grenier, celui-là, pas comme mon ancien sofa, Sophie. Je me demandais souvent ce qu'elle était devenue, la pauvre. En était-elle réduite à se morfondre dans le coin d'une décharge ? Certes, elle ne m'avait coûté que 20 dollars, mais on avait fait un bon bout de chemin, toutes les deux. J'espérais vraiment qu'elle n'avait pas été détruite.

D'ailleurs, en parlant de vieux trucs recyclés...

— Hé ! Où est-ce que tu as mis Mme Allen et PP ? m'écriai-je, soudain inquiète.

PP – Prince Phillip de son vrai nom – était un vénérable caniche qui avait affronté un démon pour me sauver la vie. Mme Allen et lui habitaient déjà là quand j'avais emménagé et méritaient plus que quiconque un bel appartement tout neuf.

Reyes baissa la tête.

— Les enfants de Mme Allen ont dû la placer en maison de retraite.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Il s'est passé beaucoup de choses depuis qu'on est partis, tu sais, souffla-t-il.

— Tu aurais dû me prévenir.

— Ça s'est décidé le mois dernier. Tu n'aurais pas su de qui je parlais.

J'accusai le coup. Il avait raison, mais ça n'en restait pas moins difficile à entendre.

— Où est-elle ?

— Dans un établissement de North Valley.

Je me promis d'aller lui rendre visite.

— Et PP ?

— Qui ça ?

— Son caniche et, accessoirement, mon sauveur.

Reyes réprima un sourire.

— Il est avec elle. La maison de retraite en question accueille aussi les animaux.

— Ah, tant mieux !

Je posai le menton sur le dossier du fauteuil, soulagée. Reyes avait raison, il s'était vraiment passé beaucoup de choses. Par exemple, ma tasse était mystérieusement vide.

— Je vais refaire du café, si tu en reveux après ta douche, dis-je en me levant.

Reyes haussa une épaule en examinant sa propre tasse. Il s'était adossé contre le mur de la cuisine, les chevilles croisées. Je ralentis le pas pour prendre le temps de le regarder.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de me doucher aujourd'hui.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Il me décocha un sourire aussi coquin qu'un péché à l'heure de la messe.

— Ta tante Lillian a tendance à... venir se rincer l'œil.

Je m'immobilisai, un pied en l'air, paralysée par la honte la plus pure.

Reyes étouffa un gloussement et posa sa tasse vide avant de se diriger vers la salle de bains.

— Tante Lillian ! hurlai-je pour faire apparaître cette vieille chipie.

Elle était morte dans les années 1960. Elle n'était déjà plus toute jeune à l'époque, mais ça ne l'avait pas empêchée de se mêler à la génération hippie, comme en témoignaient son immense collier de perles et sa robe hawaïenne. Un trip au LSD à son âge, ça n'avait pas dû lui faire de bien.

— Mon petit potiron ! s'écria-t-elle sur un ton aussi artificiel que le bleu de ses cheveux.

Elle ne prit même pas le temps de me regarder ; elle cherchait déjà des yeux le fils de Satan. Il ne lui fallut d'un quart de seconde pour le trouver. Elle avait la précision d'un missile.

Reyes lui adressa un clin d'œil au passage, et je crus qu'elle allait fondre sur place.

— Tante Lillian, grondai-je. Il me semblait pourtant que tu n'appréciais pas mon mari.

— Quelle idée ! Je l'ai vu tout nu, je te signale. Après ça, impossible de ne pas l'apprécier ! rétorqua-t-elle avec un grand sourire lubrique.

J'en restai comme deux ronds de flan, atterrée, essentiellement parce que, pour la première fois de ma vie, je ne trouvai rien à lui dire. Pas de repartie sarcastique. Pas de petite pique bien envoyée. Cette vieille chipie avait raison, après tout.

Je reportai mon attention sur mon mari, sur son dos nu dont les muscles se mouvaient en souplesse tandis qu'il s'éloignait. Notre appartement était tellement immense qu'il avait beaucoup de chemin à parcourir pour arriver à la salle de bains. Ses muscles avaient donc tout le temps de se mouvoir... et de m'émouvoir.

Malheureusement ces émotions cédèrent bien vite la place à un certain

malaise. Les choses avaient tellement changé ! Beaucoup trop à mon goût. Ce qui m'amenait à la troisième et ultime raison de mon mécontentement. Ça faisait plusieurs jours que mon mari ne m'avait pas touchée. Depuis qu'on était rentrés, en fait. D'habitude, c'était le contraire, il avait du mal à se retenir, pourtant il ne m'avait pas proposé ses services une seule fois. Ç'avait été une longue semaine, triste et solitaire, surtout que j'étais tombée par hasard sur une facture qui m'avait mise sur le cul. Reyes avait fait un virement à la Texas Child Support Division.

Il payait une pension alimentaire pour un gamin au Texas.

Il avait un autre enfant que Pépin.

Je fermai les yeux et, une fois de plus, me demandai si je connaissais réellement l'homme que j'avais épousé.

Chapitre 2

On ne peut pas tout contrôler. Nos cheveux sont là pour nous le rappeler.

Même Internet

Alors que Reyes s'apprêtait à gagner la salle de bains pour rendre visite à George la douche, la porte d'entrée s'ouvrit en coup de vent. Le battant claqua contre le mur, et mon cœur sauta au plafond – c'est-à-dire à huit mètres du sol. Enfin, c'est l'impression que j'eus.

Reyes, imperturbable, se retourna sans ciller. Cookie, une déesse trentenaire aux courbes éblouissantes, aux cheveux noirs coupés court et au sens de la mode complètement détraqué, et sa fille, Amber, une ravissante adolescente de treize ans dotée d'une sagesse de septuagénaire, de longues boucles brunes et de délicats sourcils, se bousculèrent littéralement pour franchir le seuil. À en juger par son sourire en coin, Reyes trouvait ce spectacle très amusant.

Moi, en revanche, j'en étais encore à me demander où s'était envolé mon cœur. Je levai les yeux au plafond. Pas de cœur. En revanche, le petit garçon blond qui balançait les jambes dans le vide, juché au croisement des trois poutrelles métalliques, se trouvait toujours là. Il n'avait pas bougé depuis mon retour, et je n'avais pas encore réussi à le faire parler. Il ne disait rien à personne. Je me demandais s'il squattait là depuis des années sans qu'on l'ait jamais remarqué, coincé dans le grenier. Était-il mort ici ? À ma connaissance, on n'avait pas retrouvé de cadavre lors des rénovations, mais ça n'excluait pas la possibilité qu'il ait été tué ici puis déposé ailleurs.

Cookie et Amber vinrent se planter devant moi. Le visage d'Amber était empreint d'une curiosité joyeuse. Celui de Cookie était un masque d'effarement, mais bon, c'était sa tête du matin quand elle n'avait pas encore bu son café. Je m'arrachai à la contemplation du petit fantôme et leur accordai toute mon attention.

Elles se mirent à parler en même temps et à s'interrompre l'une l'autre, si

bien que ça devint vite impossible de distinguer qui disait quoi.

— Il faut que tu voies ça, commença Cookie.

— C'est déjà diffusé partout, renchérit Amber.

C'est à cet instant-là que la conversation partit en sucette.

— Tu ne vas jamais croire ce que...

— Je crois que tu devrais...

— Plein de vues...

— C'est de la folie...

— Tu es...

— Tu es...

— ... célèbre.

— ... démasquée.

— C'est génial !

— C'est la cata !

Je levai les deux bras et leur plaquai à chacune une main sur la bouche. Elles se turent aussitôt, puis Cookie marmonna sous ma paume :

— Bon, d'accord. Amber va te raconter.

Je reculai d'un pas. La jeune fille rit doucement, jeta un regard en coin au beau mâle qui revenait vers nous puis me tendit son téléphone.

— Juge par toi-même, dit-elle.

Je lui pris l'appareil des mains, mais pas avant de lui avoir fait un bref câlin. Elle m'embrassa sur la joue et me serra dans ses longs bras fins pendant cinq bonnes secondes. C'était devenu son rituel depuis le jour J – c'est-à-dire notre retour. Elle n'avait pas eu le droit de faire le déplacement jusqu'à Sleepy Hollow pour veiller sur ma pauvre carcasse pathétique. Ou pour botter le cul à ma pauvre cervelle amnésique. Question de point de vue. À peine étions-nous descendus de l'escalator à l'aéroport qu'elle m'avait foncé dessus pour un câlin-plaquage avec élan qui m'avait laissée sur le cul – littéralement.

Ça faisait alors un mois qu'elle n'avait pas vu sa mère, mais elles s'étaient parlé au téléphone tous les jours. Moi, en revanche, elle ne m'avait ni vue ni entendue pendant tout ce temps, et son accueil exubérant prouvait qu'elle m'aimait bien. Ses larmes de joie suggéraient même qu'elle m'aimait beaucoup.

Tant mieux, parce que je l'aimais beaucoup aussi.

— OK ! reprit-elle en s'écartant. Il faut que tu voies ça. Tu vas halluciner.

Elle se plaqua les deux mains sur la bouche, tout excitée.

Cookie pâlit légèrement.

Reyes s'approcha pour voir par-dessus mon épaule, et je ne pus m'empêcher de suivre le regard d'Amber, lequel s'arrêta sur l'élastique du pantalon de pyjama de Reyes. Il lui tombait bas sur les hanches, révélant la diagonale tentatrice qui descendait vers son abdomen, ce creux souligné de muscles qui faisait fondre les femmes.

Ça ne me gênait pas vraiment qu'Amber ait seulement treize ans. Ce qui m'inquiétait, c'était qu'elle avait treize ans et un amoureux, Quentin, qui était probablement doté de la même diagonale. Avec un peu de chance, elle l'ignorait encore – pour le moment.

Je levai le téléphone de sorte que Reyes puisse voir l'écran et appuyai sur « play ».

La vidéo s'intitulait : « Exorcisme en Ouganda ».

Un rien mélodramatique à mon goût, mais bon... j'étais mal placée pour critiquer.

Une jeune fille africaine apparut en gros plan, et je la reconnus aussitôt. Je l'avais rencontrée lors de ma mission auprès du Corps de la Paix. Il faisait nuit. Elle était filmée par une caméra thermique. Elle avait le visage lacéré de griffures, les yeux révulsés, les lèvres craquelées et crispées en un rictus affreux qui dénudait ses dents. Un filet de bave coulait aux commissures de sa bouche. Quand la caméra recula, je vis qu'elle avait la tête renversée en arrière, à un angle brutal, et qu'elle haletait violemment.

Elle était allongée sur une paillasse à même la terre battue, les poignets et les chevilles ligotés par les soins de son propre père, Faraji, fou d'inquiétude pour sa fille chérie. Il nous avait aidés à creuser un puits près de son village mais s'était toujours montré distant, méfiant, même. On avait l'habitude. La plupart des villageois nous avaient accueillis en fanfare, mais certains – essentiellement des hommes – voyaient en nous des envahisseurs et se moquaient bien qu'on fasse partie du Corps de la Paix. Faraji appartenait à cette catégorie.

Je l'avais remarqué dès le premier jour, pas tant à cause de cette réserve que du profond chagrin qui émanait de lui.

Non, c'était plus que du chagrin. C'était de la peur.

De la terreur, même. Une terreur telle que j'avais du mal à respirer en sa présence, et croyez-moi, creuser un puits sans pouvoir se remplir les

poumons n'est pas très commode.

Un soir, alors qu'on était au village depuis trois jours, je l'avais suivi jusque chez lui. J'avais appris un peu plus tard que ce n'était pas vraiment chez lui, que sa famille et lui s'étaient réfugiés dans une vieille hutte abandonnée. Je compris pourquoi bien avant d'arriver à la bâtisse précaire. J'en avais senti la raison comme une forêt d'aiguilles sur ma peau, comme de l'acide sur ma langue.

Je n'avais encore rien éprouvé de tel – et je n'avais encore jamais rien vu de semblable à ce qui m'attendait quand j'entrai sans même annoncer ma présence. La fille de Faraji, Emem, qui devait avoir douze ans, menait un combat amer contre l'entité maléfique qui s'était emparée de son corps. Nkiru, sa mère, était assise à son chevet. Elle lui passait une compresse d'eau froide sur le front et se balançait doucement tout en murmurant des prières.

Elle leva la tête quand je m'avançai sous le toit de la hutte, qui n'était guère qu'un auvent fortifié.

— Faraji ! lança-t-elle d'une voix dure et criarde en toisant son mari de ses grands yeux effarés. Fais-la sortir d'ici ! ajouta-t-elle dans sa langue, pensant que je ne comprendrais pas. Les anciens vont venir prendre notre fille ! Ils vont la tuer, gémit-elle en refermant la main sur le bras de la petite.

Faraji se retourna et me jeta un regard horrifié, choqué que j'aie pu le suivre sans qu'il s'en rende compte.

Je me demandai depuis combien de temps ça durait, cette histoire. La jeune fille était squelettique, déshydratée, et son beau visage émacié couvert de cicatrices. À en juger par les symboles tracés au sol, ils avaient fait appel à un ou plusieurs chamanes. Je les comprenais. Il ne s'agissait clairement pas d'une maladie physique. La chose qui habitait Emem me brûlait la rétine et enflammait mes poumons.

Je m'approchai lentement, mais Faraji s'interposa. Je sentis ses émotions contradictoires face au choix qui s'imposait.

Je crus d'abord qu'il hésitait entre accepter mon aide ou la refuser. Je me trompais. Il oscillait en fait entre me chasser de sa hutte et courir le risque que je raconte ce que j'avais vu, et me tuer. J'eus la très nette impression qu'il penchait pour la seconde option, notamment parce qu'il avait levé la machette qu'il portait avec lui. Il se préparait à faire le nécessaire.

— Est-ce que je pourrais la voir ? demandai-je dans leur langue.

Je déglutis juste à temps pour ravalier mon cœur affolé. Faraji n'aurait eu

aucun mal à m'abattre. J'espérais donc, en m'adressant à lui dans sa langue, le faire réfléchir un instant. Il s'immobilisa.

En général, je me gardais bien d'ébruiter ma faculté de comprendre et parler toutes les langues de cette Terre, vivantes ou mortes. Même mes camarades du Corps de la Paix l'ignoraient. Ç'aurait été trop compliqué à expliquer, déjà, puis bien trop pénible à l'usage. Chaque fois que quelqu'un apprenait la vérité, on me demandait la preuve de ce que j'avançais, et ça n'en finissait plus. Jusque-là je n'avais donc pas prononcé un mot de bantu, même si je comprenais les villageois.

Ma petite révélation eut l'effet escompté. Faraji fut suffisamment surpris pour m'accorder un répit – et peut-être même la vie sauve. Encore heureux, parce que c'était un habile chasseur. J'aurais été incapable de le semer s'il m'avait couru après, et sa machette était aussi affûtée qu'un scalpel.

Je risquai un coup d'œil à sa femme, qui semblait au bord de l'hystérie.

— Je ne sais pas si je peux l'aider, lui dis-je aussi calmement que possible étant donné que mon cœur demeurerait logé dans ma gorge. Mais je veux bien essayer.

La jeune fille était possédée. C'était douloureusement évident, même si mes références en la matière se limitaient à Regan dans *L'Exorciste* et Cartman dans *Southpark*.

En désespoir de cause, peut-être, Nkiru hocha la tête. Je passai donc devant Faraji pour aller m'agenouiller à côté de leur fille.

La vidéo commençait à ce moment-là. Après avoir montré l'enfant en gros plan, la caméra prenait du champ pour m'inclure dans le cadre. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je faisais. À l'époque, j'ignorais jusqu'à l'existence des démons, et cette expérience n'avait pas suffi à me convaincre entièrement, même si elle m'avait fait une forte impression.

Qui avait filmé ça ? Il n'y avait personne d'autre que nous ce soir-là. Quelqu'un m'avait-il suivie pendant que, moi-même, je suivais Faraji ? D'où sortait cette vidéo ?

Je commençai par m'adresser à la créature en latin, puis en araméen, parce que ça me paraissait logique. L'araméen avait dû lui parler parce que, aussitôt, la hutte s'était mise à trembler, tanguer et rouler autour de moi.

Sauf que, à en croire la vidéo, la hutte n'avait pas bougé. C'est moi qui étais ballotée et balancée dans tous les sens, comme une poupée de chiffon. Nkiru poussa un cri et se recula en vitesse. Faraji lâcha sa machette et prit sa

femme dans ses bras, horrifié, tandis que je heurtais tour à tour le sol, le plafond et toutes les parois.

Ça ne correspondait pas exactement à mes souvenirs, mais pourquoi pas.

Heureusement l'attaque avait été brève. Elle s'était mise à hurler, cette chose, dès qu'elle avait quitté le corps de la fillette pour me donner une correction. J'avais perdu tout sens de l'orientation quand le sol s'était déroboé sous moi et je n'avais donc rien vu, mais sa voix stridente avait résonné entre mes oreilles avec une précision diabolique.

En revanche les seuls sons capturés par la caméra, c'étaient les chocs sourds de mon corps se cognant à telle ou telle surface et les grognements de douleur qui m'échappaient en écho. Tout le reste était silence, même pour Faraji, Nkiru et Emem, qui gisait toujours sur le sol, inconsciente. Pourtant ces cris infernaux m'avaient rongé les nerfs tandis qu'une obscurité aveuglante m'enveloppait et qu'une chaleur de four me brûlait la gorge et les poumons.

Puis tout s'était arrêté aussi brusquement que ça avait commencé.

Malheureusement j'étais collée au plafond à ce moment-là. Je m'étais donc écrasée, face contre terre, et j'avais même rebondi un peu avant de m'immobiliser. Alors j'avais passé de longues minutes à pleurnicher, la tête sous mon aisselle, en répétant : « Pourquoi ? » C'est triste à dire, mais la caméra avait parfaitement capturé l'instant.

Je crispai la main sur le téléphone tandis que Reyes me regardait interpréter à ma façon *L'Aventure du Poséidon* – dans le rôle du *Poséidon*. La manière dont ma tête rebondissait sur la terre battue était franchement comique. Un gloussement m'échappa malgré moi, alors que Reyes s'efforçait de contenir sa colère. C'était du moins son émotion dominante en cet instant. Ce n'était pas toujours facile de discerner ce qui le traversait. Il était tellement orageux.

Quand j'avais recouvré mes esprits, ce soir-là, j'avais entendu un gémissement plaintif – en plus du mien, je veux dire – suivi d'un sanglot déchirant. Nkiru s'était précipitée vers sa fille. Faraji et elle avaient serré leur enfant dans leurs bras. Malgré ses larmes, la jeune mère était habitée par la joie la plus pure et par un soulagement infini.

La vidéo s'arrêtait là, mais je me souvenais de m'être relevée tant bien que mal pour les laisser à leurs retrouvailles.

Je me rappelais également m'être perdue sur le chemin du retour. Il

m'avait fallu une éternité pour retrouver notre campement, mais il faut avouer que j'étais un peu sonnée. En réalité je ne m'étais absentée que deux heures en tout. C'était un autre bénévole qui m'avait retrouvée. Samuel, il s'appelait. Était-ce lui qui avait filmé la scène ?

C'était forcément un membre du Corps de la Paix. Les gens du village n'avaient pas l'eau courante, alors une caméra thermique...

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Cookie tandis que je relançais la vidéo.

La fin était vraiment trop marrante. Il fallait que je revoie ça.

— Deux cent mille, annonça Amber au moment où je me faisais jeter au plafond. Hier soir Quentin m'a dit qu'il y avait quelques centaines de vues, pas plus, et on en est déjà à deux cent mille. C'est en train de devenir viral.

— C'est la cata..., se lamenta Cookie.

Pendant ce temps, à l'écran, je heurtais un des murs à un angle épatant, et mon pied allait se planter dans la paroi de paille avant de ressortir, sans ma chaussure, naturellement. De la grande comédie muette.

— C'est trop génial, murmura Amber, fascinée.

Et voilà que je m'écrasais à plat ventre avant de rebondir mollement. Je ris doucement mais me ressaisis aussitôt. À côté de moi Reyes se tenait raide comme la justice. Il ne partageait pas toujours mon sens de l'humour.

— Je suis désolée, oncle Reyes, se reprit Amber, pensant avoir fait une gaffe. Je ne voulais pas...

— Ne t'inquiète pas pour lui, dis-je en me tournant vers mon mari.

Il gardait les yeux rivés sur l'écran.

Soudain il se mordit la lèvre, baissa la tête et s'éloigna d'un pas vif.

— Je suis vraiment désolée, tante Charley.

Je suivis Reyes du regard sans trop m'alarmer. Ça lui arrivait parfois de se mettre en colère pour des raisons qui m'échappaient complètement. Il s'en voulait sûrement de ne pas avoir été là pour me sauver des griffes du grand méchant monstre. Pourtant je ne voyais pas bien ce qu'il aurait pu faire à part voler dans tous les sens avec moi.

— Il s'en remettra, ma puce. Sérieux, tu as vu la tête que je fais à la fin ?

Je remis la vidéo, et on se laissa enfin gagner par le fou rire, Amber et moi. On était pliées en deux, à la limite des convulsions. Cookie restait plantée là, muette de stupeur. Malheureusement son expression éberluée ne fit que redoubler notre hilarité. Je commençai vite à en avoir mal au ventre.

— Charley, lança-t-elle au bout d'un moment. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Attends.

Je levai l'index tout en essayant de me ressaisir.

Amber recouvra son sérieux la première et me prit par le bras.

— Désolée, maman. C'est juste que... Elle rebondit, quoi !

Le fou rire nous reprit de plus belle, et nous nous affalâmes sur le parquet.

Chapitre 3

Qu'est-ce que ça veut dire si le contact de l'eau bénite vous brûle ? Je demande pour une copine.

Une fois que j'eus retrouvé la faculté de former des phrases cohérentes, je promis à Cookie de longuement réfléchir aux possibles implications de cette vidéo. J'avais fait une promesse similaire à mon proviseur, le jour où il m'avait demandé de mesurer les conséquences de mes actes. Qui eût cru qu'un bête sifflement admiratif suffirait à distraire John Burrows au point qu'il renverse Hailey Marsh avec sa belle Mustang toute neuve ? C'était vraiment une belle voiture, avec un beau mec au volant. Et puis, Hailey avait recouvré l'usage de ses jambes après six mois dans le plâtre et six autres en rééducation. Certes, ses rêves de sélection olympique étaient tombés à l'eau, et je m'en voulais un peu pour ça.

Blague à part, je devais bien admettre que j'étais curieuse de savoir qui avait mis cette vidéo en ligne.

— On se charge de le découvrir, Quentin et moi, déclara Amber en relevant le menton d'un air décidé.

— Quentin et toi, vous allez surtout faire vos devoirs, intervint Cookie.

Elle avait beau froncer les sourcils pour se donner une mine sévère, sa voix trahit son manque d'enthousiasme. Quentin avait cet effet-là sur elle : il la faisait fondre comme du caramel mou.

— Mais oui, maman ! Et après, on trouvera qui a mis cette vidéo en ligne, rétorqua Amber en m'adressant un clin d'œil. On s'en occupe, tante Charley.

Je savais que je pouvais compter sur eux. J'envisageai également de mettre ma copine Pari sur le coup, au cas où. C'était une hackeuse hors pair, alors je décidai de laisser une longueur d'avance aux jeunes.

En attendant, il fallait que je m'habille pour aller travailler. Apparemment, se pointer en pyjama au bureau était la définition même du manque de professionnalisme. *Dixit* Cookie. J'avais vérifié dans le dictionnaire : elle racontait n'importe quoi. Le Webster ne parlait pas du tout de pyjama.

La colère de Reyes semblait s'être dissipée, mais pas ce brusque sentiment de... De quoi, d'ailleurs ? D'insécurité ? Était-ce ça que je percevais depuis qu'on était rentrés ? Ça me paraissait peu probable. Reyes était à peu près aussi complexé qu'un jaguar au milieu de la jungle.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, vêtu d'un jean et d'une chemise blanche dont il avait retroussé les manches jusqu'aux coudes, il se retourna vers moi et s'appuya au montant de la porte de la salle de bains, où j'étais occupée à me faire une queue-de-cheval. Il baissa la tête, et ses cheveux noirs tombèrent devant ses yeux.

— Tu passes prendre le petit déjeuner avec moi ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Je ne sais pas. J'ai plus ou moins commencé à te faire des infidélités.

— Ah oui ? Avec qui ? lança-t-il avec un sourire en coin.

— Elle s'appelle Caroline. Je crois que je suis amoureuse.

— Vraiment ?

— Elle fait le meilleur *mocha latte* du monde. Elle y ajoute un soupçon de crème fouettée extra riche. Ça change tout.

— Donc ton petit déjeuner, c'est un *mocha latte* à la crème ?

— Oui.

— Le mien est bien meilleur que ça.

Il avait raison, le salaud. J'avais beau vouer une adoration certaine à Caroline et à ses *mocha latte*, peu de choses en ce monde rivalisaient avec les *huevos rancheros* de Reyes. Il savait parfaitement l'effet que me faisaient les piments frais. Il savait aussi l'effet qu'il me faisait, lui, ce coquin diabolique. Il aurait dû être chef étoilé. Ou strip-teaseur. Je l'aurais bien vu dans le rôle d'un dessert exotique, aussi. *Reyes à la crème*. Je le dégusterais jusqu'à la dernière bouchée, puis je lécherais l'assiette.

Sans un mot de plus, il se redressa et partit en laissant dans son sillage un léger effluve de colère. C'était un sentiment protecteur, et je me demandai soudain s'il me cachait quelque chose. Peut-être qu'un détail essentiel de la vidéo m'avait complètement échappé.

J'aurais sans doute pu commettre une petite folie, du genre lui poser directement la question. On travaillait dans le même immeuble, après tout. Ça ne me prendrait pas longtemps. Il gérait le restaurant du rez-de-chaussée, et mes bureaux occupaient l'étage au-dessus, le tout à une cinquantaine de mètres de notre appartement.

La plupart du temps je trouvais ça super pratique, mais, depuis qu'on était revenus, cette proximité géographique ne faisait qu'accentuer la distance qui s'était invitée entre nous – que dis-je, le gouffre.

Heureusement, le temps de parcourir les cinquante mètres jusqu'au bureau et de gravir la dizaine de marches menant au paillason sur lequel je me débrouillais pour trébucher tous les jours sans faute, j'eus une épiphanie.

Cookie m'avait devancée, ce qui tombait bien, parce que j'éprouvais le besoin de partager cette révélation haut et fort, et de proclamer ma victoire assurée.

— Je vais cueillir ce jour, Cookie, lançai-je en m'approchant de son bureau.

Elle était à quatre pattes en train de fouiller dans un placard donc, techniquement, je m'adressai à son cul.

— Super, marmonna-t-elle dans son placard. Tu pourrais commencer par me dire où tu as caché les agrafes.

— Je suis très sérieuse, Cookie.

J'enlevai ma veste et la lançai vers le porte-manteau, que je ratai d'au moins trois mètres. Je ne me laissai pas abattre pour si peu.

— J'ai décidé de ne plus me morfondre, ajoutai-je tandis que ma veste s'écrasait par terre comme nombre de mes ex. Il est temps de passer à l'action.

— Agrafer, c'est une action.

— Tu vois, il y a deux sortes d'individus dans le monde.

Cookie interrompit ses recherches et se redressa pour me consacrer toute son attention.

— Vas-y, je t'écoute. Ça devrait en valoir la peine.

Elle était toujours à genoux, ce qui me donnait l'impression d'être vénérée.

— Il y a ceux qui, quand ils se lèvent la nuit pour aller faire pipi, ont besoin d'allumer la lumière. Et puis il y a ceux qui font dans le noir.

Je la gratifiai de mon expression la plus déterminée – épaules bien droites, mâchoires serrées, poings sur les hanches et yeux légèrement plissés.

— Moi, je pisse dans le noir, poupée.

— Ah. Je comprends mieux pourquoi tu n'arrêtes pas de te cogner le petit orteil.

— J'incarne l'adjectif « aventureuse ».

— Sans oublier « gaffeuse » et « maladroite ».

— Je vais récupérer ma fille.

Un sourire entendu éclaira son visage.

— Ça, c'est la Charley que je connais !

Pépin, aussi connue sous le nom d'Elwyn Alexandra, était sous la bonne garde des parents humains de Reyes, le couple auquel il avait été arraché quand il était encore bébé. C'étaient des gens formidables, et je leur étais infiniment reconnaissante d'avoir accepté de nous aider, mais il n'avait jamais été question que j'abandonne Pépin pour toujours. Pas dans ma tête, en tout cas.

Elle était en outre entourée d'une véritable armée de protecteurs, humains et surnaturels, tous prêts à se sacrifier pour elle. Eux aussi, je leur étais infiniment reconnaissante, mais le besoin que j'éprouvais de la protéger, moi, de prendre soin d'elle et de la voir grandir surpassait de loin tout ce que j'avais pu ressentir jusque-là. C'était une lutte sans merci entre ma raison et mes tripes, un peu comme si j'avais un démon sur une épaule et un ange sur l'autre, et qu'ils se livraient bataille en plein milieu de ma poitrine.

Je pris une profonde inspiration pour me donner du courage et, au même instant, je me rendis compte que mon estomac vide criait famine.

— Bon. Maintenant que c'est dit : quand est-ce qu'on mange ?

Cookie se remit à quatre pattes.

— On vient de manger, je te signale. Par contre on peut jouer à « Où sont passées les agrafes ? » en attendant le déjeuner.

— Bon, d'accord... (Je jetai un regard autour de moi pour trouver quelque chose à faire.) Moi, je vais tailler des crayons, tiens.

C'était très important, des crayons bien taillés, presque aussi important que le yoga ou l'abolition de la faim dans le monde. Je me dirigeai vers mon bureau, situé dans le couloir après la réception, c'est-à-dire le domaine de Cookie.

— Et mes agrafes ? lança-t-elle.

— Elles sont dans le tiroir du bas à droite.

— J'ai déjà regardé dans les tiroirs.

— Sous ton exemplaire de *Mâle Anatomie*.

— Quoi ?!

J'entendis une porte claquer, un tiroir s'ouvrir, puis un froissement de papiers tandis que je préparais du café.

— Je ne suis pas abonnée à *Mâle Anatomie* !

— Maintenant, si. Je ne te l'avais pas dit ?

— Charley ! s'écria-t-elle, choquée. Tu m'as abonnée à des magazines pornos ?

— Pas « des », un seul.

Avant qu'elle n'ait pu protester – un peu, mais pas trop, elle appréciait l'anatomie mâle autant que moi, après tout –, la porte s'ouvrit sur deux hommes. Des hommes avec une anatomie toute mâle, sans doute. Coïncidence ?

Je décidai de consacrer mon énergie à l'art de faire du bon café pendant que Cookie s'occupait des nouveaux venus. Les affaires étaient calmes depuis qu'on était revenues, alors je doutais qu'il s'agisse d'un client potentiel. Ils étaient sûrement là pour nous vendre des aspirateurs, des balles de ping-pong ou, peut-être, du dentifrice. Justement, j'avais besoin de dentifrice.

Je croisai les doigts pour que ce soit ça.

Cookie s'arrêta sur le pas de ma porte et m'annonça qu'il y avait dans son bureau deux messieurs qui souhaitaient me rencontrer dès que possible.

Tout cela était très formel, très professionnel, comme si on était de nouveau une véritable agence.

Je fus prise d'un léger vertige. J'allumai la cafetière, courus m'asseoir dans mon fauteuil et affichai un grand sourire.

— Faites-les entrer, je vous prie, Cookie.

— Tout de suite, chef.

Malheureusement, le premier à franchir le seuil fut un connard nommé Nick Parker, assistant du procureur général. Je ne connaissais pas du tout l'autre type, mais ça ne devait pas être quelqu'un de génial s'il traînait avec un con pareil.

Je me levai mais m'abstins de leur tendre la main. Je savais que Nick ne s'en offenserait pas. Il aurait fait pareil à ma place. Il n'appréciait pas que je prouve l'innocence des gens qu'il essayait de faire coffrer. Et encore, ça n'était arrivé qu'une fois. Il était rancunier, ce salaud.

— Voici Charley Davidson, dit-il à son ami.

Ce dernier était plus âgé que lui et portait un costume fatigué, qui avait sans doute vu une décennie de trop.

Je lui tendis la main, à lui.

— Charley, je vous présente Geoff Adams.

Le désespoir profond qui l’habitait n’avait pas suffi à me bouleverser à distance, mais la poignée de main qu’on échangea me fit l’effet d’une injection de tristesse en plein cœur.

Nick était contrarié aussi, mais le chagrin de M. Adams le déchirait de l’intérieur. Quelqu’un était mort. J’aurais parié mon dernier Glock nickelé là-dessus.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dis-je en joignant le geste à la parole.

Je me calai dans mon fauteuil et observai Nick Parker un instant. Je me demandais s’il cherchait à me piéger. Les émotions de M. Adams étaient si puissantes qu’elles formaient presque un barrage, mais je discernais quand même celles de Nick le Connard – surnom dont je l’avais affublé lors de notre première rencontre. Il m’avait demandé de lui apporter un verre. C’était au bar, à l’époque où mon père en était le propriétaire, et Nick savait parfaitement que je ne faisais pas partie des serveuses. Pourtant il m’avait hélée d’un claquement de doigts, avec un sourire de gros con arrogant. Depuis ce jour-là, ça me démangeait de les lui briser menu, ses doigts.

— Que puis-je faire pour vous ? demandai-je le plus froidement possible.

Nick me dévisagea un long moment, puis se tourna vers M. Adams. Il devina qu’il lui fallait prendre les rênes de la situation et se racla la gorge.

— La fille de M. Adams a été assassinée la semaine dernière, et le principal suspect est son petit ami, un artiste indépendant nommé Lyle Fiske.

— Toutes mes condoléances, monsieur Adams, dis-je tout en prenant des notes avec le stylo rose que j’avais piqué à Cookie.

Les stylos me fuyaient. Je n’en trouvais jamais quand j’en avais besoin. Malheureusement les morts, eux, ne me fuyaient pas du tout, comme l’attestait la femme aux traits asiatiques que j’étais seule à voir et qui s’attaquait violemment à ma lampe de bureau. Je la comprenais, en même temps. Cette fichue lampe ne causait que des ennuis.

Je m’efforçai de me concentrer sur les clients potentiels assis en face de moi. Une nouvelle vague de chagrin submergea M. Adams et m’entailla le cœur aussi sûrement qu’une lame chaude dans une motte de beurre. Je crispai les doigts sur mon stylo mais ne cherchai pas à esquiver ce flot d’énergie. J’avais besoin de ressentir ce qu’ils ressentaient, eux. Mes clients me mentaient souvent. Cela dit, ils se mentaient souvent à eux-mêmes, alors je ne m’en formalisais pas.

Ces mensonges-là, ceux qui avaient été concoctés et répétés jusqu’à ce que

la personne arrive à s'en convaincre, étaient les plus difficiles à repérer. La douleur de M. Adams était réelle et brutale, profonde et viscérale, mais je perçus également un soupçon de culpabilité, qui rongait sa fragile carcasse. Ce sentiment le traversait à chaque souffle, comme une sorte de pneumonie qui gronderait dans ses poumons.

Je n'étais pas personnellement au courant de cette affaire de meurtre. Je revenais tout juste de Sleepy Hollow, mais j'en avais entendu parler à la télé deux ou trois jours plus tôt.

— Vous souhaitez donc que je me charge de faire coffrer le petit ami pour qu'il pourrisse en prison jusqu'à la fin de ses jours, déclarai-je.

Ce n'était même pas une question, pourtant Parker secoua la tête.

— Non. Lyle n'a rien fait de mal. Il en serait incapable. Ce qu'on veut, au contraire, c'est que vous prouviez son innocence en coinçant le vrai coupable.

Je ne m'attendais pas à ça. Je me calai au fond de mon fauteuil et me tapotai le menton avec mon stylo rose.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'est pas Fiske ?

— Je le sais, c'est tout, répondit M. Adams d'une voix éraillée et creuse. Il... il n'aurait jamais fait une chose pareille.

Il riva ses yeux vitreux et rougis aux miens. Sa certitude était absolue. Il savait sans le moindre doute que Lyle Fiske était hors de cause.

Avait-il tué sa propre fille ? Sa culpabilité l'étouffait presque, mais son chagrin était authentique. S'il l'avait tuée, il le regrettait amèrement.

Ou alors, lui et Fiske étaient très proches. Ça me paraissait plus probable. Je n'arrivais pas à concevoir qu'un père – surtout un père visiblement aimant comme M. Adams – ait pu faire à sa fille ce qu'Emery Adams avait subi. L'habitacle de sa voiture avait été repeint avec son sang. Sa mort avait été violente et sale.

— On a fait nos études ensemble, intervint Parker. Je le connaissais bien. Il n'aurait jamais commis un crime pareil. Jamais.

Ils se connaissaient à la fac ? C'était son seul argument ? Il était procureur ; il devait bien se rendre compte que ça n'avait aucune valeur.

— Je croyais qu'on n'avait pas encore retrouvé son corps, dis-je. Pourquoi est-ce que la police traite ça comme un meurtre plutôt que comme une disparition ?

— La quantité de sang qu'on a relevée dans sa voiture..., répondit Parker. Il est impossible qu'elle ait survécu.

— Et on a vérifié que c'était bien son sang à elle ?

— Oui, murmura M. Adams d'une voix brisée. La moindre goutte... la moindre précieuse goutte...

La douleur qui lui nouait la gorge me coupa le souffle. Elle était si palpable que même le fantôme asiatique cessa de violenter ma lampe et se tourna vers lui. Il sanglotait dans son mouchoir, et je n'aurais pas pu retenir mes larmes même si je m'étais bouché les glandes lacrymales à la super glue.

Je pris une inspiration profonde tandis que Parker posait doucement la main sur l'épaule de M. Adams. Jusque-là j'ignorais que ce type était doté d'empathie.

— C'était la meilleure, déclara M. Adams. Personne en ce monde ne lui arrivait à la cheville. Elle représentait tout pour moi, mais moi... je n'ai pas été un père modèle. Elle méritait tellement mieux !

Alors il s'effondra, secoué de sanglots si violents que je crus qu'il allait se briser. On le laissa pleurer en silence mais, incapable de se ressaisir, il finit par se lever et sortir de mon bureau pour aller se poster sur le balcon de l'autre côté du couloir.

Ça me donnait l'occasion de cuisiner un peu Parker sans devoir prendre de gants.

Je me penchai en avant.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Parker ? lançai-je sur un ton accusateur.

Il poussa un soupir résigné.

— Il se trouve que vous obtenez des résultats, Davidson. Alors peu importe ce que je pense de vous, de vos méthodes ou de vos... habitudes.

Mes quoi ?!

— Quand vous vous fixez un objectif, vous l'atteignez. Vous arrivez à établir l'innocence de personnes qui semblaient pourtant promises à la chaise électrique. Vous trouvez des preuves qui ont échappé à tout le monde ; vous voyez le bien là où d'autres ne voient que le mal. J'ai besoin de vous pour épauler Lyle. Il n'a pas tué la fille d'Adams, mais tous les éléments de l'enquête convergent vers lui.

Il me tendit le dossier de l'affaire, et même si je lui faisais aussi peu confiance qu'à un arracheur de dents, ses arguments tenaient la route. En même temps, il travaillait pour le procureur général et comptait bien occuper lui-même ce prestigieux fauteuil en temps et en heure. Il était jeune et ambitieux ; il y parviendrait peut-être. Un jour.

— Où est Lyle ?

Il se détendit – très légèrement.

— Il est en garde à vue pour le moment.

J'ouvris le dossier.

— Ils doivent posséder des éléments incriminants, quand même. Étant donné qu'il n'y a pas de corps, ils ne l'auraient pas arrêté s'ils n'étaient pas persuadés qu'il s'agit bien d'un meurtre et que c'est lui le coupable.

— Je sais. C'est sans précédent. Ça reste entre vous et moi, hein, mais... ils espèrent obtenir une confession de sa part en échange d'une remise de peine. Ça leur permettrait de classer l'affaire rapidement.

— Et... est-ce qu'il y a une chance qu'ils en obtiennent une ?

Parker me fusilla du regard.

— Non, Davidson. Pas la moindre.

Bon.

— Vous connaissiez Emery Adams ?

— Non, je ne l'avais jamais rencontrée. D'après ce que j'ai entendu, c'était quelqu'un d'admirable. (Il baissa les yeux, et son visage se durcit.) Elle ne méritait pas de finir comme ça.

Je n'avais rien à ajouter à ça, aussi finit-il par reprendre la parole.

— Écoutez, dit-il en me regardant dans les yeux. Je sais bien qu'on ne s'entend pas, vous et moi, mais tout le monde a raison sur votre compte.

— Qui ça, « tout le monde » ? demandai-je même si je savais pertinemment ce qui allait suivre.

— Vous élucidez des mystères. Vous classez des enquêtes.

— Ça, c'est vrai.

Je posai mon stylo et me préparai au choc. La femme fantôme avait laissé ma lampe tranquille et m'avait enfin remarquée. Elle m'adressa un regard doux, empreint d'amour et de nostalgie. Elle voulait rentrer chez elle et retrouver sa famille. J'étais de tout cœur avec elle, vraiment, mais le moment était particulièrement mal choisi. Ça n'allait pas l'empêcher de traverser, cela dit, et je ne pouvais rien y faire.

Je me levai et fis quelques pas derrière mon bureau pour gagner un peu de temps.

— Qui est le procureur chargé de l'affaire ?

Parker se racla la gorge.

— C'est moi.

— Pardon ? Je croyais que Fiske était votre ami.

— Oui, c'est vrai.

À quoi il joue, là ?

— Vous devez vous désister. Vous allez vous faire radier, si ça s'apprend. Et puis, ce serait un vice de procédure, donc il faudrait tout recommencer. Ça coûterait des dizaines de milliers de dollars à l'État.

— Ne vous préoccupez pas de ça. C'est mon problème.

— Parker...

— Écoutez, peu importe ce que je pense de vous, ou ce que racontent les rumeurs...

— Quelles rumeurs ?

— ... Lyle est innocent.

— Quelles rumeurs ?

— Vous avez un talent fou pour exonérer les pires coupables de cette planète, même quand leur cas semble bouclé d'avance. Prouvez-moi que ce n'est pas bêtement de la chance.

— Je ne suis pas sûre d'y arriver, vous savez. La chance joue un rôle non négligeable dans ma vie. Et puis, je n'exonère pas les coupables, Parker.

Il se leva à son tour et vint se planter juste devant moi.

Il avait du cran, le salaud.

— Il faut absolument que cette affaire soit classée, Davidson.

— Oui, j'avais cru comprendre.

— Rapidement et discrètement.

— La discrétion, ce n'est pas mon fort. De toute façon, ça ne change rien : vous devez vous désister.

— Pas question, rétorqua-t-il avec un mince sourire retors. Moi, je suis le plan B.

— Le quoi ?

— Le plan B. Si vous merdez, je ferai en sorte que le procès se déroule comme je l'entends.

Le simple fait de dire un truc pareil à voix haute était tellement dangereux, légalement, que j'en eus le vertige. Je me pris à chuchoter pour que personne ne nous entende.

— Vous comptez perdre le procès ?

Il haussa une épaule.

— Je vais me débrouiller pour que Lyle Fiske soit acquitté.

— Exprès ?

Il ne répondit même pas et se contenta de m'observer d'un air soigneusement neutre.

— Ce n'est pas contraire à votre code de conduite, ou un truc du genre ? insistai-je.

— Si, carrément.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je vais marcher dans votre combine ?

De nouveau il ne daigna pas répondre et se contenta d'un sourire infinitésimal.

Putain de merde ! Il savait quelque chose. C'était obligé. Il était beaucoup trop sûr de lui et beaucoup trop futé pour me balancer un truc pareil – un truc susceptible de ruiner sa carrière et peut-être même de l'envoyer en taule – sans avoir une forme de garantie, une façon de s'assurer que je joue le jeu bien gentiment.

La femme fantôme s'approcha de moi sans s'embêter à contourner mon bureau. Je reculai, et Parker crut que c'était pour lui échapper, à lui. Il fit un pas vers moi, comme pour me mettre au défi de dégainer la menace d'aller cafeter au procureur général.

Ce genre de chose demandait de la finesse, or ce n'était pas vraiment mon truc. En revanche je connaissais quelqu'un dont c'était la spécialité. Je décidai donc de me taire et de laisser Parker s'imaginer que j'étais partante. En même temps je me promis de découvrir ce qu'il savait sur moi pour se montrer aussi confiant. J'avais horreur qu'on me fasse chanter – et pas seulement parce que je chantais faux.

— Et s'il s'avère que Fiske est coupable ? dis-je. Si je découvre des éléments qui vont à l'encontre de vos certitudes, jusqu'où irez-vous pour l'épargner ?

— Ça ne m'inquiète pas le moins du monde.

— Ça ne répond pas à ma question. Jusqu'où irez-vous ?

— Vous ne trouverez rien de tel, alors ma réponse est : jusqu'au bout.

— Comment pouvez-vous en être sûr au point de risquer de foutre en l'air votre carrière ?

Ha ! De nouveau je perçus ce soupçon de culpabilité que j'avais deviné en faisant entrer les deux hommes. M. Adams n'était pas le seul à se sentir responsable. Avaient-ils manigancé quelque chose qui leur avait explosé à la

figure ?

Avant même qu'il n'ouvre la bouche, je levai l'index pour le faire taire, saisis un mouchoir en papier et toussai discrètement dedans. Puis je m'appuyai sur mon bureau, bus une gorgée de café et toussai encore un peu. Pendant ce temps la vie du fantôme me défilait devant les yeux.

Elle avait longtemps travaillé dans les rizières de Jamuna, au Népal, et avait survécu aux inondations et aux tremblements de terre pour subvenir aux besoins de sa famille. Quand Amita avait dû épouser un homme dont elle n'était pas amoureuse, ses amies étaient devenues une véritable planche de salut. Elles riaient ensemble, élevaient leurs enfants ensemble et se moquaient de leurs maris respectifs en gloussant comme des gamines.

Puis les sentiments d'Amita pour Sijan avaient évolué. Il était pour elle un mystère, un *rahasyamaya*, avec ses yeux d'un gris argenté et son sourire timide. Il avait grandi dans un village à l'ouest du pays et, quand il avait compris qu'elle se méfiait de lui, il était parti pour devenir sherpa. C'était un métier difficile, qui lui avait été transmis par son père. De l'avis d'Amita, c'était un métier dangereux, semé de risques inutiles. Cependant c'était aussi une source de revenus. Et puis, petit à petit, elle s'était mise à attendre son retour avec impatience.

Il ne parlait jamais de ses aventures, alors les autres femmes essayaient de deviner ce qui lui arrivait. Ce devait être étourdissant, disaient-elles, de côtoyer de riches Occidentaux. Amita, quant à elle, n'avait guère d'illusions. Quand Sijan revenait, c'était dans un état déplorable. La montagne était rude et inhospitalière. Il était tellement amaigri qu'il fallait à Amita plusieurs mois pour le remplumer. Et pourtant, chaque année, il devenait un peu plus fort. Chaque fois qu'il rentrait à la maison, il était un peu plus beau.

Puis, un jour, elle trouva le courage de lui poser des questions. Elle n'eut même pas à le prier. Il lui dit tout ce qu'elle voulait savoir. Les Occidentaux étaient-ils gentils avec lui ? Le traitaient-ils avec respect ? Les femmes blanches étaient-elles jolies ? Sijan lui racontait tout ce qu'il savait et lui remettait tout l'argent qu'il gagnait au cours de ses voyages. Il ne manquait jamais de rapporter des cadeaux à leurs enfants et, pour Amita, des souvenirs somptueux dont elle n'avait pas besoin mais qu'elle gardait comme autant de trésors.

Avec le temps, Amita et Sijan devinrent des célébrités dans leur communauté, mais elle continuait à travailler dans les rizières, entourée de

ses enfants. Elle poursuivit cette tradition familiale pendant des décennies parce que, une année, Sijan ne revint pas.

Le cœur brisé, Amita s'acharna à la tâche jusqu'à sa mort, sans cesser d'espérer que Sijan redescende de la montagne. Elle n'était pas tout de suite passée de l'autre côté, craignant qu'il ne soit toujours tout seul là-haut, mais au moment où elle me traversa elle le vit en compagnie de deux de leurs enfants. Je ressentis sa joie, immense, et elle oublia tous ses malheurs en les serrant contre son cœur. Je déglutis, la gorge nouée.

Puis je me laissai retomber dans mon fauteuil tandis que Parker s'impatientait.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-il.

— Pardon. C'était juste un petit vertige.

— Oui, j'ai entendu dire que vous aviez parfois de petits problèmes de... d'équilibre.

Il se rassit en face de moi et m'accorda un moment pour me ressaisir. J'en profitai pour savourer l'amour intense d'Amita pour son mari. Les bruns mystérieux avaient le don de me faire fondre, moi aussi.

Enfin je pris une profonde inspiration et saisis le dossier, que je feuilletai pendant que Parker me résumait l'affaire. Lyle Fiske était mal barré. Je commençais à comprendre pourquoi Parker en était réduit à me demander mon aide.

Sur le papier, la culpabilité de Fiske ne faisait aucun doute. La police l'avait retrouvé sur les lieux du crime, couvert de sang – le sang d'Emery. Il avait laissé ses empreintes digitales partout dans la voiture et tenait le téléphone de la jeune femme à la main. Pour couronner le tout, d'après le rapport du premier officier à arriver sur place, il s'était montré tellement agressif qu'ils avaient dû lui administrer un sédatif. Cela dit, si Fiske était innocent, son agressivité était sûrement le fait du choc et de l'angoisse.

S'il était coupable et se trouvait sur la scène du crime, pourquoi n'avait-on pas de cadavre ? Fiske n'avait pas touché le volant de la voiture d'Emery, et son pick-up à lui avait été passé au peigne fin. La police y avait tout naturellement trouvé des cheveux et des empreintes appartenant à la jeune femme, mais rien qui suggère qu'il avait transporté son corps sans vie à l'intérieur.

Les preuves sur lesquelles se fondait l'accusation étaient strictement circonstancielles et comportaient plus d'une faille. Il ne me restait plus qu'à

en creuser quelques autres, histoire de convaincre un jury d'acquitter Lyle Fiske – pourvu qu'il soit innocent, bien sûr.

Chapitre 4

*J'ai essayé de former un gang, un jour.
C'est devenu un club de lecture.*

Même Internet

Quand je ressortis de mon bureau, Cookie était sur le point de raccrocher le téléphone. Je devinai aussitôt que quelque chose clochait. Elle semblait accablée par une sorte de dépression qui ne la quittait plus, depuis quelques jours.

— Comment ça s'est passé ? me demanda-t-elle.

Au même moment, Parker me jeta un dernier regard d'avertissement avant de refermer la porte derrière lui.

Je lui fis un doigt d'honneur – parce que j'ai douze ans d'âge mental –, puis me retournai vers Cookie.

— Super ! Toi, par contre, ça ne va pas fort. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Hein ? De quoi tu parles ?

— Tu rumines quelque chose depuis qu'on est revenus.

— Je m'inquiète pour toi, c'est tout. Tu me connais, toujours à me faire du souci, dit-elle en agitant les doigts autour de sa tête.

Ne me demandez pas pourquoi.

— Je sais, je le sens bien, mais j'ai aussi l'impression que tu me caches quelque chose. Je suis plutôt intuitive, dans mon genre.

— Non, non. Je ne te cache rien, voyons.

— Tu sais que tu peux tout me dire, Cookie.

— Charley, tu as eu tellement de galères, ces derniers temps... Mes petits problèmes à moi sont insignifiants, à côté.

— Quoi ? Quels problèmes ? Qu'est-ce qui se passe ?

Cookie se cala au fond de son fauteuil, les gestes alanguis sous l'effet de la tristesse.

— Amber a décidé de terminer son semestre à la NMSD.

— La NMSD ? L'école pour malentendants, à Santa Fe ?

Le copain d'Amber, Quentin, fréquentait cet institut, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il était sourd. Amber, en revanche, ne l'était pas.

— C'est génial ! lançai-je en essayant de voir le bon côté de la chose. Du moins, je crois. Par contre, il ne lui manque pas quelque chose ? Enfin, non, précisément – elle n'aurait pas un sens en trop ?

Cookie me jeta un regard interrogateur. Je m'expliquai :

— Elle entend vachement bien... or c'est une école pour malentendants.

— Ah ! Eh bien, en fait, ils accueillent aussi des jeunes qui n'ont pas de problème d'audition, essentiellement les frères et sœurs des élèves sourds, ou les enfants des profs.

— Et ils appliquent aussi cette logique aux amoureux ? Ils sont ouverts d'esprit, dis donc.

— Il ne s'agit pas seulement de ça. Amber s'est tellement impliquée dans la vie de l'institut qu'ils sont prêts à faire une exception pour elle. Apparemment elle a fait une forte impression. Tout le monde l'adore : les profs, les élèves, le personnel... Le cuistot est complètement sous son charme. Elle me rapporte de la *salsa* piquante faite maison quasiment tous les jours.

— Ah oui ! C'est vrai ! m'écriai-je sur un ton rêveur. Il est chouette, lui.

— Oui, hein ?

— Pourtant, malgré tout ça, tu n'as pas envie qu'elle y étudie à plein temps. C'est ça ?

— Pas exactement. Je serais ravie qu'elle étudie là-bas. C'est une expérience incroyable, après tout, de s'immerger comme ça. Sauf qu'elle veut en profiter à fond, jusqu'au trognon.

— Je ne suis pas sûre que ce soit l'expression consacrée.

— Elle veut s'inscrire à l'internat, pour faire comme tout le monde.

— Ah. (Je comprenais sans mal que ça mette Cookie dans tous ses états.) Ça voudrait dire qu'elle dormirait dans l'un des dortoirs des filles, qui se trouvent tout près des dortoirs des garçons. Je me trompe ?

Cookie se contenta de hocher la tête, les traits crispés sous le coup de l'inquiétude.

— Ouais, je vois ce qui te tracasse.

— Ce serait presque comme s'ils vivaient ensemble ! s'écria-t-elle. Amber a vraiment envie d'y aller, et ce serait super formateur pour elle, mais je ne

suis pas certaine qu'elle soit prête. Elle est tellement jeune ! Quentin aussi, d'ailleurs.

— Je suis d'accord avec toi. Je sais bien qu'ils sont « amoureux », dis-je en mimant des guillemets, mais c'est un sacré changement. C'est énorme, même – pire que ses seins.

— Ils ne sont pas énormes, ses seins, rétorqua Cookie. Je les trouve plutôt...

— Non, je veux dire : c'est pire que quand ses seins ont commencé à pousser. C'était tout un drame. Tu te rappelles l'épisode du soutien-gorge ? Elle était complètement traumatisée. Alors ça, maintenant... Je pourrais lui parler, si tu veux.

— C'est vrai ? Tu ferais ça ? demanda Cookie avec un sourire plein d'espoir.

— Bien sûr ! Ce n'est pas loin, elle n'est pas obligée de vivre à l'internat pour y aller. Elle pourrait prendre le train.

— Tu as raison. Et puis, comme ça, si elle s'y plaît vraiment, on pourra en rediscuter pendant les vacances d'été.

— Eh ben, voilà ! On a un plan d'attaque, lançai-je en lui tapotant doucement le dos.

— Bon, reprit Cookie, convaincue que je saurais freiner les ardeurs d'Amber. Je t'ai confié ce qui me tracassait, maintenant c'est ton tour.

— Quoi ? m'esclaffai-je. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Charley, je sais très bien que quelque chose te chiffonne. Tu ne peux rien me cacher non plus, je te rappelle.

— Sérieusement, tout va bien. Le soleil brille presque. Le ciel est à moitié bleu, avec seulement quelques taches gris foncé – pile comme je l'aime. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Tu peux tout me raconter, Charley. Tu le sais, depuis le temps. Pas vrai ?

— Ouais. Des fois j'oublie à quel point tu es géniale... Les dernières semaines ont été mouvementées, c'est tout. Il s'est passé pas mal de choses à Sleepy Hollow.

— Je sais, ma puce. J'y étais, au cas où tu aurais perdu la mémoire. Je ris doucement.

— Non, je n'ai pas oublié, mais je ne t'ai pas tout raconté non plus. Elle se pencha en avant.

— Ah bon ? Alors dis-moi.

— Eh bien, depuis qu'on est rentrés, j'ai l'impression que... Reyes ne s'intéresse plus à moi.

— Quoi ? Oh, ma puce ! Tu te trompes !

— Non, je t'assure. Ça fait une semaine qu'il ne m'a pas touchée. Je savais que j'aurais dû me mettre à l'haltérophilie vaginale quand ce SDF m'a donné un bon de réduction de quinze pour cent, me lamentai-je en me frappant le front avant de m'effondrer sur le bureau de Cookie.

— Charley, je doute que l'haltérophilie vaginale soit la réponse à... quoi que ce soit, d'ailleurs.

— Ce n'est pas tout, marmonnai-je en me décollant du bureau. Tu te rappelles le soir où Kuur a essayé de me tuer ?

Kuur était un émissaire de Lucifer, qui l'avait chargé de m'éliminer. Enfin, plus précisément, de m'enfermer dans le miroir des dieux. Grâce à son arrogance et au sacrifice de mon père, c'était moi qui l'avais pris au piège.

— Houlà, oui. Tu m'as déjà raconté, répondit Cookie en balayant d'un geste ce désagréable souvenir – elle n'avait aucune envie d'entendre encore cette histoire.

— D'accord, mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que mon père est passé de l'autre côté ce soir-là. C'est comme ça que j'ai recouvré la mémoire.

— Attends, là. Ton père a traversé dans l'espoir de te guérir de ton amnésie ?

Je hochai la tête.

— Et ça a marché ?

Je hochai de nouveau la tête.

— J'ai vu des choses merveilleuses, Cook, des sentiments dont je ne l'aurais pas cru capable. Il m'aimait vraiment, même si la femme qu'il avait choisi d'épouser me détestait. Il m'aimait de tout son cœur, lui.

— Évidemment qu'il t'aimait, Charley ! Tu en doutais ? Sérieusement ?

— Je ne sais pas... Peut-être pas, mais c'était chouette de voir ça, en tout cas.

— Sauf que, maintenant, il est de l'autre côté, murmura Cookie, perspicace. Il est parti pour de bon.

— Il est parti pour de bon, répétais-je, la gorge nouée. J'ai tellement appris ce soir-là ! Il m'a montré une quantité de choses que... J'ignore comment parler de tout ça à Reyes.

— Quel genre de choses ? s'enquit Cookie en jetant un coup d'œil alentour, au cas où le fils du diable se serait matérialisé. Qu'est-ce qu'il peut bien rester à révéler sur ton compte ? Tu es complètement hors norme, un être surnaturel dont les pouvoirs dépassent tout ce qu'on avait imaginé jusqu'ici. Tu voudrais me faire croire que tu nous réserves encore des surprises ?

J'esquissai un petit sourire triste.

— Ben justement...

Elle croisa les bras.

— Non. Ce n'est pas possible. Plus rien ne saurait me surprendre. Telle que tu me vois, je suis insurprenable.

— Tu en es sûre ? Certaine ?

Elle eut soudain l'air méfiant. Elle était trop futée pour répondre oui à une question pareille, mais je ne pouvais pas m'empêcher de la taquiner.

Je mis la main dans ma poche tout en m'assurant qu'aucun dieu ne rôdait dans les parages et je sortis le pendentif. Cookie n'y verrait qu'un bijou – ancien, magnifique, patiné par le temps, mais un simple bijou.

À mes yeux, en revanche, c'était une galaxie prise dans une autre galaxie et enchâssée dans une opale. Le tout scintillait et chatoyait, et semblait vouloir m'attirer plus près chaque fois que je le regardais.

— Oh ! C'est beau ! s'exclama Cookie. C'est ton père qui te l'a donné ?

Je secouai la tête.

— Non. C'était un cadeau de la part de Kuur.

— Ah bon ? Euh... C'était bien aimable de sa part, bredouilla-t-elle sans bien savoir que faire de cette révélation.

— N'est-ce pas ? Ce n'est pas tous les jours qu'un type offre à sa future victime un magnifique collier, surtout un truc qui date du début du xv^e siècle.

— Du xv^e siècle ? s'étonna Cookie, émerveillée. Tu en as, de la chance ! S'il n'avait pas eu pour mission de te tuer, je suis sûre que tu l'aurais trouvé charmant.

— Attends, Cook. Ce n'est pas un bête collier.

— Ça, je m'en doute. Il t'a été offert par un assassin démoniaque envoyé par Lucifer. Ça ne serait pas crédible que ce ne soit qu'un bête collier. (Elle prit une profonde inspiration et serra les fesses – métaphoriquement, au moins.) Vas-y, je suis prête. Crache le morceau.

— Eh bien, ce pendentif en apparence anodin serti d'une pierre en apparence anodine et orné de symboles en apparence anodins renferme en fait

une autre dimension.

Cookie avait tendu le bras pour effleurer l'objet. Elle s'immobilisa et ramena lentement sa main vers elle.

— Et encore, pas n'importe quelle dimension : une dimension infernale. Kuur était chargé de m'y enfermer pour l'éternité. Le problème, c'est que je l'y ai expédié, lui, un être démoniaque, et que des dizaines d'innocents en sont également prisonniers. Il ne me reste plus qu'à aller les repêcher un à un, sans laisser Kuur s'en échapper. Et le pire...

— Ah, parce qu'il y a pire ? s'étrangla Cookie, toute pâle.

— Je ne sais pas du tout comment m'y prendre pour libérer les âmes innocentes.

J'avais certes recouvré ma mémoire divine, mais malheureusement les choses étaient un peu plus compliquées sur le plan terrestre. Dans cette dimension, il me restait encore tout à apprendre ou presque.

— Chacun ses petits soucis, pas vrai ? lança Cookie. Enfin, à côté, les miens paraissent bien pathétiques.

— Pas du tout ! Amber est en train de grandir, et ce n'est pas facile du tout. À nos yeux, c'est encore une petite fille.

— Charley, tu as dû te séparer de ta propre fille avant même d'avoir eu le temps de faire connaissance. Mes petits tracas sont ridicules, comparés à ça.

— Ils ne sont pas ridicules du tout, Cook. Bon, et sinon, je ne t'ai pas raconté la meilleure.

— Quoi ? Ce n'est pas tout ?

— Cookie, tu commences à me connaître. Tu sais bien que ce n'est jamais tout.

— C'est vrai... dans ton monde à toi, en tout cas. Vas-y, raconte. Je suis capable de tout encaisser.

— Bon. Une des choses que j'ai apprises quand mon père a traversé, c'est que Reyes, mon petit mari à la beauté renversante, est en fait un dieu.

Je fis une pause pour laisser à Cookie le temps de digérer cette info. Elle en avait bien besoin, la pauvre. Elle me dévisageait, bouche bée – à tel point que ça lui faisait un triple menton. Après avoir patienté un peu – mais pas trop, on avait du pain sur la planche, quand même – je repris la parole.

— C'est l'un des dieux d'Uzan.

— Attends, là... Ce ne sont pas des méchants, eux ?

— Si, carrément.

— Houlà, Charley... Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Bienvenue au club. Je ne sais même pas s'il en est conscient. Satan a piégé l'un des trois dieux d'Uzan ; il l'a enfermé dans ce pendentif, expliquai-je en effleurant du doigt le verre qui protégeait la pierre – et la dimension infernale. Ce bijou s'appelle le « miroir des dieux ».

Cookie se pencha en avant tout en restant à distance respectueuse.

— Pourquoi... Comment ça se fait qu'il y ait des innocents dedans ?

— C'est compliqué... Une histoire de prêtre maléfique. Ce qu'il faut retenir, c'est que ce truc est doté d'un pouvoir incroyable et que, d'après ce que j'ai aperçu, cette fameuse dimension est immense.

— Je... Euh... Je ne sais pas quoi dire.

— Ne dis rien. Je n'ai pas terminé, de toute façon.

Elle écarquilla les yeux, mais je poursuivis.

— Admettons que j'arrive à neutraliser les deux d'Uzan – y compris Reyes, s'il le faut – en me servant de ce pendentif.

— Comment ça, neutraliser Reyes ?! s'écria-t-elle, paniquée.

— Seulement s'il le faut, répétais-je. Et admettons que Michael – tu sais ? l'archange –, eh bien, disons qu'il me laisse la vie sauve.

Cookie pâlit de plus belle, mais je ne me laissai pas attendrir. Mieux valait tout lui révéler d'un coup.

— Admettons que j'arrive à récupérer Pépin et qu'ensemble on parvienne à – je ne sais pas, moi – sauver le monde, si c'est bien ce qu'on est censées faire.

Elle hocha la tête.

— Eh bien, il y a un truc encore pire.

— Pire qu'une dimension infernale contenue dans un pendentif ?

— Oui.

— Pire qu'un archange qui cherche à te tuer ?

— Il n'a essayé qu'une fois, mais oui. Pire que ça.

— Pire que le destin qui condamne ta fille à se battre contre Satan ?

— Encore oui.

Cookie secoua la tête, désespérée, puis posa la main sur la mienne.

— Qu'est-ce qu'il y a, Charley ?

— Reyes paie une pension alimentaire pour un gamin au Texas.

Elle se figea, battit des paupières, puis fronça les sourcils.

— Quoi ?

Je luttai contre les larmes qui tentaient de se frayer un chemin entre mes cils.

— Reyes, *mon* Reyes, paie une pension alimentaire. J'ai vu la facture, l'autre jour.

— OK, dit Cookie, très lentement. Admettons, pour l'instant, que ce soit pire que tout le reste.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— À qui est-ce qu'il verse cet argent ? À une de ses ex ?

— Tu crois qu'il a des ex ? dis-je en reniflant.

— Charley... Tu en as plein, toi, des ex. Pas vrai ?

— Oui, mais... je n'ai pas passé dix ans en prison, moi. Et puis, il ne devait pas être super fertile avant d'y être enfermé. Il avait quoi ? Vingt ans ?

— C'est assez vieux pour mettre une fille enceinte. Crois-moi.

— Peut-être, mais qu'est-ce qui te fait croire qu'il avait des copines ?

— Tu l'as bien regardé ?

— Il était super timide, à l'époque !

— C'est bien connu, les grands timides, ça ne plaît pas du tout aux filles.

Et merde. Elle avait raison. Les beaux bruns ténébreux et timides, c'était pire qu'un feu de joie entouré de papillons en pleine ovulation.

— À ton avis, il a eu combien de copines avant moi ?

— Je vais me renseigner.

— Oui, mais à ton avis ? Si tu devais me donner une estimation, là, tout de suite ?

— Je vais me renseigner, répéta-t-elle.

Sauf que, cette fois, elle adopta cette voix douce et apaisante qui avait le don de me rassurer.

— Tu me promets ?

— Bien sûr. Et puis, il doit y avoir une explication à cette histoire de pension alimentaire. S'il avait un autre enfant, il t'en aurait parlé.

— Peut-être qu'il vient seulement de l'apprendre. Ça ne fait pas longtemps que les versements ont commencé – trois ou quatre mois, je crois. Ou alors ce gamin n'a que trois ou quatre mois, ce qui voudrait dire qu'il a mis une autre femme enceinte peu de temps avant que je conçoive Pépin.

— Non ! lança Cookie en secouant la tête. C'est impossible. Il est fou de toi, Charley. Il a traversé une dimension infernale dans le seul espoir de te retrouver. Il a attendu des siècles que tu sois envoyée sur le plan terrestre. Il a

tout donné – jusqu’à ses souvenirs – pour renaître en tant qu’humain et avoir ne serait-ce qu’une chance d’apercevoir ton sourire.

— C’est sûr que, dit comme ça... En même temps, il ne faut pas se voiler la face, Cook. Je ne suis pas franchement facile à vivre.

— Parce qu’il l’est, lui, peut-être ?

Je baissai la tête.

— Charley, tu es une fille formidable et tu sais que je t’adore, mais on devrait peut-être se concentrer sur des détails un peu plus pertinents.

— Oui, dis-je en carrant les épaules. C’est vrai, ça. Ce qui compte, ce n’est pas quand c’est arrivé, mais avec qui. Est-ce qu’il l’aimait ? (Je retins mon souffle quand la question suivante s’imposa à mon esprit.) Est-ce qu’il l’aime toujours ?

— Euh... Je pensais plutôt à des détails comme le fait que Reyes soit un dieu maléfique déterminé à détruire la Terre ou qu’un archange cherche à te tuer, mais on peut commencer par « qui »...

Je pris une longue inspiration pour me calmer.

— Tu as raison, Cookie. Il faut simplement que je serre les fesses et que je me ressaisisse. On a une enquête sur le feu, après tout.

— Ah bon ? On a une enquête ?

— Et une vraie, en plus, répondis-je en hochant la tête. D’après Nick le C... Nick Parker, un innocent risque de se retrouver en prison si on ne découvre pas qui a réellement tué sa copine, Emery Adams.

— Tu vois ? C’est bien d’avoir de quoi s’occuper l’esprit. Ça t’évite de trop ressasser ces histoires d’annihilation potentielle de notre univers pour cause de méchant dieu furieux.

— Tu vas quand même te renseigner, hein ? Pour la pension alimentaire ?

— Bien sûr que oui. Allez, file faire ce que font les détectives privés. Je vais voir ce que j’arrive à dénicher de mon côté.

J’acquiesçai. Me concentrer sur mon travail serait un excellent moyen de ne pas trop penser au reste. Ces histoires d’annihilation potentielle de notre univers pour cause de méchant dieu furieux, comme l’avait résumé Cookie. Sans parler du plus pertinent de nos soucis : l’autre enfant de Reyes.

En revanche, il y avait une chose qu’il n’était pas question que j’oublie. Pépin. Je refusais d’arrêter de penser à elle ne serait-ce qu’une minute. Je l’avais momentanément oubliée quand j’étais à Sleepy Hollow, mais ça ne se reproduirait plus.

J'avais une idée bien précise de comment j'allais m'y prendre pour m'en assurer. J'allais récupérer ma fille, et pas un dieu aux mondes ne saurait m'en empêcher.

Chapitre 5

*Mon amour est comme une bougie.
Emmène-moi partout, et j'éclairerai ton chemin.
Par contre, si tu as le malheur de m'oublier, je foutrai le feu à ta maison.*

Tee-shirt

J'entendis des pas dans le couloir qui longeait mon bureau et donnait sur le balcon surplombant le *Calamity*, le bar-restaurant de Reyes. Le grincement du plancher cessa juste derrière ma porte.

Je me levai et m'en approchai sans rien dire, sachant pertinemment qui se tenait de l'autre côté. Je sentais les émotions qui se tordaient en lui comme les courants en spirale au centre d'une tornade. Je sentais aussi le parfum des chilis frais. *J'aime tellement cet homme !*

— Tu comptes me faire entrer un jour ? demanda Reyes, toujours de l'autre côté.

Enfin, pas de l'autre « autre côté », juste...

— Ça dépend. Tu connais le mot de passe ?

— Chili.

J'ouvris la porte en grand.

— Nom d'un *jalapeño* ! Vous êtes vraiment trop fort, Batman !

— J'essaie, rétorqua-t-il, une lueur amusée dans le regard.

Il tenait une assiette dans chaque main, mais, quand je m'effaçai pour le laisser passer, il resta planté là.

— Il faut que tu m'invites à entrer.

Je plissai les yeux.

— Ton deuxième prénom ne serait pas Dracula, par hasard ?

— Pas tout à fait mais presque, répondit-il sans bouger.

C'est donc avec un grand geste théâtral que je déclarai :

— Tu es officiellement invité à pénétrer dans mon humble demeure.

Enfin, « humble » n'était peut-être pas le qualificatif approprié. Pendant

que nous étions à Sleepy Hollow, Reyes avait également fait rénover l'étage de cet immeuble-là. En revanche il n'avait pas touché au restaurant, resté intact depuis l'époque de mon père. Il souhaitait sans doute préserver nos souvenirs, à ma sœur et à moi. Bref, mon bureau ressemblait désormais à un luxueux appartement de Manhattan – la salle à manger en moins – avec ses lignes pures et ses couleurs feutrées.

Reyes demeurait immobile. Je jetai un coup d'œil autour de moi, prise d'un doute horrible. Dans mon effort pour personnaliser les lieux, avais-je affiché des trucs susceptibles de le choquer ? Je ne vis rien de trop scabreux, mais, en même temps, mes goûts en la matière étaient un peu au large de la norme.

Je me retournai vers Reyes. Son expression avait changé. Il paraissait soudain très sérieux.

— Tu es sûre ? fit-il.

— De quoi ?

— De vouloir m'inviter à entrer.

Je ne le suivais plus.

— Évidemment. Et puis, cet immeuble t'appartient, tu sais.

— *Nous* appartient, corrigea-t-il d'une voix dure. L'immeuble nous appartient à tous les deux, mais ce n'était pas ça, ma question.

Sans un mot de plus, il s'approcha de moi et, toujours une assiette dans chaque main, se pencha pour m'embrasser. Je levai les poings vers son torse et me laissai fondre contre lui. Enfin, essentiellement contre lui – une petite partie de moi fondit droit dans ma culotte.

Ça faisait une semaine qu'il ne m'avait pas embrassée – pas vraiment. Sa bouche se fit exigeante, tel un incendie sur mes lèvres. Il passa la langue le long de mes dents avant de la faire jouer contre la mienne, et je dus agripper sa chemise à deux mains pour me retenir de déboutonner son jean. La chaleur qui l'entourait en permanence me brûlait la peau, imprégnait mes cheveux, courait en flammèches le long de mes bras, s'insinuait entre mes jambes.

Pourtant l'inquiétude insidieuse qui ne me lâchait plus refit surface, une fois de plus. Je me demandais dans quelle mesure l'Eradicateur contrôlait mon mari. Représentait-il une menace pour notre fille ? Ce dieu destructeur risquait-il de prendre l'ascendant un jour ? Ou est-ce que cette divinité, comme le dieu qui m'habitait, moi, faisait dorénavant partie de sa personne ? Était-elle inscrite dans son ADN ?

Moi-même, j'étais Val-Eeth, le dieu Elle-Ryn-Ahleethia, mais j'étais tout autant Charley Davidson. Nous n'étions pas deux entités séparées ou deux personnalités distinctes. Était-ce pareil pour Reyes, le plus jeune des trois dieux d'Uzan ? Était-ce simplement son identité, à présent ? Un être créé par le Mal absolu pouvait-il évoluer s'il se trouvait mêlé à quelque chose de bon ? Je l'espérais de tout cœur.

Et puis, brusquement, je repensai à cette histoire de pension alimentaire et me retrouvai dans la peau d'une collégienne, à me demander combien de filles mon chéri avait embrassées avant moi. Combien de filles il avait pelotées sur la banquette arrière de la Buick de son père. Jusqu'où il avait osé aller avant de se faire rembarrer.

Reyes dut percevoir mon hésitation. Était-ce la raison de sa relative froideur, ces derniers jours ?

Il se raidit, et je compris qu'il avait effectivement deviné mes doutes. Je pris une inspiration, et l'air soudain glacial me fit presque mal aux dents. Surprise, je rompis notre baiser.

Reyes esquissa un petit sourire triste puis se passa la langue sur les lèvres, comme pour savourer ce bref instant d'intimité.

— C'est bien ce qui me semblait, souffla-t-il.

Je cillai. Il m'avait avoué qu'il ne parvenait plus à sentir mes émotions – pas depuis que j'avais appris mon nom céleste et que j'avais quitté mon corps terrestre le temps de me réapproprier pleinement mes pouvoirs. Il n'avait donc pas pu lire le contenu de mes inquiétudes.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Il baissa la tête.

— Dans ce cas, je ne peux pas t'aider.

— Reyes...

— Mange, lança-t-il en me tendant les assiettes, qui étaient aussi brûlantes que si elles sortaient à peine du four. J'enverrai Valerie récupérer la vaisselle.

Il tourna les talons et partit juste avant que j'aie pu articuler :

— Valerie ?

Il ne ralentit même pas et descendit les marches trois par trois, en grandes enjambées puissantes et déliées. Un instant plus tard, je retournai à l'intérieur et apportai son déjeuner à Cookie. Reyes avait peut-être grandi en enfer, mais je n'avais pas sa résistance au feu.

— Attention, c'est chaud ! criai-je en lâchant les assiettes sur le bureau de

l'accueil.

— Tu n'arriveras pas à me corrompre avec de la bouffe, lança-t-elle sans détourner le regard de son écran.

— C'est un cadeau de la part de Reyes.

— Ah bon !

Elle se leva aussitôt et alla chercher des couverts et des serviettes avant de se resservir du café.

Je m'assis en face d'elle. Il n'était pas rare qu'on déjeune à la réception. Ça montrait à nos clients potentiels qu'on était humaines, comme eux, et qu'on avait besoin de manger, de s'hydrater, puis de se déshydrater en allant aux toilettes. Certes, ils nous demandaient souvent de surveiller leur infidèle moitié à des heures improbables, mais ça ne voulait pas dire qu'on n'avait pas le droit de faire une pause-pipi de temps en temps. C'était même inscrit dans la loi !

Non, je déconne.

On mangeait à la réception parce que c'était de là qu'on avait la meilleure vue sur le campus de l'université. C'était toujours marrant – et instructif – d'observer les gens.

— On a une nouvelle enquête, annonçai-je quand elle revint avec sa tasse pleine.

— Oui, tu me l'as dit, mais on avait déjà une affaire en cours. Non ?

— Oh, j'ai bouclé ça hier soir. Il ne me reste plus qu'à trouver le courage d'affronter Mme Abelson.

Cookie blêmit.

— Oh non ! Son mari la trompe ?

— Pire que ça : il traîne avec une bande d'étudiants et joue à la console avec eux en fumant de l'herbe.

— En quoi c'est pire que de la tromper ?

— Tu as déjà croisé Mme Abelson, non ?

— Ah, fit-elle. En effet. Tu veux que je la contacte pour fixer un rendez-vous ?

— Non.

— Parfait. Je l'appelle sur-le-champ.

— Non ! Je ne me sens pas capable de l'affronter aujourd'hui.

— Pourtant il va bien falloir que quelqu'un s'en charge, et il est hors de question que ce soit moi.

— Pitié !

Cookie décrocha le téléphone et se mit à composer un numéro malgré mes objections.

— Je t'en supplie, ne fais pas ça !

— Mieux vaut arracher le pansement d'un coup, dit-elle en appuyant sur les touches avec son stylo.

— Je ne veux pas !

— Si, tu veux !

— Non ! Il est très bien où il est, mon pansement.

— Tu te sentiras mieux après.

— J'aime bien les pansements. Ça me donne l'air noble.

— Arrache-moi ce truc une bonne fois pour toutes.

— Mais ça va faire mal...

— Pas autant que quand Mme Abelson va nous coller un procès au cul pour l'avoir laissée s'inquiéter plus longtemps que nécessaire.

— Elle ne ferait quand même pas ça ! m'écriai-je.

Cookie haussa les sourcils.

— Tu as déjà croisé Mme Abelson, non ?

Je cédaï, vaincue. Les épaules voûtées, je saisis le combiné du téléphone.

Après avoir convenu d'un rendez-vous avec ma chère cliente un peu plus tard dans la journée, je décidai d'embêter Cookie pour me venger. Enfin, de l'embêter encore plus que d'habitude, quoi.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Rien, répondit-elle en s'empressant d'éteindre son écran.

Naturellement, je me penchai pour le rallumer.

— J'étais en train de travailler, je te le jure, protesta-t-elle, la bouche pleine de tortilla et d'omelette aux chilis et aux *papas*. Et puis, en quelques clics, je me suis égarée dans l'antre du diable.

— Quoi ? Tu t'es encore perdue dans notre appartement ?

Je portai ma fourchette à mes lèvres et pris le temps de savourer le goût de paradis qui réveilla mes papilles avant de regarder de plus près ce qui captivait tant Cookie.

— C'est un trucage, dis-je.

Elle faisait défiler des photos anciennes qui prétendaient capturer des phénomènes étranges. C'étaient des clichés en noir et blanc, bien flippants. Moi-même je m'étais laissé entraîner plus d'une fois, alors je pouvais

difficilement en vouloir à Cookie. Surtout que, dernièrement, nos journées consistaient essentiellement à échanger des clips de chatons mignons et des extraits d'*Ellen* sur YouTube.

— Tu avais l'air franchement paniquée par la vidéo de ce matin. Comment ça se fait ? demandai-je.

— Parce que... Qu'est-ce qui va se passer si... ? Attends, là. Comment tu sais que c'est un trucage ? lança-t-elle en plissant les yeux. Si ces images défient l'entendement, c'est précisément parce que personne ne sait expliquer comment elles sont possibles.

Elle examinait le portrait d'une petite fille avec une fée juchée sur son épaule.

— Sérieux ? raillai-je.

— Oui, bon, d'accord, grommela-t-elle. Et celle-là, qu'est-ce que tu en penses ? reprit-elle en cliquant sur l'image suivante.

On y voyait un homme en camisole de force qui flottait au-dessus de son lit.

— Trucage.

— Donc les mecs en lévitation, c'est du chiqué, mais la Faucheuse existe vraiment ?

Présenté comme ça...

— Il faut croire, marmonnai-je avant de prendre une nouvelle bouchée.

— OK, mais celle-ci, par contre, elle...

— Trucage, lançai-je à la seconde où elle cliquait. À ton avis, qu'est-ce qui va se passer ?

— Aucune idée. Et celle-ci ?

— Trucage. (C'était un petit garçon assis en tailleur, qui semblait flotter, lui aussi, mais au-dessus d'un petit chariot rouge.) Et puis, moi, je crois que tu as ta petite idée, au contraire.

— Tu risques d'être démasquée, mise à nue..., bredouilla-t-elle enfin.

— Ça ne serait pas la première fois et, jusqu'ici, ça ne t'a jamais dérangée.

— Je parle de ton identité réelle, pas de tes fesses après quelques *margaritas* de trop. Et puis, d'abord, comment tu le sais ?

— Je n'en sais rien, mais tu ne m'as jamais dit que ça te dérangeait.

— Non, je te parle de la photo. Comment tu sais que c'est un trucage ?

Je désignai l'écran du bout de ma fourchette.

— Tu vois le petit garçon qui flotte, là ?

— Évidemment. C'est ça qui est étrange.

— Sauf que les gens ne flottent pas. Enfin, pas les vivants. S'il flottait pour de vrai, ça voudrait dire qu'il n'a plus de présence corporelle, ou qu'un être incorporel le soulève. Or, si tu le vois, c'est qu'il est bien réel. Et si, moi, je ne vois aucune entité incorporelle le soulever, c'est qu'il n'y en a pas. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire que je sois mise à nu, comme tu dis ? Ce n'est pas comme si la police des Faucheuses allait venir m'arrêter.

Elle cliqua sur une nouvelle image.

— Peut-être, mais tu ne sais pas qui – ou ce qui – risque de s'intéresser à cette vidéo. Tu crois que c'est pour ça que le Vatican a un dossier sur toi ?

— Quoi ? Non, ça m'étonnerait. (Je pris une nouvelle bouchée.) D'après le chien de garde qui me surveille, ce dossier remonte au jour de ma naissance.

Sur la photo suivante, on voyait un petit garçon couvert d'écailles.

— Trucage, lançai-je.

Cookie ne se fatigua même pas à me demander des explications avant de passer à la suivante.

— Et si des forces hostiles s'emparent de cette vidéo ? Qu'est-ce qui va t'arriver alors ?

— De quelles forces est-ce que tu parles ? Parce que, si ce sont les forces spéciales de l'armée, ça pourrait être marrant. Quant aux forces occultes, elles savent toutes très bien qui je suis, ce que je suis et – puisque, apparemment, je suis une sorte de phare surnaturel – où je suis. On fait difficilement moins discret, du moins aux yeux des entités occultes. Trucage... Trucage... Celle-là est juste dégueu. Trucage...

— D'accord, mais peut-être que quelqu'un dans cet univers-ci risque de s'intéresser à ton cas. Quelqu'un qui ne comprendrait pas encore mais qui se montrerait très curieux.

Je sentis son inquiétude s'emballer.

— Cook, on s'en fout ! Ça ne change rien du tout !

— Mais...

— Premièrement, l'interrompis-je sans vergogne, personne ne va croire que c'est réellement arrivé. Tout le monde va dire que c'est des effets spéciaux, que j'étais suspendue à des câbles.

Elle haussa une épaule sans rien dire, tout en observant la photo suivante.

— Deuxièmement, même si quelqu'un décide que c'est authentique, qu'est-ce que ça peut bien faire ? (Je jetai un coup d'œil à l'écran.)

Trucage... mal ficelé, en plus.

— Tu sais quoi ? Tu gâches toute la magie de la chose ! râla-t-elle en cliquant.

— Désol...

Je me figeai en pleine excuse, captivée par l'image qui venait de s'afficher. Je me penchai en avant tout en plissant les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Cook s'immobilisa à son tour, la fourchette pleine à deux centimètres de la bouche.

— Ne me dis pas que cette gamine s'est réellement coupé la tête !

— Non ! Ça, c'est bidon. Par contre, derrière elle, là... Tu vois ce mouflet ? Je me demande ce qu'il fabrique.

À l'arrière-plan d'un montage ridicule où une fillette tenait par les cheveux ce qui semblait être sa propre tête blonde, il y avait un petit garçon qui désignait la vitrine d'une boutique.

— Lui, là ? fit Cookie en passant le doigt dessus.

Il y avait plusieurs autres enfants dans la rue, mais celui qui m'intéressait portait une culotte courte, des chaussettes qui lui arrivaient aux genoux, des bretelles et la casquette typique des petits livreurs de journaux. Il regardait l'objectif bien en face mais tendait la main vers la devanture.

— Oui, lui.

Je reposai ma fourchette, poussai mon assiette et me penchai vers Cookie en lui collant mon décolleté sous le nez. Elle n'y jeta même pas un coup d'œil. Dommage... Elle aurait eu ses chances, pourtant.

— Tu veux bien l'imprimer ?

— Euh... OK..., répondit-elle lentement, prudemment. Est-ce qu'il faut que je panique ?

— Je ne sais pas.

Je me ruai vers l'imprimante et attrapai la feuille avant que le tirage soit terminé. S'ensuivit une lutte acharnée entre la machine et moi, mais j'eus le dernier mot. Alors je retournai m'asseoir.

— Regarde cette vitrine, là. Qu'est-ce que tu vois ?

— Elle est toute poussiéreuse, répondit Cookie. Enfin, non, on dirait plutôt de la terre.

— Tu ne remarques rien de particulier ? Une écriture bizarre ou une série de pictogrammes, peut-être ?

— Pas vraiment, non. Ça ressemble surtout à des traces de boue, ou éventuellement à un test de Rorschach. Pourquoi ?

Trop absorbée par l'image, je ne réagis pas tout de suite, alors Cookie insista.

— Qu'est-ce qu'il y a, Charley ? Qu'est-ce que tu vois, toi ?

— Le petit garçon en culotte courte, là. Il a les mains toutes sales, comme s'il venait d'écrire quelque chose avec la boue sur cette vitre. C'est ça qui a attiré mon attention.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a écrit ? demanda Cookie, de plus en plus fascinée – et méfiante.

— C'est de l'alphabet angélique.

— De l'alphabet angélique ? Ce petit bonhomme est un ange ?

Je faillis éclater de rire.

— Pas franchement, non. Du moins, je ne crois pas.

— Tu arrives à déchiffrer ce qu'il a gribouillé ?

— Oh oui !

Un frisson de répulsion me remonta l'échine tel un serpent de glace.

— Et alors ?

C'était complètement absurde. Ça n'avait aucun sens.

Cookie me prit la main pour me ramener à elle.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur cette vitrine, Charley ?

— C'est un message, mais... Comment est-ce possible ?

— Un message de la part de qui ?

— Sauf erreur de ma part, ce petit garçon, c'est Rocket.

— Rocket ? Notre Rocket ? Le Rocket de l'asile ?

— Oui.

J'examinai de plus près la bouille toute ronde du gamin. Rocket aurait eu à peu près cet âge-là à l'époque.

— Qu'est-ce que ça dit ? reprit Cookie en se penchant par-dessus mon épaule pour tenter de voir ce que je lisais. Je ne comprends pas. Comment tu sais que c'est lui ?

— Déjà, ce petit garçon lui ressemble beaucoup. Et puis, il y a écrit : « Miss Charlotte, qu'est-ce qui est plus grand qu'une huche à pain ? »

Cookie se redressa et croisa mon regard, interloquée.

— Il n'y a que lui qui m'appelle Miss Charlotte. Par contre je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il veut dire ou de la manière dont il s'y est pris pour

me faire parvenir ce message. Il a dû s'écouler une vingtaine d'années entre cette photo et sa mort, et moi-même je ne l'ai rencontré que cinquante ans plus tard.

— La boutique en question est une boulangerie, et la devanture est peinte de façon à représenter une huche à pain.

— Euh... OK. Je te crois sur parole.

— Ma grand-mère en avait une du même genre. Tu vois, là ? C'est la poignée.

Je commençais à voir la forme d'une huche à pain avec une poignée sur le dessus. Tout en haut, l'enseigne annonçait : « Chez Miss Mae, Pains et Confiseries ».

— Donc la question serait : qu'est-ce qui est plus grand que cet immeuble ? marmonnai-je. Je n'y comprends rien.

— Moi non plus. Et puis, comment c'est possible, d'abord ?

— Oh, tu sais, il y a plein de trucs plus grands que cet immeuble, fis-je remarquer.

— Non.

— Un autre bâtiment plus imposant, peut-être ?

— Ce n'est pas ce que je...

— Un gratte-ciel ?

— Charley ! s'exclama Cookie, agacée. Cette photo doit dater des années 1940.

— Des années 1930, plus précisément.

J'étudiai les traits enfantins du mouflet, de plus en plus persuadée que Rocket m'avait contactée depuis le passé.

— Je voudrais que tu me trouves toutes les infos que tu pourras au sujet de cette photo.

— Oui, chef. Brrr... L'atmosphère de la pièce est devenue bien flippante, tout à coup.

— Ça, c'est parce que ton mari ne va pas tarder à entrer.

Elle regarda par-dessus son épaule avant de se retourner vers moi, impressionnée.

— Tu es vraiment extralucide !

— Et oui...

Je n'eus pas le cœur de lui avouer que j'avais aperçu une ombre et que, en redressant la tête, j'avais reconnu le reflet de mon oncle dans la vitre du cadre

au-dessus du bureau. Ça aurait gâché l'instant, et ça m'amusait beaucoup que Cookie s'étonne encore des bizarreries qui semblaient me suivre partout.

Je me levai et attrapai ma veste.

— Mais d'abord, renseigne-toi sur notre victime, Emery Adams.

— D'accord.

— Ensuite essaie de savoir à qui mon mari paie cette pension alimentaire.

— Entendu.

— Et puis...

— File ! lança-t-elle tout en examinant la photo.

Quand la porte s'ouvrit, elle leva les yeux vers mon oncle mal embouché.

Je fonçai sur Obie pour lui voler la première étreinte, sachant que ça le mettrait horriblement mal à l'aise. J'adorais le mettre mal à l'aise. Il me tapota doucement le dos, sans aller jusqu'à me serrer contre lui. Sa haute silhouette très légèrement enveloppée incarnait à la perfection l'étiquette masculine. Les hommes ne s'étreignaient pas. C'était contraire à leur code de conduite, sauf peut-être quand ils se retrouvaient dans les affres d'une réunion d'anciens élèves ou dans un autre contexte particulièrement viril, comme un match de foot ou un barbecue dans le jardin. La gent masculine américaine avait le droit de s'étreindre tant que l'un au moins des participants avait une spatule à la main.

Ça ne se faisait pas non plus d'aller planter de gros bisous bien baveux sur les lèvres de son épouse, pourtant Obie ne s'en priva pas.

J'aurais pu attendre qu'ils aient besoin de reprendre leur souffle, mais j'avais du travail. Je tentai donc le tout pour le tout, au mépris du danger.

— J'ai failli oublier de te demander un truc, Cook. C'est qui, Valerie ?

Elle me fit un doigt d'honneur. Je ne déconne pas. Elle leva bien droit son majeur gauche, sans cesser de molester mon oncle. J'étais très fière d'elle – encore plus que la fois où elle avait chopé une méchante gastro et perdu trois kilos en deux jours. En même temps, je compris qu'il valait mieux que j'y aille. Ma tolérance aux comportements d'adolescents en chaleur avait singulièrement diminué depuis que les adolescents en question étaient respectivement ma meilleure amie et mon oncle.

Je sortis de l'immeuble dans l'air gris et froid de cette journée brumeuse – mes préférées. De gros nuages avaient déboulé du nord-est et rôdaient le long de la crête des Sandia en débordant par endroits, comme si la montagne était un immense chaudron de sorcière. On aurait pu croire que cette image

suffirait à me remonter le moral, ou que la neige qui scintillait sur les sommets parviendrait à m'arracher un sourire, mais j'avais l'esprit ailleurs. En fait, j'avais peur – une peur atroce et viscérale qui me nouait le ventre et me comprimait la poitrine, m'empêchant de respirer.

Je m'arrêtai avant d'atteindre Misery, ma fidèle Jeep rouge cerise. Qu'est-ce qui me terrifiait ainsi ? Il m'était déjà arrivé d'avoir peur, mais jamais une trouille mortelle comme celle-là.

C'était une terreur sans nom, qui m'entourait comme une nappe de brouillard. Je pris le temps de faire un inventaire, me tâtai les poches et les seins. Rien à signaler. Bon, mais si ce n'était pas ma propre peur qui me paralysait ainsi, alors d'où venait-elle ?

Je jetai un coup d'œil alentour. Il n'y avait pas grand monde dans la ruelle. La plupart des commerces du quartier avaient une porte de derrière et, comme on était entre le campus et l'université, il n'était pas rare que les étudiants prennent ce raccourci. Pourtant je ne vis que deux personnes, qui s'éloignaient tranquillement.

Je me remis donc en marche pour essayer de trouver la source de cette terreur et dus me retenir de humer l'air comme quand je cherchais ce qui sentait bizarre dans ma cuisine. Ça arrivait.

Soudain je dépassai une benne et découvris la source en question. Ou plutôt la fille. C'était une adolescente qui, de toute évidence, vivait dans la rue. Une fugueuse, sans doute. Sa peur me heurta de plein fouet, si bien que j'en eus la chair de poule.

Elle était assise en tailleur, et ses baskets noires étaient aussi élimées que la couverture autrefois rose dans laquelle elle s'était emmitouflée. Elle avait de courts cheveux noirs en bataille, qui contrastaient avec la pâleur de sa peau. Elle devait avoir quatorze ou quinze ans, pas plus. Elle essayait d'ouvrir un pot de yaourt avec des céréales dans un compartiment à part. Une cuillère en plastique et une petite bouteille de jus d'orange étaient posées à côté d'elle. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle n'arrivait pas à arracher l'opercule du yaourt.

— Je peux t'aider ? demandai-je d'une voix aussi douce que possible.

Elle releva brusquement la tête et prit à peine le temps de me jeter un regard paniqué avant d'inspecter la ruelle, comme si elle craignait que je n'aie de la compagnie. Dieu seul savait ce qu'elle avait enduré, cette jolie jeune fille toute perdue – ou ce qui l'avait forcée à aller vivre dans la rue.

Qu'est-ce qui avait bien pu la pousser à prendre une telle décision ?

Rassurée de voir que j'étais seule, elle reporta son attention sur moi, tandis que j'observais son petit déjeuner.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? repris-je, curieuse.

Si elle était allée chiper dans un magasin, elle n'aurait sûrement pas choisi quelque chose d'aussi sain. La plupart des ados que je connaissais ne juraient que par les frites et les pizzas. Et puis, ce yaourt venait de *Boyd's Mini Mart*, la supérette au coin de la rue.

La jeune fille n'avait clairement pas l'intention de me répondre, mais ses yeux la trahirent. Elle jeta un bref regard en direction de la boutique, et je dus museler ma colère.

— C'est M. Boyd, c'est ça ? C'est lui qui t'a donné ça ?

Elle fronça les sourcils. Je réprimai un grondement.

— Je parie qu'il t'a aussi proposé de dormir dans sa réserve, histoire de te mettre à l'abri du froid. Je me trompe ?

Elle ne dit pas un mot, mais je sentis qu'elle avait compris. Elle s'était fait duper et eut l'intelligence de s'en agacer.

— Ce type est un pervers, ma puce, une vraie raclure. (Je fis un pas vers elle, et elle se raidit.) Garde tes distances avec lui.

Bien joué, Davidson. C'était pile ce dont une jeune fugueuse avait besoin : que quelqu'un lui crie dessus et lui donne des ordres, lui dise quoi faire de sa vie ou essaie de profiter d'elle.

Elle se mit lentement debout, et je compris que j'avais dépassé les bornes. Je levai les deux mains pour l'apaiser.

— Attends...

Trop tard. Elle s'enfuit à toutes jambes, sans même chercher à emporter sa couverture ou son repas.

Ouais, vraiment bien joué...

Je la suivis du regard tandis qu'elle tournait au coin de la ruelle en renversant une poubelle sur son passage, puis je rassemblai ses affaires et les cachai derrière la benne. Elle reviendrait les chercher, j'en étais sûre. Et puis, cette rencontre n'avait pas été inutile. J'avais mémorisé son... sa piste, faute d'un meilleur terme. Son empreinte émotionnelle, sa signature. J'étais désormais consciente de sa présence. Si elle ne revenait pas, je n'aurais aucun mal à la retrouver. J'étais un vrai chien de chasse.

Enfin, une chienne, quoi.

Chapitre 6

Je n'arrive jamais à me rappeler si je suis la gentille sœur ou la méchante.

Tee-shirt

Je retournai vers Misery, qui avait désormais droit à sa place de parking attitrée grâce aux récentes améliorations effectuées par M. Farrow. C'est marrant, j'avais été ravie de la revoir en revenant de Sleepy Hollow, toute rouge et rutilante, prête à se plier à mes moindres caprices. Quand j'étais à la fac, j'avais un autre objet rouge et rutilant qui se pliait à mes caprices, sauf qu'il vibrait et tenait dans ma poche. Et puis, il ne s'appelait pas Misery, lui. Je l'avais baptisé Han Solo, ce qui lui convenait parfaitement.

Je me rendis au poste de police dans ma Jeep, dont le nom évoquait plutôt bien mon humeur du moment.

Parker s'était déjà arrangé pour que je puisse poser quelques questions au copain de la victime. L'inspecteur chargé de l'affaire parut un peu surpris de me voir débarquer, mais il ne protesta même pas. Il se contenta de me conduire à la salle d'interrogation où le pauvre Lyle Fiske attendait dans un état d'angoisse éplorée.

Je ne fus pas franchement étonnée de constater qu'il était innocent, blanc comme neige. Enfin, une neige déjà bien piétinée... par plusieurs paires de bottes boueuses.

Ses menottes étaient fixées à un anneau dans la table, et je me demandai s'il avait fallu lui administrer un nouveau tranquillisant.

Quand il leva vers moi ses yeux couleur caramel, j'eus l'impression qu'il ne saisissait pas bien la situation. Il semblait être ailleurs. Ses cheveux auburn étaient en bataille. Clairement, il n'avait pas dormi, or Parker m'avait dit qu'il avait été arrêté la veille. Il avait dû passer la nuit à faire les cent pas dans la pièce, ce qui démontrait son innocence. Seuls les coupables parvenaient à dormir après leur arrestation.

— Monsieur Fiske, dis-je en lui tendant la main. Je me présente : Charley

Davidson, détective privée et consultante pour la police d'Albuquerque. J'ai été chargée de me pencher sur l'enquête vous concernant.

Il passa trente bonnes secondes à observer ma main avant de daigner la serrer.

— On vous a embauchée pour enquêter sur cette affaire ? demanda-t-il dans un effort visible pour comprendre ce qui lui arrivait depuis quelques jours.

Moi-même, je pris le temps de me remémorer les faits. Sa copine avait été assassinée dans sa voiture entre 18 et 23 heures, à peine une semaine auparavant. D'après le rapport que m'avait remis Parker, Lyle comptait la demander en mariage le soir du meurtre. Il avait retrouvé sa voiture au milieu de nulle part, comme par miracle, et avait alerté la police. Quand les flics étaient arrivés, ils avaient trouvé ses empreintes digitales dans la voiture d'Emery, et le sang de la jeune femme sur lui. Pour couronner le tout, des témoins avaient vu le couple se disputer la veille.

Ce n'était pas gagné d'avance.

— Oui. Les gens qui m'ont embauchée... (et qui ne voulaient pas que Lyle ou qui que ce soit d'autre apprenne qui ils étaient) ... sont convaincus de votre innocence.

Il partit d'un petit rire triste.

— Qu'est-ce que ça change ?

Je ne l'aurais pas pris pour un cynique, au premier abord. Il lui était arrivé quelque chose – quelque chose d'assez cruel pour le mettre en colère contre le monde entier.

— Vous voulez bien me raconter ce qui s'est passé ce soir-là ?

— Ma petite amie s'est fait tuer, et la police croit que c'est moi. Ce n'est pas pour ça que vous êtes là ?

— Ce n'est pas vous qui l'avez tuée ? demandai-je pour voir sa réaction.

Au lieu de me répondre, il riva sur moi ses yeux pâles et tourmentés.

— Est-ce que ça change quelque chose ?

Son cynisme réveilla ma curiosité. Il fallait que j'en apprenne davantage sur son passé, que je creuse jusqu'à comprendre la cause de cette amertume. J'avais l'impression d'avoir affaire à un type bien. En même temps, il était pote avec Nick Parker à la fac. Cette impression était peut-être trompeuse.

— Monsieur Fiske, repris-je dans une tentative de gagner sa confiance – au moins un peu. Telle que vous me voyez, je suis votre meilleure amie. Je suis

ici pour vous aider. Si quelqu'un a une chance de vous disculper, c'est moi.

— J'ai déjà un avocat. J'ai entendu dire que c'était le meilleur commis d'office de tout l'État.

— Maître Christianson. Il sait ce qu'il fait, renchéris-je pour le rassurer. Il devrait pouvoir nous obtenir un peu de marge de manœuvre.

— Comment ça ?

Je croisai les bras et posai les coudes sur la table.

— Repousser un peu le procès, histoire de nous accorder un peu de temps.

— Vous voudriez que je reste à moisir dans ce trou plus longtemps que nécessaire ? On ne m'a même pas proposé de liberté provisoire, je vous signale. Ce n'est pas comme si j'étais bien tranquillement chez moi. Alors qu'est-ce que ça peut bien changer de devoir attendre plus longtemps ?

— Je veux simplement éviter que l'État bouscule les choses pour en finir au plus vite.

Voilà que je m'inquiétais pour la carrière de Parker ! Si cette affaire arrivait jusqu'au tribunal, il prendrait un risque insensé pour disculper son ami.

— J'aimerais pouvoir discréditer l'accusation avant qu'on arrive devant le juge, ajoutai-je. Il ne faut pas perdre espoir.

Il s'esclaffa.

— Vous êtes bien tous les mêmes, à me parler d'espoir ! Ce n'est pas parce que quelqu'un est innocent qu'il ne risque pas de finir ses jours en prison.

Bon. Message reçu. Fiske voulait que je lui parle franchement, et il le méritait.

— L'État va vous proposer un marché. Vous plaidez coupable sans contestation et, en échange, vous évitez la peine de mort. Un truc dans le genre. On va vous laisser un peu de temps pour réfléchir, bla-bla-bla... La routine, quoi. S'il le faut, je dois pouvoir retarder la procédure jusqu'à ce que j'aie tout démêlé.

— Ah, parce que vous comptez tout démêler ? lança-t-il sur un ton sceptique.

Il avait l'air aussi convaincu que moi quand un groupe de garçons à la maternelle m'avaient juré avoir capturé une tortue dans un arbre. C'était une ruse pour que je les suive, et je m'en étais doutée. Fiske pensait que je cherchais à l'embrouiller, et je ne savais pas bien comment m'y prendre pour le convaincre. Je n'avais qu'à l'innocenter. Ça ferait l'affaire.

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne rien signer sans m'en parler d'abord.

— Si vous croyez que je n'ai pas tué Emery, pourquoi est-ce que vous vous imaginez que j'irais accepter leur marché ?

— Une fois que l'État vous aura fait cette offre, vous n'en aurez sans doute plus d'autre, et l'affaire ira au tribunal. Il n'est pas impossible que vous encouriez la peine de mort. Ça pourrait être tentant d'accepter leur combine dans le but d'éviter ça. Ne vous laissez pas entraîner.

— D'accord. Je vais essayer de museler mon enthousiasme.

— Bon. Première question : comment avez-vous fait pour retrouver la voiture d'Emery ?

— Je leur ai déjà expliqué : j'ai une appli sur mon téléphone. C'est grâce à ça que je l'ai trouvée.

— Vous voulez dire que son téléphone à elle était sur les lieux du crime ?

— Oui, il était branché. Elle a un modèle qui continue de charger même quand le moteur ne tourne pas. Il était dans sa voiture quand elle a disparu.

Je tournai quelques pages du dossier.

— OK. Vous avez donc l'appli Find a Friend, qui vous permet de savoir où elle se trouve, à tout instant du jour et de la nuit.

Quand je lui jetai un coup d'œil en coin, je sentis sa colère bouillir.

— C'était son idée à elle. Elle a insisté pour que je l'installe sur mon téléphone. Elle pensait que ce serait sympa. Je ne sais pas, putain ! Je ne lui ai même pas demandé !

Susceptible, le garçon.

— Est-ce qu'elle avait la possibilité de vous suivre depuis son téléphone, elle aussi ?

— Oui, je crois. Je n'en sais rien.

— Mais vous vous rendez compte de l'impression que ça donne.

Il me jeta un regard courroucé.

— Je n'en ai rien à foutre, de l'impression que ça donne ! Je ne la suivais pas ; je ne la harcelais pas. C'était son idée à elle !

— Lyle, je suis de votre côté, je vous assure, dis-je pour tenter de le calmer. J'essaie simplement de garder une longueur d'avance sur l'inspecteur chargé de l'enquête, parce qu'il est fort. Ce serait une erreur de le sous-estimer.

Il se cala contre le dossier de sa chaise, les yeux brillants de larmes, et

s'empressa de les fermer pour se masser les paupières avec le pouce et l'index. Je sentais son exaspération de là où j'étais.

— Lyle, dis-je de ma voix de maman à qui on ne la fait pas.

J'attendis qu'il me regarde avant de poursuivre :

— Je suis votre meilleur atout. C'est mon boulot, de disculper les innocents. Mes employeurs le savent, alors arrêtez votre cirque et laissez-moi vous aider.

Il pinça les lèvres, furieux, puis se frotta le visage à deux mains avant de hocher la tête.

— Je n'étais même pas censé être là.

— En effet. Vous aviez prévu d'assister au mariage de votre père en Floride, mais vous avez changé d'avis. Pourquoi ?

Il s'accorda un moment pour recouvrer son calme.

— J'étais à l'aéroport mais je n'ai pas pu. Pourtant j'avais garé mon pick-up au parking et pris la navette jusqu'au terminal. J'avais vraiment l'intention d'y aller, mais au moment de passer la sécurité, je n'ai pas pu. J'étais... perturbé.

On abordait enfin les choses sérieuses.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Emery était... Je ne sais pas. Elle me paraissait distante, ces derniers temps, contrariée. Je ne sais pas bien comment l'expliquer, mais depuis deux semaines elle n'était pas dans son assiette. Elle me soutenait que tout allait bien, mais j'avais l'impression de la voir rentrer dans sa coquille.

Je voyais très bien ce qu'il voulait dire.

— Et puis, c'était le cinquième mariage de mon père. À un moment, il faut savoir faire preuve d'autorité et dire « ça suffit ».

Je souris.

— Ah, là, là, les parents, dis-je en levant les yeux au ciel.

À présent que la glace était rompue, il répondit à mes questions pendant plus d'une heure sans s'énerver, même s'il me promit de m'étrangler une fois que je l'aurais innocenté, juste pour le principe. J'ai toujours eu tendance à pousser les gens au désordre et à la violence.

Lyle m'exposa tout ce qu'il savait. Pour chaque prétendue preuve que l'inspecteur Joplin risquait de présenter, Fiske avait une explication valable. J'avais la très nette impression que Joplin avait été un peu pressé de vendre la peau de l'ours. Une affaire vite classée n'était pas forcément une affaire

résolue. Il y a toujours des subtilités, des incohérences susceptibles de faire pencher le jury d'un côté ou de l'autre. J'étais certaine que, malgré les preuves circonstanciées accumulées contre lui, l'avocat de Fiske n'aurait aucun mal à le faire acquitter. En revanche, pour ça, il aurait besoin d'une pointure, pas d'un commis d'office. Si Parker avait réellement l'intention de sauver son ami, il aurait dû commencer par là.

— Vous allez bientôt être transféré au centre de détention. Je passerai vous voir dès que j'en saurai davantage.

Il hocha la tête.

— Oh, une dernière chose, dis-je avant que le gardien me fasse sortir. Quand est-ce qu'Emery vous a demandé de télécharger l'appli sur votre téléphone ?

— Il y a un peu plus de deux semaines, juste avant qu'elle devienne bizarre et distante.

Intéressant.

— J'allais la demander en mariage, ajouta-t-il. (Je m'immobilisai.) Quand je suis reparti de l'aéroport, c'était avec l'intention de la demander en mariage, mais je n'arrivais pas à la joindre.

— Vous avez essayé de l'appeler plusieurs fois ?

— Oui, au moins dix fois. Je lui ai laissé des messages et je lui ai aussi envoyé des textos. Les flics prétendent que c'était ça, mon mobile : elle ne me répondait pas, alors j'ai cru qu'elle me trompait, je l'ai traquée et je l'ai tuée.

Sa voix se brisa sur ce dernier mot – et mon cœur aussi.

Je fis un détour par le bureau d'Obie, mais il était en réunion, alors je lui écrivis un petit mot lui demandant de m'appeler. Je voulais entendre tout ce qu'il savait au sujet de l'affaire Emery Adams. Les rapports, c'est bien joli, mais ça ne remplace pas l'instinct d'un détective chevronné.

J'agrémentai mon message de petits cœurs, et ce n'est qu'au cinquième que je me rendis compte que le bout de papier sur lequel j'écrivais était en fait un mandat d'arrêt. Je m'empressai de le plier – très calmement – et rédigeai le même message sur un bloc-notes. Quelle idée de laisser traîner ses mandats d'arrêt comme ça !

Ensuite je partis à la recherche de l'agent qui avait répondu à l'appel de Fiske quand ce dernier avait trouvé la voiture d'Emery, mais il ne

commençait son service que plus tard. Heureusement, j'avais déjà quelques pistes. Je repartis plus déterminée que jamais à découvrir qui avait tué Emery Adams. C'était sans doute le seul moyen de disculper Lyle. J'étais dans le parking quand je remarquai le pick-up de Garrett – avec Garrett à l'intérieur.

Garrett était un ancien soldat devenu détective, puis membre certifié de l'armée de Pépin. Il en avait vu des vertes et des pas mûres à nos côtés, et je lui devais une fière chandelle – plus des remerciements.

Je m'approchai de son véhicule et frappai à la vitre de sa portière, même s'il m'avait vue. Il neigeotait, et j'avais comme l'impression que ça l'amusait de voir le résultat sur mes pauvres cheveux.

Il finit par baisser la vitre, hilare.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? demandai-je, méfiante. Tu m'as suivie ?

Ça lui était déjà arrivé.

— Pas cette fois, ma belle.

Il me décocha un sourire en coin. Le salaud ! Il savait pertinemment l'effet que ce sourire avait sur les gens – surtout sur la gent féminine.

— Tu es en surveillance ? C'est ça ?

— Si on veut.

Il ne travaillait plus pour son ancien patron, Javier, sauf quand ce dernier avait besoin d'un petit coup de main.

— Pour le compte de qui ? demandai-je.

— De ta vieille maman, lança-t-il avec, de nouveau, ce fichu sourire.

— Toi aussi, tu parles avec les morts, maintenant ?

Il gloussa doucement.

— Pas franchement, non.

L'oncle Bob sortit du poste avec deux agents en uniforme qui encadraient un type menotté. Garrett reporta aussitôt son attention sur eux, ce qui piqua ma curiosité. Le type s'était déjà fait arrêter, alors pourquoi le surveiller ?

Cette histoire me parut bizarre, mais je décidai de ne pas m'attarder là-dessus. Si Garrett avait voulu me mettre au courant, il l'aurait fait. Si j'avais vraiment voulu savoir, je l'aurais mitraillé de questions jusqu'à ce qu'il craque et me raconte tout. Ça faisait partie de mes pouvoirs.

— Ça tombe bien que je te croise, dis-je.

Il me jeta un coup d'œil soupçonneux.

— Ah bon ?

— Oui, je pensais... Enfin, je voulais te remercier.

Cette fois, il riva sur moi toute la puissance de ses yeux argentés.

— Pour quoi ?

— Ben... Tu sais... Pour Sleepy Hollow.

— Je t'en prie, ma puce, mais je ne t'ai pas réellement offert Sleepy Hollow, tu sais.

J'éclatai de rire.

— Tu étais là quand j'avais besoin de toi, et je t'en suis reconnaissante.

Il soutint mon regard un long moment, un poignet posé sur le volant.

Je finis par rompre le silence.

— Bref, je tenais à te remercier.

— Il n'y a pas de quoi, ma belle.

Mon cœur se gonfla quand je vis toute l'affection dans son regard. Il en avait vraiment bavé, et à plus d'une reprise, depuis qu'on s'était rencontrés. Certes, il lui arrivait parfois d'être super pénible, mais c'était vraiment quelqu'un de bien.

Je me hissai sur la pointe des pieds, mais même ainsi je n'avais pas la moindre chance d'attendre ma cible, alors il s'inclina pour me tendre la joue. Sauf que, au dernier moment, il tourna la tête vers moi.

Tant pis. Je plantai un bref baiser sur ses lèvres de coquin.

Quand je me redressai, il me jeta un regard surpris avant de se caler contre le dossier de son siège.

— Dis à ton démon de mari de garder un œil sur toi.

— Promis.

Je n'en ferais rien, naturellement. Reyes n'aimait pas qu'on lui rappelle son ascendance démoniaque. Je préférais considérer qu'il tenait de l'ange déchu. C'était beaucoup plus exotique.

Je me fis soudain la réflexion que Garrett et Reyes travaillaient beaucoup ensemble, ces derniers temps, de même que Reyes et Osh – ou même que Reyes et Ange. J'espérais seulement que Garrett recevait le salaire qu'il méritait – c'est-à-dire son poids en or.

Je lui fis un signe de la main puis retournai vers Misery en courant. Il y avait pas mal de monde à qui je devais des remerciements, en fait, dont ma copine du FBI, Kit. Et ma sœur, Gemma. Et l'oncle Bob. Je le voyais tous les jours à présent qu'il habitait sur le même palier que nous, mais je n'avais pas encore pris le temps de le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour moi. Tout comme Garrett et Osh, Obie et Cookie avaient mis leur propre vie entre

parenthèses pour voler à mon secours quand j'étais à Sleepy Hollow. Je leur devais tellement !

Je décidai d'appeler Kit tout en retournant au bureau. Mes haut-parleurs Bluetooth firent résonner sa voix dans la carcasse de Misery.

— Agent spécial Carson, lança-t-elle en décrochant.

Une vraie pro. Moi aussi, je savais être pro, quand il fallait. La preuve : ce matin-là, on s'était montrées très pro, Cookie et moi.

— Salut, SAC, dis-je.

J'avais déjà été pro ce matin.

— Salut, Davidson. Ça fait plaisir de vous entendre. Comment ça va, depuis que vous êtes rentrée ?

— Vous voulez dire depuis que vous avez empêché ce type de me faire sauter la cervelle à Sleepy Hollow ?

Le type en question aimait beaucoup sa carabine.

— Oui, bon, en même temps, vous avez sauvé cette famille, alors nous sommes quittes.

— Ça marche.

Pendant qu'on discutait, j'entendais une femme hurler en Dolby Surround 5.1 et je n'arrivais pas à savoir si ça venait du bureau de Kit ou de Misery. Misery n'avait pas pour habitude de hurler avec une voix de femme. En général, elle se contentait de ronronner quelques octaves plus bas, sauf quand je chantais sur du Halestorm.

— Vous êtes où, là ? demandai-je.

— Dans mon bureau, où vous venez de m'appeler. D'ailleurs, la prochaine fois, évitez de dire à la réceptionniste que vous faites partie des dix personnes les plus recherchées au monde et que vous voulez vous rendre.

— Ça a marché, je n'ai pas attendu.

— Oui, mes employeurs prennent ce genre de chose au sérieux. Heureusement pour vous, il n'y a pas de femme parmi les dix personnes les plus recherchées en ce moment.

— Ah bon, donc ce n'est pas bien grave.

Je jetai un coup d'œil à l'habitable de Misery, jusque dans les coins et recoins, histoire d'être certaine. Aucun doute possible : les cris que j'entendais provenaient du bureau de Kit.

— Dites-moi, qui c'est qui hurle à côté de vous ?

— Quoi ?

— Il y a quelqu'un d'autre dans votre bureau. Qui c'est ?

— De quoi parlez-vous ?

— Il y a quelqu'un qui s'époumone juste à côté de vous. Vous n'entendez rien ? Ah, je vois...

Clairement, il y avait un fantôme dans le bureau de Kit, le fantôme d'une femme qui pestait violemment contre un dénommé Louie.

— Qui c'est, Louie ?

Quand mon amie reprit la parole, ce fut d'une voix un peu étouffée, comme si elle avait mis la main autour du combiné.

— Il n'y a personne qui crie dans mon bureau. Je suis seule avec l'agent spécial Louie Guzman, qui est venu de Washington D.C. pour une enquête. Pourquoi ?

J'avais piqué sa curiosité. Voilà qui devenait amusant. Je faillis emboutir une Honda blanche qui pensait avoir la priorité. La fille au volant me fit un doigt d'honneur. Et puis quoi, encore ? J'allais tout droit alors qu'elle tournait à gauche au carrefour. Elle ne croyait quand même pas avoir la priorité juste parce que le feu était passé au rouge au moment où j'arrivais ?

— C'est moi qui avais la priorité, connasse ! lançai-je en lui rendant son doigt d'honneur.

Sauf qu'elle s'éloignait déjà pour éviter de se faire réduire en miettes par les six voies de circulation qui avaient la priorité sur elle.

— Parfois je me demande comment ça se fait que vous ayez encore votre permis, dit Kit.

— Je sais, c'est un véritable mystère.

— Alors, ces hurlements ? reprit-elle en chuchotant. L'agent Guzman est au téléphone.

— Dans ce cas, son interlocutrice sait drôlement bien projeter sa voix, parce qu'on dirait qu'elle est dans le bureau avec vous.

Je la taquinai, naturellement. Si j'étais la seule à pouvoir entendre cette femme, c'était sans doute parce qu'elle était morte et qu'elle criait sur l'autre agent.

— Ah oui ? fit Kit. Et qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Elle l'encourage violemment à se sortir les doigts du cul et à retrouver son cadavre, le tout avec un fort accent du Sud. C'est marrant. Un *mucho grande mocha latte*, super chaud, avec un supplément de chantilly, dis-je à la barista qui prenait ma commande.

Je m'étais arrêtée au drive-in du café pour refaire le plein.

— Où êtes-vous ? me demanda Kit brusquement.

— Au *Satellite*.

— Vous voulez bien faire un détour par ici ?

— Bien sûr.

— Et me prendre la même chose, au passage ?

— Ça marche.

Chapitre 7

Je trouve cela cruel de forcer des gens pour qui le café est un besoin médical à faire la queue derrière des gens qui prennent ça pour une forme de passe-temps.

Dave Barry

Je dus me plier aux formalités d'usage avant de pouvoir rejoindre Kit : détecteur de métaux, fouille au corps... Bon, d'accord, ça, c'est parce que je l'avais demandé. Le type était canon.

Le temps que je passe les contrôles de sécurité, le *venti mocha latte* super chaud de Kit n'était plus franchement super chaud. Il était tiédasse, et encore.

Une gentille dame en tailleur impeccable me conduisit à une salle de réunion plutôt qu'au bureau de Kit. J'avais à peine franchi le seuil que je faillis me cogner à une furie armée d'un couteau de cuisine. Elle hurlait et gesticulait, menaçait d'appeler la mère de quelqu'un, mais seulement en dernier recours parce qu'elle la détestait cordialement.

Kit parlait avec l'agent Guzman, histoire de garder son attention sur elle le temps que j'évalue la situation. Je pensais que le fantôme me remarquerait aussitôt, mais elle était trop absorbée par sa litanie injurieuse, alors je m'approchai de Kit et lui tendis son café.

— Davidson ! lança-t-elle comme si elle s'apercevait seulement de ma présence.

Elle me prit le gobelet des mains et me serra dans ses bras – fort.

L'autre agent nous observait, un aimable sourire aux lèvres, tandis que mon amie faisait preuve d'une émotion inhabituelle, qui frissonnait sous sa peau et faisait briller ses yeux.

— Ça me fait plaisir de voir que vous êtes en forme, ajouta-t-elle.

Elle était sincère, et il me fallut un instant pour me remettre du choc. Il faut dire aussi que je devais lire sur ses lèvres pour deviner ce qu'elle racontait, parce que la morte en colère avait une sacrée paire de poumons. Kit aurait

aussi pu bien dire : « Ça me fait pleurer de voir que tu es en enfer », mais je ne voyais pas pourquoi elle aurait déclaré une chose pareille. À ma connaissance, elle ignorait tout des autres dimensions.

Kit carra les épaules en se raclant la gorge.

— Je vous présente l'agent spécial Guzman, reprit-elle en me faisant pivoter comme un enfant pour me tourner vers lui.

Je réprimai un éclat de rire.

J'avais du mal à voir à quoi ressemblait l'agent Guzman, parce que le fantôme lui hurlait à la figure, littéralement. Elle se tenait sous son nez. Heureusement, une main sortit soudain de son dos, et je la serrai en espérant que ce soit bien celle de l'agent Guzman. À ce stade, ce n'était plus très clair.

— Ah, Nguyen, lança Kit quand son coéquipier entra.

On ne s'entendait pas très bien, l'agent Nguyen et moi.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, puis ce fut mon tour. Nguyen baissa les yeux vers moi, et je lui fis un petit signe timide. J'eus l'impression qu'il commençait à m'apprécier. Son sourire semblait moins acide que d'habitude, mais je savais aussi que je n'obtiendrais pas mieux de sa part.

Je choisis une chaise et étais sur le point de m'asseoir quand il la tira de sous mes fesses et s'y installa.

Ouais. Il m'appréciait vachement. Il y avait une émission spéciale à propos du FBI sur la chaîne Nature, où on apprenait par exemple que c'était par ce genre de facéties que les agents témoignaient leur affection à leurs congénères. Leurs rituels de séduction et d'accouplement étaient encore plus étranges.

Kit et Guzman s'assirent, et je contournai Nguyen, qui me fusilla à peine du regard, pour aller prendre place en face de... eh bien, de tout le monde. Ce n'était pas intimidant du tout.

Les trois agents me regardaient en silence – Kit d'un air plein d'espoir derrière son grand gobelet, Nguyen d'un air impatient et Guzman d'un air curieux.

— Bon, dis-je en tapant dans mes mains et en parlant beaucoup plus fort que nécessaire. Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai conviés à cette réunion.

Kit réprima un sourire amusé pendant que le petit nouveau lui jetait un regard interrogateur.

— Davidson est détective privée, expliqua-t-elle. Elle travaille parfois pour nous.

— Vous louez les services de détectives privés ? s'étonna-t-il.

— « Louer » impliquerait une forme de salaire, corrigeai-je. On fonctionne plutôt sur la base du volontariat.

— Ah, d'accord.

Il hocha la tête et fit semblant de comprendre pourquoi on était là.

— Mme Davidson a récemment découvert des informations intéressantes concernant la disparition de votre femme, déclara Kit.

Mon sourire se fit un peu crispé.

Certes, j'avais bien deviné que le fantôme hurlant était fort probablement la femme de l'agent Guzman, mais j'ignorais comment Kit comptait s'y prendre. Le soupçonnait-elle d'avoir lui-même tué sa femme ? Et puis, depuis quand m'appelait-elle « Mme Davidson » ?

— Je ne comprends pas, bredouilla-t-il, aussi perplexe que moi.

Mme Davidson.

— Vous l'avez chargée d'enquêter sur la disparition de Mandy ?

Mme Davidson.

Kit secoua la tête.

— Non. Il se trouve simplement que ces informations ont atterri sur le bureau de Mme Davidson.

Apprendre qu'on m'appelait Mme Davidson était une chose.

— Comment se fait-il que des informations concernant une disparition à Washington D.C. atterrissent sur le bureau d'une détective privée d'Albuquerque, Nouveau-Mexique ?

Me l'entendre dire à voix haute en était une autre.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

J'aurais peut-être intérêt à prendre un nom composé.

— À votre avis, pourquoi est-ce que je me mettrais sur la défensive ?

Davidson-Farrow.

— Ça, c'est à vous de me le dire.

Mme Davidson-Farrow.

— C'est pour ça que vous m'avez fait venir ? lança le jeune agent en bondissant de sa chaise, tendu comme un arc. C'est pour ça qu'on m'a amené ici ?

L'agent Nguyen s'était levé à son tour, prêt à maîtriser la fougue de son

collègue. C'est alors que je remarquai quelque chose. Le fantôme avait arrêté de hurler. Elle me dévisageait d'un air curieux, presque comme l'avait fait son mari.

— Ce n'est pas trop tôt, commenta-t-elle en croisant les bras.

Son couteau de cuisine calé contre la poitrine, elle se mit à taper du pied en attendant la suite.

— Alors ? me demanda Kit.

Je m'efforçai d'afficher un sourire nonchalant en espérant qu'elle me donne une piste, un indice, n'importe quoi.

— Oh, ce n'est pas vrai ! râla le fantôme en levant les bras au ciel. Elle ne sait rien du tout, elle non plus.

Je la regardai en face.

— Racontez-moi.

— Si j'avais reçu une pièce chaque fois que quelqu'un a apporté de nouvelles informations à mon dossier...

Elle n'avait toujours pas compris que je la voyais et semblait se contrefoutre de la lumière qui émanait de moi et aurait dû lui brûler la rétine. La plupart des morts remarquaient aussitôt ce flot éclatant qui s'échappait de moi comme les dollars du compte en banque d'une épouse-trophée. En général, ça leur donnait envie de passer de l'autre côté. J'étais la flamme qui les attirait comme des papillons de nuit.

Peut-être que celle-là avait les antennes cassées.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, insistai-je doucement.

Il était difficile de passer outre la méchante plaie qui lui ouvrait le crâne ou le sang qui maculait ses cheveux blonds et sa robe de chambre rose bonbon.

Tout le monde m'observait sans bouger, y compris le fantôme.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, répétais-je.

— Vous... (Elle fit un pas en avant, de sorte qu'elle avait la hanche gauche à l'intérieur de la table.) Vous me voyez ?

Je hochai la tête.

— Comment ça se fait ? Pourquoi... ? commença-t-elle avant de changer d'avis. Non, attendez. (Elle baissa la tête le temps de réfléchir avant de river son regard au mien.) Qu'est-ce que vous êtes ?

Je jetai un coup d'œil aux trois agents spéciaux.

— C'est difficile à dire, là, tout de suite.

— À qui est-ce qu'elle parle ? demanda l'agent Guzman.

Nguyen se cala contre le dossier de sa chaise et s'absorba dans la contemplation rageuse de ses ongles. Kit sourit et continua à siroter son café.

— Est-ce que vous savez où se trouve votre corps ?

La femme cilla, regarda derrière elle pour s'assurer que je m'adressais bien à elle, puis se retourna vers moi en hochant la tête.

— Vous savez qui vous a tuée ?

— Vous avez appelé une voyante ? s'écria l'agent Guzman, furieux.

— Non, pas une voyante, rétorqua Kit d'une voix très calme, tellement fière de son coup que je faillis rigoler. Un prodige.

— Dans notre jardin. Et non, ce n'est pas lui qui m'a tuée, déclara le fantôme en désignant son mari du menton. C'est l'espèce de psychopathe qui lui sert de sœur. Elle m'a droguée puis m'a fracassé le crâne avec mon trophée de Miss Kentucky. Je n'en reviens toujours pas que personne n'ait remarqué qu'il n'était plus à sa place.

Je savais bien que j'avais détecté un accent du Sud.

— Sérieusement, il ne vaut pas un clou, comme enquêteur, poursuivit-elle. Ça fait deux ans que j'essaie de lui faire comprendre qui m'a tuée. Deux ans, purée ! J'ai essayé de me défendre, vous savez ! hurla-t-elle en agitant son couteau de cuisine sous mon nez.

Je l'encourageai à poursuivre.

— Sauf que ce n'est pas évident de se battre contre une foldingue hystérique, vous savez ! Elle est complètement timbrée, cette connasse.

J'en conclus que, dans son vocabulaire, « connasse » était acceptable, mais pas « putain ». À tous les coups, elle appartenait à l'Église baptiste.

— Sérieusement, c'est une vraie connasse, avec un « C » majuscule. Et après, elle est venue s'installer chez nous, soi-disant pour s'occuper de lui et de la maison ! Elle s'est carrément installée, putain !

Ah. Au temps pour moi. Catholique, peut-être.

— Et maintenant, elle fait comme chez elle, tranquille, pendant que moi, je broute les pissenlits par la racine dans le jardin. Enfin, les pâquerettes. Littéralement. Je ne déconne pas, je suis coincée sous les pâquerettes.

Je décidai de relayer les informations que je venais de glaner pendant que le fantôme laissait libre cours à sa colère.

— C'est votre sœur qui a fait le coup, annonçai-je.

Je ne dirais pas que l'agent Guzman doutait de mes compétences, ç'aurait été un euphémisme. Le rictus qu'il afficha aurait suffi à éliminer la rouille sur

une clôture en métal.

— Elle a planté des putains de pâquerettes au-dessus de mon corps.

— Elle a enterré le corps de votre femme dans le jardin de votre maison.

— C'était sa façon à elle d'avoir le dernier mot, même si elle avait déjà gagné. Ça ne lui suffisait pas de m'avoir tuée ! Non ! Jamais contente, cette peste. Il fallait en plus qu'elle humilie mon cadavre !

— Votre sœur n'aurait pas planté un parterre de pâquerettes quand elle s'est installée chez vous, par hasard ?

Je savais bien que je finirais par capter son attention, mais, alors que je m'attendais à voir ses traits s'illuminer sous le coup de cette révélation, il vira au violet sombre. Je n'avais encore jamais vu une couleur pareille sur un visage humain et j'hésitai à prendre une photo en douce, pour faire des recherches en la matière quand j'aurais un peu de temps libre.

— C'est tout simplement scandaleux ! s'esclaffa-t-il.

— Vous voyez ? cria sa femme en le désignant de son couteau. Il ne veut rien entendre !

— Agent Guzman..., commençai-je.

— Ne vous fatiguez pas, m'interrompit le fantôme. Il ne vous écoutera pas. C'est la pire tête de mule que j'aie jamais rencontrée. Sérieux ! Quel norquichon !

Je passai en revue mon vocabulaire des insultes, pourtant bien fourni, mais en vain.

— C'est quoi, un norquichon ? demandai-je.

Elle poussa un long soupir.

— Oh, c'était une blague entre nous... Louie prétend que je l'ai traité de norquichon le soir où on s'est rencontrés. Je n'en ai aucun souvenir mais, en même temps, j'étais bourrée. J'ai dû vouloir le traiter de cornichon, mais c'est sorti en vrac, et c'est resté notre insulte préférée.

Elle entreprit de m'expliquer que c'était devenu une sorte de code entre eux quand ils étaient entre amis, sa façon de faire comprendre à Louie que sa tête de lard se manifestait un peu trop. Tandis qu'elle parlait, je vis l'agent Guzman se figer.

Il avait blêmi en m'entendant prononcer « norquichon ». Dommage. Cette jolie nuance de violet avait disparu, mais, au moins, il commençait à me croire.

Je jetai un coup d'œil à Kit.

— Vous voulez bien nous laisser un instant ?

— Pas question, rétorqua-t-elle en repoussant son *mocha latte*, comme si elle était prête à passer aux choses sérieuses. C'est le moment que je préfère.

— Vous avez un moment préféré ?

Je ne m'étais pas rendu compte qu'on avait fait ça suffisamment souvent pour qu'elle ait un moment préféré.

— Ouais. Vous parlez toute seule pendant quelques minutes, vous entamez des négociations avec l'air qui nous entoure, parfois vous plaidez et vous suppliez, puis vous nous sortez des révélations hallucinantes et vous nous ouvrez des pistes auxquelles on n'aurait jamais pensé autrement. Et alors, comme par magie, le mystère est résolu et l'affaire est classée. Je ne raterais ça pour rien au monde – même pas pour une retraite anticipée.

— Et maintenant, poursuivit Mandy qui, visiblement, commençait à peine à s'échauffer, il va rester là, posé sur son cul, à faire comme s'il ne me voyait pas. C'est toujours pareil ! Tout passe avant moi. Tout le monde ! Combien de fois j'ai essayé d'attirer son attention ! Autant essayer d'arracher une dent à un lion. Je l'ai même poignardé en pleine face !

Je tournai la tête vers elle.

— Vous avez essayé de le poignarder au visage ?

— Oh ! Je ne me suis pas contentée d'essayer ! s'écria-t-elle en faisant « non » avec le doigt. Je lui ai planté cette lame à la figure, et pas qu'une fois !

Elle avait du répondant, cette petite. Elle baissa les yeux vers le couteau qu'elle tenait à la main.

— Malheureusement ce truc est aussi inutile que le jour de ma mort. J'ai essayé de tailler la tronche de peste de Cindy, sa sœur, mais je n'ai réussi qu'à l'atteindre à l'épaule.

— Ne vous en voulez pas trop. Vous étiez droguée, après tout.

— C'est vrai.

— Si vous aviez été en pleine possession de vos moyens, je suis sûre que vous lui auriez refait le portrait.

— Vous croyez ? fit-elle en reniflant.

Je lui tapotai doucement le dos.

— Oh oui. Vous lui auriez fait un beau lifting façon passoire.

— Merci. C'est gentil.

— Où en êtes-vous ? Ça avance ? demanda Kit.

C'est alors que je remarquai la réaction de Guzman. Il me dévisageait, immobile.

— Mandy me disait souvent qu'elle me planterait un couteau en pleine face si je ne faisais pas attention à elle. C'était devenu une blague entre nous.

J'hésitai à lui rappeler que Mandy ne plaisantait plus depuis longtemps, mais il n'avait pas besoin d'entendre que sa femme l'avait poignardé au visage à plusieurs reprises au cours des deux dernières années. Heureusement, son arme était aussi immatérielle que son corps de fantôme.

— Écoutez, reprit Guzman avec un calme olympien à présent qu'il réfléchissait. Ma sœur n'était pas à Washington ce soir-là.

— L'alibi parfait, intervint Mandy. Personne n'a jamais pensé à vérifier. Sérieux ! Elle n'a même pas fait partie de la liste de suspects !

Je me retournai vers Guzman.

— Est-ce que vous vous êtes assuré que votre sœur disait vrai ?

— Quoi ? Non ! Pourquoi est-ce que j'aurais douté de l'alibi de ma sœur ?

Mandy poussa un hurlement et lui fonça dedans. Littéralement. Elle lui passa à travers et ressortit de l'autre côté mais revint à la charge aussitôt, le couteau levé.

Si elle s'en prenait à moi, par contre, ça allait piquer.

— Madame Guzman ! criai-je pour tenter de la calmer. Accordez-lui un peu de temps. Ce n'est pas facile de se faire à l'idée, vous savez.

Elle se redressa, ôta le couteau immatériel de l'œsophage de son mari et souffla sur sa frange pour se dégager les yeux.

— Deux ans que j'attends ! Deux ans, purée !

Ah. La purée était de retour.

— Je sais, mon chou, mais...

— J'en ai assez vu comme ça, lança Guzman en se levant.

Je l'imitai.

— Tout ce que je vous demande, c'est de vérifier l'alibi de votre sœur. Ah, et consultez son compte bancaire, aussi. Elle a d'abord drogué votre femme, puis elle l'a frappée à la tête avec son trophée de Miss Kentucky. (Je me tournai vers Mandy.) Félicitations, d'ailleurs.

— Merci ! (Elle me décocha un grand sourire lumineux plein de belles dents bien blanches, les yeux brillants.) Ça remonte, vous savez.

Elle retira une main de la gorge de son mari pour se lisser les cheveux.

— N'empêche, dis-je. Ce n'est pas rien.

Guzman blêmit de plus belle, et je crus qu'il allait s'évanouir. Nguyen eut la même impression. Il se leva d'un bond et aida son collègue à se rasseoir.

— Je n'ai pas vu ce trophée depuis...

— Depuis que votre femme a disparu ?

Guzman se mit à réfléchir, les yeux rivés sur la table, occupé sans doute à se remémorer tous les détails de l'enquête et à se repasser en boucle les événements de cette soirée qui – j'aurais parié mon dernier dollar là-dessus – était gravée dans sa mémoire. Avait-il commis une erreur ? Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Avait-elle été enlevée ? Était-elle simplement partie ?

Une foule de questions se bousculaient dans son esprit, et la douleur qu'elles généraient était inscrite sur son visage encore jeune et pourtant déjà ridé.

Il se releva, sortit de la pièce, tourna les talons et revint aussitôt.

— Pourquoi ? Pourquoi Cindy aurait-elle fait une chose pareille ?

Excellente question. Mandy, qui n'avait cessé d'observer son mari, sourit brusquement, le visage illuminé par l'amour qu'elle ressentait pour lui.

— Ce n'est pas sa faute, le pauvre. Enfin, pas vraiment. C'est un excellent enquêteur, d'habitude, mais personne ne soupçonnait Cindy. Personne ne se doutait de quoi elle était capable, même pas moi.

— Est-ce que vous savez pourquoi elle vous a tuée ?

Mandy sourit.

— À force de nous voir ensemble, de voir la façon dont on se parlait, elle a décidé que je n'étais pas la femme qu'il fallait à son frère. Louie était une star, au lycée – quarterback de l'équipe de foot, président de sa promo... Il avait un brillant avenir devant lui, mais Cindy me détestait. Elle croyait que je n'aimais pas Louie. (Elle leva la main et caressa la joue de son mari pendant que les trois agents retenaient leur souffle en attendant ma réponse.) Elle se trompait. On s'est toujours parlé comme ça, ça faisait partie de notre relation. Ce n'était ni méchant ni insultant. C'était comme ça qu'on se témoignait notre affection, c'est tout.

Je résumai un peu.

— Votre sœur l'a tuée parce qu'elle est complètement tarée.

Mandy s'esclaffa.

— Elle ne comprenait pas votre relation, ajoutai-je. Elle ne comprenait pas que votre façon de vous parler était une preuve d'affection entre vous.

— Quoi ? fit Guzman.

— Vos taquineries, vos petites blagues... Pour vous et Mandy, c'était un jeu, mais votre sœur ne le comprenait pas.

— On est comme ça, Mandy et moi. Enfin, on l'était. Je l'aimais plus que tout.

— Plus que le foot ? demanda-t-elle.

Je dus réprimer un sourire triste.

— Elle est... partie ?

Jusque-là je n'avais pas compris qu'il gardait espoir malgré tout, depuis tout ce temps.

— Je suis vraiment désolée, agent Guzman.

— Le collier ! lança Mandy, qui venait de se rappeler autre chose.

J'écoutai ce qu'elle avait à dire puis relayai l'information à Guzman.

— Vous avez offert un collier à votre femme un matin, avant de partir pour une conférence. Vous ne pouviez pas être là pour votre anniversaire de mariage, alors vous lui avez donné son cadeau en avance. C'est votre sœur qui l'a, dans sa boîte à bijoux. La chaîne s'est brisée quand... pendant l'agression.

Je sentis l'agent se tendre sous la pression. Il ne voulait pas me croire, luttait de toutes ses forces, mais j'en savais trop. Il ne pouvait plus se voiler la face.

— Attendez ! Ce n'est pas tout, reprit sa femme. Je comptais lui annoncer la nouvelle quand il reviendrait de cette conférence.

Pour la première fois, je vis ses yeux s'embuer de larmes. Elle baissa la tête, soudain incapable de parler.

J'avais déjà compris ce qu'elle allait me dire, mais ça ne me facilitait pas la tâche. Je lui pris doucement la main.

— Je suis sincèrement désolée, Mandy.

— Je venais de l'apprendre. Je voulais prendre rendez-vous chez le médecin avant le retour de Louie, histoire d'être sûre, mais je le sentais. Je le savais. Ça faisait déjà un moment qu'on essayait.

Je fermai les yeux et sentis Guzman se raidir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Je suis vraiment désolée, agent Guzman, mais elle... Votre femme... Vous alliez avoir un enfant.

Je vis dans son regard que j'avais dépassé les bornes. Une vague de colère le submergea, mais il s'efforça de la contenir tandis que la douloureuse vérité

s'imposait lentement à lui.

— C'est Mandy qui vous a dit ça ?

— Oui. Ça faisait un an que vous essayiez, et ça avait enfin marché.

— Non, souffla-t-il en secouant la tête.

Il ne savait plus s'il était victime d'un horrible canular ou s'il assistait à quelque chose d'impossible. Heureusement il décida de m'accorder une chance.

— Comment je m'y prends ? Hein ? Comment justifier le fait de creuser dans mon jardin sur les conseils d'une folle sans passer pour un taré moi-même ?

Kit sourit.

— Coup de fil anonyme. Ça marche à tous les coups.

— Vous pouvez passer de l'autre côté maintenant, vous savez, dis-je à Mandy. Je suis là pour ça. Je suis un ticket sans escale pour rejoindre ceux qui, de votre famille et de vos amis, vous attendent déjà là-bas.

— Ça va pas, non ? J'ai trop envie de voir la tronche de Cindy quand mon mari va la faire coffrer, cette salope ! Je reste.

Je hochai la tête puis jetai un coup d'œil à Nguyen. Il ne m'appréciait toujours pas, mais j'eus comme l'impression qu'il commençait à me croire. Il n'alla pas jusqu'à me féliciter mais il s'abstint également de me fusiller du regard en sortant de la pièce. Il y avait du progrès.

— Au fait, lança Kit alors que j'étais sur le point de partir. Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous m'aviez appelée.

— Ah oui, tiens. Eh bien, voilà, euh... merci.

— Merci pour quoi ?

— Pour m'avoir aidée, à Sleepy Hollow.

— Je vous rappelle que vous avez sauvé cette famille.

— Oui, mais vous n'avez pas cessé de croire en moi, même quand j'étais amnésique. Ça compte beaucoup pour moi.

— Ah oui ? Et c'est combien, beaucoup ?

— Comment ça, combien ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour commencer à négocier.

— Oh, pas grand-chose. Quelques informations, répondit-elle en haussant une épaule.

— Quel genre d'informations ?

Elle s'arrêta et me regarda dans les yeux, très sérieusement.

— Comment vous faites ?

Kit n'était pas bête, loin de là. Elle en savait bien plus long que la foule d'imbéciles qui rejettent toute notion de surnaturel comme si c'était une plaisanterie. Pourtant, même elle ignorait mes nombreux titres, et je comptais bien préserver sa virginité en la matière aussi longtemps que possible.

— Technique chinoise ancestrale et secrète, dis-je.

— Je suis à peu près sûre que la culture chinoise dans son ensemble s'offenserait de cette récupération honteuse.

— C'est pas faux. Et ils maîtrisent les arts martiaux, en plus.

— Ouais.

On s'était remises en marche, mais Kit s'arrêta de nouveau et posa une main sur mon épaule.

— Un jour, je découvrirai la vérité et j'atteindrai le fond de l'énigme qu'est Charley Davidson.

Atteindre le fond ? J'ignorais qu'elle était amatrice d'anal.

— OK, mais vous m'inviterez à dîner d'abord ?

Chapitre 8

Je ne suis pas du genre à foncer tête baissée sans poser de questions.

*Je pose plein de questions. Par exemple :
Où est-ce qu'on fonce, déjà ? Et pourquoi ?
On peut s'arrêter en route pour manger ?*

Même Internet

Avant de rentrer au bureau, je fis un détour pour passer devant chez les Foster. Mme Foster était la femme qui – inutile de chercher une façon polie de le dire – avait kidnappé Reyes alors qu'il était encore bébé. Quand ils avaient compris qu'ils risquaient de se faire pincer, son mari et elle avaient, en gros, vendu Reyes à Earl Walker, le monstre qui l'avait ensuite élevé.

Depuis que j'étais revenue, je gardais un œil sur leur maison, histoire de m'assurer que la voiture était bien là. Je surveillais également leurs activités sur Internet. Ils n'avaient pas encore été inquiétés pour les deux enlèvements dont ils étaient coupables – Reyes n'était pas le seul –, et j'aurais besoin de toutes les preuves nécessaires le jour où je présenterais mon accusation à Obie. À présent que je travaillais avec l'assistant du procureur, je pourrais même l'inclure dans ces réjouissances.

Mme Foster était chez elle quand je passai devant. Je ne l'avais encore jamais vue, mais, alors que je tournais au coin de sa rue, je l'aperçus en train de porter des provisions de sa voiture à sa maison. Je la détestais, et le fait de la voir n'allait pas changer ça.

Au lieu de monter directement au bureau en arrivant, je garai Misery à sa place et me dirigeai vers le restaurant pour entrer par la porte de derrière. Une petite pluie fine et presque chaude par rapport au fond de l'air formait une sorte de brume, et c'est avec les vêtements trempés et les cheveux frisés que je me dirigeai vers le bureau de Reyes.

Il était installé dans son fauteuil, le nez dans de la paperasse, et ne leva même pas la tête à mon approche. J'en profitai donc pour observer les lieux.

Rien n'avait changé depuis l'époque de mon père, surtout pas les photos de famille qui s'alignaient sur les étagères et les murs, entre autres souvenirs. C'étaient essentiellement des trucs de flic – une carte de la ville par-ci, une médaille par-là... une paire de menottes qui faillit faire dérailler le fil de ma pensée.

Il fallait que je me ressaisisse. Soit Reyes me faisait encore plus d'effet que d'habitude, soit j'étais sur le point d'ovuler. Je ne voyais pas d'autre explication.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer que Reyes n'avait pas remarqué que j'avais remarqué les menottes. Il semblait plongé dans ses réflexions, pourtant j'étais presque sûre qu'il savait non seulement que j'étais là, mais aussi à quoi je pensais.

Je reportai mon attention sur la déco du bureau et, plus précisément, sur les photos encadrées. J'avais été surprise la première fois que j'y avais mis les pieds à mon retour de Sleepy Hollow. Pendant ma longue absence, tout avait été rénové, agrandi, mais le bar-restaurant demeurait dans l'état où mon père l'avait laissé. Je comprenais que Reyes n'ait pas touché à la salle principale, mais le bureau...

C'est alors que je relevai un infime changement. Reyes avait retiré quelques-unes des photos disposées par mon père, et je figurais sur toutes celles qui restaient. Je n'étais pas forcément le sujet principal, d'ailleurs. Sur certaines, on me voyait seulement en arrière-plan.

Il y avait par exemple un cliché pris sur une plage en Californie, alors que je devais avoir huit ou neuf ans. C'était un portrait de ma sœur Gemma, qui se tenait fièrement à côté d'un château de sable tout penché, pourtant on m'apercevait derrière elle, en train de faire ma plus belle grimace, un doigt de chaque côté de ma bouche pour étirer mes lèvres et la langue sortie. Ah, et puis je louchais, aussi. Obligé. Ce n'était pas mon meilleur profil, mais apparemment Reyes l'aimait bien.

— Tu es venue me refaire le coup de la douche glacée ? lança-t-il brusquement.

Je me retournai vers lui. Toujours penché sur ses documents, il n'avait même pas levé les yeux vers moi.

— La douche glacée ?

Il ne répondit pas, aussi posai-je une autre question.

— Sur quoi est-ce que tu travailles ?

— Sur mon testament.

Je contournai son bureau pour m'approcher de lui, paniquée.

— Ton testament ? Pour quoi faire ?

Il se décida enfin à me regarder.

— Tu plaisantes, là ?

Je faillis riposter, mais il avait raison. La vie que nous menions n'était pas sans dangers, il aurait été absurde de le nier. En même temps, j'étais championne de l'absurde.

— J'ai une idée, dis-je pour détourner la conversation vers un sujet qui me mettait moins mal à l'aise.

— Est-ce que cette idée implique que je meure ? Parce que, si c'est le cas, il faudra attendre un jour ou deux. Je dois transmettre tout ça à nos avocats.

— On a des avocats ?

Cool ! Je ne m'étais jamais vraiment imaginée dans la peau de quelqu'un qui a un avocat, alors plusieurs...

— Non, oublie les avocats, repris-je. J'ai une idée pour récupérer notre fille.

Il m'accorda enfin son attention pleine et entière. Il reposa le stylo qu'il avait à la main et se cala au fond de son fauteuil. C'était un geste tout simple, insignifiant, pourtant un frisson d'excitation me parcourut l'échine.

Il avait retroussé les manches de sa chemise, ce qui dévoilait ses avant-bras musclés, ses mains fortes, ses longs doigts agiles.

Cette fois, il remarqua que j'avais remarqué, mais, au lieu de faire un geste vers moi, de m'inviter plus près de lui, il attendit sans bouger. Attendait-il que je dise quelque chose ? Que je fasse quelque chose ? Dans le doute, je repris la parole.

— Bref, mon idée... Pour que ça marche, on va devoir se procurer une dizaine de seringues, une cuve de protoxyde d'azote, un tueur en série... et un blindé.

Il ne réagit pas, et je restai sans voix, étonnée qu'il ne se moque pas de ma liste de courses. Je décidai donc de clarifier la chose.

— Tu sais... un tank, quoi.

— Oui, Charley, souffla-t-il d'une voix douce et grave. Je sais ce que c'est qu'un blindé.

— Bon. Je précisais, des fois que tu aurais cru que c'était le tueur en série qui devait être blindé.

— Non, j’avais compris.

Je vis son regard sombre s’éveiller tandis qu’il m’observait. J’avais envie de me décaler juste un peu, de me mettre en équilibre entre les deux dimensions pour le voir sous sa forme surnaturelle, mais j’avais l’impression qu’il s’en rendait compte, quand je faisais ça, alors je me retins.

— Tu penses que ça peut marcher ? demandai-je.

— Quoi ? Ton idée ?

— Oui.

— Tu ne m’as pas dit en quoi elle consistait. Tout ce que j’en sais, ce sont les ingrédients de base.

— Ah oui, pardon.

Je tentai de m’affranchir du désir charnel qui s’affolait dans mes veines et se concentrait dans mon abdomen sans se préoccuper le moins du monde de ma santé mentale. J’échouai lamentablement et allai m’asseoir en face de Reyes pour mettre son bureau entre nous. Un peu de distance et un gros morceau de bois, ça aurait dû suffire, mais non. C’était peut-être parce que je savais ce qu’il ferait au morceau de bois en question s’il voulait vraiment me toucher. Malheureusement, il n’avait pas l’air de vouloir.

Je pris une profonde inspiration, mais, au lieu de lui exposer mon plan, je lui posai une question.

— Tu peux me dire ce qui te tracasse ?

Il ne réagit pas. Son visage demeura impassible. Il se contenta de me regarder de ses yeux sombres qui semblaient luire entre ses longs cils fournis.

— On n’est pas seuls.

— Et ça t’embête ? Le petit garçon au plafond ?

Avant qu’il n’ait pu répondre, Osh – Osh’ekiel pour les habitants du royaume céleste – entra dans le bureau. Tranquillement, comme s’il n’était pas censé se trouver à un endroit bien précis – et loin d’ici.

Je faillis paniquer.

— Osh ! Qu’est-ce que tu fais là ?

Il baissa la tête un instant et mit les deux mains dans les poches. Comme d’habitude, il portait un haut-de-forme sur ses cheveux noirs qui lui arrivaient aux épaules, sauf que ce jour-là il avait aussi un long cache-poussière aussi noir que le reste et une paire de bottes de moto.

Reyes se leva dans l’attente de sa réponse.

— On a dû la déplacer, souffla Osh.

Une vague de chaleur me frappa de plein fouet tandis que les émotions de Reyes lui échappaient. Quant aux miennes, elles firent remonter mon cœur jusque dans ma gorge et déversèrent des torrents d'adrénaline dans mes veines.

— Où est-elle ? demandai-je en m'approchant d'Osh.

Il voûta les épaules et enfonça ses mains tout au fond de ses poches.

— Tu sais très bien que je n'ai pas le droit de vous le dire.

Je lui sautai à la gorge avant même d'avoir pu en formuler l'idée. Peu m'importait qu'Osh soit le plus redoutable des daeva de l'enfer – esclaves démons entraînés spécialement au combat. À mes yeux, ce n'était qu'un gamin de dix-neuf ans qui en savait plus que moi au sujet de ma fille, et l'injustice de cette situation me parut soudain intolérable.

Je le tenais plaqué contre le mur, la main droite autour de son cou. Il avait refermé les siennes sur mon avant-bras, mais sans chercher à résister.

Reyes apparut à côté de moi.

— Dutch, souffla-t-il en posant une main sur la mienne.

Soit il comptait m'aider à étrangler Osh, soit il ne m'était d'aucune utilité. Je refermai donc ma main gauche autour de son cou à lui. Il leva le menton, comme si ce contact lui plaisait.

Il fallait que je sache où se trouvait ma fille. Certes, ça m'inquiétait qu'ils aient eu besoin de l'emmener ailleurs, mais, surtout, ça voulait dire que je serais incapable de la trouver si jamais elle avait besoin de moi.

Valerie – l'une des serveuses de Reyes, d'après Cookie – était en train d'essuyer une table quand elle jeta un coup d'œil par la porte du bureau. Elle s'interrompit aussitôt et s'éloigna vite fait.

— Dutch, répéta Reyes d'une voix étouffée par ma poigne.

J'étais passée dans l'autre dimension et voyais l'aura d'Osh s'élever en volutes tout autour de moi. Il ne cherchait même pas à lutter. Il tenait mon avant-bras d'une main, mais avait posé l'autre sur mon épaule. Il était vif comme l'éclair et tout aussi redoutable ; il était sûrement en train d'élaborer un plan.

L'obscurité qui entourait Reyes enfla et s'embrasa, si bien que ses flammes m'atteignirent. En temps normal elles m'auraient brûlé la peau de leur feu surnaturel, pourtant je ne ressentis qu'un agacement croissant.

— Où est ma fille ?

Osh secoua la tête sans rien dire, fidèle aux ordres jusqu'à son dernier

souffle – et son dernier souffle approchait, croyez-moi. Ma colère faisait trembler les murs autour de nous, et j’entendis un cri aigu en provenance des cuisines. Sans doute Valerie, la serveuse.

— Dutch, reprit Reyes. Il n’a pas le droit de nous le dire. Tu le sais pertinemment.

— Alors il va mourir en regrettant de ne pas savoir désobéir.

Si j’avais été plus attentive, j’aurais remarqué le bref coup d’œil qu’il jeta à Osh une fraction de seconde avant que je me retrouve plaquée par terre, le nez sur le parquet. Ils avaient retourné la situation tellement vite que je n’avais rien vu venir.

Ils avaient ralenti le temps.

Et moi, j’étais restée plantée là comme une folle shootée au lithium. J’espérais simplement que je n’avais pas la bave aux lèvres.

— Tu comprends ? me demanda Reyes.

Je cillai, écrasée par le poids de leurs deux corps combinés, et tentai de me rappeler de quoi on parlait. Dans tous les cas, « oui » semblait être la bonne réponse.

— Oui, soufflai-je depuis ma prison de bras, de jambes et de torsos.

Ils étaient lourds, tous les deux !

— Qu’est-ce que je viens de dire ? demanda Reyes.

Et merde !

— Que vous alliez me lâcher et qu’Osh allait me révéler où se trouve notre fille.

— Mauvaise réponse.

Le poids qui me plaquait au sol s’intensifia, m’arrachant un grognement. La douleur de la défaite était insupportable – ainsi que sa masse musculaire et ses coudes pointus. Ils devaient bien peser deux cents kilos chacun.

Ils me maintenaient les mains dans le dos, y avaient calé quelques genoux par précaution, et un bras – celui de Reyes, je crois – m’étranglait à moitié tandis qu’un autre me gardait le nez au sol, si près que je distinguais le grain du bois dans ses moindres détails.

Malheureusement, je ne risquais pas de m’échapper de sitôt. Si j’avais pu parler, j’aurais crié « pitié ». Sauf que je n’avais plus assez d’air dans mes poumons pour crier quoi que ce soit.

— On veut bien te relâcher si tu promets de ne tuer personne.

J’émis un grondement qui me valut une pression additionnelle d’environ

cinquante kilos par centimètre carré au niveau des épaules.

— OK, dis-je dans un couinement étouffé.

Très lentement, comme s'ils craignaient que je pète les plombs de nouveau, ils s'écartèrent de moi, mais en maintenant mon visage collé au parquet. Ils espéraient peut-être que des spores me sortent du nez et que je prenne racine. Je ne voyais pas d'autre raison de me planter aussi soigneusement.

Une douce voix féminine parvint à mon cerveau embrumé par le manque d'oxygène.

— Euh... Tout va bien ?

Au moment où j'allais dire « non », une grande main forte me fit taire.

— Oui, merci, répondit Reyes.

Un rire grave résonna derrière Valerie. Ce devait être Sammy, le cuistot, ou plutôt : le traître. Clairement j'étais détenue contre ma volonté, mais est-ce que ça l'inquiétait ? Pas du tout ! Comme les deux hommes qui me plaquaient au sol, il faisait certainement partie de la Ligue des Connards Extraordinaires.

— Ne t'en fais pas, Valerie. Ça leur arrive souvent, déclara-t-il en une grossière exagération.

— Ah, fit-elle d'une voix hésitante.

Je vis, brouillées par mes larmes, deux paires de pieds s'éloigner tandis que Sammy entraînait Valerie vers la salle.

Un instant plus tard, j'étais debout. J'inspirai une grande goulée d'air, heureuse que Reyes m'ait plaquée contre le mur par précaution. Sans ça, je serais tombée.

— Ce n'est pas du jeu, de ralentir le temps, râlai-je en appuyant la tête contre le mur, hors d'haleine.

— C'est toi qui as commencé, je te signale, rétorqua Osh.

Il se tenait plié en deux, la main gauche posée sur le genou tandis qu'il se massait le cou avec la droite. Il se tâtait prudemment la gorge pour constater d'éventuels dégâts.

Reyes s'était collé contre moi de tout son long – le geste le plus chaud de sa part de toute la semaine. Je savourai l'instant, ainsi que ces flammes qui me léchaient le visage et embrasaient ma peau.

Puis, brusquement, je me rendis compte de ce que je venais de faire. J'avais menacé l'un de mes meilleurs amis. Un des rares êtres au monde

capables de protéger Pépin. Un des êtres, encore plus rares, qui n'hésiteraient pas à se sacrifier pour elle.

La culpabilité me prit à la gorge. Ça ne m'était encore jamais arrivé de me déchaîner comme ça. À moins que... ? Était-ce la raison pour laquelle l'archange Michael avait essayé de me tuer dans le *diner*, à Sleepy Hollow ? Parce que je ne maîtrisais pas mes pouvoirs ?

Osh toussa un moment avant de se redresser et de s'adosser au mur perpendiculaire au mien. Il posa la tête contre le lambris, lui aussi. Les yeux fermés, il prit quelques longues inspirations.

— Je suis désolée, dis-je à Reyes dans un murmure.

Il referma ses longs doigts sur ma nuque et enfouit son visage dans mes cheveux. Il portait sur lui l'odeur d'un orage foudroyant, avec ses émotions électriques et son grand corps qui embaumait comme le désert après la pluie – une odeur fraîche, belle et pure. Dangereuse, comme lui.

— Ça va ? me demanda-t-il dans un souffle chaud qui me chatouilla le cou.

— Maintenant, oui.

Il se redressa, me jeta un bref regard puis fit volte-face et s'éloigna de quelques pas. Je portai une main à ma joue et me retournai pour examiner mon reflet dans l'un des cadres accrochés derrière moi. Je ne distinguai qu'une image un peu floue de mon visage, mais ne vis rien de particulier. Qu'y avait-il de si horrible sur ma figure pour que mon propre mari me fuie comme ça ?

— Tes yeux, lança Osh, comme s'il avait lu dans mes pensées.

Reyes lui adressa un grondement grave, mais Osh n'avait jamais paru le craindre. Je me demandais comment il réagirait s'il apprenait que c'était un dieu. En même temps, il le savait peut-être déjà. Il était là, après tout, quand Lucifer avait créé son seul et unique fils en usant de l'énergie d'un dieu pour le façonner et le forger dans les flammes de l'enfer, le dotant d'une trempe indestructible.

Avant d'avoir pu demander ce qui clochait avec mes yeux, j'entendis Cookie dévaler l'escalier. Elle entra dans le restaurant, traversa la salle en trombe, s'arrêta sur le seuil du bureau et me jeta un regard. Elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lança-t-elle, une main sur le cœur.

— C'est justement ce que j'essaie de savoir.

Je m'approchai d'Osh, qui se raidit. La culpabilité m'envahit, corrosive,

laissant un goût amer sur ma langue. Qu'est-ce qui m'avait pris ?

— Je suis désolée, soufflai-je.

Je levai la main pour la porter à son cou. Il me laissa faire sans broncher. À vrai dire, il me décocha un sourire proprement lubrique.

— Ah ouais ? rétorqua-t-il sans faire attention à l'homme qui se tenait dans mon dos – l'homme à qui j'étais mariée. Tu es vraiment, vraiment désolée ?

Il saisit le bas de mon tee-shirt et m'attira vers lui. Je savais bien qu'il cherchait essentiellement à détendre l'atmosphère après mon agression, mais je passai les bras autour de son cou et le serrai contre moi.

— Vraiment, murmurai-je à son oreille.

Il me rendit mon étreinte.

— Et moi, je le suis encore plus, renchérit-il, sincère.

Il aurait réellement voulu pouvoir me dire où se trouvait ma fille, mais on avait pris cette décision ensemble. Osh serait le seul à savoir où était Pépin – avec les Loehr, naturellement, puisque c'étaient eux qui s'occupaient d'elle pour l'instant. Les soldats de son armée de fortune étaient au courant aussi mais restaient à ses côtés jour et nuit.

L'armée en question valait le détour. Elle comptait un homme qui, dans ma dimension d'origine, passait pour un archange et que j'avais surnommé M. Wong, un valeureux guerrier doublé d'un véritable meneur de troupes. Il y avait également les trois motards qui nous avaient prêté allégeance, à Reyes et moi, ainsi que les Douze, une troupe d'énormes molosses aussi impitoyables qu'adorables.

Et pourtant, malgré tout ça, il avait fallu la mettre en lieu sûr.

Mon cœur se serra à cette idée, et je dus lutter contre un soudain vertige.

Je me dégageai des bras d'Osh et pris Cookie par la taille.

— OK, dis-je. Je promets de ne plus te demander où elle est – du moins pour l'instant. En échange, est-ce que tu pourrais m'expliquer pourquoi vous avez dû la déplacer ?

Je sentis Reyes s'approcher dans mon dos et reculai jusqu'à m'appuyer contre lui.

— Tous les indices coïncidaient, répondit Osh en jetant un regard désolé à Reyes, comme si c'était sa faute à lui. Les cadavres ont commencé à s'accumuler. Au début, c'était dans des villes éloignées, puis ça s'est rapproché petit à petit, comme si un cercle se refermait sur nous.

— Les cadavres ? demandai-je à Reyes.

— On parle de Pépin ? s'enquit Cookie.

Je hochai la tête.

— Ils ont dû l'emmener en lieu sûr.

Son air inquiet exprimait parfaitement la peur qui me fracassait de l'intérieur. Je la fis asseoir sur une chaise avant de prendre place sur celle que Reyes m'approchait.

— C'est quoi, cette histoire de cadavres ?

— Tu veux lui raconter ? lança Osh à Reyes.

Il posa un genou en terre à côté de moi, et je me demandai s'il craignait que je pète les plombs de nouveau. Je me demandai surtout si ça risquait effectivement de se produire.

— On a une espèce de liste d'indices – des trucs sur lesquels on doit garder un œil. C'est ce qui nous permet de savoir si les dieux se rapprochent. L'un de ces indices, c'est l'accumulation de cadavres, expliqua Reyes. Ils étaient dans quel état ? ajouta-t-il en s'adressant à Osh.

— Je ne serais pas venu s'ils ne répondaient pas aux critères.

Reyes lâcha un juron avant de se retourner vers moi.

— Les entités surnaturelles ne peuvent pas passer dans cette dimension quand bon leur semble. Elles n'ont pas ce genre d'autorité. Afin d'interagir sur le plan terrestre, elles doivent se matérialiser pleinement, et le seul moyen d'y arriver, comme tu l'as déjà remarqué, c'est d'habiter le corps d'un humain.

— Sauf que les enveloppes humaines sont trop fragiles pour contenir un dieu. Au bout de quelques heures, elles commencent à se décomposer à un rythme accéléré, ajouta Osh.

— Pourtant les démons en sont capables, eux, objectai-je. Ça leur arrive de posséder la même personne pendant plusieurs années. J'en ai même vu animer un cadavre pendant des mois.

— Oui, les démons y arrivent, confirma Reyes. Quasiment toutes les entités surnaturelles savent habiter un corps pour se matérialiser pleinement sur le plan terrestre.

Osh s'approcha de la fenêtre et regarda dehors.

— En revanche, les dieux sont beaucoup trop puissants pour une enveloppe charnelle aussi fragile que celle des êtres humains.

Il se tourna vers Reyes pour lui faire signe de poursuivre.

— Un dieu ne peut pas garder le même corps très longtemps. Les cellules

ont vite fait de se désintégrer, et le résultat ne ressemble plus à rien.

— Et qu'est-ce qui arrive à la personne possédée ?

— Rien de pire que ce qui lui est arrivé au moment où le dieu l'a possédée. C'est une mort instantanée, un peu comme si on plaçait le cœur d'un réacteur nucléaire dans la poitrine d'un être humain et qu'on regardait son corps se désagréger lentement.

Cookie serra les poings, les doigts entremêlés aux miens. Elle tremblait comme une feuille, et ses jolis sourcils étaient froncés en une ligne dure.

Osh ne parut pas le remarquer.

— S'il y a dans les parages un dieu qui s'amuse à utiliser des corps avant de les jeter comme de vieilles chaussettes, c'est sans aucun doute qu'il est sur la trace de Pépin, et en bon chien de chasse, il ne risque pas d'abandonner la partie avant d'avoir planté les crocs dans sa proie.

Cookie prit une brusque inspiration, et Osh se rendit enfin compte de l'état d'agitation dans lequel elle se trouvait. À vrai dire, je crois bien que mon inquiétude pour elle m'empêchait de laisser libre cours à ma propre hystérie. J'aurais voulu crier, hurler, et broyer quelques larynx jusqu'à ce que quelqu'un m'avoue où se trouvait ma fille, mais je ne pouvais pas faire ça devant Cookie. Elle était déjà bien trop bouleversée comme ça.

— Les corps que vous avez retrouvés... ? demanda Reyes.

Il restait agenouillé à côté de moi, une main sur ma cuisse et l'autre bras passé sur le dossier de ma chaise. Le bois en craquait sous la pression.

— ... étaient dans un état de décomposition avancé, confirma Osh. Et puis, les chiens étaient particulièrement agités. Ils n'arrêtaient pas de gratter le sol, de renifler... comme s'ils avaient senti quelque chose et brûlaient de se mettre en chasse.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent contre un dieu ? demandai-je.

— Nous faire gagner un peu de temps.

La gravité de la situation me donna le tournis.

— Vous avez mis Pépin en lieu sûr avant d'avoir besoin des chiens, quand même ?

Il hocha la tête.

— Elle est dans une nouvelle maison, avec les Loehr et presque toutes les Sentinelles.

C'était comme ça qu'on appelait l'armée de Pépin : les Sentinelles.

— Presque ? répétai-je.

Osh baissa les yeux.

— Donovan est resté à l'ancienne cachette, histoire de surveiller les environs et de nous prévenir si on retrouvait d'autres cadavres.

Je clignai des yeux, ébahie et tellement reconnaissante que j'en eus la gorge nouée.

— Il y est toujours ?

Le magnifique jeune homme qui se tenait devant moi – et qui, sous ses airs de grand adolescent, était en réalité plus âgé que Reyes – hocha la tête en pinçant les lèvres.

— Il essaie de rassembler toutes les infos qu'il peut pour anticiper la prochaine manœuvre du dieu.

Je me levai d'un bond.

— Tout seul ?

— Il a insisté pour que les deux autres accompagnent Pépin.

— Osh, ce n'est qu'un humain !

Je m'approchai de lui, et Reyes se remit debout pour me saisir le bras, comme pour me rappeler à l'ordre. Je me dégageai.

— Qu'est-ce qu'il est censé faire s'il trouve le dieu en question ?

— Il est censé nous appeler, répondit Reyes.

— Nous appeler ? répétai-je, écoeürée. Quand ça, exactement ? Avant ou après que le dieu s'empare de son corps ?

Personne ne daigna me répondre, alors je repris la parole :

— Il faut que j'aille le voir.

— Pour quoi faire ? lança Reyes, dont la colère résonna à travers la pièce comme un roulement de tambour. Mener le dieu jusqu'à ton ami avec ta lumière surnaturelle ?

— Tu ne dois pas beaucoup tenir à lui, me taquina Osh.

Ils avaient raison. Je risquais d'attirer sur lui une mort certaine et douloureuse. Reyes aussi, d'ailleurs. L'obscurité qui l'entourait était comparable à ma lumière. Je m'en étais aperçue quand j'avais appris à passer d'un plan à l'autre. Il formait une espèce de vide dans le paysage, une faille sombre. Tandis que j'étais un portail vers le paradis, il menait droit en enfer. N'importe quel être surnaturel pouvait deviner sa présence à des milliers de kilomètres.

— J'ai une question, repris-je soudain. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il n'y a qu'un seul dieu dans les parages ?

— C'est leur façon de faire, expliqua Reyes. Ils travaillent séparément jusqu'à ce que l'un d'entre eux identifie leur proie. Alors les deux autres le rejoignent.

Reyes ignorait toujours complètement qu'il était l'un des trois dieux d'Uzan et qu'ils n'étaient que deux à rôder en liberté.

— Si on était dans n'importe quel autre monde, ils auraient déjà tout réduit en poussière, conclut-il.

— Qu'est-ce qui les empêche de détruire ce monde-ci ? demanda Cookie.

Ce fut Osh qui répondit.

— Le dieu Jéhovah. C'est une question de respect, mais aussi une façon de se protéger.

— Ils veulent à tout prix éviter d'affronter un autre dieu.

— Ah, donc ce sont des lâches en plus d'être des assassins.

— On peut voir ça comme ça, oui, fit Osh.

Pourtant mon mari était tout sauf un lâche. Il n'avait vraiment rien en commun avec ses frères.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demandai-je en regardant d'abord Reyes, puis Osh.

— Tu peux te remettre au travail, répondit ce dernier.

Reyes hocha la tête.

— Reprends le fil de ta journée comme s'il ne s'était rien passé. Il se peut qu'on nous espionne.

— Quoi ?! fit Cookie, qui blêmit de plus belle.

— C'est peut-être une tactique pour nous déstabiliser, expliqua Osh. Si tu paniques et que tu cherches à entrer en contact avec Pépin et les Loehr, à découvrir où ils sont pour t'assurer que tout le monde va bien, tu risques de mener ces espions potentiels droit sur eux.

— Ça reviendrait à faire tout le boulot à leur place.

— Donc vous voulez que je fasse comme si de rien n'était, sachant que...

— ... sachant que Pépin est en sécurité, insista Osh. (Il s'approcha de moi et me prit doucement le menton.) Je te le promets. Ils sont en lieu sûr.

— Pour l'instant..., rétorquai-je.

N'ayant rien à ajouter à ça, il se contenta de hocher la tête avant de tourner les talons. Il s'arrêta sur le seuil.

— Oh, j'ai failli oublier de vous dire : j'ai tué un autre émissaire.

Reyes, qui encore récemment considérait Osh comme un vulgaire daeva,

une entité inférieure plus ennemie qu'amie, se dirigea vers lui et saisit son avant-bras. Osh lui rendit son salut, scellant la confrérie qui s'était forgée autour d'un but commun : protéger coûte que coûte Elwyn Alexandra Loehr, celle dont le destin serait de combattre la peste de ce monde. La fille à qui il revenait de sauver l'humanité.

Je n'avais pas dit à Reyes qu'Osh était voué à tomber amoureux d'elle. On n'avait pas besoin de faire davantage de vagues pour le moment.

Je glissai la main dans la poche de mon jean et refermai les doigts sur le miroir des dieux. Le bijou représentait notre seule chance de salut face aux deux dieux d'Uzan. Notre seule chance, tout simplement. Devais-je en parler à Reyes ?

Afin d'enfermer un dieu – ou toute autre entité spirituelle – dans cette dimension infernale, il fallait en connaître le nom. Le vrai nom. Malheureusement, j'ignorais le vrai nom des dieux d'Uzan, de même que celui de Reyes. Si je mentionnais le miroir, s'en servirait-il contre moi dès qu'il découvrirait la vérité quant à ses origines ?

Il s'était à peine écoulé une semaine depuis que j'avais appris sa nature divine. Je pouvais bien garder ce détail secret encore quelques jours, le temps de rassembler quelques informations – et d'acquiescer la certitude que je pouvais me fier à la part divine de mon mari. La part de lui censée incarner le mal dans toute son atroce splendeur.

Fait chier.

Chapitre 9

*Quand j'étais petite, je...
Ah non, en fait, je le fais toujours.*

Tee-shirt

En ressortant du restaurant, je me pris à me demander combien il restait d'émissaires sur les douze que Satan avait envoyés à sa solde. Sauf erreur de ma part, ils n'étaient plus que neuf, mais je n'avais aucun moyen d'en être sûre sans les convoquer pour les compter moi-même. Ça pourrait peut-être marcher, d'ailleurs. On n'avait qu'à monter une combine pour leur faire croire qu'ils avaient gagné une télé, comme les flics cherchant à coincer des prisonniers qui, à peine libérés sur parole, disparaissaient dans la nature. Si seulement j'avais leur adresse ! Comment pouvais-je leur envoyer une lettre leur annonçant qu'ils avaient gagné une télé si je ne connaissais pas leur adresse ? De toute façon, je n'étais même pas sûre que les démons regardent la télé.

Pépin était en sécurité. Je me forçai à le répéter en boucle – Pépin était en sécurité, Pépin était en sécurité –, tandis que Cookie et moi faisons comme si notre journée se déroulait normalement, et commençons à nous pencher sur le passé d'Emery Adams, ainsi que sur celui de Lyle Fiske.

Pendant que Cookie se procurait les relevés bancaires et téléphoniques d'Emery – j'ignorais comment elle s'y prenait et je préférais ne pas le savoir –, j'affrontai Mme Abelson et lui livrai le détail des activités de son mari en essayant de le présenter comme un super héros.

Elle ne fut pas dupe, cependant, et je ressentis un élan de sympathie pour ce pauvre type. Il allait passer un sale quart d'heure. Le pire, ce fut quand je mentionnai le cannabis. Qu'allait en penser son groupe de lecture paroissial ?

Je ne pus m'empêcher de me demander comment le groupe de lecture paroissial pourrait être au courant si elle ne le leur disait pas elle-même, mais je décidai de tenir ma langue. Je n'étais pas vraiment d'humeur à discuter

avec elle, alors je l'écoutai tirer des conclusions hâtives, râler et s'emporter, se plaindre d'avoir été trahie... C'était tellement injuste de la part de son mari d'oser aller se détendre en compagnie d'une bande d'étudiants !

J'étais impressionnée par ma faculté à garder mon calme malgré les regards en coin que nous jetaient par moments les autres clients du *Frontière*, un de mes restaurants préférés sur cet humble caillou. Puis elle se mit à attaquer son mari, et c'est là que je perdis les pédales. Je lui dis qu'elle avait de la chance d'avoir un homme qui trouvait le moyen de se détendre alors qu'elle ne cessait de le critiquer et de le houspiller avec ses exigences à la con.

Quand j'eus terminé ma tirade, elle resta plantée là pendant une bonne minute avant de se lever, les joues en feu, et de s'en aller d'un pas raide, le dos bien droit. Tant pis. Le balai qu'elle avait dans le cul resterait là où il était. Son mari était fichu.

Après cette réunion, je barrai le nom de Mme Abelson de ma liste des clients susceptibles de revenir et rentrai au bureau avec un pot de *salsa verde* à emporter. Franchement, on aurait déjà de la chance d'être payée, sur ce coup-là.

Bien joué, Davidson.

Non, Davidson-Farrow. Hum... Ça me plaisait de plus en plus.

Malgré tout, nous avons résolu l'affaire, et ça, ça se fêtait avec de la *salsa verde* et de la tequila, comme d'habitude. Certes, la tequila devrait attendre encore un peu, mais la *salsa verde*, c'était un peu comme la salsa, il n'y avait pas d'heure pour l'apprécier.

Mais d'abord je voulais rendre visite à mon vieux pote Rocket.

Je ne l'avais pas vu depuis mon retour, mais j'étais toujours très intriguée par la bombe que m'avait balancée Charlotte aux fraises pendant qu'elle envahissait mon salon de sa petite présence. Les noms que Rocket écrivait sur les murs étaient destinés à Pépin ? Ils étaient choisis tout particulièrement pour elle ?

Premièrement : comment ?

Deuxièmement : pourquoi ?

Et troisièmement : hein ?!

Ça me retournait le cerveau, mais obtenir de Rocket des informations concrètes, c'était encore pire que d'en obtenir de la part de Charlotte aux fraises. Rocket me faisait penser à un enfant qui aurait grandi trop vite. Il était

mort dans un asile d'aliénés dans les années 1950. C'était une sorte de savant, et s'il faisait déjà preuve de ces dons de son vivant, je ne pouvais qu'imaginer le genre de traitements qu'on lui avait fait subir – des électrochocs, par exemple, ou tout autre moyen de le contrôler.

Je me garai devant l'asile abandonné dont j'étais désormais l'heureuse propriétaire, grâce à mon riche mari. À vrai dire, je n'avais pas la moindre idée de l'étendue de sa fortune – et pas la moindre envie de le savoir. Je ne comptais pas aller consulter son testament. Jamais. J'étais persuadée de mourir la première, de toute façon. Je semblais être née avec un panneau lumineux « attention : danger » scotché dans le dos.

Je dus essayer plusieurs combinaisons avant de trouver le code qui ouvrait le portail.

En revanche, il n'ouvrait pas la porte principale. Je me demandai si le boîtier avait besoin d'une nouvelle pile. La dernière fois, j'avais utilisé le même code pour les deux.

Tant pis. Il ne me restait plus qu'à faire comme au bon vieux temps, avant que Reyes achète les lieux. J'allais m'introduire en douce.

Je contournai l'aile est et trouvai mon entrée habituelle – un soupirail –, mais un énorme rottweiler me plaqua au sol avant que je n'aie pu m'y glisser.

Artémis avait dû revenir traîner dans les parages. La maison où Donovan et sa bande habitaient autrefois avait été rasée, mais apparemment ça n'empêchait pas la chienne fantôme de rechercher cet environnement familial.

Elle entreprit de me lécher le visage en remuant la queue à la vitesse de la lumière, et je la laissai faire pendant plusieurs minutes avant de me rendre compte qu'on nous observait. Un petit garçon me regardait rouler par terre en une lutte joueuse avec l'affectueuse bestiole, qui pesait presque cinquante kilos, pour la serrer contre moi et enfouir le nez dans son cou tout doux.

Sauf qu'Artémis était un fantôme. C'était également ma gardienne personnelle, ce que j'appréciais beaucoup, mais, aux yeux du petit garçon, j'étais tout simplement en train de me rouler par terre.

Je me raclai la gorge et lui fis un signe de la main.

— C'est un nouveau type d'exercice. Ça va faire un malheur, tu vas voir. Ça s'appelle... le PumpPelouse, dis-je en retirant des brins d'herbe de mes cheveux.

Puis, d'un air nonchalant, je me dirigeai vers la petite fenêtre au ras du sol.

— Rocket ! appelaï-je tout en me fauïlant à l'intérieur.

Faire passer mes fesses par une minuscule lucarne était plus facile avant. Quand je basculai de l'autre côté et tombai tête la première sur une table qui devait déjà être cassée – du moins l'espérais-je –, j'appelaï de nouveau.

— Rocket ! T'es là ?

Je sortis ma lampe de poche de ma veste et la braquai sur l'escalier qui montait au rez-de-chaussée.

Rien n'avait changé pendant mes mois d'absence. Les lieux étaient toujours envahis de déchets et détritüs divers. Un vieux brancard décrépiti auquel il manquait une roue était échoué le long d'un mur, tandis qu'une baignoire rouillée décorait le coin opposé.

J'adorais cet endroit. Les trucs bizarres et flippants suscitaient chez moi une sorte de nostalgie. Je mettais ça sur le compte de mon enfance – et de ma belle-mère. Elle n'était pas tant flippante que complètement flippée, mais quand même. Ça me réchauffait le cœur. Si j'avais pris des cours d'art, c'est le genre de chose que j'aurais dessiné. C'était ce qui habitait mes rêves – et les cauchemars des autres, si j'en croyais la foule de films d'horreur situés dans des asiles et hôpitaux abandonnés.

N'ayant pas obtenu de réponse de Rocket, je gagnai le rez-de-chaussée. Dans l'escalier j'effleurai du bout des doigts les centaines de milliers de noms qu'il avait gravés sur les murs. Qu'avait dit Charlotte aux fraises, exactement ? Que c'était pour Pépin qu'il les écrivait ? Comment était-ce possible ? Qu'entendait-elle par là ?

C'était peut-être simplement son imagination de gamine qui lui jouait des tours, mais j'en doutais. Pourquoi m'aurait-elle sorti un truc pareil ?

Soudain, j'eus une idée et décidai d'observer ces noms depuis un autre point de vue. Je m'arrêtai à un endroit où il y en avait beaucoup et me laissai glisser vers l'autre dimension. Ma vision céleste se focalisa aussitôt sur des choses qui m'échappaient sur le plan terrestre. Les orages qui secouaient sans cesse le monde intangible tempêtaient autour de moi, faisant voler mes cheveux et me brûlant la peau.

Les murs de l'asile étaient toujours là, mais, après tout, je me trouvais encore en équilibre entre les deux dimensions. Je n'étais encore jamais entièrement passée sur l'autre plan. Pas consciemment, du moins. J'avais trop peur de me perdre, de ne plus retrouver mon chemin. Chaque fois que je me glissais dans l'autre dimension, c'était avec prudence, en hésitant.

Pourtant ça me suffit à remarquer quelque chose que je n'avais encore jamais vu. Les noms que Rocket avait inscrits sur les murs luisaient dans l'atmosphère brûlante de ce monde-là, comme s'il les avait écrits avec des lettres de feu. Son rôle était-il d'assigner des noms ? Ou se bornait-il à prendre note de ceux qui étaient destinés à... À quoi, d'ailleurs ? Que signifiaient ces noms ? Quel rapport avaient-ils avec ma fille ?

Ces réflexions sur le modèle de l'œuf ou de la poule ne me mèneraient à rien. Il fallait que je parle à Rocket, ce que je ferais dès qu'il aurait fini de m'écrabouiller et qu'il me reposerait par terre. L'instant d'avant j'étais là, bien sagement, et une seconde plus tard j'étais soulevée de terre par un fantôme fort comme un bœuf. Un gros bœuf.

— Rocket, dis-je par-dessus le craquement de mes côtes.

J'étais revenue dans le monde tangible dès qu'il m'avait attrapée, donc les noms ne brillaient plus, en revanche son crâne chauve et lisse luisait toujours, lui.

J'y déposai un gros baiser pendant qu'il terminait de me saluer à sa manière.

— Miss Charlotte, marmonna-t-il d'une voix étouffée par Danger et Will Robinson, c'est-à-dire mes seins.

J'eus comme l'impression qu'il ne faisait pas que me saluer.

— Rocket ? dis-je en tentant de me dégager. Tu n'en profiterais pas pour me peloter ?

Sans me lâcher, il leva la tête vers moi, les yeux brillants de joie.

— Vous m'avez manqué, Miss Charlotte.

Je le serrai contre moi de nouveau. Après tout, il n'avait pas besoin de respirer, lui.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

On resta comme ça un long moment, moi à câliner son crâne chauve, lui le nez dans mes seins. Heureusement il ne m'avait pas foncé dessus avec élan. Je ne sais pas comment Danger et Will auraient réagi à une attaque aussi frontale.

Non. Soyons honnête : je le savais très bien. Ils auraient adoré.

Enfin, Rocket me déposa – enfin, me jeta par terre –, et après m'être arrachée au sol parsemé de débris, je lui donnai un petit coup de poing dans le bras.

— Comment ça va, beau gosse ?

Il portait toujours la tenue d'hôpital dont il était attifé à sa mort – des chaussons avachis et un pyjama bleu-gris délavé.

— Où étiez-vous passée, Miss Charlotte ? Tout le monde est très contrarié.

— C'est vrai ? Parce que j'étais partie ?

J'étais touchée qu'on se soit inquiété pour moi.

— Vous étiez partie ? demanda Rocket, l'air perplexe.

— Pas longtemps, ajoutai-je. Mais alors, si ce n'est pas pour ça, pourquoi est-ce que tout le monde est contrarié ?

J'ignorais qui était « tout le monde », mais je ne voulais pas couper Rocket sur sa lancée.

— Tout le monde, tout le monde ! répéta-t-il en levant les bras au ciel, exaspéré.

Je faisais souvent cet effet-là aux gens.

Puis il se pencha vers moi, un air intrigué sur son visage tout rond.

— Est-ce que je peux le voir ? murmura-t-il.

— Bien sûr, répondis-je en espérant qu'il ne s'agissait pas d'un truc classé X, parce qu'il était hors de question que je joue au docteur avec lui. Qu'est-ce que tu voudrais voir, exactement ?

— Le portail, voyons !

— Euh... OK.

Je jetai un coup d'œil alentour. Le seul portail qui me venait à l'esprit était celui de l'asile.

— Tu veux parler de l'entrée de la propriété ?

— Quoi ? Il est dehors ? Où n'importe qui peut le voir ? s'écria-t-il, effaré.

— Ben oui, c'est un portail.

— Non, non, non, non, Miss Charlotte. Vous devez le cacher. Il ne faut pas que les gens le voient sans raison, juste comme ça. Tout le monde est très contrarié.

J'avais comme l'impression qu'on ne parlait pas du même portail. Soudain je compris. Le miroir des dieux. Le portail vers la dimension infernale que je gardais bien au chaud dans la poche de mon jean.

— Rocket, qui c'est, « tout le monde », et pourquoi une telle contrariété ? C'est à cause du miroir des dieux ?

Il se plaqua les deux mains sur la bouche, comme un enfant surexcité, les yeux pétillants de joie pure.

— Ils ne sont pas contents du tout, reprit-il en réprimant un gloussement.

Étrange. D'habitude, quand le monde surnaturel s'inquiétait, Rocket aussi.

— Je sais, je sais. J'ai enfreint les règles.

— Non, Miss Charlotte, rétorqua-t-il en secouant la tête, soudain sérieux. Vous avez enfreint *la* règle.

Classique. Quoi que je fasse, je finissais toujours par contrevenir aux lois de telle ou telle entité céleste. Ils pouvaient aller se faire voir, tous autant qu'ils étaient. Je faisais de mon mieux avec les moyens qu'ils me fournissaient. S'ils s'attendaient à de meilleurs résultats, ils n'avaient qu'à me donner un guide du genre *Comment devenir une Faucheuse en dix leçons*. Au lieu de ça, j'avais écopé de la carte du Maraudeur d'Harry Potter, où il fallait que je jure solennellement que mes intentions étaient mauvaises avant d'y voir quoi que ce soit. Le pire, c'est que je n'avais pas le droit de mentir, alors je devais constamment avoir de mauvaises intentions. C'était épuisant.

— Ouais, tant pis, râlai-je sans tenir compte de son regard scandalisé. Si je te montre le miroir des dieux, le portail, est-ce que tu accepteras de me dire ce que signifient ces noms ?

Il fronça les sourcils d'un air interloqué.

— Vous savez déjà ce qu'ils signifient. Ce sont les noms des esprits purs qui sont passés de l'autre côté.

— Oui, ça, tu me l'as expliqué, mais qu'est-ce que ça signifie d'autre ? Est-ce que ça a un rapport avec ma fille ?

Il retint son souffle un instant.

— Encore une règle que vous avez transgressée, Miss Charlotte. Ils vont finir par vous attacher à votre lit.

J'avais oublié que mes ébats avec M. Farrow et la grossesse qui en avait résulté avaient causé pas mal de remous à l'étage au-dessus. Encore un truc qu'ils pouvaient se fourrer où je pense, ces coincés.

— La seule personne qui a le droit de m'attacher à mon lit, c'est Reyes.

En entendant le nom de Reyes, Rocket me tourna le dos.

— Vous devriez garder vos distances avec cet homme.

— Ça me paraît difficile. On est mariés, je te rappelle.

— Le soleil ne peut pas épouser la lune. Ça n'a pas de sens. Le ciel va s'écrouler. (Il me fit face, m'implorant du regard.) Tout va s'écrouler, Miss Charlotte.

Je posai doucement la main sur sa joue pâle et grise.

— Rien ne va s'écrouler, Rocket, sauf peut-être ce bâtiment si tu n'arrêtes

pas de creuser les murs, comme ça.

Il jeta un regard autour de lui.

— Je suis obligé d'écrire les noms, sinon ils me brûlent le cerveau. Il faut que je les fasse sortir en temps et en heure.

— Tu dois écrire le nom des personnes qui meurent ? C'est ça ?

Il hocha la tête tout en inspectant ses œuvres.

— Pourquoi ces noms en particulier ? Qu'est-ce qu'ils signifient ?

— Ils sont dans la salle d'attente, et il faut que leurs noms soient notés pour qu'ils puissent être appelés à entrer. Sinon le docteur ne les recevra jamais.

— Est-ce que tu sais qui est qui ? demandai-je. Est-ce que tu arrives à les lire ?

Il lui était arrivé de me mener à tel ou tel nom par le passé. Il avait bien dû les lire.

— Je n'ai pas besoin de les lire, Miss Charlotte. Ils me disent qui ils sont quand je leur pose la question.

Je savais, en venant, que ce n'était pas gagné, mais j'espérais quand même en obtenir davantage, quelque chose qui irait dans le même sens que ce que m'avait raconté Charlotte aux fraises. En même temps...

— Charlotte aux fraises m'a dit que les noms étaient importants pour une raison bien précise, que tu les écrivais exprès pour ma fille, Pépin – Elwyn. C'est vrai ?

Il cligna des yeux, comme si je venais de lui poser une colle. Puis il s'approcha du mur et suivit du bout du doigt l'un des noms qu'il avait inscrits, mais sans répondre. Je décidai de ne pas trop insister.

— OK, Rocket, dis-je en mettant la main dans ma poche. Je vais te montrer le portail.

— Tout, lança-t-il soudain d'une voix étrangement distante. Tout !

Je laissai le miroir des dieux où il était et allai rejoindre Rocket pour examiner le nom qu'il effleurait. Il était écrit en alphabet arabe, langue que je parlais et comprenais mais que je ne savais pas déchiffrer. Celui d'à côté semblait espagnol, le suivant, coréen.

— Tout ? demandai-je.

— Qu'est-ce qui va se passer quand il va découvrir ce que vous avez fait ?

— Qui ça ? Non, attends. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Le fils, répondit-il d'une voix triste, lasse. Le soleil ne peut pas épouser

la lune.

— Rocket...

Je le fis pivoter pour le regarder en face. C'était un peu comme de faire bouger une surfaceuse sur une patinoire – pas en tournant le volant, mais en se tenant sur la glace et en poussant l'engin de toutes ses forces.

— Quand tu dis que le soleil ne peut pas épouser la lune, tu parles du soleil qui brille dans le ciel ?

Il secoua la tête.

— Non, Miss Charlotte. Je parle du fils et du frère et du père, du destructeur et de l'ombre... du tout. Il est le tout.

— Donc, dans ta métaphore, ce n'est pas moi, le soleil ? demandai-je, franchement déçue. Je suis la lune ?

Je pensais que le soleil faisait référence à la lumière céleste que j'émettais. Ce n'était pas juste que je sois reléguée au statut de lune ! Puis je me rappelai que j'adorais la lune, ce qui me réconforta aussitôt.

Rocket me saisit les bras juste au-dessus des coudes.

— Ne lui dites pas ce que vous avez fait, Miss Charlotte.

Il ne se rendait pas compte de sa force. Ses doigts mordaient ma chair et, quand il me secoua, mes dents claquèrent sous le choc.

— Ne lui dites surtout pas ! Jamais ! Le fils est le plus dangereux des trois.

— Les trois quoi ? articulai-je à grand-peine. Les trois dieux d'Uzan ? C'est d'eux que tu parles ?

— C'est le plus dangereux de tous, Miss Charlotte. Il est capable d'embraser le monde et de brûler tout ce qu'il contient, de réduire les montagnes en cendres et les mers en nappes de sel. Il ne restera plus rien que poussière dans le vent.

Ça me rappelait la chanson de Kansas, « Dust in the Wind »...

Brusquement, Rocket me lâcha, et je devinai aussitôt ce qui allait se passer. Il disparut. Je plongeai en avant pour tenter de le retenir, de le garder à mes côtés encore un peu, mais il était déjà parti quand je me rendis compte que j'avais mal évalué mon coup. Je me rattrapai au mur d'en face – avec mon visage.

Mon pauvre visage en avait pas mal bavé, ces derniers temps, et la journée était à peine entamée.

Tout en me frottant la joue, je repensai à ce que m'avait dit Rocket. Ça ne présageait rien de bon pour l'univers, mais je savais aussi que Reyes ne ferait

jamais une chose pareille. Sa fille faisait partie de ce monde. Il n'oserait jamais le réduire en cendres, le détruire.

À moins que... J'étais en train de retourner au sous-sol en fredonnant la mélodie de « Dust in the Wind » quand je m'immobilisai au milieu de l'escalier. À moins qu'il ne découvre ce que j'avais fait.

Je portai une main à ma bouche, prise d'une folle inquiétude. Et s'il apprenait la vérité ? Puis je me rappelai que j'ignorais complètement ce que pouvait bien être la vérité en question, ou ce que ça pourrait bien faire à Reyes. Cela avait-il un rapport avec le miroir des dieux, et le fait que je me baladais avec toute une dimension dans la poche de mon jean ? Après tout je n'avais fait qu'emprisonner un suppôt du mal dans une dimension infernale. Il ne pouvait quand même pas m'en vouloir pour ça !

Rocket n'avait même pas jeté un coup d'œil au miroir des dieux, alors qu'il était très impatient de le voir quand j'étais arrivée. J'avais un peu l'impression de l'avoir escroqué.

Je lui montrerais la prochaine fois.

Ce n'est qu'alors que je me hissais par la fenêtre du sous-sol que je repensai à autre chose qu'il m'avait dit. La lune. Dans ma langue originelle, ma langue céleste, il y avait un mot qui ressemblait un peu à « la lune ». Plus précisément, *lha-lhûne*, avec une voyelle un peu allongée. Était-ce de ça que Rocket parlait ? C'étaient des homonymes presque parfaits, mais qui ne voulaient pas dire du tout la même chose.

Dans ma langue, *lha-lhûne* fonctionnait dans divers contextes, mais le concept restait plus ou moins le même : celui d'une entité omnisciente qui avait toute autorité sur la vie. Plus précisément, cette entité avait droit de vie ou de mort, un peu comme une tueuse, un assassin ou un bourreau. Dans le royaume céleste, la seule comparaison qui me venait à l'esprit était avec un ange de la mort.

Sauf que je n'étais rien de tout ça. Les dieux ne prenaient pas la vie ; ils la donnaient – la créaient, même. Enfin, c'était la certitude avec laquelle j'avais grandi, mais si l'on regardait les dieux d'Uzan... Ils semblaient capables de semer la mort et la destruction, et rien d'autre. Ça ne devait pas être de ça que Rocket avait voulu me parler.

Je repassai au bureau, où je confiai la *salsa verde* à une Cookie ravie, et m'efforçai de ne plus penser à cette histoire de *lha-lhûne*, mais cette idée continua à me trotter dans la tête jusqu'au poste de police, où j'avais un

certain flic à harceler. Non : deux.

Au moins Pépin était-elle en sécurité. J'aurais dû m'estimer heureuse. Pas vrai ?

Chapitre 10

Je pense que ma transition vers la sénilité devrait se passer sans trop de problèmes.

Véridique

Pépin est en sécurité.

Je me répétais ce mantra en boucle, persuadée que je finirais par y croire.

— Salut, vous, dis-je de ma voix la plus grave et la plus sexy possible.

L'officier Taft leva les yeux des documents qu'il était en train de remplir sur son ordinateur – ou de sa partie de Pac-Man, difficile de savoir. J'étais venue l'intercepter au début de son service, avant qu'il n'aille arpenter les rues pour protéger les braves citoyens d'Albuquerque.

— Davidson, lança-t-il en regardant autour de lui pour s'assurer que personne ne nous voyait discuter.

Il tenait fermement à préserver sa réputation, qui n'était déjà pas terrible.

— Elle est là ? ajouta-t-il.

Charlotte aux fraises – Rebecca de son vrai nom – était la petite sœur de Taft. Ça faisait un moment que je jouais les messagers entre eux, un boulot plutôt sympa mais très mal rémunéré.

— J'exige une augmentation, dis-je en m'asseyant à côté de son bureau sans attendre qu'il m'y invite.

— Je ne vous paie pas.

— Justement.

Il pinça légèrement les lèvres et se concentra sur son écran. Il n'était pas vilain. Pas vilain du tout, même, depuis qu'il s'était étoffé. Il avait dû se mettre au sport. Ça, ou il abusait des *donuts*. De là où j'étais, ce n'était pas facile à dire. En tout cas, il avait l'air en forme, plus mûr, plus flic, surtout avec ses yeux d'un bleu perçant et ses cheveux bruns coupés très court.

— Elle va bien, annonçai-je en réponse à la question qu'il brûlait de me poser.

Il reporta son attention sur moi.

— C'est vrai ? Elle ne se sent pas trop seule ?

— Pitié ! Cette gamine est une vraie pipelette. Elle tape la discute à tout le monde, même après la mort. Pourtant il y a des trucs pas nets qui se baladent de l'autre côté.

— Quoi ? Elle est en danger ? s'inquiéta-t-il.

— Non, Taft. Elle ne risque rien du tout et elle s'amuse comme une petite folle avec Rocket et sa bande.

J'aperçus une photo qui dépassait de sous un formulaire sur son bureau.

— Sur quoi est-ce que vous travaillez ?

Il suivit mon regard et rassembla les documents épars avant que je ne puisse en voir davantage.

— Rien.

— Bon, parce que moi, j'enquête sur le meurtre d'Emery Adams, et j'ai remarqué que vous étiez le premier officier à arriver sur les lieux.

— Vous êtes sur l'affaire Adams ? C'est son copain qui vous a embauchée ?

— Taft, vous savez très bien que je n'ai pas le droit de répondre à cette question. Vous avez bonne mine, sinon.

Il se cala contre le dossier de son fauteuil et croisa les bras.

— OK, crachez le morceau.

— Quoi ?

Les gens sont tellement soupçonneux !

— Quand vous me faites des compliments, c'est toujours parce que vous avez quelque chose à me demander.

— Ce n'est pas vrai. (Bon, d'accord, c'était vrai, mais j'étais très douée pour nier l'évidence.) Je voudrais juste me faire une idée de ce que vous pensez de l'affaire.

— Faites votre taf, Davidson.

Il se remit à taper sur son clavier, goba une série de points et de fruits et, pour fêter ça, lança un discret coup de poing en l'air. Je fus presque impressionnée.

— Évidemment, que je fais mon taf, Taft. J'ai été embauchée pour de vrai, même qu'ils vont me payer, et tout. (Enfin, je l'espérais.) Et puis, la hiérarchie m'a donné la permission de vous poser des questions.

Il arrêta de jouer et m'adressa un demi-sourire dubitatif.

— La hiérarchie ? Quel niveau de la hiérarchie ?

— Niveau moyen... Moyen plus ?

— Allez plutôt embêter votre oncle.

— Il n'est pas sur le coup. C'est Joplin, et Joplin me déteste.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi.

— Moi non plus. Alors, cette histoire, avec la voiture d'Emery ?

— OK, voici ce que j'en pense. (Il me tendit une chemise cartonnée, puis posa les bras sur ses accoudoirs et joignit les doigts.) Mon impression, c'est qu'une jeune femme belle et intelligente a été sauvagement assassinée par son copain jaloux.

— Vraiment ? Vous croyez que le copain est coupable ?

J'ouvris la chemise, qui ne contenait que le rapport de Taft. Pas grave, je ne l'avais pas encore lu puisqu'il ne figurait pas dans le dossier que m'avait remis Parker.

— Clairement. Vous avez vu la montagne de preuves qui l'accable ?

— Non, je n'ai rien vu du tout.

De fait, je n'avais rien vu par moi-même.

— Il y avait ses empreintes digitales partout dans la voiture.

— Ce n'est pas étonnant, ils sortaient ensemble.

— Les empreintes étaient inscrites dans le sang d'Emery, Davidson. Il les a laissées là après le meurtre, à plein d'endroits différents dans l'habitacle.

— C'est lui qui a trouvé la voiture. Il a ouvert la portière et mis les mains dans le sang en cherchant Emery. Si j'ai bien compris, il y en avait partout.

— Il n'avait aucune raison de la chercher, elle n'était pas là. Les fauteuils de la voiture étaient imbibés de sang, et les vêtements de Fiske aussi.

— Il y avait un sac de couchage sur la banquette arrière. Il pensait qu'elle était peut-être dedans. Il est monté dans la voiture pour vérifier.

— Oui, enfin, ça voudrait dire qu'il est allé se vautrer dans une mare de sang pour regarder ce qu'il y avait dans un sac de couchage qu'il aurait pu atteindre en contournant la voiture pour ouvrir la portière posée.

Il tenait un argument valable, sauf qu'il y avait une explication à ce geste. Je ne comptais rien lui dire, cependant. Je gardais mes munitions pour le tribunal. La portière en question avait tendance à coincer, et il fallait se servir de la clé pour la débloquer. Les loquets intérieurs ne suffisaient pas. Si les flics ne l'avaient pas compris tout seuls, ils risquaient de passer pour des incompetents face au jury, ce qui jouerait en notre faveur.

Je rendis le dossier à Taft.

— Vous n’avez aucune preuve tangible, seulement un concours de circonstances.

Taft se pencha en avant et dégaina son joker.

— Il n’en est pas à son premier crime.

Je commençai par dissimuler ma surprise, puis pris le temps de jauger ses émotions. Il ne mentait pas.

— Comment ça ?

— Vous n’avez pas enquêté sur le passé de ce type ? Il a fait trois ans de prison pour homicide involontaire.

Homicide ? *Merde !* Parker s’était bien gardé de m’en parler. Ça n’allait pas me faciliter la tâche, mais tout n’était pas perdu pour autant. Je me fichais pas mal de ce que Lyle Fiske avait fait avant, il n’avait pas tué Emery Adams.

— Ah. C’est pour ça que vous l’avez arrêté aussi vite.

— C’est une raison valable, si vous voulez mon avis. Meurtrier un jour...

— Un homicide involontaire, ce n’est pas un meurtre !

— Il était directement responsable de la mort de quelqu’un. Si ça, ce n’est pas un meurtre...

Je retournai au bureau moins bien armée pour sauver Fiske que je ne l’étais en partant. Je voulais voir où en était Cookie avec ses recherches et en mener quelques autres de mon côté, tout en essayant de trouver un moyen de m’approcher d’un dieu sans me faire repérer. Si l’un des dieux d’Uzan – ou les deux, d’ailleurs – s’amusait à posséder des humains avant de jeter des cadavres en composition partout sur son sillage, il fallait que j’intervienne, et vite. Il ne s’agissait plus seulement de Pépin.

Enfin, il s’agissait surtout d’elle, mais des innocents se retrouvaient pris au piège, et je ne pouvais pas nier que j’y étais pour quelque chose. On nous avait prévenus, Reyes et moi. On nous avait bien dit de ne pas consommer notre union, même s’il faut préciser que cet avertissement n’était intervenu qu’après les faits – beaucoup de faits, à répétition, à plein d’endroits différents, sur plein de surfaces différentes.

— Ah, tu tombes bien, lança Cookie en se précipitant vers moi.

Elle me tendit son dossier concernant Lyle Fiske. Après ma conversation avec Taft, je redoutais sincèrement ce que j’allais y trouver.

— Alors ? dis-je en lui adressant un regard plein d’espoir. Glop ou pas

glop ?

— Ça dépend. Mon seul conseil, après tout ce que tu m’as raconté sur lui, c’est de prendre ces histoires avec un peu de recul.

— Promis.

Je passai plusieurs heures à parcourir la foule d’informations qu’elle avait rassemblées au sujet de Lyle Fiske et d’Emery Adams avant de me pencher sur une troisième pièce du puzzle. Pourquoi Parker était-il tellement convaincu de l’innocence de Fiske ? S’agissait-il de quelque chose d’entièrement différent ? Et puis, pourquoi m’avoir caché la condamnation de Fiske pour homicide involontaire ? Ce n’était certainement pas un simple oubli de sa part.

Cookie partit chercher Amber au collègue pendant que je continuais à lire. Fiske était président de sa fraternité à l’université. Un étudiant était mort au cours d’un bizutage dont il était responsable, or c’était précisément à l’époque où ce phénomène intéressait beaucoup les médias, les activistes et la classe politique. Le juge avait voulu faire un exemple de Fiske et l’avait condamné à cinq ans de prison. Il avait été libéré au bout de trois ans pour bonne conduite.

Face à un casier judiciaire pareil, il serait plus difficile au jury de l’acquitter, même si Parker tentait de saboter l’accusation – et sa carrière par la même occasion.

En fouinant dans le passé numérique de ce cher procureur, je découvris qu’il faisait partie de la même fraternité que Lyle, à l’époque. Il m’avait dit qu’ils étaient amis à la fac, mais il s’était bien gardé de mentionner ce détail – ou l’accident qui avait coûté une vie.

Les recherches de base sur le père d’Emery ne m’indiquèrent pas grand-chose, à part qu’il avait fait plusieurs investissements peu judicieux au fil des années. Je n’allais pas lui jeter la pierre. Je n’en revenais toujours pas que mon concept de Barbie martienne n’ait pas décollé.

En revanche, j’appris qu’Emery voulait être infirmière quand elle avait commencé ses études, et plus précisément urgentiste. Elle avait finalement obtenu son doctorat de médecine et, dans la foulée, avait passé un diplôme en administration hospitalière.

Elle respectait les limites de vitesse, payait ses factures en temps et en heure, et rendait même ses rapports en avance.

Brusquement je me renversai dans mon fauteuil. Comment avais-je pu être

aussi bête ? Emery Adams était un robot envoyé par des extraterrestres pour étudier nos mœurs étranges. Sauf qu'elle n'avait rien compris à ce que c'était qu'être humaine.

J'envoyai un message à Cookie pour l'avertir que j'allais inspecter la voiture d'Emery. Je faillis faire un détour par le restaurant pour passer voir le fils de Satan, mais je me retins. Ça ne servirait à rien, alors je retournai au poste de police.

Là, je commençai par harceler les deux flics qui géraient les pièces à conviction, puis me rendis au garage où se trouvait la voiture d'Emery, dont l'habitacle était tellement ensanglanté qu'ils avaient dû lire le descriptif pour y apprendre la couleur des fauteuils.

J'irais sur les lieux du crime plus tard. Il faisait déjà nuit, et ils avaient retrouvé le véhicule à un endroit reculé. Il faut dire que, au Nouveau-Mexique, les endroits reculés, ce n'est pas ça qui manque.

Je me retrouvai face à un gardien grincheux qui ne semblait pas du tout disposé à me laisser examiner la voiture, et je résistai à l'envie de lui recommander des implants capillaires. L'équipe scientifique avait déjà passé le véhicule au peigne fin, alors je ne risquais pas de contaminer quoi que ce soit.

Heureusement Parker s'était débrouillé pour me garantir l'accès à toutes les pièces à conviction. Le type fut donc bien obligé de me laisser passer.

Malheureusement, il ne fallait pas longtemps à du sang pour coaguler et sécher.

L'officier haussa mollement les épaules, trouva les clés de la voiture et m'y conduisit aussi lentement qu'il le pouvait. L'odeur me heurta de plein fouet avant même que je sois assez près pour voir à l'intérieur. Je dus m'arrêter un instant pour souffler, les mains sur les genoux.

— Vous êtes sûre de vouloir aller fourrer votre nez là-dedans ? demanda l'officier.

J'eus comme l'impression que lui non plus n'avait pas très envie de s'approcher davantage.

Je hochai la tête, m'emplis les poumons et retins ma respiration tandis qu'il déverrouillait la voiture. Il recula aussitôt pour être à distance respectueuse quand j'ouvrirais la portière.

J'examinai l'intérieur de la voiture de là où je me tenais, dans l'espoir qu'Emery se trouverait encore là, à attendre l'arrivée de quelqu'un qui voie

les défunts, et qu'elle pourrait me dire qui l'avait tuée. Était-ce vraiment trop demander ?

Apparemment, oui.

Elle n'était nulle part, sans doute parce qu'elle était passée de l'autre côté tout de suite après avoir quitté son corps.

D'ailleurs... si le tueur avait laissé la voiture dans la nature, couverte de sang, après y avoir commis un meurtre, pourquoi avait-il emporté le corps ? Lyle était arrivé sur les lieux vers minuit. Peut-être que le coupable avait prévu de revenir chercher la voiture pour la faire disparaître mais n'en avait pas eu le temps. Sinon pourquoi l'aurait-il abandonnée là ? Y avait-il des éléments incriminants sur le cadavre ? Sauf que, s'il s'inquiétait tant de semer des preuves derrière lui, il devait bien être conscient que la voiture en serait pleine.

Le problème, justement, c'est qu'il n'y en avait pas. La police scientifique n'avait rien retrouvé d'autre que les traces de la présence de Lyle Fiske. Ni empreintes digitales, ni fibres de tissus, ni cheveux. Moi-même j'étais incapable de traverser ma cuisine sans laisser des indices de mon passage. Il m'arrivait de sortir des cheveux d'endroits où je ne me souvenais même pas de m'être aventurée. Pourtant, la voiture d'Emery ne contenait rien de tout ça, alors qu'elle avait un père, des amis, des collègues...

Non. Hormis le sang, sa voiture était d'une propreté immaculée.

Naturellement, ça ne faisait qu'aggraver les faits pour Fiske, surtout que, d'après Taft, il n'en était pas à son premier crime.

Je me mordis la lèvre, réprimai une vague de nausée et fis un pas en avant. Je ne me trompais pas. Fiske était innocent. En revanche le coupable s'y connaissait en technique scientifique policière, suffisamment pour piéger Fiske à sa place.

J'ouvris la portière. Soit je n'avais pas assez mangé ce jour-là, soit mon inquiétude pour Pépin me rongeaient, soit c'étaient les câlins extravagants de Rocket qui m'avaient déstabilisée... Toujours est-il que, une fois de plus, je me retrouvai face contre terre, et personne ne m'y avait forcée.

— Ça va mieux ? me demanda l'officier en me tendant un gobelet.

Nous étions dans une cage qui contenait des armes, des munitions et des classeurs à tiroirs. Ça sentait le métal, la poudre et la poussière, ce qui était déjà beaucoup mieux que la voiture d'Emery. J'avais un peu peur que le

parfum Puanteur de Mort ne se dissipe jamais. Le simple fait d'y penser me retourna l'estomac. Je luttais de toutes mes forces contre les haut-le-cœur... et perdis la bataille.

L'officier approcha du bout du pied une poubelle métallique tandis que je tombais à genoux en émettant les sons les plus humiliants jamais éruptés de gueule d'homme ou de bête. Ils résonnaient entre les parois de la corbeille, qui les amplifiaient et les étouffaient en même temps.

Sans prêter attention aux éclats de rire qui retentissaient autour de moi – il y avait plusieurs flics dans les parages –, je m'essuyai la bouche sur ma manche et me rassis sur ma chaise. Au moins j'aurais quelque chose d'intéressant à raconter la prochaine fois que je jouerais à « Action ou vérité ».

Cookie m'envoya un texto pour me prévenir qu'elle emportait quelques dossiers chez elle et que je devrais passer les prendre.

M. Adams avait mentionné qu'Emery était très proche de son grand-père. Si quelqu'un la suivait ou la menaçait, c'était sûrement la seule personne à qui elle se serait confiée.

Il commençait à se faire tard, mais je décidai de faire un tour au Centre de retraite du bois Brandy – qui donnait l'impression d'avoir été conçu par un horticulteur en rut. Par un drôle de hasard, c'était aussi là que résidait Mme Allen, mon ancienne voisine, en compagnie de son caniche Prince Phillip – PP pour les intimes.

Les résidents habitaient de petites maisons individuelles, mais je passai quand même par le bureau de l'accueil pour me présenter au personnel et leur expliquer la raison de ma visite. Ce n'était pas une bête maison de retraite, et ça me mit du baume au cœur.

La réceptionniste sortit un plan de la résidence et me traça le chemin jusqu'à l'appartement de M. Geoff Adams senior. Je pris aussi des nouvelles de Mme Allen, mais elle m'expliqua que cette dernière était logée dans la clinique de soins parce qu'elle avait tendance à aller promener PP en chaussettes et chemise de nuit et à se retrouver en ville comme ça. Si je voulais la voir, il faudrait que je revienne pendant les heures de visite.

Je me promis d'aller la saluer dès que possible et me dirigeai vers l'adresse de M. Adams père.

En arrivant, j'avais trouvé le nom du centre un peu curieux, et cette impression se confirma tandis que je m'aventurais dans l'allée du bois Brandy avant de tourner à gauche dans l'avenue des Roustonniers, à droite dans la rue des Renoncules, puis à gauche sur la place des Baobabs pour déboucher, à ma droite, sur le chemin des Trique-madame.

Pas de doute : cette résidence avait été conçue par un botaniste obsédé du cul.

J'espérais qu'Emery serait auprès de son grand-père. S'ils étaient aussi proches que me l'avait dit M. Adams, et si son grand-père était vieux et malade, il y avait une chance qu'elle soit restée à ses côtés au lieu de traverser.

Pas de chance. M. Adams senior était un grand monsieur d'à peine soixante-dix ans qui avait choisi de s'installer là pour ne plus avoir à jardiner.

— Ils s'occupent de tout, ici, dit-il en me tendant une tasse de café.

Le liquide faillit déborder tant sa main tremblait. Le chagrin pesait sur lui comme une lourde cape. Je me pris à craindre que sa santé ne décline à présent que sa petite-fille était morte.

Pourtant il s'efforçait de ne rien laisser paraître, de faire comme s'il n'était pas effondré intérieurement.

— Ils entretiennent le parc, ils font le ménage, la cuisine... Bon, d'accord, il faut se déplacer jusqu'à la cafétéria, mais on n'y mange pas mal du tout. C'est... c'est très chouette, ici.

Un triste silence s'ensuivit, pendant lequel je l'observai plus en détail. Ses cheveux d'un gris argenté étaient encore bien drus et contrastaient avec sa peau bronzée. On était en hiver, pourtant il portait un short et un pull frappé du logo d'un country club. Il avait aussi le cœur brisé, et je dus endiguer sa douleur pour ne pas m'évanouir une fois de plus.

Soudain il revint à l'instant présent et se passa une main sur le visage.

— Il y a aussi un terrain de golf et des courts de tennis, juste au bout de ma rue.

Je hochai doucement la tête.

— Monsieur Adams, est-ce qu'Emery vous paraissait inquiète, ces derniers temps ? Est-ce qu'elle se sentait suivie, par exemple, ou est-ce qu'elle recevait des coups de téléphone anonymes ? (Je sentis une vague de chagrin le submerger et le laissai refouler ses larmes avant de poursuivre.) Est-ce qu'elle avait l'impression d'être en danger ?

Je vis ses épaules se secouer, et il porta un mouchoir à sa bouche pour y tousser.

— Non, elle ne... Pas que je sache, non, souffla-t-il une fois qu'il se fut ressaisi. Elle ne m'a jamais rien confié de tel.

— Est-ce qu'elle avait l'air préoccupée, peut-être ?

Il commença par secouer la tête, puis s'arrêta et réfléchit un instant.

— Maintenant que vous le dites, oui. Depuis plusieurs semaines, elle avait l'esprit ailleurs. Elle semblait contrariée.

— Elle vous avait raconté pourquoi ?

— Non, et je n'ai pas cherché à savoir. Elle m'a simplement dit qu'elle avait des petits soucis au travail.

— À l'hôpital ?

— Oui. Elle en était la principale adjointe administrative – la plus jeune de toute l'histoire de cet établissement, déclara-t-il avec un respect évident.

— J'ai vu ça dans son dossier. Vous deviez être très fier d'elle.

— Ma douce, j'étais fier de tout ce qu'elle faisait. Elle ne me décevait jamais. Elle était parfaite, ce qui était tout à son honneur étant donné les conditions dans lesquelles elle a grandi.

— Qu'est-ce que ces conditions avaient de particulier ?

— Oh, vous savez. Les trucs habituels, banals. Je vous ressers ?

Clairement il cherchait à détourner la conversation. Je n'avais même pas encore touché à mon café.

— Monsieur Adams, tout ce que vous pourrez me dire, même si ça vous semble insignifiant, augmentera mes chances de retrouver le coupable.

Il baissa la tête.

— C'est ma faute. J'aurais dû me montrer plus sévère avec le garçon.

— Quel garçon ?

— Mon fils, mon homonyme. Il n'a pas hérité de la volonté dont nous sommes dotés, Emery et moi. J'ai travaillé dur pour arriver où j'en suis, et je voulais offrir une vie meilleure à mon fils. J'ai vite compris que j'étais doué pour les affaires, et il ne m'a pas fallu longtemps pour faire fortune, alors Junior a grandi dans l'opulence. Je crois que... Enfin, ma femme – paix à son âme – m'a prévenu très tôt que je risquais de corrompre son caractère, à toujours lui céder, mais j'étais tellement pris par mes affaires que... c'était la solution de facilité.

— Si je comprends bien, c'était un enfant choyé.

— C'était un enfant gâté, oui ! Il n'a jamais eu ma détermination ou celle d'Emery. Chaque fois qu'il se lançait dans quelque chose, ça faisait un flop. À un moment, j'ai arrêté de financer ses extravagances. Son mariage avait échoué, lui aussi, puis la mère d'Emery est morte.

— Comment est-elle morte ?

— D'un cancer du sein. C'était une femme remarquable. Oh, elle avait la tête dure, mais bien vissée sur les épaules. Emmy avait hérité du meilleur de ses parents. Elle était futée et créative, très douée pour résoudre les problèmes qui se présentaient à elle. Elle n'avait pas peur de prendre des risques mais n'oubliait jamais d'évaluer la situation et de se préparer en conséquence. C'était un cerveau, cette petite. Un vrai cerveau...

— Toutes ces qualités faisaient d'elle un excellent agent administratif.

Il hocha la tête. Je me levai de mon fauteuil pour aller regarder les photos encadrées sur le manteau de la cheminée tandis qu'il se débattait avec une nouvelle déferlante de tristesse. Il y avait là plusieurs portraits d'Emery enfant, puis jeune fille. Elle était très belle, avec de longs cheveux d'un blond presque châtain et de grands yeux curieux. Le chagrin du vieil homme m'assaillait de toutes parts, envahissait ma poitrine et faisait fondre mes os.

— Est-ce que vous voyez d'autres choses qui auraient pu la contrarier, à part son travail ?

— Le garçon, comme je vous le disais.

— Vous voulez parler de son père ? Il avait fait quelque chose susceptible de la contrarier ?

— Il ne faisait que ça ! Je vous le répète, ce n'est pas quelqu'un de très stable. Pendant quasiment toute la vie d'Emmy, leurs rôles ont été inversés. Elle était obligée de se montrer adulte et responsable quand il se lançait dans ses idées farfelues et mal ficelées. Elle n'a pas vraiment eu d'enfance, pour tout vous dire. Elle a dû grandir bien trop vite. Et pourtant, malgré tout ça, elle ne m'a jamais rien demandé.

— Elle était très indépendante ? Même quand elle était plus jeune ?

— Oh oui ! Elle refusait que je l'aide trop. Quand elle était chez les scouts, elle m'empêchait de lui acheter plus de trois boîtes de biscuits à la fois. Elle n'a jamais accepté la moindre faveur de ma part. Quand elle était au lycée, son père avait réussi à lui acheter une voiture. Je revois encore son visage... Elle était folle de joie, mais Dieu seul sait si cette transaction était légale ou non. (Son expression se durcit.) Pourtant, deux mois plus tard, quand il a tout

perdu dans un investissement véreux et qu'il a dû mettre la voiture d'Emery au clou, elle a refusé que je l'aide. J'aurais pu la récupérer, mais non. Deux mille dollars. Cet imbécile a perdu un véhicule qui en coûtait quinze mille pour une ridicule dette de deux mille dollars. Ce n'est même pas ce que j'ai dans ma poche.

— Euh... Vous êtes sûr que c'est prudent ? demandai-je, un peu inquiète.

Il me jeta un regard plus doux.

— Et vous voulez savoir le pire, dans cette histoire ?

Je fis oui de la tête, même si je n'en avais pas vraiment envie.

— Elle n'était même pas en colère, même pas triste. Une gamine de seize ans venait de perdre sa voiture toute neuve, et elle n'était même pas énervée. Elle était déjà bien contente d'avoir pu la garder aussi longtemps, en fait. Elle avait tellement l'habitude des plans désastreux de son père ! Elle vivait dans un état de déception permanente, avec lui. Elle avait l'impression – justifiée, malheureusement – de ne pas compter à ses yeux, et elle s'y était résignée.

— Pourquoi était-elle comme ça ? demandai-je, plus touchée que je ne l'aurais cru. Pourquoi refusait-elle votre argent ? Après tout, vous faisiez partie de la famille.

— Je lui ai posé la question, figurez-vous. Elle m'a répondu qu'elle avait remarqué la façon dont je regardais son père, mon propre fils, et qu'elle voulait à tout prix éviter que je la regarde comme ça un jour.

Ses quelques derniers mots étaient tellement hachés que j'eus du mal à le comprendre. Il s'effondra complètement, secoué de sanglots, le visage caché dans la main.

Il était temps que je m'en aille et que je le laisse à son deuil, mais il restait un dernier détail qui clochait.

Quand il parut de nouveau capable de parler, je me raclai la gorge.

— Monsieur Adams, c'est très indiscret, ce que je vais vous demander, mais... Si vous êtes à la tête d'une fortune, pourquoi êtes-vous venu vous installer dans cette petite maison, dans un centre pour retraités ? Je ne suis pas sûre d'être convaincue par l'argument du jardin. Vous pourriez employer toute une équipe pour s'occuper du vôtre.

— Il y a deux ans environ, juste après qu'Emmy a décroché son poste à l'hôpital, j'ai décidé de ne plus gaspiller le moindre centime en frivolités. J'ai pris ma retraite et j'ai liquidé tout ce que je possédais. Après m'être installé ici, j'ai rassemblé tout ce que je pouvais et j'ai ouvert un plan d'épargne au

nom d'Emmy. Le jour de ma mort, elle devait hériter de plusieurs millions de dollars. Je voulais que tout lui revienne. (Étranglé par les larmes, il se tut un instant.) Je n'aurais jamais cru que je lui survivrais. Ce n'est pas juste, une chose pareille !

Ce n'était pas juste, en effet.

Après avoir accompagné M. Adams à la cafétéria pour le dîner, je le remerciai et repris le chemin de la maison. Il était tard, et l'odeur du repas des retraités semblait avoir rappelé mon appétit après ses longues vacances à l'autre bout du monde. Je le soupçonnais d'être parti en Écosse.

M. Adams était un homme merveilleux, et je me promis de passer le voir chaque fois que je viendrais rendre visite à Mme Allen.

Chapitre 11

Si, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre, c'est sûrement que votre maison est hantée.

Autocollant de pare-chocs

J'entrai dans l'appartement en sachant pertinemment que M. Farrow était là. Je l'avais senti dès la première marche de l'escalier, même si on avait désormais un ascenseur.

Je posai mon sac et partis à sa recherche.

— Je crois qu'on devrait discuter de ce qui se passe.

Il faillit presque lever les yeux de son bureau.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. C'est justement ça, le problème.

Je n'avais pas l'habitude de ce genre d'indifférence. Enfin, si, mais pas de la part de Reyes. Or Reyes se montrait particulièrement distant depuis quelques jours, et ça commençait à me ronger, de la même manière qu'une personne shootée aux sels de bain rongerait la chair de son prochain. Bref, c'était étrange et désagréable.

— Est-ce que tu as quelqu'un d'autre que moi ?

Je l'avais choqué. L'expression de son visage me l'apprit – et heureusement, parce que je n'avais plus la faculté de déchiffrer ses émotions. Peut-être que ça me dérangeait plus que je ne le croyais au début. Je ne pouvais plus lire en lui comme je le faisais avant. C'était comme si un champ magnétique avait brouillé mes capteurs et me donnait des informations erronées.

— J'étais amnésique, après tout. Alors je me dis que tu as peut-être trouvé quelqu'un d'autre pendant ce temps... Quelqu'un de plus marrant, de moins fatigant.

Je repensai à Mme Abelson. Je m'étais moquée d'elle parce qu'elle était super pénible, mais peut-être que je l'étais tout autant. Peut-être que Reyes

avait besoin de jouer à des jeux vidéo avec ses potes en fumant un petit joint. Peut-être qu'il avait besoin de se détendre, de se délester du stress de devoir vivre avec ma petite personne. Je ne valais pas mieux que Mme Abelson. J'étais exactement comme elle.

— Écoute, tu sais que, si éprouves le besoin d'aller jouer à des jeux vidéo et fumer de l'herbe de temps en temps, tu peux me le dire. Pas vrai ?

— Tu as pris des médocs ?

— Non. Je suis très sérieuse. Je sais que... je ne suis pas toujours facile à vivre, alors je comprendrais si tu avais besoin de faire une pause par-ci par-là.

— OK. Merci. C'est gentil, mais ça va.

— Alors qu'est-ce qui te tracasse ?

— Rien.

— Bon, d'accord, mais dans ce cas, pourquoi est-ce qu'on n'a pas... Enfin, tu sais, quoi.

Je haussai les épaules pour lui faire passer le message.

— Pourquoi on n'a pas haussé les épaules ?

— Non. Pourquoi on n'a pas fait l'amour depuis qu'on est rentrés ? Il y a encore une semaine, tu me sautais dessus dès que tu avais une minute de libre, et maintenant... Oh, merde !

Une idée me frappa brusquement – en plein dans le plexus solaire, et avec élan, en plus.

— Tu me préférerais quand j'étais amnésique.

— Ah bon ? fit-il, amusé.

— Ça, c'est à toi de me le dire. Pourquoi est-ce que tu n'as pas... ? Pourquoi tu n'es pas... ?

— Heureux ? Content ? Je le suis, tu sais.

Je soufflai sur une mèche de cheveux qui me tombait devant le visage.

— OK, arrête-moi si je me trompe. Tu n'as pas l'intention de me dire ce qui cloche ; tu ne veux pas qu'on parle de ce qui cloche et tu vas continuer à me laisser croire que j'ai fait quelque chose d'horrible avant de te décider à tout me raconter. Pas vrai ? Même si, par exemple, je t'attachais à une chaise pour t'arracher des réponses ?

— Tout ce que tu arriverais à m'arracher si tu m'attachais à une chaise, ce serait un orgasme.

Ah ! Enfin !

— Ah, donc tu n'es pas opposé à l'idée que je me serve de toi pour mon

propre plaisir sexuel ?

— Au contraire.

— Et toi-même, tu y trouverais une certaine satisfaction ?

— Une satisfaction certaine.

— Alors pourquoi on n'a pas... ? Enfin, qu'est-ce qui nous empêche de... ?

Cette conversation ne me menait à rien. Je n'étais pourtant pas une oie blanche. Quand je voulais quelque chose, je n'avais pas peur de le dire. À tort, parfois. Je ne me souvenais même pas de la dernière fois que j'avais usé de mon filtre interne. Ça faisait tellement longtemps que je ne savais plus où je l'avais rangé. Sauf que, quand il s'agissait de Reyes Alexander Farrow, je perdais toute notion des inconvenances. Je devenais convenante. Ça ne me ressemblait pas du tout.

Je pris une profonde inspiration avant de faire une nouvelle tentative.

— Pourquoi est-ce que tu ne me touches plus ?

Il tendit la main et du bout de son index me tapota le coude.

— Très drôle, mais tu sais très bien ce que je veux dire.

— Je te laisse un peu de temps.

— Pour quoi faire ? Des cocottes en papier ?

— Je te laisse un peu de latitude.

— Quelle latitude ? Et pour quoi ? Pour faire de la place à l'éléphant que j'essaie d'adopter depuis une semaine ? (Je jetai un coup d'œil autour de moi.) Il va lui falloir une sacrée salle de jeu.

— En effet.

— Dis-moi ce qui te tracasse, Reyes.

Que savait-il au juste ? Avait-il conscience d'être un dieu ? Savait-il que j'étais moi-même au courant et que je détenais la seule chose au monde capable de l'emprisonner pour l'éternité ? Je croisais les doigts pour qu'il l'ignore.

Après un long moment de contemplation silencieuse, il poussa un soupir résigné.

— Il n'y a rien qui me tracasse, Dutch.

— OK, lançai-je en tapant du pied – métaphoriquement. Si tu refuses de me parler, je déménage chez Cookie.

— Encore ?

Je partis vers notre chambre en grinçant des dents et sortis un petit sac de

voyage, dans lequel je fourrai en vrac une brosse à dents, quelques fringues dépareillées et un tee-shirt pour dormir – celui qui proclamait : « J'aime me conduire comme une voiture volée ». Puis, sans un mot de plus, je fonçai vers la porte d'entrée et l'ouvris avec l'intention de la refermer assez fort pour faire trembler l'immeuble entier, mais j'entendis la voix de Reyes.

— Attention à ne pas te prendre un coup de porte sur le cul en sortant.

Choquée, j'arrêtai tout. Enfin, j'aurais bien aimé, sauf que j'avais mis tellement d'énergie dans mon claquage de porte que le battant revint vers moi à toute vitesse. Pendant ce temps, je m'étais retournée vers Reyes. Et c'est alors que mon visage trouva encore une surface lisse sur laquelle s'écraser.

— Je m'installe chez toi, dis-je en passant devant Cookie.

— Encore ?

— C'est très sérieux, cette fois, Cook. Cet homme est tout simplement impossible !

Je désignai la direction de notre appartement, des fois qu'elle aurait douté de l'identité de l'homme impossible en question.

Puis, avant d'avoir pu formuler une autre pensée cohérente, je perçus un fumet particulièrement appétissant qui flottait dans l'air.

— C'est quoi, cette odeur ? demandai-je en reniflant.

— Quelle odeur ? rétorqua Cookie avec un petit rire nerveux. Je ne sens rien, moi.

Elle se décala de façon à bloquer la porte de la cuisine. Elle était peut-être plus costaud que moi, mais j'étais capable de plaquer un rugbyman de cent vingt kilos quand j'étais motivée.

C'est alors que je compris. La vérité. La trahison. Je retins mon souffle et restai bouche bée un long moment à la fusiller du regard. Cookie finit par se ratatiner et se rendre telle la traîtresse qu'elle était.

— J'avais faim, marmonna-t-elle, les épaules voûtées sous le poids de la honte.

— Vraiment ?

— Tu étais occupée, je n'allais quand même pas te déranger.

— *La Satilla* ?

— Et puis, j'avais la flemme de cuisiner.

— Tu t'es fait livrer des *chiles rellenos* de *La Satilla* ?

— Pas beaucoup. Seulement quelques-uns.

— Et tu n’as pas cru bon de me prévenir ?

— Si, si ! J’allais t’appeler, je le jure, mais tout s’est passé tellement vite…

— Tu sais très bien l’effet que me font leurs *chiles relenos*.

Elle laissa enfin échapper un petit sourire coquin.

— J’ai pris des *sopapillas* farcies, aussi.

Je posai mon sac par terre et me frottai les mains.

— On dirait que j’ai choisi le bon moment pour emménager ici.

Elle éclata de rire et m’entraîna vers la cuisine, où on commença à disposer le festin sur la table. Amber arriva un peu après, accompagnée de Quentin et de ses fossettes. Ils étaient vraiment charmants, tous les deux.

— Salut, tante Charley, lança-t-elle en venant me serrer dans ses bras. Tu es revenue t’installer ? J’ai vu ton sac.

— Oui.

— Cool !

Elle traduisait tout ce qu’elle disait en temps réel pour Quentin, puis elle prit le temps de lui résumer la situation en gestes vifs et silencieux.

Quentin éclata de rire et déclara que j’avais un boulon mal vissé. Littéralement. Je le vis faire les signes pour « boulon mal vissé ». Une telle insolence ne pouvait rester impunie. Je passai aussitôt à l’offensive… en le serrant contre moi de toutes mes forces. Il me rendit mon étreinte avec ses longs bras forts. Il était très doué pour les câlins.

Une fois les retrouvailles terminées, Amber et Quentin se firent une assiette à partager et l’emportèrent dans le salon.

— Tu veux que je lui parle ce soir ? soufflai-je à Cookie une fois qu’ils furent sortis.

— Non, on a le temps de décider comment aborder la question.

Je hochai la tête.

— Au fait ! lança Amber par-dessus son épaule. On n’a pas fini d’étudier la vidéo, mais on a déjà une piste. Aux dernières nouvelles, elle avait été vue plus de huit cent mille fois.

— C’est génial ! m’écriai-je.

— C’est horrible ! se lamenta Cookie en fermant les yeux.

Je gloussai et attendis que l’oncle Bob arrive. Il était de sale humeur. Je l’avais senti dès qu’il était descendu de voiture, deux étages plus bas.

— Salut, toi ! dis-je tandis qu’il accrochait son manteau.

— Tiens ! Salut, ma puce. Tu reviens t’installer chez nous ?

Pour la deuxième fois en deux minutes, je m'appropriai le premier câlin.

— Ouais. J'ai décidé que votre canapé s'appelait Fabio.

— Parfait. Il a bien un physique de Fabio.

— Ah, tu trouves aussi ? Tout beau, tout blond, bien rebondi pile où il faut...

— Tu es au courant qu'on a environ sept mille chambres d'amis, sinon ? Tu n'es plus obligée de dormir sur le canapé.

Il contourna l'îlot central pour aller embrasser sa femme – dans les deux sens du terme. Il la prit dans ses bras et lui donna un baiser. Un long, très long baiser, peut-être même avec la langue.

Je réprimai un haut-le-cœur et, n'y tenant plus, les interrompis.

— Alors ? Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose.

— Tu as l'air bien agité.

Il cessa enfin de contempler Cookie pour se tourner vers moi.

— Pas du tout. Amber est rentrée ?

J'avais pris Cookie par surprise en déclarant qu'Obie avait l'air agité, mais elle se ressaisit aussitôt.

— Oui, elle est en train de manger dans le salon avec Quentin. Ils sont sur une enquête.

— Une enquête ?

— La vidéo.

— Ah, fit-il tout en se préparant une assiette.

— Est-ce qu'elle a fait une bêtise ?

Obie s'immobilisa et leva les yeux vers moi.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je ne sais pas. Tu as l'air bizarre, et c'est une ado, alors c'est une explication valable.

— Non, Charley. Amber n'a pas fait de bêtise. Le jour où cette gamine nous causera le moindre souci, je rends mon badge.

Je m'esclaffai bruyamment et m'apprêtais à lui livrer le *best of* des folles aventures d'Amber Kowalski quand Cookie se racla la gorge et me jeta un regard furieux.

— Pardon, articulai-je en silence.

Heureusement, Obie était trop captivé par le festin pour faire attention à nous. J'adressai un clin d'œil à Cookie et changeai de sujet.

- Est-ce que tu as cuisiné Joplin pour lui tirer les vers du nez ?
- Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Ça sent bon, tout ça, dites-moi.
- Parce que c'est le détective chargé de notre enquête.
- De *ton* enquête, Charley. Tu n'as qu'à le cuisiner toi-même.
- Oui, mais il me déteste.
- Il déteste tout le monde.
- Pas faux.

Il commençait à se calmer. Cookie avait cet effet-là sur lui. Moi, en revanche, je continuais à m'inquiéter de ce qui l'avait mis dans un tel état au départ, mais ça devrait attendre. C'était sûrement une histoire de boulot, de toute façon.

Il rassembla les magazines épars sur la table et alla les poser ailleurs pour qu'on ait la place de manger là tous les trois pendant que les jeunes étaient dans le salon, à étudier la vidéo d'un exorcisme en Afrique. On incarnait un peu le champignon de la famille nucléaire. J'avais à peine honte de dîner sans ma moitié, mais, en même temps, il était à une spatule de devenir chef étoilé. Il savait très bien se débrouiller.

Amber revint avec son assiette vide et en profita pour faire un câlin à mon oncle.

- Salut, Obie.

Elle avait adopté ce surnom parce qu'appeler son beau-père « oncle Bob » aurait paru franchement bizarre – et pas qu'un peu malsain. J'étais tout à fait d'accord avec elle.

Elle lui fit un bisou sur la joue, puis empila deux *chiles relenos*, des chips et de la *salsa* sur son assiette avant de repartir vers le salon. À peine avait-elle franchi le seuil qu'elle fit volte-face.

— J'ai failli oublier : un blogueur du nom de SpectorySam voudrait t'interviewer.

- Qui ? Moi ? demandai-je.

— Oui. C'est à propos de la vidéo. Il veut écrire article sur toi. Il pense pouvoir le publier sur le site du *Huffington Post*.

J'aurais volontiers accepté, sauf que ça risquait de faire tomber Cookie dans les pommes.

— Ce n'est pas grave. Dis-lui que je n'accorde pas d'interviews pour le moment et qu'il n'a qu'à entrer en contact avec mon agent. Ça me donnera l'air important.

— OK, dit-elle en riant avant de repartir d'un pas dansant.

— Cette fille devrait faire du showbiz, dis-je à Cookie.

— Ah non ! Pas question !

— Attends, du calme... Je ne pensais pas en faire une enfant star – pauvres mômes ! Par contre, je la verrais bien dans une pub pour Hollywood Chewing Gum ou un truc de ce genre.

Cookie fronçait les sourcils tellement fort qu'ils se rejoignaient au milieu. Je réprimai l'envie de tousser « Frida Kahlo » dans ma main. Juvénile, je sais. Le vrai truc, c'était de faire ça en éternuant, pas en toussant. C'est vachement plus difficile à imiter.

— Je vais y réfléchir, mentit-elle.

— Bon, et à ton avis, qu'est-ce qu'il fait, là ? demandai-je.

L'oncle Bob consulta sa montre.

— Et merde !

Il sortit un billet de cinq dollars, qu'il posa sur la table.

Cookie s'en saisit aussitôt et le fit voleter entre ses doigts comme si elle avait gagné au loto.

Je les regardai sans comprendre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu as battu ton record de cinq minutes, expliqua Obie.

— Je te l'avais dit ! gloussa Cookie en se dandinant sur sa chaise, tout excitée.

— C'est quoi, cette histoire ? râlai-je en faisant semblant d'être vexée.

— La dernière fois, tu n'as commencé à nous demander notre avis sur ce qu'il faisait et à nous supplier d'aller lui emprunter un peu de sucre pour voir comment il allait qu'au bout de trente-cinq minutes, reprit Obie.

— Et, ce soir, tu as battu ton record, renchérit Cookie, les larmes aux yeux. Je suis très fière de toi !

— Super. Très drôle. Vous êtes à mourir de rire, tous les deux. (Je plantai ma fourchette dans mon *relleno* et en pris une énorme bouchée.) Blague à part : à votre avis, il fait quoi en ce moment ?

J'eus beau plaider et plaidoyer, ils refusèrent catégoriquement de traverser le palier – au moins trois mètres ! – pour aller prendre des nouvelles de mon chéri. De mon côté, je refusais catégoriquement de m'abaisser à l'espionner. Ça n'aurait pas été compliqué, il aurait suffi que je me dématérialise, mais j'aurais eu l'impression de tricher. Et puis, j'étais quasiment sûre qu'il le

sentirait si je m'amusais à le suivre partout comme un fantôme, parce que ce ne serait pas malsain du tout.

Je me préparai donc à passer la nuit dans les bras de Fabio.

Il n'était pas aussi sympa que dans mon souvenir, loin de là. La dernière fois qu'on avait couché ensemble, lui et moi, il m'avait cajolée, calant ses plis autour de mes hanches, et m'avait laissée glisser une main entre ses coussins. Pas là. Il resta dur et froid, avec une barre de métal particulièrement mal placée. Je me retournai comme une crêpe et me pris à regretter d'avoir refusé une chambre d'amis. En même temps, je n'aurais sûrement pas fermé l'œil non plus.

Tandis que je contemplais le plafond en réfléchissant à l'affaire Emery Adams, aux dieux d'Uzan, à Pépin et à mon mari mal luné, je me rendis compte que j'avais oublié de lui dire que j'étais suivie par trois inconnus dans un minivan.

Tant pis. Ils se baladaient en minivan, après tout. Ils ne devaient pas être bien dangereux.

Chapitre 12

*J'adore demander aux enfants ce qu'ils veulent faire quand ils seront grands
– et pas seulement parce que je cherche encore des idées.*

Même Internet

Je fus réveillée par l'odeur du café frais et du bacon grillé, puis la nature se rappela à mon bon souvenir, je passai à la salle de bains pour la saluer et me brosser les dents. Quand j'entrai dans la cuisine, Cookie était en train de consulter ses mails sur son téléphone, encore en robe de chambre.

Je me passai la langue sur les lèvres et me dirigeai vers la cafetière.

— Je ne sais pas comment c'est possible, mais je crois que j'ai mangé de la lotion hydratante.

— Mon ex est vraiment un connard.

— Comment ça se fait que je ne l'aie jamais rencontré ?

Je sortis une tasse à café du placard à tasses à café, sorte de boîte à magie pleine de petits objets spécifiquement conçus pour recueillir le sang de mes ennemis. Ou pour contenir du café. Ça marchait aussi.

— Il a dit non.

— Comment ose-t-il ! lançai-je, dans le rôle de soutien inébranlable.

— Moi-même, j'ai des hésitations, mais il refuse tout net, sans discuter.

— On pourrait le traîner en justice, proposai-je, passant dans le rôle de conseil juridique.

Je m'appuyai contre le comptoir et pris la gorgée la plus longue que je pus – de café, hein, pas du sang de mes ennemis – sans me brûler le gosier.

— Pauvre Amber, ça va lui briser le cœur.

Je me redressai et endossai mon rôle de meilleure amie pour la vie.

— Pas question. Où est ta batte de baseball ? Il a bien des rotules, ton ex. Non ?

— Sérieusement, il se peut qu'on en arrive là. J'ai l'impression qu'il refuse tout, par principe, juste pour me punir. Il utilise sa garde partagée comme une

arme contre moi au lieu de se préoccuper du bien-être d'Amber.

Je m'approchai d'elle.

— Je suis désolée, ma belle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je lui ai parlé de l'institut et du fait qu'Amber aimerait y étudier à plein temps. Il a dit non. Point barre. Il ne veut pas qu'elle soit mêlée à ça.

— Mêlée à quoi, au juste ? m'écriai-je, complètement outrée – et je n'étais même pas sourde. À une grande richesse culturelle et historique ? À un groupe de personnes fières et fortes qui se battent jour après jour contre un truc qu'on n'imagine même pas ? Un truc tout bête comme commander une pizza, par exemple, ça devient un vrai cauchemar !

— Exactement. Elle aurait tellement à apprendre !

J'adoptai mon plus bel accent mafioso.

— Tou veux qué jé loui parle, dis ?

Elle rit doucement.

— Non, je me débrouille. La dernière fois que tu nous as proposé ton aide, *Fredo*, on s'est retrouvés avec des poissons morts un peu partout en ville, sauf qu'ils étaient emballés dans du papier cadeau et livrés par Pappadeaux. Ça nous a coûté une fortune.

— Au moins, le message était passé. Et puis, on a reçu plein de très gentilles cartes de remerciements.

— Je doute que ça fonctionne comme ça.

— Attends, là. Pourquoi *Fredo* ?

— Je vais lui parler moi-même.

— Ce n'est pas celui qui se prend une balle dans la tête sur ordre de son propre frère ?

— Je vais sûrement devoir céder sur autre chose pour lui faire plaisir, et je ne suis pas pressée de savoir quoi.

— Hein ? fis-je, soudain attentive. Tu veux dire qu'il se sert de ce genre de situation pour obtenir ce qu'il veut ?

Cookie cilla.

— C'est la base du mariage.

— D'accord, mais vous êtes divorcés. Pas vrai ?

— Là n'est pas la question.

— Parce que, sinon, il faudrait peut-être prévenir l'oncle Bob.

— Tu plaisantes ? J'ai des projets pour ce garçon. Quand j'en aurai fini avec lui, il ne sera plus le même homme.

J'éclatai de rire.

— Ça, je n'en doute pas un instant.

— Il est parti tôt ce matin, d'ailleurs.

— L'oncle Bob ? Oui, je l'ai entendu.

— Non. M. Farrow.

— Ah, oui. M. Sexy, le fléau – certes délicieux – de ma vie.

— Tu sais, tu pourrais faire un truc complètement dingue du genre lui parler, honnêtement, et lui dire ce que tu ressens à propos de tu-sais-quoi et tu-sais-qui.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle racontait.

— J'ai essayé, figure-toi, pas plus tard qu'hier soir. Ce mec est un entêté buté inflexible et...

— ... et on pourrait en dire autant à ton sujet.

Je la regardai, bouche bée.

— Enfin, pas tout le temps, corrigea-t-elle. L'autre jour, par exemple, quand tu as commandé un burrito et que le serveur t'a apporté un burger, tu t'es montrée tout à fait flexible.

Elle n'avait pas tort. En même temps, ce jour-là, j'avais fait des étirements pour m'échauffer. Je suis toujours plus flexible quand je suis bien échauffée. Je sais même faire le grand écart quand la situation l'exige. D'ailleurs, c'est fou comme que la situation l'exige souvent.

Alors que je marchais vers le bureau je sentis des yeux dans mon dos.

Ça m'arrivait souvent, cette sensation que quelqu'un m'observait. Il était fort probable que ce soit le cas, en plus. Il s'agissait peut-être du type du Vatican. Je n'avais pas pris de ses nouvelles depuis qu'on était rentrés. Je m'étais dit que le Vatican l'avait viré puisque j'avais découvert son identité réelle, mais j'avais des doutes à présent. La personne qui me suivait ne m'était pas familière, donc ça ne pouvait pas être Garrett. Je sentais sa présence quand il était proche, de même que je sentais Cookie, Obie et Gemma. Ils émettaient une vibration particulière, une essence distincte. Non, cette fois, il s'agissait de quelqu'un d'autre – quelqu'un qui n'était peut-être pas seul, d'ailleurs.

Je finis par reconnaître qui c'était. Les trois *amigos* étaient de retour. Leur minivan vert pomme était garé à quelques mètres de moi. J'avais comme l'impression qu'ils n'avaient pas un gros budget à consacrer à leur filature –

et pas beaucoup d'expérience en la matière, non plus.

Avant d'avoir pu prendre une décision les concernant, je reconnus une autre présence plus familière. J'aperçus la jeune fille que j'avais vue dans la ruelle la veille. Elle était adossée contre le mur de la supérette et avait toutes ses affaires avec elle. J'en fus rassurée, j'avais eu un peu peur que quelqu'un ne les lui pique.

C'est à ce moment-là que M. Boyd sortit de sa boutique. Malgré la foule qui se pressait sur le trottoir – essentiellement des étudiants qui se rendaient en cours –, il se dirigea droit sur elle. Il voulut lui donner un yaourt et un jus de fruits, comme la veille, et tendait en outre une pomme. Je n'aurais pas pu trouver de métaphore plus appropriée même si on m'avait payée pour.

Je m'approchai lentement, sans un mot. Je savais déjà que M. Boyd flirtait avec les étudiantes – surtout les plus jeunes d'entre elles – à longueur de journée, mais là c'était différent. Cette gamine ne devait pas avoir plus de quinze ans. Quant à Boyd, il entamait la cinquantaine, avec une grosse moustache noire et un bide dont Jabba le Hutt aurait été jaloux. S'imaginait-il vraiment que ces petites jeunes filles allaient s'intéresser à lui ? Était-il aveugle à ce point ?

Je ralentis le pas en voyant la gamine secouer la tête, remonter la bretelle de son sac à dos sur son épaule et s'éloigner de lui. Elle se dirigeait vers moi, mais j'étais trop occupée à toiser M. Boyd de mon regard le plus sévère pour la saluer.

— Quoi ? lança-t-il en faisant un pas vers moi.

Je baissai la tête et fis un pas dans sa direction, puis un autre, jusqu'à me trouver entre la fille et lui. S'il cherchait une confrontation, il n'allait pas être déçu. Ça faisait un moment que j'attendais l'occasion de lui livrer le fond de ma pensée – aussi condensé et collant qu'un fond de bouteille.

Avant qu'on n'en arrive là, il remarqua que plusieurs personnes nous observaient. Les choses pouvaient vite mal tourner pour un vieux pervers sévissant aussi près d'une université. Il recula d'un pas en levant les deux mains, puis repartit vers sa supérette.

Je me retournai vers la fille, m'attendant à la voir disparaître dans la foule, mais au lieu de ça je la trouvai juste derrière moi. Sa veste et ses cheveux noirs lui donnaient un petit côté goth que sa couverture et son sac à dos roses démentaient.

— C'est vous qui m'avez donné ça ? demanda-t-elle en sortant de sa poche

un billet de dix dollars.

C'était tout ce que j'avais sur moi la veille, quand j'avais mis ses affaires en lieu sûr.

— Non, répondis-je en rajustant mon sac sur mon épaule. Je ne me balade jamais avec du liquide sur moi.

Elle plissa les yeux un instant avant de reprendre la parole.

— Merci.

Elle ne m'avait pas crue.

Il fallait sérieusement que j'améliore mes talents de persuasion. Plus personne ne m'obéissait. Peut-être que j'avais perdu mon charme. Ou alors je l'avais laissé à Sleepy Hollow. Zut alors. J'allais devoir retourner le chercher.

Vacances !

— Tu as faim ? demandai-je en montrant du doigt le *Frontière*, à deux rues de là.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je n'ai rien contre un petit déjeuner.

Je ne comprenais pas pourquoi elle ne s'était pas payé un repas chaud avec l'argent que je lui avais laissé. Elle tremblait de faim. Ou alors c'était la peur qui la faisait frissonner comme ça.

— Allez, viens. Moi, j'ai la dalle.

Heureusement, même si j'avais eu droit à un merveilleux petit déjeuner composé d'œufs gluants et de bacon cramé par les bons soins de Cookie Kowalski-Davidson, j'avais gardé un peu de place pour les chips et la *salsa* maison de Reyes, au cas où une corbeille atterrirait entre mes mains alors que je prenais mon raccourci habituel à travers le restaurant et faisais un petit détour par les cuisines avant d'emprunter l'escalier du fond. C'était un phénomène qui, étrangement, se produisait plus souvent qu'on ne l'aurait soupçonné.

Après avoir passé commande au bar, on se faufila dans le labyrinthe qu'était le *Frontière* pour aller s'installer à une table tout au fond. Le temps qu'on y arrive, on annonçait que nos plats étaient prêts.

— J'y vais, dis-je.

J'espérais juste qu'elle n'allait pas changer d'avis et filer par la porte de derrière, qui se trouvait à trois mètres de nous.

Elle était mal à l'aise mais affamée. J'avais suivi son regard tandis qu'elle examinait toutes les assiettes exposées derrière le bar.

— Ça a l'air super bon, déclarai-je en revenant.

Je lui tendis son jus d'orange et son petit déjeuner avant d'attaquer mon porc mariné. Il n'y a pas d'heure pour le porc mariné.

— Ouais ! confirma-t-elle.

Son expression méfiante disparut, remplacée par une gourmandise évidente.

Elle me plaisait bien, cette petite.

— Alors, lançai-je entre deux petites bouchées. (Je n'avais pas faim, après tout.) Tu veux bien me dire ton nom ?

Elle hésita un instant, mais me donna son vrai nom. J'avais eu peur qu'elle ne me mente.

— Je m'appelle Heather.

— Enchantée, Heather. Moi, c'est Charley.

Je lui tendis la main d'un geste solennel, et elle la serra brièvement avant de reprendre sa fourchette.

— Tu ne voudrais pas aussi me dire ce qui t'arrive ?

— Comment ça ? fit-elle avant de prendre une bouchée impressionnante pour une si petite tête.

— Pourquoi est-ce que tu vis dans la rue ? Il y a des endroits plus sûrs, tu sais.

— Ouais, je sais.

Elle avala la moitié de son jus d'orange d'un coup.

— Et tu veux bien me dire quel âge tu as ?

— Dix-huit ans.

Je laissai passer quelques secondes avant de demander :

— Tu veux bien me dire quel âge tu as vraiment ?

Elle s'immobilisa et, sans relever la tête, me jeta un regard méfiant.

— Bon, j'aurais peut-être dû te prévenir avant de t'inviter à prendre un petit déjeuner. J'ai un super pouvoir.

Elle reposa sa fourchette, prête à détalier.

— Je ressens les émotions des autres, ajoutai-je.

Elle ne bougea pas et se contenta de me dévisager d'un air curieux, alors je poursuivis.

— J'arrive à deviner si les gens ont peur, s'ils se sentent coupables ou s'ils sont en colère.

— Je ne suis pas en colère.

— Non, mais tu as peur. Je l’ai senti bien avant de te voir.

— Sérieux ?

— Sérieux.

Je parlais de ma voix la plus rassurante, en évitant tout geste brusque, comme si je n’avais même pas remarqué qu’elle était constamment sur le point de filer.

— Et puis tu n’as pas dix-huit ans.

— Qu’est-ce que ça peut bien vous faire ? lança-t-elle, sur la défensive.

— Tu m’empêches de respirer confortablement.

— Quoi ?

— Quand quelqu’un est en proie à une peur comme la tienne, en permanence, ça me comprime la poitrine et m’empêche de respirer.

— Comme une crise d’asthme ?

— Exactement, renchéris-je, même si je soupçonnais l’asthme d’être bien pire que ça. Allez, mange avant que ça ne refroidisse.

Elle s’esclaffa.

— Même froid, c’est bon.

— Pas faux, dis-je en riant doucement.

Ça suffit à la mettre à l’aise. Elle reprit sa fourchette et se remit à manger.

— Neuf ans ? demandai-je dans l’espoir de la vexer un peu.

Elle secoua la tête.

— Douze.

Oh, punaise. Elle était encore plus jeune que je ne l’aurais cru. L’idée qu’une gamine de douze ans puisse vivre toute seule dans les rues d’Albuquerque me fit froid dans le dos.

— Alors, ce super pouvoir ? reprit-elle en plantant sa fourchette dans un œuf au plat. Vous l’utilisez pour faire le bien ou le mal ?

Elle me plaisait décidément beaucoup, cette petite.

— Ça dépend des jours. J’oscille entre les deux, en fonction du temps qu’il fait. Le mal, c’est quand même plus marrant.

Elle éclata de rire – un rire un peu enroué, comme si elle était à peine remise d’une maladie.

— Passons aux questions qui fâchent. Qu’est-ce qui te fait peur comme ça ?

— Je n’ai pas peur, rétorqua-t-elle en se repliant dans sa coquille.

— Mes poumons ne mentent pas, et tu es sur le point de m’asphyxier. (Je

me saisis la gorge à deux mains.) Sérieusement... Je n'ai plus... beaucoup... de temps...

Je me laissai doucement glisser contre le dossier de ma chaise, mais elle se contenta de froncer les sourcils en reprenant une bouchée.

— Vous vous foutez de moi ?

— Non, dis-je en me redressant. Bon, d'accord, j'en rajoute un peu pour te taquiner, mais je ne suis pas une menteuse. Vas-y, pose-moi toutes les questions que tu veux.

Elle se recula un peu et m'observa attentivement avant de désigner une table non loin.

— Qu'est-ce qu'il ressent, le type, là ?

Je regardai l'homme en question. C'était un étudiant lambda, l'air très sérieux mais avec un beau visage et une jolie carrure. La fille qui était assise à côté de lui tenait plus de la reine de beauté que de la scientifique. Ils révisaient quelque chose, ou plutôt il semblait lui donner un cours.

— Il aimerait bien sortir avec elle.

— Ça, c'est évident, ronchonna Heather, déçue.

— Donne-moi une seconde. Je n'ai pas fini.

Elle croisa les bras et patienta avec un petit sourire en coin.

— Elle lui plaît vraiment beaucoup, mais ce qu'il ignore, c'est qu'elle est carrément folle de lui.

— Tu déconnes !

— Non. Je t'assure.

La jeune femme se penchait vers lui tandis qu'il lui montrait comment lire un graphe dont l'utilité m'échappait complètement. Le plus bizarre, dans tout ça, c'est qu'elle ne semblait rien apprendre de nouveau. Elle savait déjà par cœur tout ce qu'il lui expliquait.

— Nom d'une étoile de mer nommée Patrick ! m'écriai-je en ouvrant de grands yeux quand je saisis le tableau. (Je me penchai vers Heather en chuchotant.) Elle n'a même pas besoin de son aide. Elle prend des cours avec lui parce qu'elle est amoureuse de lui. Ça lui sort par tous les pores de la peau.

— Arrête ! souffla-t-elle, aussi surprise que moi.

Pourtant, plus je regardais le jeune homme, plus je la comprenais. C'était un type adorable.

— Un jour ils feront des bébés aussi beaux qu'intelligents.

— Tu vois l’avenir, aussi ?

— Non, c’était juste une supposition.

— Oh...

Elle parut plus déçue que jamais et se mit à jouer avec sa nourriture, l’esprit soudain ailleurs.

— Il y a un truc que je ne t’ai pas dit, Heather. Je suis détective privée.

Elle écarquilla les yeux, et je vis la panique la gagner.

— Personne ne m’a engagée pour te retrouver, m’empressai-je de lui expliquer. Mon bureau se trouve juste à côté, et, comme je te l’ai dit, j’ai ressenti ta détresse. Je ne sais pas ce qui te terrifie à ce point – ou si c’est une personne, d’ailleurs –, mais je dispose de pas mal de ressources. Je peux t’aider, si tu veux.

Elle eut un petit rire amer qui se changea vite en quinte de toux. Une fois qu’elle eut recouvré son souffle, elle déclara :

— Personne ne peut m’aider. C’est trop tard.

Une vague d’inquiétude me saisit à la gorge. Était-elle mourante ? Malade ? Était-ce un cancer ?

— Tu ne veux même pas que j’essaie ? Je suis vraiment douée pour aider les gens, tu sais.

— Tu vas trouver mon histoire débile et me renvoyer.

— Te renvoyer ? Où ça ?

Elle se mordit la lèvre et voûta les épaules.

— Au foyer. Je suis la dixième. C’est bientôt mon tour. Je vais mourir.

Chapitre 13

Je suis à peu près sûre que, si on me donnait une cape et un joli diadème, je serais capable de sauver le monde.

Vérité vraie

J'aurais sans doute dû me réjouir qu'elle me fasse confiance, mais la nouvelle de sa mort imminente me perturbait un peu. Avait-elle connaissance des contrats d'un tueur à gages ? De la liste des choses à faire d'un tueur en série ? Du journal intime d'un psychopathe ? Comment pouvait-elle savoir une chose pareille ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, ma puce ?

Elle crispa le poing qui tenait sa fourchette, et je me pris à espérer qu'elle ne soit pas du genre violent. Je me reculai un peu, dans le doute. Mon visage avait juste assez de trous comme ça, je ne tenais pas à en récolter d'autres.

— C'est la malédiction, dit-elle en toussant. Je suis malade, comme tous les autres qui sont morts.

— Tous les autres ?

Voilà qui n'augurait rien de bon.

— Je vis dans un foyer. Il y a déjà neuf enfants qui sont morts après être tombés malades. Neuf morts en sept ans. J'ai développé les mêmes symptômes, alors je me suis enfuie. (Je voyais des larmes se former derrière ses longs cils.) On appelle ça « la malédiction de Harbor House », et je suis la prochaine sur la liste. Il n'y a rien à faire, conclut-elle en croisant mon regard. Même vous, vous ne pouvez pas m'aider.

Sa peur était si palpable que j'en goûtais presque la saveur. Je tendis le bras pour poser ma main sur la sienne. Elle ne se retira pas, ce qui m'étonna.

— Il y a trois erreurs dans ta théorie, dis-je.

Cette fois, elle retira sa main.

— Je savais que tu ne me croirais pas. Les adultes ne veulent rien entendre.

— Ne t'énerve pas, soufflai-je en reprenant sa main pour la ramener vers

moi. Premièrement : tu as déjà oublié mon super pouvoir ? Je sais que tu ne mens pas.

Je ne précisai pas que je détectais uniquement les mensonges dont les gens étaient conscients. Elle se croyait sincèrement maudite, à tort ou à raison.

— Deuxièmement, ajoutai-je en lâchant sa main, tu ne me connais pas encore. Tu n’as pas idée de ce dont je suis capable. (Moi-même je n’en savais pas grand-chose, alors...) J’ai le chic pour résoudre les problèmes les plus étranges, y compris ceux qui paraissent impossibles à beaucoup de monde.

Pour la première fois, je vis son joli visage s’éclairer d’une lueur d’espoir.

— Et troisièmement, conclus-je en lui prenant doucement le menton pour qu’elle croise mon regard, si quelqu’un croit pouvoir maudire des enfants et s’en tirer impunément, c’est qu’il – ou elle – ne me connaît pas encore non plus.

Elle déglutit péniblement.

— Vous pensez vraiment pouvoir briser la malédiction ?

— Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour y mettre un terme – et mon pouvoir n’est pas négligeable.

Elle sourit et se cala contre le dossier de sa chaise à présent que son avenir ne lui paraissait plus aussi triste et limité.

— Enfin, je ne sais pas voler ni arrêter une balle de revolver, hein. Cela dit, j’ai déjà intercepté un couteau, une fois. Avec ma jambe. J’ai toujours la cicatrice, si tu veux vérifier.

Je parvins enfin à lui arracher un autre petit rire – une sorte de sifflement maladif qui m’inquiétait beaucoup. Il fallait absolument qu’un médecin l’examine, mais je ne voyais pas bien comment m’y prendre sans donner l’alerte. Si elle avait fugué, la police devait être à sa recherche dans tout le Nouveau-Mexique.

Il était hors de question que je la laisse toute seule dans la rue, mais je ne pouvais pas non plus l’emmener au commissariat. Ils la renverraient à l’orphelinat avant que l’encre n’ait eu le temps de sécher sur ma fiche d’arrestation, parce que je serais obligée de la kidnapper pour la sauver. J’aimais autant éviter.

J’allais commencer par me renseigner sur cette histoire de malédiction. Heather ne remettrait pas les pieds à Harbor House tant que je n’en saurais pas davantage. Avec un nom pareil, je m’attendais à trouver un décor de film d’horreur. D’ailleurs pourquoi les lieux de ce genre avaient-ils toujours des

noms aussi joyeux et souriants ?

En attendant, il fallait que je trouve un endroit où elle serait en sécurité. Entre notre enquête en cours et les soucis relatifs à l'école d'Amber et à son connard d'ex, Cookie avait déjà de quoi s'occuper. Je ne voulais pas l'embêter plus que nécessaire. Une ado fugitive ne risquait pas d'améliorer le niveau de stress ambiant, même si elle était adorable.

Soudain j'eus une idée, et un lent sourire s'invita sur mes lèvres.

— Tu veux bien me faire confiance ? demandai-je.

— Je te fais déjà confiance, dit-elle. C'est bête, hein ? Je ne te connais même pas.

— Non, ce n'est pas bête du tout. Je voudrais simplement que tu ailles dormir chez une copine à moi. Elle est un peu excentrique, et ses horaires ne sont pas franchement conventionnels.

— J'aime bien tout ce qui est excentrique, déclara-t-elle.

Elle tentait de se montrer courageuse, mais n'avait pas pu s'empêcher de sauter sur la première occasion d'échapper à la rue. J'aurais dû m'en douter. Elle était seule et terrifiée.

— Parfait, lançai-je tout en passant en revue ce qu'il me restait à faire pour l'aider. Mais, d'abord, que dirais-tu de partager l'un des fameux beignets dont ce restaurant a le secret ?

Son visage s'éclaira, et elle hocha la tête avec enthousiasme. Elle avait bon goût, cette petite.

J'avais une foule de gens à interroger au sujet de l'affaire Emery Adams, et je tenais la solution parfaite pour mettre Heather en sécurité. Normalement. Je croisais les doigts pour que la solution en question soit d'accord... et la trouvai endormie. Ça expliquait pourquoi elle – c'est-à-dire Pari, ma copine tatoueuse – n'avait répondu ni à mes textos, ni à mes coups de fils, ni à sa porte alors que j'avais frappé pendant dix bonnes minutes. Heureusement je savais où elle cachait sa clé de secours.

Je laissai Heather au rez-de-chaussée, dans le bureau de Pari, avec un ordinateur, une cannette de soda et un paquet de cookies entamé que j'avais déniché dans un tiroir, puis montai à l'étage en espérant que Pari se soit couchée dans une tenue décente. Il y avait certaines choses que je n'avais pas envie de voir.

Son appartement se trouvait au-dessus de son atelier de tatouage sur

Central. J'ouvris la porte doucement – tout doucement –, ce qui me permit d'apprécier pleinement la quantité d'huile dont ses pauvres gonds avaient besoin. J'aperçus une tignasse d'épais cheveux bruns qui dépassait de la couette et en tirai la conclusion que soit Pari aurait besoin d'un bon coup de brosse en se levant, soit elle avait adopté un chat.

Je m'approchai sur la pointe des pieds et allumai la lampe de chevet. Il était un peu tôt pour elle. Pari était un animal nocturne qui ne se couchait parfois que vers 2 ou 3 heures du matin. Malheureusement il fallait que j'installe Heather sans tarder.

— Putain de merde ! hurla-t-elle en me voyant debout à côté d'elle. (J'en étais encore à me demander comment la réveiller.) Éteins la lumière, bordel !

Elle se cacha sous la couette tandis que j'obéissais sagement tout en sachant pertinemment que ça ne changerait rien. Pari avait subi une expérience de mort imminente quand elle était gamine. Depuis il n'était pas rare qu'elle voie des apparitions – pas des personnes, comme moi, mais des brumes et des brouillards là où les défunts se tenaient.

En revanche elle me voyait, moi, dans toute ma splendeur divine.

— Sérieux ! Je te jure que si tu n'éteins pas ce...

C'est alors qu'elle comprit qui j'étais – sans doute parce que je ne pus m'empêcher de rigoler.

Elle rejeta sa couette et se redressa brusquement.

— Chuck ! s'écria-t-elle avant de retomber sur son oreiller en se couvrant les yeux. Oh, putain ! Passe-moi mes lunettes de soleil, celles avec la protection industrielle.

Comme si je savais lesquelles de ses lunettes offraient une protection industrielle...

Elle désigna sa table de chevet en claquant des doigts.

— Sac à main. Poche intérieure. Vite, avant que mes rétines ne fondent.

Je gloussai de plus belle et m'empressai de trouver ses lunettes, que je posai dans sa paume ouverte.

Elle les enfila et se redressa de nouveau.

— Chuck ! T'étais passée où, putain ?

— Comment ça ?

Ses cheveux étaient aplatis d'un côté et formaient un nuage brun de l'autre.

— Ça fait, genre, un an que t'es partie.

— Vraiment ? dis-je perplexe.

Elle se mit à genoux pour me serrer dans ses bras et me fit basculer sur le lit avec elle.

— Voilà qui est un peu soudain, mais pourquoi pas, commentai-je en riant.

— Ça m’a manqué, de ne pas voir ta bouille.

— Tu ne la vois jamais, ma bouille. Tu m’as dit une fois que tu ne distinguais qu’une sorte de halo brouillé, même avec tes lunettes.

— Oui, eh bien, il m’a manqué, ton halo brouillé. Ça fait longtemps que tu es rentrée ?

— Une semaine.

Elle se cala tout contre moi.

— Tu sais que j’adore les retrouvailles et tout, poursuivis-je. Vraiment, je suis à fond dedans, à deux cents pour cent, même, mais... euh... tu dors toute nue.

— En effet, rétorqua-t-elle tandis que son joli visage à peine entamé par des années de fiesta se fendait d’un grand sourire coquin. En effet.

Elle se releva et alla trouver une robe de chambre pendant que je me redressais tant bien que mal.

— Tu as un matelas à eau, aussi, fis-je remarquer, réellement surprise, cette fois.

— C’est un de mes ex qui l’a laissé là. C’est trop lourd à déménager, alors j’ai cédé à l’inévitable. Je suis une créature aquatique, de toute façon.

— Tu es une créature, ça c’est sûr.

— Sérieux, Chuck, je suis trop contente de te voir !

Elle me décocha un grand sourire à l’aveugle, et je me rendis compte à quel point elle m’avait manqué, elle aussi.

Je me levai pour la serrer dans mes bras et sentis son émotion – une vraie émotion. Pari n’était pas du genre sentimental, sauf quand il s’agissait de ses aventures amoureuses.

— Hé, dis-je en m’écartant pour la regarder. Qu’est-ce qui t’arrive ?

Elle mesurait une tête de moins que moi, avec un corps de rêve et une attitude de battante.

— Je voulais y aller, moi aussi, pour être là avec toi.

— Quoi ? (Je l’attirai contre moi.) Arrête tes bêtises. C’était le bordel, je ne savais même plus comment je m’appelais et je ne t’aurais pas reconnue.

Quand elle leva la tête vers moi, je dus réprimer un gloussement. Elle ressemblait à une grosse mouche avec ses lunettes « puissance industrielle »,

mais son inquiétude était sincère.

— Je croyais qu'on t'avait perdue, souffla-t-elle. On ne peut pas te perdre, tu es beaucoup trop précieuse.

— Je ressens la même chose pour toi, tu sais.

— OK. (Elle se recula en reniflant.) De quoi est-ce que tu as besoin ?

— Qu'est-ce qui te fait dire que j'ai besoin de quelque chose ?

Elle esquaissa une petite moue sceptique.

— Bon, d'accord. J'ai besoin que tu gardes un œil sur une gamine de douze ans qui vivait dans la rue parce qu'elle essaie d'échapper à une malédiction qui risque de la tuer bientôt si je ne m'en occupe pas.

Je croisai mentalement les doigts.

Au bout d'un petit moment, Pari hocha la tête.

— Je veux bien, à une condition.

— Pas de problème ! Laquelle ?

— Cette malédiction, elle n'est pas contagieuse, au moins ? Je galère déjà assez comme ça ; je n'ai pas besoin que la mort m'attende au tournant.

— Elle attend tout le monde au tournant, lui rappelai-je en la serrant de nouveau contre moi.

— Ce n'est pas faux.

— Ah, et j'aurais besoin que tu hackes l'ordinateur de Nick Parker, l'assistant du procureur – enfin, ses ordi, le personnel et le professionnel. Je veux savoir ce qu'il a sur moi.

— Naturellement.

— Je sens venir le chantage, tu comprends. Et puis, j'aimerais que tu contactes le médecin sexy, là. Tu sais ? Celui qui s'est fait radier parce qu'il prescrivait de l'oxycodone à ses patients pour le leur racheter ensuite.

— Euh, OK, mais il n'a plus accès à l'oxy.

— C'est gentil de t'inquiéter, mais ce n'est pas pour ça que je demande. Heather est malade, et je voudrais savoir ce qui lui arrive. Le plus tôt sera le mieux.

— OK, boss. Tu es sûre que tu ne veux pas aussi qu'on se glisse sous la couette cinq minutes ? Tu ne le regretteras pas.

— Je n'en doute pas. (Sa proposition m'aurait presque alléchée, surtout dans mon état d'abstinence forcée, mais j'avais une préférence pour les organes externes.) Tu n'es plus avec Tre ?

— Oh, si, on se voit toujours, mais il ne considère pas que je le trompe tant

que c'est avec d'autres femmes.

— Quel pervers !

— Tu as tout compris au personnage. Au fait, c'est qui, Heather ?

Une fois que j'eus expliqué à Heather que j'allais envoyer un médecin pour l'examiner pendant que moi-même je me penchais sur son histoire de malédiction, je la laissai aux – relativement – bons soins de Pari.

Elles étaient devenues copines à l'instant où Heather avait découvert que Pari possédait non seulement une Xbox mais une PlayStation en prime. Elles allaient s'éclater, toutes les deux.

Je fis un détour par le bureau avant d'aller interroger des collègues et amis d'Emery Adams, puis de me rendre sur les lieux où sa voiture avait été retrouvée. Cookie me mit au courant de ce qu'elle avait appris au cours de la matinée pendant qu'on déjeunait ensemble – mon troisième repas de la journée, et il n'était pas encore midi. J'avais une bonne excuse : les types en minivan étaient de retour, et je voulais qu'ils me suivent dans le restaurant, sur mon territoire.

Et puis, Reyes était là, ce qui revenait à les mener à l'abattoir si jamais ils tentaient la moindre offensive contre moi. Valerie nous apporta nos assiettes tandis que je lisais le rapport de Cookie sur Geoff Adams junior, le père d'Emery.

Quant à Cookie, elle avait beaucoup de mal à digérer l'histoire de Heather.

— Douze ans ? souffla-t-elle, le cœur brisé. Comment c'est possible ? Comment elle a fait pour survivre tout ce temps toute seule ?

— Je ne sais pas, ma puce, mais on va démêler tout ça. Il a eu une carrière éclectique, dis donc.

Elle hocha la tête.

— Elle est malade, en plus ?

— Oui. La pauvre... D'ailleurs j'aurais besoin que tu rassembles toutes les infos que tu trouveras sur Harbor House. Pari se charge d'infiltrer leur système informatique, mais je voudrais savoir comment cet endroit se présente à la communauté – et qui fait les présentations. Si neuf enfants y sont morts en l'espace de sept ans, je veux comprendre pourquoi il n'y a pas eu d'enquête.

— Bien sûr. Elle pourrait dormir à la maison, tu sais.

Je tournai une page du rapport.

— J’y ai pensé, mais tu as déjà de quoi t’occuper. Il n’y aurait personne pour garder un œil sur elle. Un champ de courses ? Sérieux ? Il a essayé de faire construire un champ de courses ?

— Ouais. Bizarrement, ça n’a pas marché. Tu ne manges pas ?

— Ah oui, tiens. (Je pris un *nacho* et me remis à lire.) Une salle de billard de luxe.

— Échec total.

— Une chaîne de restaurants.

— Échec.

— Ce type a investi des sommes pharamineuses dans toutes sortes de projets, qui se sont tous plantés avant même d’avoir décollé.

— Clairement, il n’a pas hérité du sens des affaires de son père.

Entre deux phrases du rapport, je levais la tête pour observer Reyes. Il était dans son bureau et parlait au téléphone depuis qu’on était arrivées en faisant les cent pas comme un fauve en cage. De temps en temps, son regard croisait le mien, et je baissais la tête en vitesse pour reprendre ma lecture.

Cookie avait rassemblé une tonne d’articles de presse au sujet de M. Adams. Il ne m’avait pas donné l’impression d’être aussi négligent, désorganisé et dépensier quand je l’avais rencontré. Il m’avait fait l’effet de quelqu’un d’intelligent.

— Je trouve étonnant que son père, qui avait du flair pour ce genre de choses, ait choisi d’investir dans tous ces plans foireux, l’un après l’autre.

— Pourquoi est-ce que je n’ai pas entendu parler de cette gamine aux infos ? s’entêta Cookie, obnubilée par l’histoire de Heather.

J’aurais dû amener la jeune fille avec moi pour qu’elles fassent connaissance.

Reyes finit par raccrocher, soutint mon regard pendant un long moment puis alla s’asseoir à son bureau, où il se mit à parcourir des documents. Ses gestes étaient nerveux, agités.

— Je reviens, dis-je à Cookie, qui voulait savoir où étaient les parents de Heather. Justement, puisque tu en parles, j’aimerais que tu enquêtes sur eux, pour voir ce qu’ils sont devenus.

Elle acquiesça, toujours un peu choquée, et je me faufilai entre les tables et les chaises pour gagner le bureau de Reyes.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Rien, répondit-il sans lever les yeux.

— Si, il y a quelque chose qui ne va pas. La chaleur qui émane de toi est pire qu'un feu de forêt. (Je refermai le poing sur mon pull, juste au-dessus de mon cœur.) C'est Pépin ?

— Non, tout va bien. J'ai un petit souci avec un de nos fournisseurs, c'est tout.

Il mentait. Je n'étais plus capable de le sentir – plus avec lui –, mais c'était évident qu'il mentait. Ma colère me prit à la gorge.

— Si c'est au sujet de Pépin, j'ai le droit de...

— Ce n'est pas Pépin, coupa-t-il d'une voix dangereusement basse.

Je serrai l'autre poing.

— J'ai l'impression de ne plus te connaître.

Il s'immobilisa et braqua sur moi un regard curieux.

— Tu ne me connais plus ? Ou tu n'as plus envie de me connaître ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien, laisse tomber. Il faut que j'aille en cuisine. Sammy a appelé.

Il contourna son bureau et sortit de la pièce. Il marqua un temps d'arrêt sur le seuil avant de disparaître. Quant à moi, je restai plantée là, frustrée et plus déboussolée que jamais. Que s'était-il passé entre Sleepy Hollow et Albuquerque ? Je ne cessais de me remémorer le mois qu'on avait passé là-bas. Quand on était partis, tout allait bien – très bien même, à part que je venais d'apprendre que Reyes avait été créé à parti d'un dieu maléfique. Et puis, je venais d'enfermer un démon dans une dimension infernale peuplée de pauvres âmes innocentes. Sans parler du fait que j'avais perdu une amie à Sleepy Hollow. Une très bonne amie.

Pourtant, sur le trajet du retour, j'avais senti Reyes rentrer dans sa coquille. Plus le temps passait, plus je m'inquiétais pour notre avenir.

Chapitre 14

C'est toujours au moment où on a tout bien organisé comme des canetons sagement alignés que quelqu'un nous apprend la recette du canard à l'orange et qu'on commence à se dire qu'on pourrait peut-être se passer d'un ou deux de ces canetons.

Même Internet

Je retournai à notre table et me rendis compte qu'il y en avait deux. Deux groupes de types qui me suivaient, je veux dire. J'eus la très nette impression qu'ils ne travaillaient pas ensemble, pourtant ils semblaient poursuivre le même objectif : me coller au train et noter le moindre de mes gestes.

L'une des équipes savait ce qu'elle faisait. L'autre pas vraiment. C'étaient les mecs en minivan. Je les avais repérés la veille, en revanche j'ignorais depuis combien de temps les autres étaient à mes trousses. Ils ne venaient pas du Vatican, c'était évident. Ça faisait un moment que je n'avais pas vu l'agent du Vatican. Il avait peut-être été remplacé, mais j'en doutais.

Non, ces types avaient d'autres idées en tête, mais j'en avais franchement marre qu'on me suive partout. Et qu'on me mesure comme ça. En passant à côté de la Team Minivan, j'entendis un grésillement de fréquence radio en provenance de la braguette d'un des mecs.

Il avait soit de sérieux problèmes de vessie, soit un détecteur de champ électromagnétique sur les genoux. Je ne m'étais encore jamais fait électromagnétiser – pas en public, en tout cas. Je n'arrivais pas à décider si je devais me sentir flattée ou insultée.

Je m'arrêtai à leur hauteur et les toisai longuement. Il y avait trois hommes et un fantôme. Les types devaient avoir mon âge, c'est-à-dire assez vieux pour se montrer prudents mais trop jeunes pour en avoir envie. C'étaient de vrais geeks à l'ancienne. L'un d'entre eux portait même un protecteur de poche pour ne pas salir sa chemise. Je croyais que ces trucs avaient disparu de la circulation dans les années 1980.

Les deux autres avaient les cheveux bruns et se ressemblaient comme deux frères. Ils avaient une bonne bouille rondouillette – le genre de type qui mettait les parents à l’aise quand il venait sonner à la porte d’une fille mais qui servait en fait de diversion pendant que, au bout de la rue, le mauvais garçon en blouson de cuir noir l’attendait pour l’emmener faire un tour sur sa moto. Enfin, d’après mon expérience, en tout cas.

Celui qui portait le protecteur de poche était le chauffeur du minivan. Il avait les cheveux châtain clair, un peu trop longs, et une dentition chevaline. Je l’aurais bien surnommé PP s’il n’y avait pas déjà un caniche du même nom.

Je restai plantée à côté de leur table pendant plus d’une minute dans l’espoir qu’ils finissent par lever les yeux vers moi. J’absorbais la panique qui leur fouettait le sang. Clairement, ils ne s’attendaient pas à ce que j’entre en contact.

Enfin, d’un même mouvement, ils me regardèrent, bouche bée, et je me demandai si c’était de la terreur ou de l’admiration que je voyais sur leur visage.

— Vous m’électromagnétisez, là ? lançai-je.

Sous la table, le détecteur s’emballait furieusement, et Protecteur de Poche tentait vainement de l’éteindre. Ou alors il se tripotait. Dans un cas comme dans l’autre, c’était inadmissible.

— Tristan, arrête ! souffla l’un des deux frères en secouant la tête.

Tristan – je préférais Protecteur de Poche, mais tant pis – abandonna la partie et me montra l’appareil qui mesurait les champs électromagnétiques. Les chasseurs de fantômes s’en servaient souvent pour détecter les spectres parce qu’ils croyaient que ces derniers émettaient une fréquence particulière. Après avoir bidouillé l’engin pendant encore une minute, il parvint enfin à l’éteindre. Il eut au moins la décence de prendre un air penaud.

— Qu’est-ce que vous faites ici ? demandai-je, même si je craignais fort de connaître la réponse.

— Il y a une vidéo qui circule, commença Tristan.

Il dut remarquer mon expression parce qu’il n’en dit pas davantage.

— Ah. Ouais, c’est fou ce qu’on peut faire comme trucages, de nos jours.

— On connaît le type qui l’a mise en ligne, intervint l’un des deux frères.

— Et vous êtes qui, exactement ?

Il se leva d’un bond, aussitôt imité par les deux autres.

— Je m'appelle Isaac. Lui, c'est mon frère, Iago, et notre chef bien-aimé sans peur et sans reproches, c'est Tristan.

Je m'abstins de serrer les mains qu'ils me tendaient. Ils échangèrent un regard mal à l'aise avant de se rasseoir.

— Je vous en prie, dit Isaac en désignant la chaise libre.

Cookie haussa les épaules quand je lui jetai un coup d'œil. Je lui fis signe que je n'en aurais pas pour longtemps.

— Alors, comme ça, vous connaissez le type qui a mis cette vidéo en ligne ?

Tristan hocha la tête.

— Il était là, il a tout vu. Il nous a dit que, depuis, il est obsédé par les phénomènes paranormaux de ce genre.

Je commençais à comprendre ce que ça faisait d'être une rock star. Ils me contemplaient avec une sorte de fascination respectueuse.

— C'est aussi lui qui vous a dit où me trouver ?

— Non, répondit Iago. (Il paraissait plus discret que son frère.) Il refuse d'en parler à qui que ce soit. Il prétend garder un œil sur vous et avoir assez de matériau pour faire un documentaire bientôt.

Fils de pute !

— Vous pensez qu'il en est capable ?

J'étais outrée.

— Je ne sais pas, mais en tout cas il va essayer, dit Tristan.

— S'il voulait que mon existence reste un secret jusqu'à ce qu'il sorte son super documentaire, là, pourquoi avoir publié cette vidéo ?

— À mon avis, il ne s'attendait pas à ce qu'on vous reconnaisse.

Iago hocha la tête.

— Il voulait créer le buzz en amont de son reportage. Il est super remonté qu'on vous ait identifiée.

Ma rage grimpait comme le mercure d'un thermomètre chaque fois qu'ils ouvraient la bouche.

— Vous connaissez le nom du salaud que je vais devoir tuer ?

Ils me dévisagèrent, complètement crédules.

Tristan fut le premier à se ressaisir.

— Seulement son alias. Il se fait appeler SpectorySam.

Fils de pute ! Puissance deux ! C'était lui qui avait envoyé un mail à Amber sous prétexte de vouloir m'interviewer, sauf qu'il en savait déjà

beaucoup trop sur moi, y compris où me trouver. Non. S'il avait contacté Amber, c'était dans l'espoir de glaner des infos supplémentaires. Il essayait sans doute de la manipuler pour qu'elle lui révèle des détails sans même s'en rendre compte. J'allais devoir y mettre un frein, et vite. Il chercherait peut-être à la rencontrer en personne.

— Donc, si j'ai bien compris, vous êtes là pour vous faire du fric sur mon dos, vous aussi ?

Ils ouvrirent de grands yeux tout ronds. C'en était presque comique.

— Non ! protesta Isaac. On ne ferait jamais ça.

Tristan se pencha vers moi, soucieux de m'expliquer.

— On se considère plutôt comme des explorateurs urbains. On observe, mais on ne change rien. On ne voudrait surtout pas risquer d'affecter l'avenir.

— Je ne comprends pas bien. Qu'est-ce qui vous motive ?

Tristan rit doucement.

— Une curiosité dévorante.

— La plupart des gens sont des chasseurs, pas des explorateurs comme nous, intervint Iago. (Il jeta un bref coup d'œil en direction des autres espions que j'avais remarqués.) Ils cherchent uniquement la gloire et la fortune.

— Surtout la gloire, corrigea Tristan. Il y a peu de chances de faire fortune dans ce domaine, à moins de tenir un sujet vraiment exceptionnel.

Aussitôt il baissa la tête, gêné d'avoir proféré une énormité pareille. Je sentis sa honte le brûler de l'intérieur.

— Écoutez, qu'est-ce qui vous fait croire que cette vidéo n'est pas une blague ? Parce que je peux vous garantir que ce type raconte n'importe quoi.

— Vous émettez un champ électromagnétique, déclara Tristan.

J'écartai ça d'un éclat de rire.

— Comme tout le monde, non ?

Ils secouèrent la tête d'un même élan, comme s'ils avaient répété leur chorégraphie à l'avance.

— Oh.

— Ne vous en faites pas, on ne dira rien.

— Euh... merci, mais il faut arrêter de me suivre partout, maintenant.

— On ne vous...

Je les fusillai de mon regard le plus sévère. Ils firent une petite moue déçue mais acquiescèrent malgré tout.

— Soyez prudente, quand même, reprit Tristan. Les autres ne sont pas des

pros comme nous.

Il était trop mignon. Je n'eus pas le cœur de lui dire qu'un fantôme l'avait pris en filature. Depuis le début de notre conversation, le défunt – vêtu d'une camisole de force, carrément – se tenait juste derrière Tristan et le toisait d'un air furieux. Cependant, puisqu'il ne disait rien, je décidai de ne pas faire le premier pas.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je sais me défendre.

— Oui, on sait. On a vu la vidéo.

Il était temps de faire mes adieux. Reyes regardait régulièrement dans notre direction depuis les cuisines, alors je leur souhaitai bonne chance et décidai de passer voir la seconde équipe pendant que j'y étais.

Malheureusement ils n'eurent pas le bon sens de se méfier quand je m'approchai de leur table. Ils me firent une tout autre impression que la Team Minivan. Ils étaient calmes et élégants, vêtus de coûteux costumes et équipés de gadgets qui l'étaient encore plus.

Je m'arrêtai à leur hauteur et les examinai un instant. Ils manquaient cruellement de caractère et d'enthousiasme.

Tristan et les deux frères se passionnaient pour ce qu'ils faisaient.

Ces quatre types, en revanche, étaient des privilégiés, motivés par l'appât du gain. Je devinais dans leur regard l'excitation de la chasse. Ils tenaient tellement à me coincer en position compromettante qu'ils en avaient le goût sur la langue. Que comptaient-ils faire ensuite ? Vendre leur histoire à la chaîne d'info locale ? Qui voudrait leur acheter un truc pareil ? Un truc qui risquait de les faire passer pour des andouilles ?

Ils ne furent pas surpris du tout de me voir approcher. Moi, en revanche, je l'étais de plus en plus.

— C'est toi, SpectorySam, dis-je à celui qui était assis le plus près de moi.

Il avait gardé la tête basse pour dissimuler son visage mais finit par me regarder. J'en restai bouche bée. Tout s'expliquait.

— Espèce d'enflure ! soufflai-je.

Un de ses coéquipiers dégaina une petite caméra et commença à filmer notre échange. Je plissai les yeux, et il s'empressa de reposer l'appareil, mais je n'étais pas dupe. Il avait déjà appuyé sur le bouton et orienté l'objectif vers moi.

— Enflure ? répéta Sam.

Son accent français était aussi prononcé que dans mon souvenir. Je me

demandai s'ils étaient tous français. Je ne reconnaissais que Sam, sauf que, à l'époque, tout le monde l'appelait Samuel.

— Ce n'est pas très gentil, ça, ajouta-t-il.

Ma colère s'embrasa si vite que Reyes sortit des cuisines. Je le vis approcher du coin de l'œil. Il s'essuyait les mains sur un torchon, l'air nonchalant, mais en réalité il était sur ses gardes, tendu comme un arc, prêt à bondir si la situation l'exigeait.

Je m'efforçai de me calmer, puis dirigeai sur Samuel mon regard le plus furieux.

— C'est toi qui as filmé cette vidéo.

Pendant ma mission au sein du Corps de la Paix, il m'était souvent arrivé de croiser des équipes venues d'autres pays, ou même des particuliers qui venaient dans la région une fois par an pour apporter leur aide. Samuel faisait partie d'une mission française. Je me souvenais de l'avoir entendu dire que c'étaient ses parents qui l'avaient poussé à s'engager. Il était bavard et ne se gênait pas pour raconter toutes sortes de choses quand j'étais dans les parages parce qu'il pensait que je ne comprenais rien.

— Oui, c'est moi, répondit-il fièrement.

— Pourquoi ? D'ailleurs, pourquoi tu me suivais, ce soir-là ?

— Tu étais... Comment dire ? (Il souleva sa serviette et s'essuya les coins de la bouche.) Unique. Dès que je t'ai vue, j'ai su que tu étais différente.

— Je ne suis qu'une fille parmi tant d'autres, Samuel. Je te l'ai déjà dit à l'époque et je te le répète maintenant.

— Et moi, je ne te crois pas, *ma belle*¹. Je t'ai suivie à plus d'une reprise. Je t'ai vue parler à des êtres invisibles. Je t'ai vue tomber à genoux quand ils s'approchaient de toi.

— Je parlais toute seule, c'est tout. C'est un truc que les fous font souvent, c'est bien connu.

— Tu parlais à des apparitions, à ceux qui sont morts mais qui errent sur cette terre. Et quand ils s'approchent de toi, c'est comme une sorte d'extase.

— Apparemment je ne suis pas la seule folle dans cette pièce.

— Je l'ai filmé, ça aussi. Je t'ai filmée en train de parler au vide, puis tu as dit aux... (Il se pencha vers son ami pour lui demander quelque chose, sans doute un mot qui lui manquait.) ... aux aïeux de la tribu... (Il voulait parler des vieux sages du village, et je voyais très bien où il voulait en venir.) Tu leur as dit où était le corps de la vieille dame. Tu as prétendu que tu l'avais

trouvé par hasard, mais tu es une menteuse, Charlotte.

— Ou alors c'est toi qui es mauvais perdant.

Il se mordit la lèvre. C'était son tour de savoir où je voulais en venir.

— Tu as essayé de m'embrasser une fois, je t'ai dit non. Tu as insisté lourdement, alors je t'ai collé une grosse baffe. Je crois que tu es tout bêtement un peu rancunier.

— Tu te surestimes, comme tous les Américains.

Ça n'allait pas être simple de lui tirer les vers du nez. Je m'assis donc sur la banquette à côté de lui pour qu'on soit à la même hauteur. Son pote et lui durent se tasser un peu pour me faire de la place.

— Bon. C'est quoi, ton but, Sam ? Qu'est-ce que tu espères obtenir, exactement ?

Il haussa les épaules.

— J'ai décidé de faire un film – un documentaire. Tu vas me rapporter gros.

— Tu crois vraiment... ?

— Oui, affirma-t-il sur un ton acéré.

S'il n'était pas plus prudent, il risquait de se trancher la gorge avec.

— Tu ne m'as pas laissée finir. Je voulais te demander si tu croyais vraiment vivre assez longtemps pour sortir ton documentaire ?

Les trois autres se raidirent et regardèrent leur camarade avec une légère inquiétude.

— Tout ce qu'on veut, c'est une interview. Après on s'en va.

— Je ne pense pas, non.

— On sait qui tu es, insista Samuel.

Il y avait des moments où son accent était presque incompréhensible, mais pas à ce moment-là. Je le comprenais avec une clarté limpide.

— On sait *ce que* tu es.

C'était une menace. Je leur accordais une interview ou alors... Ou alors quoi, d'ailleurs ? Qu'est-ce qu'ils comptaient me faire ? Me jeter en prison chez les chasseurs de fantômes ?

Malgré tout, c'était une menace, et ça ne me faisait pas plaisir. Et puis, il ne s'agissait pas que de moi. Il avait parlé à Amber, l'avait manipulée pour lui soutirer des informations.

Malgré la colère qui courait dans mes veines et me fouettait le sang, je lui souris. Je posai les coudes sur la table, mains jointes, et inclinai la tête pour

poser la joue dessus. Alors, de ma voix la plus douce, je dis :

— Si tu savais qui je suis, tu ne te donnerais pas la peine de baragouiner en anglais.

Enfin son sourire vacilla. Un peu.

Je me penchai vers lui avant de lui donner le coup de grâce.

— Si tu savais *ce que* je suis, tu n’oserais pas me parler du tout.

Alors je posai mes lèvres sur les siennes. Je ne sus pas tout de suite pourquoi, puis je compris. J’étais en train de lui montrer ce que j’étais, ce dont j’étais vraiment capable.

Il était paralysé tandis que je déversais dans son esprit toutes sortes d’images – des choses que j’avais vues, que j’avais faites, ainsi que ce que je lui ferais s’il me donnait une bonne raison.

Je lui en montrai juste assez pour susciter en lui une saine terreur. Je sentis son corps perdre toute énergie, toute vie, au fur et à mesure qu’il absorbait les atrocités injectées directement dans son cerveau, incapable de fermer les yeux pour les bloquer. Puis je le sentis perdre le contrôle de ses muscles, mais il resta arc-bouté contre moi, incapable de bouger. Soudain j’entendis un murmure tout proche et pourtant très lointain.

— Dutch, disait le murmure tout doucement, tranquillement. Tu vas le tuer.

Je sentis qu’on me saisissait le visage et qu’on me détournait de Samuel. Alors ce furent d’autres lèvres qui rencontrèrent les miennes – des lèvres brûlantes, sensuelles.

Ce baiser reproduisit ce que je venais de faire à Samuel : il me vola mon énergie. Il aspirait ma volonté, mais je luttais de toutes mes forces. Je montrai des images à l’intrus – des choses que j’avais vues, que j’avais faites, ainsi que ce que je lui ferais s’il me donnait une bonne raison. Sauf que ce n’était plus morbide ni terrifiant. C’était une représentation visuelle de tout ce que je ressentais pour lui. Mon mari. Mon homme si sombre et mystérieux.

Il approfondit son baiser, glissa les doigts dans mes cheveux et souffla son feu dans ma bouche tandis que sa langue se frayait un chemin entre mes dents. Il but jusqu’à plus soif. Ma passion écrasait toute pensée cohérente. Une onde de chaleur se lova dans mon ventre alors que les flammes de Reyes m’enveloppaient, me happaient. Il posa un genou sur la banquette, referma la main autour de ma gorge et se plaqua contre moi.

Alors il prit le contrôle. Il lança vers moi ses pensées, son énergie

longtemps contenue, en un flot profond et sensuel qui me laissa pantelante et trempée. J'écartai les cuisses par réflexe, impatiente. Il parcourait mon corps au rythme de mon sang, tel un courant électrique, et je m'approchais peu à peu d'un orgasme brûlant.

Puis je me rendis compte qu'on avait quitté le restaurant.

On avait quitté la ville.

On avait quitté la Terre.

Des systèmes solaires fusaient tout près de nous. Des créatures venues d'autres dimensions nageaient autour de nous. Des soleils se percutaient et explosaient en myriades d'éclats de lumière.

J'agrippai la table avec tant de force que mes ongles se brisèrent. Le plaisir de cette douleur me ramena au présent. Reyes était penché sur moi, hors d'haleine. Il se redressa. Son visage reflétait la surprise qui m'avait ébranlée jusqu'à la moelle.

Puis je me rappelai où nous étions. Je me retournai vers Samuel. Il avait posé les avant-bras sur la table devant lui, les mains jointes, comme pour s'ancrer, se stabiliser. Sauf qu'il tremblait comme une feuille. Un mélange de sueur et de larmes dégoulinait le long de ses joues.

Je me relevai tant bien que mal, et Reyes me soutint, même s'il vacillait autant que moi. Alors je pris le temps de décocher un regard assassin à chacun des quatre hommes afin de m'assurer qu'ils comprennent le message.

Puis, sans me soucier de ma culotte mouillée, je me penchai sur Samuel pour être sûre qu'il m'entende et murmurai tout doucement :

— Si jamais tu essaies de contacter, par quelque moyen que ce soit, Amber Kowalski ou Quentin Rutherford, je ferai en sorte que ton cœur cesse de battre. (J'approchai ma bouche de son oreille.) Puis je te l'arracherai et te l'enfoncerai dans la gorge.

Je me redressai et faillis perdre l'équilibre. Reyes me rattrapa, mais son regard s'attarda sur la braguette de Samuel. Visiblement il s'était fait pipi dessus. Je connaissais un peu le problème.

Cookie se précipita vers nous, et ils m'emmenèrent vers les cuisines. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir si Tristan et sa bande avaient remarqué notre échange. Leurs yeux exorbités suggéraient qu'ils n'en avaient pas perdu une miette – pas plus que toutes les femmes présentes dans le restaurant. Leurs expressions ahuries et envieuses, ainsi que le profond silence qui s'était abattu sur la salle, suggéraient que j'avais poussé le

bouchon un peu loin.

Reyes m'appuya contre un plan de travail tandis que Cookie me passait un verre d'eau, mais personne ne dit rien. J'étais en état de choc. Cookie ne savait pas quoi penser de tout ça. Quant à Reyes... Comment aurais-je pu le savoir ? Que devait-il penser de moi, à présent ? Je possédais le pouvoir de donner le baiser de la mort. Carrément. Que serait-il arrivé s'il ne m'avait pas arrêtée à temps ? Aurais-je tué Samuel ? Volontairement ?

— Eh bien, lança une voix sur ma gauche. C'était tendu, dis donc.

Je me tournai vers Ange, mon enquêteur de treize ans. Enfin, il avait treize ans quand il était mort.

— Je croyais que tu étais en mission, dis-je.

Je jetai un coup d'œil à Reyes pour m'assurer qu'il n'avait pas d'objection à ce qu'Ange ait abandonné son poste, mais son attention était accaparée par Valerie, qui venait de lui signaler une pénurie de chips de maïs.

— Oui, oui. Ne t'inquiète pas, tout se passe très bien. N'empêche, c'était super chaud, quand même. J'ai failli jouir, et pourtant je suis mort.

Je lui jetai un regard agacé. Ce n'était vraiment pas le moment.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il leva les deux mains.

— Je passais faire mon rapport au patron, c'est tout.

— Pourquoi ? repris-je d'une voix plus douce. Qui est-ce que tu surveilles ?

Il se pencha vers moi, si près que je voyais le duvet sur ses joues.

— Si je te le disais, je serais obligé de te tuer, et comme tu es un dieu, tout ça... Bref, tu vois le problème, *belleza*.

Encore raté.

[1](#). En français dans le texte. (NdT.)

Chapitre 15

Ça me manque, de raccrocher le téléphone en claquant le combiné. Appuyer rageusement sur une touche « fin d'appel », ça n'est quand même pas comparable.

Même Internet

Je passai le plus clair de l'après-midi à interroger les collègues et amis d'Emery Adams. Ils ne tarissaient pas d'éloges. Emery était sérieuse, assidue, professionnelle, intelligente et généreuse. Elle faisait attention aux plus fragiles et refusait de se laisser impressionner par les médecins de l'hôpital.

D'après ce que j'avais entendu, Emery était la femme la plus unanimement appréciée de l'histoire de l'humanité. Mais alors, qui avait bien pu vouloir la tuer ? Soit quelqu'un la détestait, soit son meurtre était un acte de violence gratuite. C'était la fille la plus exemplaire que je connaisse, à part peut-être Cookie Kowalski.

Sauf que personne n'était apprécié de tous. Statistiquement, c'était impossible. En plus, Emery était agent administratif dans un hôpital, or c'était un métier où il fallait parfois prendre des décisions difficiles. Elle n'avait pas dû s'y faire que des amis, mais au point de se faire tuer ?

Plus je discutais avec les gens qui la connaissaient, plus j'avais l'impression qu'elle avait été la victime du hasard. Avait-elle été sauvagement attaquée sans raison particulière ?

Je finis par laisser tomber et me rendis sur les lieux du crime. Emery vivait au pied des monts Sandia, pourtant Lyle Fiske avait retrouvé sa voiture à plusieurs kilomètres de là, dans une pâture en friches non loin de la route 313 entre Albuquerque et Bernalillo.

Le terrain appartenait à des particuliers, mais ces derniers étaient en croisière le jour où Emery avait été tuée. Ils y étaient toujours, d'ailleurs, comme le confirmait leur statut Facebook, où on voyait une collection de plages sud-américaines.

Ça n'arrangeait pas l'affaire de Lyle Fiske, l'homme dont je tentais de prouver l'innocence, qu'il ait déniché la voiture dans cette zone rurale, même s'il avait expliqué à plusieurs reprises qu'Emery lui avait fait installer une appli de localisation sur son téléphone.

Cookie m'appela alors que j'étais dans les embouteillages de l'I-25. Ça n'avancait pas beaucoup, je risquais d'y passer un moment. Heureusement j'avais déniché des Curly à l'arrière de Misery. Je préférais ne pas savoir depuis combien de temps ils étaient là.

— Salut, Cook, lançai-je, la bouche pleine.

— Salut, toi. Tu te sens mieux ?

— Tu veux dire, mieux que quand j'ai failli administrer le baiser de la mort à un pauvre type ? Vachement mieux !

— Je suis désolée, ma puce.

— Il faut vraiment que j'apprenne à contrôler mes pouvoirs, sauf que je ne suis même pas sûre de savoir en quoi ils consistent. C'est bien beau d'être un dieu venu d'une autre dimension, mais les règles qui s'appliquent ici ne sont pas les mêmes, de toute façon. Ici, je suis la Faucheuse. Qui a eu l'idée complètement loufoque de me donner ce genre de pouvoirs, à moi ?

Cookie éclata de rire, mais j'eus l'impression qu'elle était secrètement d'accord avec moi.

— Bon, et sinon, pourquoi tu m'appelles, belette ?

— Ça ne va pas te plaire.

— Ça ne me plaît jamais.

— Un reporter de la chaîne KOAT veut faire un reportage sur toi.

— Quoi ? Un vrai ?

— Attends, c'est peut-être KRQE. Je suis nulle en acronymes.

— Mais il est accrédité et tout ?

— Non, attends, il y en a une autre... Ah non, merde, je pensais à KOB, trois lettres seulement. Je suis presque sûre qu'il y en avait quatre.

— D'accord, mais...

— Et puis, il y a KASA, aussi.

— Allô, Cook ? Ici la Terre ! lançai-je pour la ramener à la réalité. Ce reporter, là, c'en est un vrai ?

— On dirait bien. Il a laissé trois messages.

— Ah. S'il a laissé trois messages, alors... Et il voudrait m'interviewer, ce brave homme. C'est à cause de mon job de Faucheuse ?

— Non.

— C'est parce que je suis un dieu venu d'une autre dimension ?

— Non.

— Je sais ! C'est parce que j'ai contribué à classer tellement d'affaires pour la police d'Albuquerque qu'ils veulent me donner une médaille et une année entière de produit nettoyant pour four ?

— Non, c'est à propos de la vidéo.

J'entendis le « je te l'avais bien dit » qu'elle se retint d'articuler. Ou alors c'était ma conscience qui se sentait coupable d'avoir ri de cette vidéo au lieu de la prendre au sérieux.

— Cette vieillerie ? J'avais à peine vingt-deux ans.

— Je lui ai répondu que tu n'étais pas disponible pour le moment.

— La classe ! On va avoir l'air de plus en plus importantes, Cook. De vraies célébrités. Bientôt on aura le droit de choisir notre table au *Macaroni Grill*.

— Tu crois ? fit-elle, intriguée. J'adore le *Macaroni Grill*.

— Tout le monde adore le *Macaroni Grill* !

— Ah, et sinon, tu te souviens de la boulangerie de la photo flippante ? Dans les années 1930, elle était tenue par une certaine Mae Dyson – Mae L. Dyson, pour être plus précise. Ça te dit quelque chose ?

— Rien du tout.

— OK, je continue à creuser.

— Merci. Je suis sur les lieux d'un crime violent.

— Où ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Non, non. Rien du tout. Je suis venue voir l'endroit où on a retrouvé la voiture d'Emery Adams.

— Ah bon ! soupira Cookie, soulagée.

C'était un lieu d'une beauté sauvage, avec des arbustes tout tordus et de hautes graminées. J'aperçus le cordon de police et me dirigeai dans cette direction en négociant les creux et les bosses du terrain. Heureusement que Misery était taillée pour ça.

— C'est super beau, par ici.

— Oui, je sais ! Mon père allait souvent chasser dans le coin avant que les banlieues d'Albuquerque s'étendent partout. Au fait, qu'est-ce que tu as appris au sujet de Mlle Adams ?

— Aussi brillante et impeccable que ma vaisselle quand c'est Reyes qui la

fait.

— Ça ne m'étonne pas. Je ne trouve rien sur elle. Elle n'a jamais porté plainte, jamais signalé le moindre problème au travail, jamais fait la moindre démarche de ce genre quand elle était à la fac. Elle n'a jamais séché une heure de cours et a toujours eu des notes impressionnantes. C'en est limite flippant.

— Et pourtant, d'après son grand-père, elle n'a pas eu un père modèle. Il l'aimait, c'est évident, mais il avait de sacrés problèmes, sans parler de son sens des affaires pourri. Ça a coûté pas mal d'argent à M. Adams senior, et ça a détruit le mariage de Junior.

J'avais encore du mal à me faire à cette idée. Quand je l'avais rencontré, il m'avait paru si normal. Certes, c'était un homme qui vivait en permanence au-dessus de ses moyens, mais... Y avait-il un autre problème, plus grave que ça ? Un mauvais investissement, je pouvais comprendre, mais un entêtement pareil, prolongé sur des décennies... Il devait y avoir quelque chose de plus profond, mais j'ignorais quoi.

— Si Emery a été élevée par un parent irresponsable, ça explique sûrement pourquoi elle éprouvait le besoin de donner une image aussi parfaite.

— Je me disais exactement la même chose. Elle compensait à l'excès.

— Ça m'est arrivé, une fois, déclara Cookie. Tu vois la grosse trace sur le mur de l'*Olive Garden* ?

— Non ! m'écriai-je, outrée.

— Et si.

— Je ne te connais pas du tout, en fait.

— Oh ! Je me suis renseignée au sujet de *Harbor House*, aussi, poursuivit-elle sans se formaliser. Heather a raison, Charley. Neuf enfants sont morts au cours des sept dernières années, mais les décès n'ont pas tous eu lieu au foyer, et les causes n'ont rien à voir les unes avec les autres. Apparemment, il n'y a rien de suspect, même si le chiffre en soi semble indiquer le contraire.

— Je suis d'accord. Continue ton enquête, je reviens dès que j'ai fini. Ça ne devrait pas me prendre plus de vingt minutes.

— Ça marche. Fais attention à toi.

— Attention est mon deuxième prénom.

J'ouvris la portière de Misery et posai le pied sur le sol desséché. Tout autour de moi, des arbres aux troncs noueux et aux branches nues se dressaient, menaçants et majestueux. Plusieurs véhicules étaient passés par là.

De nombreuses traces de pneus creusaient la terre dure. J'en conclus donc qu'il avait dû pleuvoir le soir où on avait retrouvé la voiture d'Emery.

Je parcourus lentement le périmètre sans bien savoir ce que je cherchais, jusqu'à ce que j'arrive au bord d'une ravine à une centaine de mètres de là. Il y avait d'autres traces de pneus, différentes des précédentes. Elles étaient profondes, comme si le véhicule en question s'était enfoncé. Il avait dû rester là un moment avant de repartir, et les roues avaient patiné avant de trouver prise.

Il s'agissait peut-être seulement de types venus s'amuser en 4x4, mais ce n'était pas franchement l'endroit idéal pour ça.

Étaient-ce les traces du véhicule qui avait emporté le cadavre d'Emery ? Si c'était le cas, pourquoi l'avoir tuée là et laissé sa voiture ensanglantée bien en évidence ? Le meurtre avait sûrement eu lieu ailleurs, puis sa voiture avait été abandonnée à un endroit et sa dépouille à un autre.

Dans le doute, j'envoyai un message à Parker pour lui dire d'examiner ces traces de pneus, si ce n'était pas déjà fait.

Sur le chemin du retour, je reçus un coup de fil de la part d'un autre collègue d'Emery. D'après ce que j'avais compris, c'était aussi son meilleur ami. Ils déjeunaient souvent ensemble, et je me demandais ce que Lyle Fiske pensait de cette relation. Jusqu'à ce que j'entende sa voix.

— Vous êtes gay, déclarai-je.

— Comme un papillon par un jour de printemps, confirma-t-il.

J'eus l'impression que, d'habitude, il servait cette réplique avec un bel enthousiasme et peut-être même un éclat de rire, mais ce jour-là il manquait cruellement d'énergie.

— Et poète, en plus, ajoutai-je tristement.

L'orientation sexuelle de Diageo expliquait certainement pourquoi Lyle ne prenait pas ombrage de son amitié avec Emery.

— J'essaie.

— Je suis désolée de vous déranger, mais il y a déjà plusieurs personnes qui m'ont dit qu'Emery leur avait paru contrariée au cours des deux semaines précédant sa... disparition.

J'avais failli dire « sa mort », mais j'avais l'impression que quelqu'un comme Diageo n'accepterait pas ce fait sans preuve matérielle.

— C'est vrai. Elle n'était pas dans son assiette, mais elle refusait de me

dire pourquoi. Tout ce que je sais, c'est que ça avait quelque chose à voir avec son père.

— Vous en êtes sûr ?

— Les rares occasions où elle se montrait contrariée, c'était à quatre-vingt-dix-neuf pour cent à cause de son père. Sauf que, cette fois, c'était différent. Elle n'était pas en colère contre lui – ou contre qui que ce soit d'autre, d'ailleurs. Elle était blessée – profondément blessée. Je ne l'avais jamais vue dans cet état-là.

— Blessée, vous dites ? Pas inquiète ou effrayée ?

— Non, pas que je sache. Elle me racontait tout, d'habitude, mais pas cette fois. Elle essayait de faire bonne figure, mais je voyais bien que ça n'allait pas.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de ce qui n'allait pas ?

— Non. Je préfère ne pas faire de suppositions à la con.

— J'apprécie votre franchise. Vous avez mon numéro, alors n'hésitez pas à me rappeler si quelque chose vous revient.

— Bien sûr. Je tiens autant que vous à ce qu'on coince ce salaud, peut-être même plus.

— Vous voulez parler de Lyle ? Le petit ami d'Emery ?

Il rit doucement.

— Lyle Fiske est incapable de la moindre violence. Croyez-moi, je l'ai longuement observé – à distance, naturellement. Je sais reconnaître la bonté et je peux vous assurer que ce garçon est une crème.

— Je suis bien contente que vous soyez du même avis.

— Je pensais vraiment que, cette fois, c'était le bon.

— Comment ça ? Vous étiez amoureux de Lyle ?

— Mais non, ma biche ! Je parle d'Emery. Elle tenait vraiment beaucoup à lui. À un moment, je me suis même demandé si elle n'était pas enceinte.

Mon cœur fit un bond.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Une fois, pendant le déjeuner, elle a failli tomber dans les pommes. J'ai dû porter son sac et l'aider à retourner jusqu'à sa voiture, où elle m'a promis d'attendre que Lyle vienne la chercher pour la reconduire chez elle. En sortant ses clés de son sac, j'ai remarqué qu'elle avait une boîte de fer comprimés, comme ce que prennent les femmes enceintes. Enfin, je crois.

— Ça dépend, dis-je en réfléchissant. (À ma connaissance, Emery n'était

pas enceinte au moment de sa mort.) Merci beaucoup, Diageo.

— Il n’y a pas de quoi, ma biche. Je vous rappelle si jamais d’autres détails me reviennent.

J’entrai dans le bureau de Nick Parker comme une furie, bien décidée à obtenir quelques réponses de sa part. Premièrement : pourquoi m’avait-il caché des informations pertinentes – c’est-à-dire le crime dont Fiske avait été jugé coupable par le passé ? Et deuxièmement : pourquoi se sentait-il aussi concerné par cette histoire ?

La première question était facile, et j’avais plus ou moins deviné que, si Parker ne m’avait pas tout dit, c’était pour s’assurer que j’accepte l’enquête. C’était surtout la seconde qui m’intéressait.

— Je vous demande pardon ! lança la réceptionniste alors que je passais devant elle en coup de vent pour pousser brusquement la porte.

J’avais toujours voulu faire ça, comme dans les films.

— J’exige des réponses, dis-je à Parker.

Sauf que ce n’était pas lui qui se tenait devant moi. C’était un homme âgé vêtu d’un luxueux costume, debout devant une femme à genoux.

— Oh, pardon ! Je suis sincèrement désolée, bredouillai-je en reculant.

La femme se retourna vers moi. Elle avait un mètre-ruban à la main et des épingles entre les lèvres, sans doute pour apporter quelques retouches au luxueux costume en question.

— Très élégant, dis-je avant de refermer la porte, bien décidée à tenter ma chance dans le bureau voisin.

— Vous devez prendre rendez-vous, objecta la réceptionniste en me courant après.

Je poussai la porte suivante. C’était un placard à balais.

— J’appelle la sécurité, déclara-t-elle au moment où je trouvais le bon bureau.

J’aurais peut-être dû commencer par lire les plaques avec les noms des occupants.

J’ouvris la porte d’un geste brusque, et le battant alla claquer contre une étagère. Je me retins de tressaillir, carrai les épaules et pointai le menton en avant.

— J’exige des réponses, lançai-je pour la deuxième et dernière fois.

Du moins je l’espérais.

Parker se tenait dos à moi et regardait par la fenêtre d'un bureau beaucoup plus modeste que je n'aurais imaginé.

Sans même se retourner pour voir qui débarquait ainsi, il leva l'index droit pour me faire taire.

— Je suis désolée, monsieur Parker, souffla la réceptionniste, pile comme dans les films.

Il leva l'index gauche pour la faire taire, elle aussi.

Je gloussai.

— Si vous vouliez nous faire un doigt d'honneur, ce n'est pas le bon, Parker.

La secrétaire me fusilla du regard.

— Désolée. J'avais tellement envie de faire comme dans les films.

— Si je recevais un dollar pour chaque fois qu'on me l'a sortie, celle-là... Sérieusement, il doit y avoir un problème avec la qualité de l'eau, dans le coin.

Elle fit volte-face et nous laissa seuls, refermant la porte derrière elle.

— Davidson, dit Parker en se retournant enfin vers moi.

— Parker.

— Comment progresse l'enquête ?

— Super ! Comme c'est gentil de vous en soucier !

Il me fit signe de m'asseoir, mais je ne bougeai pas.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas parlé des précédentes condamnations de Fiske ?

— De sa condamnation. Il n'y en a qu'une, rétorqua-t-il en haussant un sourcil. Asseyez-vous, je vous en prie.

Je me dirigeai vers un fauteuil en cuir noir et y pris place. Parker m'imita. Enfin, il ne vint pas s'installer sur le même fauteuil, non plus.

Parker aurait été pu être beau s'il n'avait pas eu un pareil balai dans le cul. Il était tellement coincé qu'il mettait tout le monde mal à l'aise autour de lui. En même temps, ça devait être bien pratique quand il s'agissait de cuisiner un témoin au tribunal.

— Pourquoi avoir omis ce léger détail du dossier que vous m'avez remis ?

— Vous semblez croire que je l'ai fait exprès.

Pour toute réponse, je lui décochai ma meilleure imitation d'un Christopher Walken sarcastique.

— Je pensais que vous refuseriez l'enquête si vous étiez au courant de ça,

avoua-t-il.

— Sans blague.

— Je vais tout vous expliquer.

— Vous avez intérêt.

Il posa les coudes sur son bureau et entreprit d'aligner divers documents qui se trouvaient là. Sans paraître s'en rendre compte, il était en train de créer une barrière entre nous. La culpabilité que j'avais déjà perçue lors de sa visite déferla de nouveau.

— Lyle faisait partie de ces gens que tout le monde adore. Vous savez ? Toutes les filles lui couraient après, et les mecs ne pouvaient pas s'empêcher de l'apprécier malgré tout. Il alliait une immense gentillesse à un visage d'ange, alors tout le monde recherchait son contact, sa lumière.

Je l'imaginais sans mal. Fiske était sûrement un type génial quand il n'était pas accusé de meurtre – surtout d'un meurtre qu'il n'avait pas commis.

— Il était accepté dans plusieurs universités prestigieuses. Il aurait pu aller où il voulait. Il avait un brillant avenir devant lui.

— Comme le jeune qui est mort, sans doute.

Parker hocha la tête, et sa culpabilité s'enflamma.

— C'était la semaine d'intégration, et un bizutage a mal tourné. Le pauvre type a fait un choc anaphylactique. El a fait tout ce qu'il a pu pour le sauver, mais...

— El ?

— Lyle. C'était son surnom à la fac. Bref, le bizut est mort. El a été reconnu coupable. Il a écopé de trois ans pour homicide involontaire. (Parker remua sur son fauteuil, assailli par les remords.) C'était mon idée, mais comme il était président de la fraternité, c'est lui qui a pris. Il a payé pour nous tous.

— Un gamin est mort pendant le bizutage d'une fraternité dont il était président. De fait, il était responsable.

— Ouais, c'est ce qu'il a dit à l'époque, grommela Parker avec un sourire amer. Sauf que ce n'était pas sa faute. C'était la mienne.

— Votre faute directe ?

— Oui.

Il toussa dans son poing serré, puis l'appuya contre sa bouche tandis que le souvenir de cette horrible soirée lui revenait.

— La tradition, c'était de kidnapper nos aspirants, de leur mettre un sac sur

la tête et de les faire monter dans un camion pour les lâcher dans un parc du côté miteux de la ville – en sous-vêtements, naturellement. Sauf que Lyle trouvait ça trop dangereux de les laisser au milieu de nulle part comme ça, alors on avait décidé d’aller tourner en rond dans un champ puis, une fois qu’ils seraient bien désorientés, de retourner au campus et de les laisser là.

— Rien de bien méchant.

— Normalement, non. Tout se serait bien passé si j’avais fait mon taf. J’étais censé passer en revue les dossiers médicaux des aspirants, mais j’avais un examen ce jour-là et je n’avais pas pris le temps de le faire.

— Aïe.

— Un des types était allergique aux cacahouètes, or les sacs qu’on utilisait venaient d’une ferme qui en produisait.

— Oh, merde, soufflai-je.

— Je ne savais même pas que ça pouvait suffire à provoquer une réaction. Je pensais qu’il fallait forcément en manger pour que ça déclenche quelque chose.

— C’est dur, comme façon d’apprendre la leçon.

— Les médecins nous ont dit que sa gorge avait enflé tellement vite qu’il n’avait même pas eu le temps d’appeler à l’aide. (Parker se retourna vers la fenêtre.) J’ai tué ce gamin, mais Lyle était président, et les médias se sont vite emparés de l’affaire. Ils faisaient pression sur le bureau du procureur, alors ça n’a pas traîné. Lyle a été condamné.

Moi qui croyais que Parker n’était pas doté de conscience.

— OK. Je comprends pourquoi vous vous sentez coupable, mais quel est le rapport avec l’affaire Emery Adams ?

Parker me décocha un regard de détermination bornée, les mâchoires crispées, les yeux plissés.

— Il est hors de question que Lyle retourne en taule pour un crime qu’il n’a pas commis, Davidson. Vous m’entendez ?

— Les pièces à conviction ne jouent pas en sa faveur, fis-je remarquer.

En même temps, c’était toujours dans ces cas-là que les gens se tournaient vers moi. J’étais leur dernier recours, leur dernier espoir, mais ça, je n’allais pas l’avouer à Parker.

Il se pencha vers moi.

— Croyez-moi, Davidson, vous n’avez pas intérêt à ce que cette affaire aille jusqu’au tribunal. Soit vous faites jouer ces pièces à conviction en notre

faveur, soit je me déclare coupable du meurtre d'Emery.

Je me calai au fond de mon fauteuil. J'avais presque envie de le voir s'accuser du meurtre. Ça dissiperait un peu la culpabilité qui le rongait et lui permettrait peut-être de reprendre une vie normale.

— Et si j'échoue ?

Il frappa son bureau du plat de la main.

— Lyle est innocent, Davidson, et vous le savez pertinemment. Vous avez un sixième sens pour ce genre de chose.

— Vous avez raison, je sais qu'il n'a rien fait de mal. Par contre, comment pouvez-vous en être sûr, vous ? Les seules preuves semblent l'incriminer.

— Je suis au courant. C'est moi qui suis chargé de les passer en revue pour m'assurer qu'on a de quoi le faire condamner, je vous rappelle.

— Ah oui, c'est vrai. L'écran de fumée, tout ça.

— Exactement. Alors, vous en êtes où de votre enquête ?

Je secouai la tête.

— Parlons un peu de moi pour l'instant. Qu'est-ce que vous savez sur moi ? Je vous préviens, je n'apprécie pas le chantage.

— Techniquement, ce n'est pas du chantage, c'est de l'extorsion.

— Ça ne répond pas à ma question.

Il plissa les yeux, comme s'il hésitait à me faire confiance, puis il ouvrit un tiroir et en sortit un sachet contenant un couteau couvert de sang.

— On a retrouvé cette arme cachée dans un mur sur les lieux d'un meurtre qui commence déjà à dater – une femme poignardée dans le sud de l'État.

— OK, dis-je, légèrement, méfiante.

— Il y a vos empreintes digitales dessus.

Je me sentis blêmir.

— Je n'ai jamais vu ce couteau de ma vie.

— Ah non ? Même pas le jour où vous avez tué Selena Ramos ?

— Quoi ?! m'écriai-je, sur le cul. Je ne comprends rien de ce que vous dites. Je n'ai jamais...

— Je plaisante, lança-t-il en se redressant avec un rire dur.

Je le dévisageai, médusée. Si je n'avais pas été aussi choquée par ses déclarations, j'aurais deviné qu'il mentait.

— Ce couteau appartient à un vieux qui a tué le cochon de son voisin, à Corrales. Sa défense, c'est qu'il avait faim. Il est inculpé pour vol et maltraitance envers un animal.

Une fois que j'eus retrouvé la faculté de respirer, je lui jetai un regard assassin.

— Vous êtes vraiment un gros con.

— Évidemment. C'est grâce à ça que je suis arrivé là, alors n'essayez même pas de m'entuber.

Je commençais à me poser de sérieuses questions au sujet de Nick Parker.

— Est-ce que vous avez tenté d'intervenir en faveur de Lyle, pour cette affaire de bizutage ?

— Bien sûr, mais le règlement de l'université est très strict. Le président est responsable de tout ce qui se passe au sein de la fraternité. Et puis...

Il baissa les yeux, alors je l'encourageai à poursuivre.

— Oui ?

— Je crois que mon père s'en est mêlé.

— Ah, le procureur.

— À l'époque, en tout cas. Enfin... (Il se leva et retourna vers la fenêtre.)

Comment avance votre enquête ?

— Eh bien, à vrai dire, je suis surprise que vous ayez arrêté Lyle. Tous les éléments de l'accusation peuvent être expliqués et démontés, sans exception.

— Ça ne suffit pas, lança-t-il à la fenêtre. Il faut que vous trouviez le vrai coupable pour qu'El soit disculpé.

— J'y travaille.

— Eh bien, travaillez plus vite ! aboya-t-il.

Je haussai une épaule.

— J'ai besoin de jeter un coup d'œil au rapport du médecin légiste.

Je comptais surtout en profiter pour en apprendre davantage au sujet des enfants morts au foyer, mais ça, je ne comptais pas le dire à Parker.

— Pour quoi faire ? Il n'y avait pas de corps.

— Peut-être, mais il y avait du sang. Il a fait des analyses.

— Je peux vous obtenir une copie du...

— J'aimerais aller consulter directement l'original. Merci.

— Bon, d'accord. Je vais demander à Penny de vous organiser ça.

— Je voudrais y aller cet après-midi.

— Vous avez d'autres requêtes du même genre ?

— Oui. Mon dossier à moi.

Il fit volte-face.

— Votre dossier ?

— J'ai accepté d'enquêter sur votre affaire, alors donnez-moi ce que vous avez sur moi.

Il secoua la tête.

— Vous n'aurez rien tant que vous n'aurez pas innocenté El.

— Je vous préviens, moi aussi, j'ai mon petit dossier sur vous, lançai-je en me levant.

Il se rassit et se cala contre son dossier, les mains croisées derrière la tête.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il y a dans votre petit dossier, Davidson ?

J'esquissai mon sourire le plus lent, le plus satisfait et le plus retors, tout en sortant mon téléphone de ma poche.

— Cette conversation, pour commencer.

Cette fois, ce fut lui qui blêmit, les yeux rivés sur ma main.

— N'y pensez même pas. J'ai une sauvegarde automatique. Vous me prenez pour une débile, Parker ? Je n'apprécie pas le chantage, et l'extorsion encore moins.

Il voulut se relever, mais je lui fis signe de rester assis.

— Tant pis. Gardez ce que vous avez sur moi, mais rappelez-vous que ce genre de petit jeu est toujours plus marrant à deux.

Je tournai les talons et sortis, un peu fière de l'air ébahi de Parker. Il n'aurait pas dû me piéger comme ça. La rage d'une femme, tout ça... Je n'avais pas eu la présence d'esprit d'enregistrer notre conversation, mais ça, il n'avait pas besoin de le savoir.

Il pouvait bien garder son dossier. Ce n'était pas moi qui allais avoir du mal à trouver le sommeil ce soir-là.

Enfin, ça, c'est ce que je croyais.

Chapitre 16

Et encore, ça, c'est quand je suis sobre...

Tee-shirt

Je me rendis directement au bureau du médecin légiste. Wade était un ami, mais, sans autorisation officielle, il ne m'aurait jamais laissée mettre le nez dans ses dossiers.

— Salut, Charlotte.

— Salut, toi-même.

Une de ses assistantes entra à ce moment-là. Je n'eus donc pas le choix.

— Ça va mieux, ta chlamydia ? demandai-je.

L'assistante gloussa.

— Oh, ne t'inquiète pas. Tu n'arriveras pas à la choquer. À la seconde où Parker m'a appelé, j'ai prévenu tout le monde de ta venue et de ton sens de l'humour... créatif.

— Même pas drôle ! Je me faisais une telle joie à l'idée de t'humilier.

— Je sais... Je me faisais une telle joie à l'idée d'être humilié. Alors, comme ça, tu as accès libre à tous mes dossiers ? Comment une chose pareille est-elle possible ?

— Tu n'es pas au courant ? On est super potes, maintenant, Parker et moi.

— J'ignorais que Parker avait des potes.

— C'est récent, mais ce n'est pas trop tôt. Le balai qu'il se trimballe dans le cul devenait de plus en plus long et encombrant.

Wade éclata de rire et désigna un ordinateur.

— Tiens. Installe-toi là pour consulter les archives. Si ce que tu cherches date vraiment, il faudra que tu ailles au donjon.

— Wade ! m'écriai-je, surprise. La dernière fois que tu m'as emmenée au donjon, quelqu'un a appelé la police pour se plaindre du boucan.

Wade jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut un technicien venu chercher quelque chose.

- Encore raté, s’amusa-t-il. Lui aussi, je l’ai prévenu.
- C’est nul ! Tu n’es vraiment pas marrant depuis que tu es marié.
- Ma puce, j’étais déjà marié quand tu es née.
- Ça fait un bail.
- Fais-moi signe si tu as besoin d’aide.
- Tu vas faire une autopsie, là ?
- Normalement, oui. Tu veux venir ?

Je lui lançai un sourire qui signifiait à la fois « dans tes rêves » et « tu plaisantes, là ».

- Non, merci.

On aurait pu croire que, avec tous les cadavres stockés dans une morgue, il y aurait également plein de fantômes en quête de leur corps. Ça ne marchait pas comme ça, heureusement. Je n’avais pas besoin que plusieurs vies me passent devant les yeux en même temps, d’un même élan. Ça m’était déjà arrivé quand j’étais ado, et je ne m’en étais jamais vraiment remise.

Je m’assis devant l’ordinateur, posé sur une paillasse de laboratoire, et entrai les noms des enfants que m’avait envoyés Cookie, ainsi que leur date de naissance. Je ne m’attendais pas à tous les trouver dans le système, mais il y avait bien dû y avoir une autopsie ou deux. La mort d’un enfant, ça n’arrivait pas tous les jours.

Le premier nom à apparaître à l’écran était celui d’une fillette dont le dossier, naturellement, se trouvait au donjon. J’en notai la référence et passai au suivant. Quand j’arrivai au bout de ma liste, seuls deux des enfants ne figuraient pas dans le système. Les sept que j’avais obtenus étaient tous rangés au sous-sol/donjon. Wade était un fan de D&D.

J’annonçai à un technicien que j’allais m’aventurer dans les abîmes du désespoir. Il hocha la tête avec un gentil sourire. J’aurais pu me barrer avec un cadavre sous le bras, personne ne l’aurait remarqué. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille, cela dit ? C’était sûrement pour ça que la sécurité n’était pas très stricte en ces lieux. Ils n’avaient pas besoin d’un vigile armé, contrairement à Parker.

Je descendis au sous-sol, qui était plutôt spacieux et bien éclairé pour un donjon. Il y avait même des distributeurs. J’aurais cherché quelques pièces sous les coussins de mon canapé avant de venir si je m’en étais souvenue.

Je rassemblai tous les dossiers qui m’intéressaient et, quand j’arrivai au bout, ce fut avec la certitude effroyable que quelqu’un à Harbor House

assassinait les enfants.

— Tout se passe bien ? demanda Wade en venant me rejoindre.

— Pas mal, oui. Est-ce que je peux te poser quelques questions ?

— Bien sûr.

Il était passé par la machine à café et le distributeur de *donuts*. J'avais un faible pour le café de machine à café, alors j'observai son gobelet d'un œil gourmand.

Wade sourit.

— Tu veux un café ?

— Oui ! m'écriai-je en lui prenant le sien des mains.

— Je pensais t'en chercher un exprès pour toi, tu sais.

— Oh, ce n'est pas la peine. Celui-ci est parfait. Tu te souviens de ces affaires-là ? dis-je en désignant les dossiers.

Il s'essuya les mains avant de s'en saisir.

— Oh, oui. Je m'en souviens bien. C'est moi qui ai fait cette autopsie – et celle-là, aussi.

— Ils sont tous morts de causes différentes.

Deux des enfants avaient fait plusieurs passages à l'infirmerie du refuge, ainsi que quelques séjours à l'hôpital, mais leurs symptômes n'avaient rien en commun. Les médecins n'avaient pas réussi à identifier de maladie précise, ni pour l'un ni pour l'autre. Tout ça, Wade en avait pris note. Deux autres gamins avaient subi une mort violente – l'un renversé par une voiture dont le chauffeur n'avait jamais été retrouvé, et l'autre frappé à la tête par un objet contondant.

Si c'était la même personne qui s'en prenait à ces gamins, il ou elle était balèze.

— Euh, oui. Traumatisme crânien et suicide à la mort-aux-rats, ce n'est pas franchement la même chose, confirma Wade.

— Certes, mais regarde où vivaient les victimes.

— Ah oui ! C'est vrai ! (Il feuilleta les dossiers tout en hochant la tête.) Je me souviens que ton père s'y intéressait, à l'époque.

— Mon père ? demandai-je, surprise.

— Oui, oui. Il pensait qu'il y avait peut-être un lien entre tous ces décès, mais il n'a pas dû réussir à le prouver, puisqu'on n'en a plus entendu parler. Quelqu'un t'a embauchée pour enquêter sur Harbor House ?

— Si on veut, mais je n'ai pas beaucoup de pistes. Il n'y a pas d'éléments

communs, pas de motif... Est-ce que tu avais discuté de cette affaire avec mon père ?

— Non, je savais juste qu’il s’était penché dessus. Désolé, ma puce. En revanche, puisque tu as une autorisation officielle, je peux demander à mon assistante de te faire des copies des dossiers, si tu veux.

— Super, merci. J’ai besoin de les étudier plus longuement pour essayer de trouver un dénominateur commun.

— En tout cas j’espère que tu vas repérer quelque chose qui avait échappé à ton père. Cette histoire le tracassait profondément.

— J’imagine. Moi aussi, j’espère que je vais trouver quelque chose.

Alors que, assise, j’attendais que l’assistante de Wade me fasse les photocopies, je réfléchis à ce qui avait bien pu lancer mon père sur cette enquête. Quelqu’un avait dû le mettre sur l’affaire, mais qui avait remarqué les coïncidences, aussi minces soient-elles ?

L’assistante n’avait pas très envie de s’en occuper tout de suite, mais je savais me montrer inflexible. Heather Huckabee était malade, et j’étais persuadée que ça avait quelque chose à voir avec les autres enfants.

Je ressortis de la morgue avec une pile de dossiers et un deuxième gobelet de café. Wade avait commis l’erreur de me tourner le dos. Il était beaucoup trop confiant, le pauvre.

À peine avais-je franchi la porte que je me cognai à un mur. Je n’avais pas remarqué d’immeuble juste devant la porte quand j’étais arrivée, pourtant il était bien là.

Je levai les yeux vers Obie, qui me regardait de toute sa hauteur.

— Salut, oncle Bob.

— Salut, ma puce. Qu’est-ce que tu fais ici ?

— Oh, tu sais... Je vaque à mes occupations... Et toi ?

Il m’adressa un sourire malin.

— Pareil. Puisque je te tiens, j’ai besoin de savoir qui t’a embauchée pour enquêter sur l’affaire Adams.

— Vraiment ? Tu en as réellement besoin ?

— Oui. Tu sais, c’est pour nos archives.

— Ah oui. Ces fichues archives. Tu as demandé à Cookie ?

— Oui. (Sa mâchoire se crispa un peu.) Elle n’a pas voulu me répondre.

— Ça alors, c’est bizarre.

— Très, confirma-t-il. Alors ?

— Ah oui, pardon. Eh bien, en fait, je ne peux pas te le dire.

— N’importe quoi. Tu me dis toujours qui t’embauche.

— Attends, là. Est-ce que ça t’attire des ennuis, que je sois sur l’affaire ?

— Rien de bien méchant.

— C’est Joplin ? C’est ça ?

— Il est chargé de l’enquête.

— Ah oui ? Vraiment ? Je n’étais pas au courant.

— On en a parlé pas plus tard qu’hier.

— C’est vrai ? Qu’est-ce qu’il sait, exactement ?

— Tu n’as vraiment pas l’intention de me dire qui t’a embauchée ?

— Vraiment pas, non. N’empêche, c’était cool de te croiser ! lançai-je tout en m’éloignant sous une averse de grêle.

— Il sait que quelqu’un t’a mise sur le coup, mais il ignore qui c’est ! cria Obie dans mon dos. Un peu comme moi, ton oncle préféré.

— Mon seul et unique oncle, corrigeai-je par-dessus mon épaule.

— Celui qui t’a sauvé la vie et qui a tout lâché pour t’aider. Il m’avait sauvé la vie, certes, en revanche...

— Qui a tout lâché ? Vraiment ?

— Bon, OK, peut-être pas tout, mais c’est déjà pas mal. Difficile de rivaliser avec ça.

— Je t’en suis très reconnaissante. (Je me retournai vers lui en frissonnant.) Plus que tu ne saurais l’imaginer, oncle Bob. Tu es la seule famille qui me reste.

— Et Gemma ?

— Toi et Gemma, vous êtes la seule famille qui me reste. Vous m’avez tellement épaulée...

— C’est vrai, ça. Surtout moi, renchérit-il en haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le fracas de mitraillette des grêlons. Tu pourrais me remercier en me disant...

Sans lui laisser le temps d’achever cette phrase, je me précipitai vers lui et le serrai dans mes bras. Enfin, dans mon bras. De l’autre je tenais le sac plastique contenant mes copies des dossiers. L’assistante de Wade avait pensé à regarder par la fenêtre, apparemment.

Obie me serra contre lui, tel un ours.

— Je t’aime très fort, tu sais.

Je ne me souvenais même pas de la dernière fois que je lui avais dit ça.

Pourtant ça avait bien dû arriver, parce que c'était vrai : je l'aimais de tout mon cœur.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ? Tout va bien ?

— Oui, fis-je en me reculant un peu. C'est juste que... tu n'arrêtes pas de m'aider, et en échange, je n'arrête pas de mettre ta vie et ta carrière en danger.

— Heureusement que, moi aussi, je t'aime très fort, Charley.

Je lui infligeai encore une étreinte, refusai catégoriquement de lui dire qui m'avait mise sur l'affaire Emery Adams, puis courus vers Misery pour me réfugier à l'intérieur avant de me transformer en glaçon goût café. Ce genre d'averse n'était pas inhabituel à Albuquerque, mais j'étais bien contente que ça ne dure jamais très longtemps.

Une fois au sec, je tournai la tête vers quelque chose qui avait attiré mon attention malgré la grêle. Le pick-up de Garrett était garé un peu plus loin, et je faillis perdre les pédales, avant de me rendre compte que je ne l'avais encore pas vu de la journée. Peut-être que ce n'était pas moi qu'il surveillait. Mais alors qui était-ce ?

Je me retournai vers le poste de police. L'oncle Bob était en grande conversation avec Wade. Ils riaient. Garrett surveillait-il Obie ? Mais pourquoi ? Ils faisaient partie de la même équipe, non ?

Il fallait encore que je prenne des nouvelles de Heather et Pari. Jusque-là j'avais reçu quelques textos de Pari, qui me demandait des trucs du genre : « Ce n'est pas dangereux de ne manger que du bœuf séché pendant vingt-quatre heures d'affilée ? Oh, et tu sais quel est le continent qui compte le moins de plantes à fleurs ? Vite ! Je suis en tête et je tiens à le rester ! »

Je ne savais pas si elle se moquait de moi.

J'entrai chez elle par la porte de derrière et les appelai.

— On est là ! répondit-elle.

— Où ça, « là » ?

Je parcourus le dédale qu'était son magasin et finis par déboucher dans la pièce où elle exécutait ses tatouages. Je faillis tomber dans les pommes en voyant Heather allongée dans son fauteuil, le bras entièrement encré.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Pari.

Elle mit ses lunettes de soleil tandis que Heather me tendait le bras, toute fière.

— Ça ne fait pas super mal, en fait.

Je me plaquai les deux mains sur la bouche. J'étais fichue. J'allais me retrouver en taule.

Heather fut la première à craquer. Elle laissa échapper un gloussement, et Pari l'imita aussitôt.

— Je te l'avais dit. Elle goberait n'importe quoi.

Je me précipitai vers la jeune fille pour examiner son bras. Le dessin était magnifique, mais sa peau n'était ni enflée ni rougie. C'était un faux.

Je faillis tomber dans les pommes de nouveau, mais de soulagement cette fois. J'étreignis brièvement Heather – en espérant qu'elle ne trouve pas ça bizarre –, puis infligeai le même traitement à Pari.

— Je ne sais pas comment te remercier, dis-je.

— Oh, arrête. Cette gamine est un ange – un ange avec un goût prononcé pour le bœuf séché.

Heather désigna les étagères.

— On a organisé toutes les encres par couleur, et Pari a commencé à m'apprendre à dessiner.

Elle se pencha pour attraper un carnet et l'ouvrit à la première page.

— Waouh ! m'écriai-je, sincèrement impressionnée.

C'était une esquisse de dragon et, même si les proportions étaient un peu bizarres, l'ensemble était déjà très beau.

— Heather Huckabee, tu vas devenir une star. Moi aussi, un jour, je me suis essayée à l'art. J'ai dessiné un canard. C'était un super beau canard, sauf que c'était censé être un aigle.

Heather éclata de rire, et je restai sur le cul – métaphoriquement – de la voir ainsi transformée. Elle se retourna vers l'un des collègues de Pari, occupé à tatouer le mollet d'un jeune homme. Le motif en était une horloge steampunk qui semblait fondre le long de sa cheville.

— Alors ? Que vous a dit le médecin ? demandai-je à Pari.

Elle me fit signe de la suivre dans la boutique, où deux jeunes filles consultaient son catalogue.

— Il n'a rien trouvé de particulier, mais il m'a dit qu'elle avait le teint un peu jaune et que son sang contenait une quantité anormale de globules blancs. Elle lui a raconté qu'elle avait parfois des crampes d'estomac, qu'elle a souvent mal au cœur et qu'elle doit sans cesse avaler sa salive. (Pari se pencha vers moi.) Chuck, il pense que quelqu'un essayait de l'empoisonner à

petites doses régulières.

Je fermai les yeux.

— Bordel de merde ! Comment ça se fait qu'aucun médecin ne s'en soit rendu compte avant ?

— Je ne sais pas, mais il m'a précisé que ça ne lui serait pas venu à l'esprit si je n'avais pas mentionné qu'elle se croyait victime d'un crime. Malheureusement il faudrait faire un millier de tests pour pouvoir espérer découvrir ce qu'on lui a fait avaler. Et encore, ce n'est pas garanti qu'on trouve.

— Bon, mais elle avec nous, maintenant. Est-ce qu'elle va se rétablir toute seule, ou est-ce qu'il faut qu'on l'emmène à l'hôpital ?

Pari haussa les épaules.

— Le médecin a promis de revenir demain matin. Il connaît un type qui peut faire une série de tests basiques pour commencer, si tu veux. Par contre, ce ne serait pas officiel, et ça te coûterait dans les 500 dollars, d'après ce qu'il m'a dit.

— Pas de problème.

— Et sinon, j'aimerais vraiment pouvoir t'annoncer de meilleures nouvelles, mais tu avais raison à propos de Nick Parker. Il a un dossier te concernant sur son ordi personnel. Ça n'a pas l'air officiel, je pense que c'est uniquement pour lui.

— Non ! Tu as réussi à voir ce qu'il sait ?

— Oui, répondit-elle en me tendant une grosse enveloppe. Je t'en ai fait une copie. Charley, il est au courant que tu as eu un bébé et que l'enfant a disparu. Il a des soupçons quant à ce qui s'est passé.

J'avais commencé à ouvrir l'enveloppe, mais je m'immobilisai et la dévisageai pendant une bonne minute.

— Il s'intéresse à Pépin ?

Mon champ de vision s'assombrit sur les bords.

— Il a fait le tour des hôpitaux avec une photo de toi pour demander si on t'avait vue au service maternité, et je crois qu'il a retrouvé le médecin que Reyes avait embauché. Il a compris que le docteur lui cachait quelque chose et a fait pression sur lui.

Je fermai les yeux.

— Oh, non ! Ce n'est pas possible. Je n'ai pas besoin de ça en plus du reste.

— Malheureusement, c'est très sérieux. Il a les moyens de te faire arrêter pour plusieurs chefs d'accusation. Ce qui est bizarre, c'est qu'il enquêtait sur Reyes quand il a eu vent de ta grossesse.

Il fallait que je m'asseye. Pari attrapa une chaise et la cala derrière mes genoux tremblants.

— Il enquêtait sur Reyes ?

— Il a sûrement du mal à accepter qu'il ait été exonéré et libéré. Apparemment il n'est pas le seul à trouver étrange que Reyes ait été blanchi. Il fouine dans vos finances, aussi, et a contacté les autorités de Sleepy Hollow au sujet de ton séjour là-bas.

— Comment est-ce qu'il sait ça, ce con ?

— Il a suivi les dépenses de Reyes. (Elle me prit le visage à deux mains pour me forcer à la regarder.) Chuck, il faut absolument que tu t'occupes de ça.

— Je sais. Tu as raison. Je n'ai pas le choix. Il n'est pas du genre à lâcher l'affaire.

— Parles-en à Reyes, lança-t-elle d'un air gave. Il saura comment procéder et, surtout, il n'aura pas peur de faire le nécessaire.

— On ne peut pas tuer Parker, Pari !

— Je sais, souffla-t-elle sans grande conviction. Par contre, vous pourriez peut-être l'envoyer faire un petit séjour à l'hôpital – un petit séjour de quelques années.

J'aurais ri de bon cœur si la situation n'avait pas été aussi tendue.

— Je peux prendre un soda ? demanda Heather depuis le seuil de la boutique.

— Tu peux prendre une bouteille d'eau, ma belle, répondit Pari. Tu sais où elles sont.

— OK, marmonna-t-elle, un air déçu sur son visage fragile.

Quoi que l'on décide à propos de Nick le Connard, ça allait devoir attendre que j'en sache davantage sur Heather et Harbor House.

— Heather ? l'appelai-je alors qu'elle tournait les talons. Qui t'a dit que ta maladie était une malédiction ? C'était quelqu'un en particulier ou c'est l'opinion générale parmi les enfants du foyer ?

Elle réfléchit un instant.

— C'est ce que tout le monde raconte.

Quand elle reprit son souffle, ce fut avec un sifflement audible. Je

m'approchai d'elle et posai la main sur son front, puis dans son cou, au cas où elle aurait de la fièvre. Elle me laissa faire sans broncher, comme si c'était parfaitement normal.

— Ils parlaient de moi comme si j'étais la prochaine sur la liste. Ma copine Amelia a commencé à paniquer. Elle ne veut pas que je meure.

— Ça alors ! Comme c'est étonnant, la taquinai-je. Moi non plus, je ne veux pas que tu meures.

Elle baissa la tête pour cacher un timide sourire. Au même moment, mon téléphone sonna.

Le nom de Cookie s'afficha, ainsi que ma photo préférée d'elle. C'était la fois où elle s'était tartiné la figure d'huile de cannelle pure par erreur. Elle s'était trompée de flacon en cherchant son huile d'encens. Je ne comprenais toujours pas qu'on puisse vouloir s'étaler de l'encens sur le visage, mais bon, au moins j'ai appris que la cannelle pure brûle la peau comme de l'acide. Le temps que Cookie se nettoie, elle avait viré au rouge le plus éclatant que j'aie jamais vu sur une personne.

J'avais pris la photo afin de ne jamais oublier jusqu'où Cookie était prête à aller pour me divertir – ou pour avoir une peau de pêche. Avant de la rencontrer, j'ignorais complètement qu'on pouvait se faire des masques au lait de magnésie, ou pourquoi on pouvait souhaiter le faire.

D'ailleurs, je l'ignorais toujours.

— Le Salon coquin de Miss Charley, bonjour ! lançai-je en décrochant.

Heather rit doucement et partit se chercher une bouteille d'eau tandis que la voix outrageusement sexy de Cookie retentissait à mon oreille.

— Quand est-ce que tu rentres ?

— Je peux être là dans dix minutes si tu as besoin que je vienne te faire l'amour.

Il y eut un silence – un long silence.

— Non, c'est bon.

— Tu es sûre ? Je ne coûte pas cher et je sais tout faire.

— Certaine, mais merci quand même. Et sinon, tu es assise, là ?

Je calai aussitôt mes fesses sur la chaise la plus proche.

— Maintenant, oui.

Pari me jeta un regard interrogateur. Enfin, je ne voyais pas ses yeux derrière ses énormes lunettes, mais je vis ses sourcils s'arquer et creuser quelques rides sur son front. Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle parce que je n'ai pas encore d'explication valable, mais l'âge de l'enfant ne colle pas, déclara Cookie.

— Est-ce que l'enfant est au courant de ça ?

— Le gamin pour qui Reyes paie une pension alimentaire, au Texas.

Je me mordis la lèvre en espérant de toutes mes forces que ce soit une bonne nouvelle.

— Comment ça, son âge ne colle pas ?

— Attends que je te dise son prénom. Tu vas halluciner.

Je serrai les dents et les fesses – je ne voyais pas quoi faire d'autre.

— Vas-y, balance.

— Damien.

J'étais trop surprise pour réagir, alors Cookie reprit la parole.

— Damien Ledger Clay.

— Damien, comme le fils du diable. On n'aurait pas pu faire pire, bredouillai-je, le cœur brisé.

— Clay est le nom de jeune fille de la mère. Le nom du père n'apparaît pas.

— Si l'État du Texas réclame une pension alimentaire à Reyes, c'est bien qu'il doit y avoir quelque part une preuve que c'est lui, le père. Que dit l'acte de naissance du petit ?

— Rien. Enfin, « père inconnu ».

— Drôle de nom, rétorquai-je dans une tentative faiblarde pour détendre l'atmosphère. Pourquoi verser une pension alimentaire à une femme qui ne l'identifie même pas comme étant le père de l'enfant ?

— Ben, justement, je ne suis pas sûre qu'il puisse être le père. Charley, le petit Damien a cinq ans.

Je m'affalai contre le dossier de ma chaise.

— Il y a cinq ans et neuf mois, Reyes était en prison.

— Exactement. Je ne prétends pas que c'est absolument impossible, mais je trouve ça quand même peu probable qu'il ait pu avoir un enfant alors qu'il était incarcéré. Je ne suis même pas sûre qu'ils autorisent les visites conjugales, à Santa Fe. Et puis, je crois que c'est réservé aux couples mariés, de toute façon.

— Aucune idée, mais je sais qui appeler pour obtenir des réponses. En même temps, les règles de probabilité ne s'appliquent pas toujours à mon

mari.

— C'est vrai, mais je choisis de prendre cette nouvelle comme un petit rayon de soleil, lança Cookie d'une voix douce, pleine d'empathie.

— J'adore les rayons de soleil, murmurai-je en jouant avec le miroir des dieux dans ma poche. Quoi de mieux qu'une petite dose de radiation chaque jour, pas vrai ?

— Ce que j'aime, chez toi, c'est que tu vois toujours le bon côté des choses.

— N'est-ce pas ? Allez, je te tiens au courant si j'en apprends davantage.

— Dès que tu en apprends davantage, corrigea-t-elle.

— Dès que j'en apprends davantage.

Chapitre 17

*Le type qui a inventé la vodka au chocolat rachète largement le crime du
connard qui a inventé les collants.*

Katie Graykowski

Je fis mes adieux à Pari et Heather avant de retourner m'asseoir dans Misery pour passer un coup de fil. Neil Gossett avait probablement terminé son service. Le ciel s'était assombri, et les nuages bas qui rôdaient étaient passés d'un beau gris boueux à un noir profond, menaçant. Si seulement chaque journée pouvait être aussi sereine ! Cerise sur le nombril de la page centrale de *Playboy* ? Les routes étaient dégagées. Après l'averse de grêle qu'on avait essuyée, j'avais un peu peur de devoir rouler sur de la glace.

Vive le Nouveau-Mexique !

Cookie m'avait obtenu le numéro de portable de Neil en se faisant passer pour une journaliste qui souhaitait écrire un article sur lui pour le *Santa Fean*. Après plusieurs sonneries, je tombai sur sa boîte vocale. Je raccrochai et rappelai aussitôt. Une première fois, puis une deuxième, et ainsi de suite jusqu'à ce que Neil décroche, absolument ravi.

— Oui ? lança-t-il avec toute l'amabilité d'un pic à glace.

— Salut, Gossett ! dis-je d'une voix aussi joyeuse que possible. Comment tu te portes ?

— Comme d'habitude.

— Ah, donc un peu sur la gauche ?

Je n'avais aucune preuve de ce que j'avançais, naturellement, mais je n'allais pas laisser passer une occasion pareille.

— Qui est à l'appareil ?

Je fus blessée par cette question. Vraiment. Enfin, je l'aurais vraiment été si Neil et moi avions été amis. Or nous étions plutôt de vieilles connaissances du lycée qui n'éprouvaient pas du tout le besoin d'échanger des nouvelles – sauf quand on en avait besoin, comme ce jour-là.

— C’est Charley... Davidson. On était au...

— Je sais qui tu es, Charley. Comment tu as fait pour obtenir ce numéro ?

— Oh, euh... Mon assistante a appelé ton assistante et s’est fait passer pour une journaliste qui...

— Laisse tomber. Qu’est-ce que tu veux ?

— Est-ce que Reyes avait droit à des visites conjugales pendant son séjour dans ton établissement ? Et est-ce qu’il en profitait ?

Il se racla la gorge, et sa voix s’adoucit.

— Comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux depuis qu’il est libre.

Je l’aimais bien, Neil. Vraiment. Pas quand on était au lycée, mais il avait beaucoup mûri depuis. Il fallait bien lui rendre justice. Il avait toujours eu une affection particulière pour Reyes pendant son incarcération pour un crime qu’il n’avait pas commis. Il avait toujours pris sa défense – autant qu’un directeur adjoint de prison puisse défendre un de ses détenus. Neil avait compris que Reyes était différent, spécial, destiné à de grandes choses.

S’il avait su la moitié de ce que je savais, moi !

— Je peux te demander pourquoi ?

— Il paie une pension alimentaire pour un gamin de cinq ans, donc à moins que tu ne l’aies laissé sortir le samedi soir de temps en temps pour aller draguer en ville, il a bien dû recevoir des visites conjugales.

— Non, dit-il. (J’entendais un gril grésiller derrière lui.) Pas exactement.

— Comment ça, pas exactement ? lançai-je, soudain inquiète.

— Il n’a jamais reçu de visites conjugales.

— Mais il aurait pu ? C’est autorisé par l’État du Nouveau-Mexique ?

— Ça l’a été pendant une trentaine d’années, mais plus depuis 2014. De toute façon, les conditions étaient très strictes. Seuls les couples qui étaient déjà mariés avant la condamnation avaient une chance d’en obtenir, et le processus était lent et compliqué. Bref, je peux t’assurer que Farrow n’a jamais eu ce genre de visite.

— Mais... ?

Je sentais venir le « mais ».

— Mais ça ne veut pas forcément dire que cet enfant n’est pas le sien. Il y a eu une histoire avec une des gardiennes, à l’époque.

— Quoi ?!

— Enfin, trois gardiennes, mais il y en avait une en particulier... Ah, et

l'une des anciennes adjointes du directeur, aussi, ce qui fait quatre. Et encore, ça, ce sont celles dont je suis au courant.

— Ce n'est pas vrai.

— Si mes souvenirs sont bons, il n'était pas du genre à faire le premier pas.

— Oh, mon Dieu ! soufflai-je. Mon mari était un tombeur, même en prison.

— À sa décharge...

— Gossett, grondai-je sans desserrer les mâchoires.

— À sa décharge, s'entêta-t-il comme quand il jouait au football américain au lycée, je ne suis même pas sûr qu'il y ait eu le moindre rapport sexuel entre lui et ces femmes. Il est strictement interdit aux membres du personnel d'entretenir des relations de ce genre avec les détenus. Certes, ça arrive quand même de temps en temps, mais Farrow était plutôt solitaire. Il était très sollicité, autant par les hommes que les femmes, d'ailleurs, mais ça n'avait pas l'air de l'intéresser.

— Vraiment ?

Un petit rayon de soleil me réchauffa le ventre.

— En même temps, c'est impossible de tous les garder à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Merci.

Une déception poignante menaçait de me déchirer le cœur.

— Il n'y a pas de quoi.

— J'ai juste une dernière question. Est-ce que c'est arrivé qu'un des détenus mette une des gardiennes enceinte ?

Il hésita un long moment avant de répondre, ce qui était pire qu'un aveu.

— Ça arrivait régulièrement que des gardiennes tombent enceintes et partent en congé maternité. La plupart d'entre elles étaient mariées, mais je me souviens d'une fille... Il y avait une rumeur qui circulait, d'après laquelle le père du bébé était un détenu. Quand on lui a demandé, elle a avoué mais n'a jamais voulu nous donner de nom.

— Et elle ? Comment elle s'appelait ?

Mon cœur se faisait de plus en plus lourd.

— Je ne peux pas te révéler ce genre d'information, Davidson. Tu le sais très bien.

Et merde ! Moi qui croyais le tenir.

— J'ai des champignons sur le feu, ils sont en train de cramer. Tu voulais

savoir autre chose ?

— Non. Si, attends ! Est-ce que tu peux me dire quand ça s'est passé, au moins ?

— Davidson..., gronda-t-il.

— Oh, allez, Gossett. En souvenir du bon vieux temps.

— Tu me détestais, au bon vieux temps.

— Je ne te détestais pas, je te trouvais juste particulièrement irritant.

— Je t'intimidais. Pas vrai ?

Je m'esclaffai.

— N'essaie pas de détourner la conversation.

— Je ne me souviens plus exactement, tu sais. Je dirais que c'était il y a cinq, six ans, mais tout finit par se mélanger, à force. Je me rappelle la fois où...

Il entreprit de me raconter l'histoire d'un type qui s'était accidentellement sectionné une artère à l'aide d'une petite cuillère, mais je perdis le fil après « cinq, six ans ». Mon mari avait un autre enfant.

J'étais affalée sur le bar, un bras en travers, la tête posée dessus. C'était super confortable jusqu'à ce que le bar se mette à tourner. Je crispai les doigts autour du rebord. Je n'avais jamais été une grande amatrice de manèges.

Caroline s'approcha de moi avec ma commande. Elle annonça que c'était la dernière avant la fermeture et allait placer ma consommation sur le bar quand elle s'immobilisa. Je relevai la tête et tentai de faire la mise au point sur son visage, mais elles étaient trop nombreuses.

Caroline était une rousse adorable avec un petit carré court et un nez retroussé. Enfin je la trouvais adorable jusqu'à ce qu'elle dise :

— Je crois que tu as bu assez de caféine pour ce soir.

Elle se redressa, emportant avec elle mon *mocha latte* géant, tout chaud, avec sa crème fouettée dessus.

Une voix d'homme parvint alors à mes oreilles. Bryan. Ce gamin était aussi doué que s'il avait été conçu et développé dans le ventre d'une cafetière. C'était ma deuxième personne préférée au monde entier. Enfin, ça l'aurait été s'il m'avait donné mon café.

— Dis-lui que je vais bien, Bryan. J'ai le cœur bien accroché. Je tiens le coup.

— J'ai appelé son mari, déclara-t-il avec un grand sourire.

— Tu connais Reyes ? demandai-je, la langue à peine pâteuse. C'est le fils de Satan, tu sais.

— Oh, non ! s'écria Caroline, qui nettoyait la machine à *espresso*. Vous vous êtes disputés ?

— À tous les coups, c'est ça, intervint Bryan. J'ai déjà traité mon copain de bien pire que ça.

— Juste un dernier petit café ! Après j'arrête. Promis, juré ! Dès demain matin je m'inscris à un groupe de soutien pour les caféinés anonymes et...

— Le marchandage, c'est quelle étape du chemin vers la guérison, déjà ? railla Bryan.

— Quelque part au milieu, répondit Caroline.

Brusquement elle se redressa, le visage rayonnant. Je ne connaissais qu'un seul homme capable d'avoir cet effet-là sur toutes les filles et au moins la moitié des garçons.

C'était lui. Il était là.

— Merci de m'avoir appelé, dit Reyes d'une voix douce comme un bon whisky.

J'avais reposé la tête sur le bar. Elle était devenue tellement lourde au cours des deux heures écoulées ! De là où j'étais, je ne vis donc que l'entrejambe du mal incarné tandis qu'il s'approchait. L'entrejambe qui avait mis Miz Clay enceinte. L'entrejambe dont je rêvais comme un drogué rêve de... sa drogue.

— Tu viens ? On rentre à la maison ?

— Non, dis-je en levant l'index – mais sans savoir pourquoi. Je discute avec mes amis Caroline et Bryan. Et puis, d'abord, je ne sais pas qui vous êtes. Je vous l'ai déjà dit ce matin.

C'est avec un sourire dans la voix qu'il demanda :

— Dutch ? Tu tiens vraiment à mériter une fessée ?

Il me saisit la main et me força à me redresser, alors je me mis à hurler.

— Au secours ! À moi ! Alerte à l'inconnu !

Malheureusement, Caroline et Bryan étaient trop occupés à lancer des œillades coquines à Reyes pour appeler les flics, ces salauds. Non ! C'était lui, le salaud !

Il s'arrêta et décolla mon visage du bar.

— Tu es réellement saoule ?

— Je crois qu'elle a un peu corsé son *mocha latte*, annonça Caroline, tout

sourires. On n'a pas le droit de servir de l'alcool ici.

Reyes me fit les poches, ce qui m'envoya des frissons dans le ventre, et finit par trouver ma flasque.

— Je suis désolé, lança-t-il.

Non, je déconne. Je n'ai pas de flasque. Ça ne suffirait pas à me bourrer la gueule, de toute façon. Je m'étais arrêtée sur la route pour m'acheter une bouteille de Jack Daniel's. J'en avais bu la moitié avant même d'entrer dans le café et n'avais emporté dans ma veste que la petite bouteille d'une pinte qui était vendue avec la grande.

— Oh non, ne vous en faites pas, dit Caroline en balayant tout ça d'un geste. On dirait qu'elle n'a pas eu une journée facile.

— Tu n'as pas idée, copine, marmonnai-je en tendant le doigt vers elle. D'abord je trouve cette gamine qui vit dans la rue et qui risque de mourir à cause d'une malédiction. Après je me rends compte qu'il y a – attention – non pas une, mais deux équipes de chasseurs de fantômes qui me collent aux trousses, me surveillent, mesurent mon champ magnétique.

— Vous êtes sûr que ça va aller ? demanda Bryan à Reyes.

— Je me sens salie !

Reyes ne répondit pas à la question de Bryan. Il m'observait, l'air inquiet.

— Ensuite, poursuivis-je puisque tout le monde m'écoutait, j'apprends que l'assistant du procureur a un dossier sur moi, mon mari et mon bébé. (Je m'interrompis pour les regarder tour à tour, tandis qu'une immense tristesse s'abattait sur moi, comme un nuage qui cacherait le soleil.) Je l'ai eue au fond d'un puits.

J'étais tombée dedans – dans le puits. J'étais déjà presque à terme, alors ma chute avait déclenché l'accouchement.

— C'est vachement plus compliqué qu'on ne croit, d'avoir un bébé au fond d'un puits. Déjà il y a de la terre partout, puis il faut faire bouillir de l'eau, ne me demandez pas pourquoi, ensuite...

Avant que je n'aie pu terminer l'acte I de ma tirade, je fus balancée sur une épaule – bien large, au moins – et traînée hors du *Satellite Café* comme un sac à patates. Sauf que je n'ai jamais vu personne transporter des patates comme ça.

Reyes m'assit sur le siège de Misery et attacha ma ceinture en une série de gestes vifs et agressifs, super sexy. Je m'empressai de tourner la clé dans le contact et d'écraser l'accélérateur pour démarrer avant qu'il ne puisse me

rejoindre, mais mon volant avait disparu. On m'avait volé mon volant ! Comment allais-je faire pour rentrer chez moi sans volant ? Soudain j'eus une idée. Ça faisait peut-être partie de mes pouvoirs.

Je me concentrai de toutes mes forces, et Misery se mit à ronronner doucement.

Trop cool !

Le seul souvenir que je garde de ce trajet, ce sont toutes les jolies lumières qui se reflétaient sur les vitres et glissaient tout le long tandis qu'on parcourait les rues de ma ville natale. Elles scintillaient dans ses yeux et me faisaient penser à Noël. Dans mon scénario, c'était lui, mon cadeau.

Je me réveillai quelques jours plus tard sur Fabio le canapé et me demandai comment j'avais échoué là.

— Te voilà de retour parmi nous, constata Cookie, qui était assise à côté de moi. Tu étais censée m'appeler dès que tu en saurais davantage.

— Je sais, marmonnai-je en me détournant, honteuse. J'étais tellement surprise et blessée et suicidaire...

— Oh, ma puce, souffla-t-elle en me cajolant.

Plus précisément, elle cala mon visage entre ses seins, et, même s'ils sont fantastiques, j'eus vite du mal à respirer.

Je lui tapotai l'épaule.

— Chut... Ça va aller, ça va aller.

Elle continuait à me bercer. Je la tapotai de plus belle en essayant de parler d'entre ses seins, mais rien à faire.

— Repose-toi, ma chérie, ajouta-t-elle en me serrant de plus en plus fort. Tout ira mieux demain, si tant est que tu passes la nuit.

OK, elle était en colère. Ça n'arrivait pas souvent, mais ça arrivait quand même.

— Je suis désolée, marmonnai-je d'une voix étouffée. Je n'étais vraiment pas bien.

— Alors, au lieu de m'appeler, tu es allée te vautrer dans un bar...

— J'étais dans un café.

— Tu es allée te vautrer sur le bar d'un café pour te bourrer la gueule ? Et tu avais prévu de rentrer en voiture dans cet état-là, après ?

— Bien sûr que non ! m'écriai-je en me redressant pour la regarder. Il fallait bien que je rentre, quand même...

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu n'es pas rentrée toute seule, Charley. C'est Reyes qui t'a raccompagnée, et Robert a conduit la Barracuda de Reyes.

Je souris.

— C'est Obie qui a dû être content.

Cookie gloussa.

— Comme un gamin. La première chose qu'il m'a dite en arrivant, c'était : « Tu n'imagines pas la puissance de cette machine ! »

— Oups. Tu crois qu'il est mordu, ça y est ?

— J'espère que non, mais, en même temps, il a bien le droit de s'amuser, déclara-t-elle, changeant d'avis en cours de phrase. S'il veut une décapotable ou une voiture de sport, pourquoi pas.

— Ou une Harley ? la taquinai-je.

— Ah non ! Pas une moto.

Cookie avait une aversion pour les motos depuis qu'elle s'était tapé un motard sur le siège de sa monture, dans sa folle jeunesse. Elle avait perdu l'équilibre et, dans sa chute, s'était cogné la cheville contre le pot d'échappement brûlant. Elle y avait gardé la carte de l'Indiana tatouée pendant plusieurs semaines. Ça lui avait inspiré une sainte trouille des deux-roues.

— Je ne serais pas rentrée en voiture, Cookie. Tu me connais assez pour savoir ça, quand même. Le truc, c'est que... C'est le sien. Le gamin, je crois bien que c'est l'enfant de Reyes.

Cookie me dévisagea, bouche bée, jusqu'à ce que ça en devienne inconfortable.

— C'est ton copain qui bosse à la prison qui te l'a dit ?

— Il l'a quasiment avoué.

— Attends, lança Cookie en levant l'index, gagnée par la panique. Il était marié ? Il avait droit à des visites conjugales ?

Je secouai la tête.

— Non, pas de visites, mais il semblerait qu'il y ait eu plusieurs incidents impliquant des gardiennes et même une ancienne adjointe du directeur de la prison.

— Oh ! Je n'avais même pas pensé à ça !

— Bon, Gossett n'a pas dit mot pour mot que Reyes avait mis une des gardiennes enceinte, mais il a mentionné que c'était une possibilité. Une des

femmes a démissionné parce qu'elle était enceinte d'un détenu, et devine quand ça a eu lieu...

— Oh non !

— C'était il y a cinq ou six ans.

— Je suis désolée, ma puce.

— Non, dis-je en me levant pour faire les cent pas en vacillant à peine. Tu sais quoi ? J'ai décidé que ce n'était pas un problème. Pas du tout. Au contraire, on peut accueillir le petit Damien chez nous et l'élever comme si c'était notre fils.

— Comme un loup recueilli dans la forêt.

— Ça va être génial. On pourrait aller le chercher ce week-end.

— Euh, ça s'appelle un enlèvement, si je ne m'abuse.

— Il va adorer vivre ici, surtout une fois que j'aurai adopté mon éléphant.

— J'ai comme l'impression que sa mère risque de ne pas apprécier.

— C'est vrai, tu as raison. Il a peut-être peur des éléphants.

— Non, je parlais du fait d'aller le chercher pour le ramener avec toi. Sa mère ne serait sans doute pas du même avis.

— Ah ouais ?

— Tu sais quoi ? lança Cookie.

— Quoi ? Que tu es une trouillarde ?

Je me rassis à côté d'elle, et Fabio se plia aux courbes de nos fesses, les caressant de ses coussins.

— Je vais faire une recherche sur cette femme. Demain matin, en arrivant au bureau, je me renseignerai pour savoir si cette Clay a travaillé pour le système correctionnel du Nouveau-Mexique. Ça me prendra cinq minutes.

— Excellente idée. On pourrait aussi faire ça tout de suite.

Cookie éclata de rire.

— Je suis en train de préparer le dîner, et tu n'es pas en état d'aller au bureau toute seule. Tu risquerais de dévaler l'escalier sur le cul, une fois de plus.

— N'importe quoi. Je n'étais même pas bourrée, ce jour-là.

— Précisément.

— Bon, et sinon, ça fait combien de jours que je comate, comme ça ?

Elle consulta le calendrier accroché au mur.

— Euh... environ une demi-heure.

— Quoi ?! (Je me relevai pour aller regarder le calendrier à mon tour.) Ça

ne fait qu'une demi-heure que je suis ici ?

— Pas tout à fait.

— Mais ça fait dix minutes qu'on discute.

— Et oui.

— Comment ça se fait que j'aie dessaoulé aussi vite ?

Un sourire malicieux s'invita sur son visage et y creusa une jolie fossette.

— Ça doit être grâce au baiser.

— Quel baiser ? demandai-je, intriguée. Cookie ? Tu m'as embrassée ?

— Non, je parle de Reyes et toi. Oh, Charley, quand il t'a déposée sur le canapé – et il ne t'a pas juste balancée comme ça. Il t'a allongée tout doucement, comme si tu étais la chose la plus fragile sur cette planète.

Elle entra dans la cuisine, jeta quelques épices dans le ragoût qu'elle préparait et remua la cuillère en bois, le regard perdu dans le vague.

C'est alors que je me rappelai que je n'avais pas encore dîné. Mon estomac gargouilla en réaction aux délicieux arômes qui flottaient dans l'air.

— Ensuite il s'est penché sur toi, poursuivit-elle en touillant doucement, langoureusement. Son grand corps puissant et souple s'est ployé vers toi quand il a approché ses lèvres des tiennes. On aurait dit la Belle au bois dormant, mais en mieux. Je suis sûre que c'est ce baiser qui t'a rétablie.

— Sérieux ?

— Puis il a caressé ton visage, a repoussé une mèche de cheveux qui tombait sur ta joue et t'a légèrement touché l'épaule.

— Euh, Cookie, tu m'excites, là.

— Oh, pardon, bredouilla-t-elle en secouant la tête. Tu comprends, il est tellement... tellement... Enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Oui. (Je voyais très bien.) Au fait, j'ai faim.

— Zut alors ! (Elle ramena le feu au minimum pour laisser mijoter son plat.) J'ai bien peur qu'il n'y en ait pas assez pour toi.

— Hein ?

Je désignai la marmite, dont la contenance devait approcher celle de ma baignoire.

— Désolée. Tu vas être obligée de rentrer chez toi pour manger.

— Ah, fis-je en retournant vers Fabio. (Il me comprenait, lui, au moins.) Jamais de la vie. Je suis bien partie pour rester, Cook. Demain j'appelle les déménageurs. Autant m'adopter tout de suite ; cet appartement est mon nouveau chez-moi.

— Tant pis. Tu ne me laisses pas le choix, déclara-t-elle en allant ouvrir un placard.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je nerveusement.

Elle sortit une grande boîte. *La* boîte.

— Oh, non, Cookie.

— Oh, si, Charley.

— Pas ça ! lançai-je en reculant et en secouant la tête. Tout mais pas ça.

Elle vint se planter devant moi.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis. Allez, hop !

— C'est cruel et bizarre, et je suis sûre qu'il ne va pas vouloir non plus.

Elle eut un petit sourire en coin.

— On parie ?

Je décidai de la fermer. J'avais comme l'impression que, si on pariait là-dessus, j'allais perdre.

Chapitre 18

Liste des trucs qu'on détestait quand on était petits : la sieste et la fessée.

Liste des trucs qu'on adore maintenant qu'on est grands : la sieste et la fessée.

Même Internet

Cookie me traîna jusqu'à mon appartement, sa boîte à la main, et je m'attendais presque à ce qu'elle me tire par l'oreille comme une sale gamine à qui on allait infliger une punition – ou une humiliation cuisante. Au choix.

Quand on entra, Reyes interrompit ce qu'il était en train de faire – c'est-à-dire cuisiner quelque chose dont les arômes faillirent me mettre à genoux – pour nous jeter un regard interrogateur et terriblement sexy.

— On va régler cette histoire une bonne fois pour toutes, déclara Cookie posément.

— OK, articula-t-il prudemment.

Lui non plus ne savait pas comment on allait régler ça, voire ce qu'on allait régler.

Cookie se dirigea vers le salon et entreprit de déplacer les meubles. Je me dressai sur la pointe des pieds dans une tentative pour voir ce que préparait Reyes. C'était clairement quelque chose de riche et épicé, et ça valait sûrement la peine de se faire taper sur les doigts si c'était le prix à payer pour y goûter. Un peu comme le cuisinier, en somme.

Il observait Cookie, la tête inclinée sur le côté, tandis que je m'approchais discrètement. Puis il se tourna vers moi. Je m'immobilisai et haussai les épaules comme si, moi non plus, je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait. Je savais que Cookie ne plaisantait pas. On allait devoir se prêter au jeu si on voulait qu'elle nous laisse tranquilles. J'aurais juste voulu savoir si je pouvais manger d'abord.

— Venez là, tous les deux, ordonna Cookie en reculant de quelques pas pour admirer son œuvre. Et vous feriez bien d'éteindre les plaques avant de

retirer vos chaussures, monsieur Farrow.

Ah, tiens.

Elle n'appelait Reyes « monsieur Farrow » que quand il avait fait une bêtise. Du moins j'étais presque sûre qu'elle ne l'appelait « monsieur Farrow » que quand il avait fait une bêtise. Il n'avait encore jamais fait de bêtise, et c'était la première fois que j'entendais Cookie l'appeler « monsieur Farrow » sur ce ton, alors j'en avais tiré la seule conclusion logique. J'étais super forte en logique.

Reyes contourna l'îlot central de la cuisine pour s'approcher de nous, déjà pieds nus. J'admirai le spectacle. Il ne semblait pas s'inquiéter outre mesure, mais, en même temps, il n'avait sans doute jamais subi ce genre de punition. Il ignorait encore ce qui l'attendait. C'était atroce et ça exigeait une concentration intense.

— À vos marques, lança Cookie de sa voix d'arbitre.

Elle s'assit sur le canapé, sortit sa tablette et fit tourner la petite aiguille.

Je retirai mes bottes et m'avançai vers la bâche en plastique. Cet engin de torture était couvert de cercles de couleur alignés en rangées. J'allai me placer là où Cookie me l'indiquait et attendis que mon adversaire fasse de même.

L'heure de vérité était enfin arrivée. Reyes allait-il refuser de se plier aux règles ? Ou allait-il relever le défi ?

Sa bouche sensuelle semblait refléter son amusement quand il s'avança vers le côté opposé de la bâche et prit la place qui lui revenait.

Il portait un tee-shirt gris, ample sauf aux épaules – ces épaules sur lesquelles on aurait pu poser un 747 – et autour des biceps – ces biceps sur lesquels on aurait pu construire un centre commercial. Les muscles de ses avant-bras roulèrent sous sa peau quand il mit les pouces dans les poches de son jean.

Cookie fit tourner la flèche et annonça :

— Pied gauche, rouge.

On plaça donc le pied gauche sur le cercle rouge le plus proche. Ça impliquait que Reyes me tourne le dos. Celui-ci formait un V en direction de ses hanches minces, et son jean tout doux épousait les rondeurs en demi-lune de ses fesses. Même l'arrière de ses bras était sexy.

— Main gauche, vert.

On releva le défi, même s'il n'était pas facile ni pour lui ni pour moi.

J'étouffai un grognement mais tins bon malgré ma récente ébriété.

— Le Twister ? lança Reyes en se retenant de pouffer.

— C'est une longue histoire.

Twister était le moyen qu'avait trouvé Cookie pour dissuader Amber et ses cousines de se disputer quand elles étaient petites. À force de devoir garder l'équilibre en se tordant dans tous les sens, elles finissaient toujours par rigoler comme les gamines qu'elles étaient, et la dispute était oubliée comme par magie.

Sauf que ce qu'il y avait entre Reyes et moi était bien pire que les petites querelles d'Amber et de ses cousines. On avait dépassé le stade des Barbie et des barrettes. Reyes, en tout cas. Moi, j'avais toujours un faible pour les Barbie et les barrettes.

— Main gauche, bleu.

On se déplaça en même temps. Cette nouvelle posture n'était pas tendre pour ma *medulla oblongata* – enfin, le tendon entre le mollet et le talon, quoi.

— On dirait qu'on a un peu de temps devant nous, si tu veux bien m'expliquer, déclara Reyes, même pas essoufflé.

— Je préférerais te demander pourquoi tu refuses de me parler.

— Pied droit, jaune.

Ça devenait compliqué. J'avais l'impression d'être un orang-outan à une compétition de gym au sol. Reyes, en revanche, semblait dans son élément, tel un prédateur jugeant sa proie, telle une panthère prête à bondir. Ses yeux luisaient derrière ses cils immenses. Ses muscles roulaient sous sa peau. Ses longs doigts forts soutenaient à peine son poids, comme s'il se tenait essentiellement en équilibre sur ses pieds.

— Je te parle tous les jours, rétorqua-t-il.

Le timbre sensuel de sa voix envoya un frisson le long de mon échine et jusqu'entre mes cuisses.

— Pied gauche, vert.

— Donc tu ne veux toujours pas me dire ce qui te tracasse ? demandai-je en luttant contre la gravité tentatrice qui attirait tant mes fesses.

— Toi d'abord.

— Main droite, vert.

— Il n'y a rien qui me tracasse. C'est toi qui es distant.

— Main gauche, rouge.

Je faillis perdre. Mes doigts glissèrent sur la pastille rouge. Visiblement

l'équilibre n'était pas un de mes points forts.

— Dutch, pourquoi tu te fatigues à me parler si c'est pour me mentir ?

Je retins mon souffle, choquée, mais pas longtemps parce que je commençais déjà à haleter. Ce jeu était beaucoup plus dur qu'il n'y paraissait.

— Je ne mens pas. Qu'est-ce qui te fait dire que quelque chose me tracasse ?

— Main gauche, rouge.

— Encore ? gémis-je.

Je tentai d'atteindre le cercle rouge le plus proche, mais Reyes me devança. Je dus passer sous lui pour poser la main sur le suivant. Nos bras se touchaient. J'avais l'air prête à faire la course en crabe. Reyes avait l'air prêt à disputer un match de boxe. Son jean épousait sa taille, son tee-shirt gris dévoilait un bout d'abdomen musclé sur lequel les ombres dessinaient de douces vallées.

Il me regarda un long moment avant de me dire enfin ce qui lui pesait tant.

— On n'a jamais discuté de ce qui s'est passé à Sleepy Hollow.

— C'est vrai, dis-je en faisant comme si je n'avais aucun mal à respirer. Sauf que, si je n'en ai pas parlé, c'est parce que tu refuses de me parler tout court.

— Pied droit, rouge.

— Sérieux ?

J'avais une petite chance d'y arriver sans m'écrouler, mais Reyes était plus près de la pastille qui m'intéressait.

Il ne bougea pas tout de suite, comme s'il me laissait la politesse. Ça l'obligea à se mettre presque à califourchon sur moi pour atteindre le cercle d'après. Une fois qu'il eut trouvé son équilibre, son visage était tellement proche du mien que j'aurais à peine besoin de tendre le cou si la prochaine consigne était « bouche, bouche ».

— Main droite, jaune.

Domage !

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne veux pas parler ?

Je décidai de vider mon sac – jusqu'au fond. Ça n'avait aucun sens de tourner autour du pot comme ça. On était mariés. Si on ne trouvait pas un moyen de communiquer, on était fichus.

— Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules – enfin, autant que ma position tordue me le permettait. Tu t'es refermé sur toi. Quand on était dans

l'avion, j'ai senti que tu te faisais distant.

— Distant ? On était dans un avion, je n'allais pas m'échapper.

— Pied gauche, vert.

— Émotionnellement, corrigeai-je.

J'avais l'impression d'entendre une greluce d'émission de télé-réalité pleurnicher parce que son mari n'exprime pas ses sentiments et n'ose pas se confier.

Pourtant je n'étais pas comme ça, moi. Enfin, je ne pensais pas l'être jusque-là.

— Donc on était dans un avion à dix mille mètres d'altitude, et tu m'as senti me refermer sur moi.

— Main gauche, jaune.

Je tremblais tellement que ça commençait à se voir, sauf que je ne savais pas si c'était dû au Twister ou à la proximité de Reyes.

— C'est un peu ça, oui.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'impression que j'étais distant ?

— Tu faisais la tête.

En équilibre au-dessus de moi, un bras puissant de chaque côté de mon corps, il inclina la tête.

— Je suis le fils de Satan. C'est dans mes gènes, de faire la tête.

— Ce n'était pas pareil.

Je repensai à ce trajet. Je l'avais encouragé à s'asseoir près du hublot, parce que ça me donnait une excellente raison de me pencher sur lui pour regarder dehors, de respirer son odeur, d'appuyer mon épaule contre la sienne... Il avait passé tout le vol tourné vers ce fichu hublot.

— Tu n'as pas ouvert la bouche, ajoutai-je.

Il fronça les sourcils, plongé dans ses propres souvenirs.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as dormi pendant tout le trajet.

— J'ai fermé les yeux quand j'ai compris que tu t'étais replié sur toi. Je n'avais pas le courage de faire face.

Il se figea. On n'était plus aussi proches qu'un instant plus tôt, mais je sentis nos souffles se mêler.

— Au risque de me répéter : qu'est-ce qui t'a donné cette impression ?

À vrai dire, je n'en savais rien. Ce n'était que ça, justement : une impression, une sorte d'instinct.

Puisque je ne répondais pas, Reyes reprit la parole.

— Peut-être que c'était toi qui projetais.

— Comment ça ? Tu veux dire que c'est moi qui me serais repliée sur moi-même ? Reyes, je venais tout juste de te retrouver ! Je n'avais qu'une envie, c'était de t'attraper par les cheveux et de ne plus jamais te lâcher.

Je sentis un frisson d'émotion le parcourir – une émotion un peu honteuse.

— Quoi ? fis-je.

— Je ne voulais pas te presser.

— Dans quel sens ?

— Tu venais de traverser des épreuves difficiles. La mort de ton père, par exemple.

— C'est vrai, mais...

— Un accouchement périlleux.

— Tout accouchement qui a lieu au fond d'un puits est, par défaut, périlleux.

— La perte de ta belle-mère.

— Là, tu en rajoutes.

— Le fait de devoir abandonner ton enfant.

Je le dévisageai un long moment.

— OK. Ça, ça m'a tuée. Je l'avoue. Mais je n'étais pas la seule à devoir abandonner son enfant, ce jour-là. Et puis, ce n'était pas ta faute.

— Bien sûr que si, en partie.

— Non, Reyes. De toute façon, ce n'est pas ça que j'ai ressenti dans l'avion. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre ? Pourquoi tu t'es éloigné de moi comme ça ?

— Je n'en sais rien, Dutch ! s'écria-t-il, agacé. Après toutes les galères qu'on venait d'affronter, je voulais te laisser un peu de temps pour réfléchir.

— Pour réfléchir à quoi ?

— À nous, répondit-il sans hésiter. Je voulais que tu puisses réévaluer la situation sans m'avoir dans les pattes tout le temps. Je voulais éviter de t'étouffer.

Je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait. Était-ce une de ces stratégies à base de « ce n'est pas toi, c'est moi » ?

— Quand tu dis « réévaluer la situation », c'est de notre couple que tu parles ?

Il crispa les mâchoires mais garda le silence.

— D'abord : pourquoi est-ce que je voudrais réévaluer notre couple ? Et

puis, même si tu m'étouffais, tu sais très bien que je kiffe l'asphyxie érotique.

Alors il se rua sur moi, tel un prédateur, un grand fauve s'appêtant à dévorer son repas. Sa chaleur enveloppa mon corps jusqu'à la moindre molécule, nourricière, apaisante. Il passa un bras autour de ma taille et me déposa doucement au sol. Je tournai la tête vers Cookie. Enfin, vers le canapé où elle aurait dû être assise.

— Elle est partie, m'apprit Reyes.

— Oh.

Il se cala sur un coude tout en gardant une main sur ma hanche. À l'abri de son corps, je me plongeai dans son regard, me délectai de sa présence, de ce spectacle...

— Bon, mais revenons à nos moutons, dis-je pour me tirer de ma rêverie. Pourquoi est-ce que je voudrais réévaluer notre mariage ?

Il baissa les yeux. Il avait passé la main sous mon pull et me caressait doucement le ventre. Son contact envoyait de petits frissons délicieux courir partout sous ma peau.

— Parce que tu m'as vu.

— Pardon ?

Il replia lentement les doigts comme pour tracer de légers sillons dans ma chair, m'arrachant un frémissement de plaisir.

— Tu as vu ma vraie nature, et je me rends compte de quoi je dois avoir l'air à tes yeux.

Sa bouche sensuelle, les traits exotiques de son visage, cette mèche de cheveux qui bouclait le long de sa joue... C'était le genre de tableau que les artistes rêvaient de peindre.

— De quoi est-ce que tu parles ? demandai-je d'une voix enrouée. Je te vois tous les jours.

— Non.

Il fit remonter ses doigts sous mon pull, puis sous mon soutien-gorge pour effleurer mon téton.

Un pic d'excitation me traversa.

— À Sleepy Hollow, quand tu m'as vu pour la première fois après avoir perdu la mémoire... (Il ramena sa main vers mon ventre et s'écarta un peu, une fois de plus.) Tu étais horrifiée.

Je tendis le bras pour caresser ses lèvres pleines.

— Si tu crois ça, c'est que tu ne connais pas le sens du mot « horrifié ». Tu

ne pourras jamais m’horrifier, Reyes.

— Et pourtant..., murmura-t-il avec un sourire triste.

Je me redressai sur les coudes.

— Reyes, je me suis réveillée sans savoir qui j’étais ou ce dont j’étais capable. J’ai failli avoir une attaque en croisant mon premier fantôme. J’étais terrifiée.

Il tressaillit, mais se ressaisit aussitôt.

— J’imagine.

— Mais la première fois que tu es entré dans le *diner*, Reyes Farrow... (Je me rallongeai, ramenai un poignet sur mon front et me plongeai dans ce souvenir.) Tu ne te rends réellement pas compte à quel point tu es magnifique. Pas vrai ?

Il s’esclaffa doucement et tendit le bras pour appuyer la tête dessus tout en gardant l’autre main sur mon ventre. Il la fit descendre un peu, très lentement, laissant dans son sillage une chaleur brûlante.

— Ce n’est pas ce que suggérait l’expression de ton visage.

— Tu as raison. (Je roulai sur le côté pour lui faire face, ce qui fit bruisser la bâche en plastique, et posai la joue sur mon bras, moi aussi.) Et, en même temps, tu te trompes.

— Je suis très doué pour ça.

Il fit jouer le dos de ses doigts autour de mon nombril.

— Au moment où tu es entré, j’étais à cheval sur les deux dimensions parce que je ne contrôlais pas encore bien ce que je faisais. D’un seul coup je vois arriver un être incroyablement puissant, menaçant et indomptable, pas entièrement humain. On dirait une panthère croisée avec un assassin venu d’un autre monde. Il respire la force, la grâce, l’agilité et... (Je baissai les yeux.) ... le sexe, à tel point que j’ai peur de ce que je risque de faire en sa présence. En ta présence, corrigeai-je en me mordant la lèvre. Mon attirance était si immédiate, si viscérale, que c’était comme si j’avais une corde autour de la taille et qu’elle était reliée à toi. À la minute où je t’ai vu, cette corde s’est tendue. Le monde a basculé, et j’ai soudain eu peur de me perdre et de fondre. (Je croisai son regard, timide.) Reyes, j’étais fascinée.

— Vraiment ? Parce que tu avais l’air horrifié.

Je ris doucement.

— Toutes les statistiques indiquent que les femmes sont plus douées que les hommes pour déchiffrer le sens des expressions et des gestes. Peut-être

que tu devrais me laisser ce genre d'interprétation, à partir de maintenant.

Il baissa la tête.

— C'est difficile de confondre l'horreur et la fascination, quand même.

— Je me demandais si ce n'était pas plutôt quelque chose d'autre, dis-je sans relever sa remarque. (Horriifiée, mon cul, oui.) Enfin, plusieurs choses, mais une en particulier.

— Quoi donc ?

— Je t'avais oublié. (Il ne réagit pas, alors je m'expliquai.) Tu avais prédit, des mois plus tôt, que je t'oublierais quand j'entendrais mon nom céleste pour la première fois, et tu avais raison.

— Ça, je le savais. Ce n'était pas une surprise.

— Oui, mais je ne t'ai pas oublié dans le sens que tu avais l'air de donner au terme, comme si j'allais cesser de m'intéresser à toi... comme si j'allais cesser de t'aimer et passer à autre chose.

— C'est vrai, mais, d'une certaine façon, tu es passée à autre chose, à un autre stade de ton existence.

— C'était un sacré pouvoir à confier à une simple fille du Nouveau-Mexique dont les ambitions se résumaient à faire le tour des plantations de café du monde et à manger des esquimaux à l'orange sans s'en faire couler sur le menton. Attends un peu que je trouve celui ou celle qui a eu cette brillante idée...

Un petit rire adoucit le tumulte de ses émotions.

— Par contre, l'idée de ne plus t'aimer... Reyes, je respire mal quand tu n'es pas là. Je n'arrive plus à réfléchir.

— Je suis content de l'entendre dire. (Il passa le pouce sur mon nombril, ce qui envoya danser un joyeux picotement entre mes jambes.) Et puis, je te remercie de me le dire, mais tu sembles tellement préoccupée...

— Non, ça va.

— Ah, fit-il en hochant la tête d'un air sagace. Alors, si j'ai bien compris, il faut que je te confie tous mes secrets, mais toi, tu gardes les tiens pour toi ?

Je m'esclaffai avant d'avoir pu me retenir.

— Reyes Alexander Farrow, je sais pertinemment que tu ne me confieras jamais tous tes secrets.

Son regard se fit soudain perçant.

— Peut-être qu'un jour je te surprendrai.

— Ah ouais ?

— Ouais, mais là, c'est ton tour.

Il avait raison – plus ou moins. Il était important de communiquer. N'est-ce pas ce que disent tous les experts ? Que la communication est la clé du mariage ?

Je décidai de commencer par ce qui me faisait le plus mal à ce moment-là. Je fermai les yeux comme une lâche et avouai à l'obscurité :

— Tu as un autre enfant.

— Ah bon ? fit-il d'une voix amusée. Merci de me l'annoncer.

Je rouvris les yeux, bouche bée.

— Tu trouves ça drôle ?

— Oui. Je ne comprends pas pourquoi, mais c'est drôle.

— Reyes, tu as un fils de cinq ans quelque part au Texas.

Il fronça les sourcils, puis soudain son visage s'éclaira.

— Ah, oui. Damien. J'avais oublié que c'était moi qui avais engendré ce gamin. Pendant que j'étais en prison, en plus.

— Alors c'est ça, ton excuse ? Tu n'aurais pas pu faire de gamin parce que tu étais en prison ?

Il soutint mon regard sans rien dire, mais je voyais bien qu'il se retenait de rire.

— Ne te fatigue pas, je sais déjà ce qui s'est passé, monsieur le tombeur !

Cette fois il haussa les sourcils, sincèrement intrigué.

— Tu as fait un gosse à un des officiers de la prison – une des gardiennes.

— Ah, fit-il en réfléchissant. Oh, heureusement que c'était une des gardiennes et pas juste un officier. L'accouchement n'aurait pas été commode.

Il rigolait, le salaud ! Il se moquait de cette histoire comme si c'était une bonne blague. J'étais complètement sciée, muette de stupeur.

— Comment est-ce que tu peux prendre une chose pareille à la légère ?

Bon, d'accord je n'étais pas complètement muette.

Il glissa la main autour de ma taille jusqu'à ce que ses doigts reposent sur ma colonne vertébrale.

— Je n'y peux rien, madame Davidson, vous me faites mourir de rire.

Au moins il prenait ça bien. Un peu trop bien, même.

— Tu insinues que Damien Clay n'est pas ton fils ?

— Pitié, dis-moi que tu n'as pas gaspillé des ressources et un temps précieux à enquêter sur ce gamin alors que tu n'avais qu'à me demander.

— Pas du tout ! C'était Cookie. D'ailleurs il faudra que je lui en touche deux mots demain. Allez, crache le morceau : c'est ton mouflet ou non ?

— Dutch, si j'avais un autre enfant, tu serais la première à le savoir, essentiellement parce que ce serait à toi de l'enfanter dans la douleur. Damien Clay est le fils de ton copain. Il n'a jamais épousé la mère.

Je cillai, surprise.

— Mon copain ? Tu veux dire : mon nouveau copain ? Tu es au courant, pour Fabio ?

Il ne daigna même pas répondre, comme si le canapé de Cookie était indigne de lui.

Bon, et sinon. Le fils de mon copain, donc. Super.

— C'est vachement sympa de ta part de payer sa pension alimentaire, dis donc. Très avant-garde, très famille nucléaire, dans le genre post-apocalyptique.

— Ça faisait partie du marché qu'on a conclu, expliqua Reyes calmement. Je voulais quelques paires d'yeux supplémentaires pour veiller sur notre fille, et il se trouve que je lui fais confiance.

Je me redressai brusquement.

— Quoi ? Qu'est-ce que Pépin vient faire là-dedans ?

— J'ai embauché ton copain. Enfin, tes copains. (Voyant que je restais bouche bée, il précisa.) Tes trois copains motards. Tu te souviens ? Ils gardent un œil sur les Loehr et, au passage, sur Elwyn. Sauf que je ne voulais pas qu'on puisse remonter jusqu'à eux. Après tout, ce sont des fugitifs recherchés par la police.

— Donovan ? demandai-je, abasourdie. Mais oui, bien sûr ! Tu as recruté Donovan et sa bande pour surveiller Pépin.

Ils étaient parfaits pour ça, et Reyes avait raison. Ils étaient impliqués dans une sombre histoire de braquage de banque, même si on leur avait forcé la main. C'étaient des types en or, et Reyes avait fait appel à eux pour grossir les rangs de l'armée de Pépin.

— Une des conditions de notre marché, reprit-il, c'était qu'ils ne paient qu'en liquide ou en se servant des cartes bancaires que je leur envoie. En échange, je paie sa pension alimentaire pour que personne ne puisse remonter jusqu'à lui.

Je le dévisageai, toujours bouche bée, mais cette fois c'était avec admiration. J'étais encore plus impressionnée que quand il avait poussé la

porte du *Firelight Grill*, le diner de Sleepy Hollow.

— C'est formidable, Reyes ! Je ne savais pas que tu faisais tout ça pour eux... et pour Pépin.

Il pinça les lèvres.

— Femme de peu de foi.

Il ne plaisantait pas vraiment.

— Je ne manque pas de foi, protestai-je en secouant violemment la tête. Jamais de la vie ! J'ai simplement tendance à sous-estimer ton cerveau. (Je lui tapotai la tempe puis repoussai une mèche de cheveux qui lui effleurait la joue. Il avait besoin d'une petite coupe.) J'oublie régulièrement que ton QI est plus élevé que le montant sur mon compte en banque.

— Ce n'est pas très flatteur, tu sais.

— N'empêche, c'est dommage. J'étais prête à sauver Damien, à le ramener à la maison pour l'élever comme mon propre fils.

— Comme un loup sauvage ?

J'aurais parié avoir déjà entendu ça quelque part.

— Je doute que sa mère aurait apprécié, cela dit, ajouta Reyes, toujours la voix de la logique.

— Ouais, Cookie est du même avis.

— OK, au suivant, lança-t-il brusquement. Puisqu'on en est à déballer tes secrets : qu'est-ce qu'il y a d'autre qui te dérange ?

— Non, c'est ton tour. Qu'est-ce qui te dérange, toi ? (Je laissai mon index s'attarder sur sa peau, le long de sa mâchoire, émerveillée par la sensation de sa barbe naissante.) Que me caches-tu d'autre derrière ces yeux étincelants ?

Il sourit.

— Tu détiens mon cœur, or c'est là que je cache mes secrets.

— Dans ce cas, je ne dois pas avoir la clé.

— Tu plaisantes ? C'est toi qui l'as forgée.

Il m'embrassa sur le bout du nez, se rallongea puis tira sur mon passant de ceinture jusqu'à ce que je sois calée tout contre lui. Un bras replié sous la tête, il observait le plafond. Je suivis son regard, intriguée par le petit garçon installé sur les poutrelles, puis je me retournai vers le profil magnifique de Reyes.

— Tu n'as jamais évoqué ce qui s'était réellement passé dans le hangar, à Sleepy Hollow.

— Tu veux dire, avant que tu arrives ? demandai-je.

Il hocha la tête, et je remerciai le ciel qu'il ne puisse plus lire mes émotions. C'était là que j'étais entrée en possession du miroir des dieux. C'était également là que j'avais appris que mon mari était l'un des dieux d'Uzan, alors que, justement, je détenais désormais le seul moyen de l'emprisonner si le besoin s'en faisait sentir.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Kuur a essayé de me faire dire où était Pépin. J'ai refusé. Il s'est énervé. Ça a déclenché le chaos.

— Tu as le chic pour déclencher le chaos, commenta-t-il sur un ton amusé. Il ne s'est rien passé d'autre ?

— Pas dans mon souvenir, non.

— Alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression que tu me caches quelque chose depuis ce soir-là ?

— Aucune idée. Pourquoi est-ce que, moi, j'ai l'impression que tu me caches quelque chose depuis ce soir-là ?

— Aucune idée.

Je me redressai sur un coude et posai le menton sur sa poitrine.

— Je te propose un marché.

— OK.

— À partir de maintenant, on n'aura plus de secret l'un pour l'autre.

— C'est un peu radical, comme décision, tu ne trouves pas ? me taquina-t-il, un sourire au coin des lèvres.

— J'ai entendu dire que c'était la mode.

— Des couples mariés qui n'ont pas de secret l'un pour l'autre ? Tu vas lancer la révolution si tu continues comme ça.

Je réfléchis un instant.

— Ou alors pas de secrets entre nous sauf si l'un des deux est au courant que l'autre a un secret, mais un secret en toute franchise.

— Je ne suis pas sûr que tu aies bien saisi le concept de « en toute franchise ». Ça implique... eh bien, une pleine franchise, quoi.

— Pas faux, mais laisse-moi finir. (J'avais peut-être trouvé la solution miracle.) Je pourrais t'avouer que j'ai un secret que je ne peux pas te livrer, mais comme ça, au moins, tu saurais que j'ai un secret, donc je ne te cacherais plus rien, et personne ne se sentirait coupable ou mis à l'écart, dans le noir, etc.

— Tu ne crois pas que ça irait à l'encontre de l'idée même du secret ?

— Non, je ne crois pas.

Il se racla la gorge, et j'eus comme l'impression qu'il s'efforçait de réprimer un fou rire. Je sentis sa main – celle qu'il avait de nouveau glissée sous mon pull – remonter le long de mon dos. Ses longs doigts me brûlaient la peau et l'infusaient de leur chaleur.

— OK, je veux bien essayer.

Je me lovai encore plus près, tout excitée. Je repensai à toutes les informations que je gardais soigneusement pour moi. La toute première, la plus cruciale, la monstrueuse monstruosité, c'était bien évidemment la nature divine de Reyes. Je ne voulais pas lui en parler parce que, tout simplement, c'était la matière d'un dieu maléfique qui avait servi à le concevoir, alors je n'étais pas sûre de ce qui se passerait quand je lui avouerais. La seconde, c'était l'existence du miroir des dieux. Les raisons en étaient les mêmes, les conséquences différentes. Et puis, le miroir des dieux était au cœur de mon plan B.

À présent que je savais ce qu'était réellement Reyes, je le comprenais beaucoup mieux. Je sentais l'étendue de son pouvoir, qui irradiait de lui par vagues, turbulent, incessant. Il était tellement plus que bêtement surnaturel ! Ça tombait sous le sens, en fait.

C'était une force, un tourbillon, un réacteur nucléaire. Or ce genre de puissance se montrait rarement docile, souvent impétueuse et imprévisible. Il fallait avant tout que j'en sache davantage. Malheureusement, il n'existait qu'une seule entité ayant grandi dans le même quartier et qui connaissait Reyes mieux que quiconque en ce monde : Osh'ekiel.

Je comptais bien tout raconter à Reyes, naturellement, mais je voulais me renseigner d'abord.

— Bon, dis-je avant de déglutir. J'ai deux secrets que je ne peux pas te dire. (Je me laissai retomber sur le dos et étendis les bras – le gauche en travers de son visage, mais c'était fait exprès.) Ouf ! C'est fou comme je me sens mieux maintenant ! Ah, merde, attends.

Je réfléchis un instant. Je ne lui avais pas non plus avoué que Satan l'avait enfermé pendant un temps, alors qu'il était en mode dieu maléfique. Techniquement, ça faisait trois secrets.

— Rectificatif : j'ai trois secrets, pas deux. Désolée.

Il mordit doucement mon bras gauche, ce qui me fit rigoler comme une gamine. Je roulai sur le côté pour me rapprocher de lui.

Une fois que je fus ancrée tout contre son grand corps, il reprit la parole.

— Trois ? Ça fait beaucoup de secrets, dis-moi.

— C'est vrai, mais au moins, maintenant, tu sais que je les ai et que je te les raconterai dès que je pourrai. À la minute où je pourrai. Non ! À la nanoseconde. Et toi ?

— Hum..., fit-il tout en réfléchissant. Je n'en ai qu'un seul. Non... (Il prit tout son temps, et je faillis commencer à me ronger les ongles.) Deux. Techniquement, j'en ai deux.

Je le dévisageai, déçue.

— Tu as deux secrets ?

Il éclata de rire.

— Tu en as trois !

— Mais... (Je m'assis, les bras tendus derrière moi.) Mais c'est quoi, ces secrets ? Pourquoi tu ne peux pas me les dire ?

L'espace d'un moment fugitif, son visage se crispa sous le coup de la tristesse. Son regard se voila presque imperceptiblement, puis il se ressaisit aussitôt et me sourit.

— Je savais bien que ça ne marcherait pas, ton truc.

Une sorte de terreur me figea. Reyes ne connaissait pas la tristesse. Il se mettait en colère. Il se changeait en pierre. Il complotait, planifiait et s'appliquait jusqu'à trouver la solution au problème, quel qu'il soit. Mais la tristesse ? S'agissait-il de quelque chose qui échappait à son contrôle ? Quelque chose d'inévitable ?

Sauf que le but de cette opération était justement d'établir un lien encore plus fort, de se faire confiance même quand on ne pouvait pas tout se dire.

— Non, tu as raison. Ça va marcher. Merci de m'en avoir parlé.

Je me rallongeai et me concentraï sur la main qui me caressait toujours le dos. Au moins il me touchait.

— J'étais inquiète, tu sais, ajoutai-je.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne m'as pas touchée depuis plus d'une semaine.

— Je t'ai déjà expliqué mes raisons.

— Je sais, mais...

— Dutch, tu mérites tellement mieux que moi !

Je le toisai du mieux que je pus étant donné que j'étais sous lui.

— Soit tu as une vision méchamment exagérée de moi, soit tu as une opinion distordue de toi-même. À mon avis, il y a un peu des deux. Je pense

que le seul moyen de régler ça, c'est de... (Je me redressai, fis remonter son tee-shirt puis baissai la main vers sa braguette.) ... s'épuiser jusqu'à ce qu'on n'ait plus la force d'en parler.

J'effleurai ses abdominaux en béton et glissai les doigts sous son jean pour les refermer autour de son érection. Chaque muscle de son corps se fit dur comme du marbre. Il serra le poing dans mon dos tandis que je faisais descendre ma main jusqu'à la base de son sexe. Je le massai et le caressai jusqu'à sentir le battement familier de son pouls sous ma paume.

Il saisit une mèche de cheveux sur ma nuque et m'attira à lui pour m'embrasser.

Je reculai un peu la tête.

— Non, mais sérieusement, je ne pourrais pas avoir un indice ? Juste un seul, sur un seul des deux secrets. Ça me suffit. Attends ! Est-ce qu'ils sont liés, ces secrets ?

Sans répondre, il attrapa le bord du tapis de Twister et nous enroula dedans comme un *burrito* géant.

— Tu es sûr que Cookie est partie ? Elle n'est pas simplement allée aux toilettes ou un truc du genre ?

Il me fit taire d'un baiser et appuya les hanches contre les miennes.

— Parce que, si elle est toujours là, elle risque d'être scandalisée, soufflai-je en retenant un cri quand il me mordilla l'oreille.

Sans rien écouter de ce que je disais, il me souleva pour m'allonger sur le ventre, sans ménagement, et vint presser son érection contre mes fesses. Il referma une main autour de ma gorge et murmura à mon oreille :

— Tu disais quoi, à propos de l'asphyxie érotique ?

— Je plaisant...

Je m'interrompis dans un sursaut quand il raffermi sa prise tout en défaisant mon jean de l'autre main avant de le baisser. Un courant d'air frais passa sur ma peau une microseconde avant que les flammes de Reyes l'embrasent.

Puis il approcha sa bouche de mon oreille de nouveau, tout en se déshabillant.

— Ouvre-toi, ordonna-t-il d'une voix grave et douce.

Sauf que mon jean entravait mes genoux, me laissant peu de marge pour écarter les cuisses.

Voyant que je n'obéissais pas tout de suite, il fit remonter une main sous

mon pull et mon soutien-gorge. Il se contenta d'abord de caresser Danger, mais une vive douleur me donna la chair de poule quand il en pinça la pointe délicate.

À califourchon sur moi, il serra mes genoux entre les siens.

— Ouvre-toi, répéta-t-il tout en resserrant sa prise autour de ma gorge.

Il enfouit le visage dans mes cheveux et inspira mon odeur. Son sexe appuyait contre moi, dur et chaud.

Je passai les bras derrière moi et posai les mains sur mes fesses pour les écarter.

— C'est bien, ma belle, murmura-t-il avant de glisser les doigts en moi avec un gémissement. Tu es toute mouillée !

Il se mit à aller et venir en longs gestes puissants.

J'aurais voulu qu'il continue comme ça jusqu'à ce que je perde la tête, mais il se retira pour ne caresser que la pointe de mon clitoris. Il me titillait, me torturait, et des vagues de plaisir couraient dans mes veines comme des feux follets, allumant les moindres recoins de mon corps, parcouru de myriades de petits séismes.

Cette fois c'est moi qui poussai un gémissement, ce qui l'excita encore plus. Il fit glisser son érection sur ma peau et se positionna. Son sexe appuyait contre moi, aussi impatient qu'un pur-sang sur le point de s'élancer sur la piste.

Alors Reyes s'immobilisa, saisit le lobe de mon oreille entre ses dents et le mordit suffisamment fort pour m'arracher un cri, puis murmura :

— Espérons que je trouve le bon du premier coup.

Le bon quoi ? J'écarquillai les yeux et me crispai. Je craignais la sodomie comme une créature de Roswell craignait les sondes et les seringues, mais, d'une seule poussée, Reyes me pénétra où il fallait.

Un spasme me traversa, et je faillis jouir sur-le-champ, mais il s'arrêta de nouveau, planté en moi, et attendit que je me calme. Lui-même en avait peut-être besoin. Je commençai à trembler, et mes doigts glissaient. Il gardait une main serrée autour de mon cou, me privant presque d'oxygène.

— *Vous ne devriez pas taquiner, mon amour* ², murmura-t-il dans un français aussi fluide que ses mouvements.

Même s'il se tenait immobile, les signes avant-coureurs d'un orgasme se manifestaient de nouveau, comme autant de déferlantes de feu qui s'approchaient de moi. Je remuai sous son poids pour les précipiter, mais il

résistait. Il me tenait.

Il déposa un baiser le long de ma mâchoire, un autre dans mon cou. Puis, sans prévenir, il se retira, mais juste un peu, avant de plonger de plus belle. Il s'enfonça encore plus profondément et intensifia sa poigne. Cette contrainte envoya une onde de plaisir dans mes veines, et je me débattis sous lui. J'en voulais davantage, de ce désir mordant, érotique et féroce.

Il raffermi son emprise sur moi pour m'immobiliser complètement et, alors, il fit quelque chose que je n'aurais pas imaginé. Il ralentit le temps tandis qu'il se retirait un peu avant de revenir à la charge en coups de reins brefs et puissants. Ces impulsions délicieuses fouettaient l'excitation qui se concentrait dans mon ventre. Mon orgasme était tout proche, mais Reyes murmura :

— Retiens-toi.

Il respirait en rythme avec ses coups de boutoir, haletant. Je compris que lui aussi était sur le point de jouir.

— Retiens-toi, répéta-t-il d'une voix rauque.

Ses mains tremblaient tandis qu'il accélérât la cadence. Je n'allais pas pouvoir me retenir bien longtemps.

Je sentis son souffle sur ma joue quand, sans ralentir l'allure, il dit tout contre mon oreille :

— Vas-y.

Le temps nous rattrapa avec élan, précipitant le plaisir qui explosa dans mon ventre. Chacun de mes muscles se tendit sous le feu de l'énergie brute qui fusait tout autour de nous et secouait le monde. Un grondement sourd retentit lorsque Reyes, les doigts crispés sur la bêche, s'abandonna aux vagues furieuses de son propre orgasme.

Il lança quelques exclamations bien choisies, et je n'aurais pas dit mieux moi-même. Enfin il se détendit et s'allongea sur moi, parmi les dernières étincelles de notre plaisir, éparses comme les débris lumineux d'une étoile oubliée.

Puis il se retira et glissa à côté de moi. Ses longs cils effleuraient ses joues. Sa bouche sensuelle était rouge et gonflée.

— Alors, heureux ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— J'ai simulé.

— C'est vrai ? Moi aussi ! Il va falloir qu'on réessaie, alors.

Il sourit lentement.

— D'accord, mais sans la bâche, cette fois.

— Ça marche.

[2](#). En français dans le texte. (*NdT.*)

Chapitre 19

*Je suis à deux pas de la fortune.
Il ne me manque plus que l'argent.*

Même Internet

On passa la nuit à parler – et à manger le poulet au whisky de Reyes. On discuta de tout. Il répondit à toutes mes questions, et même si j'ignorais encore pourquoi il avait choisi ce soir-là pour accepter le dialogue, je n'allais pas laisser filer cette occasion.

On était passés du tapis de Twister au canapé, puis du canapé au lavabo – longue histoire –, avant de se retrouver au lit. Ce dernier était immense, avec des colonnes de bois gris au grain rustique et aux lignes élégantes.

Reyes avait des questions à me poser, lui aussi. Je lui dis qui était Heather, la jeune fille de la malédiction que j'avais mentionnée dans mon délire alcoolisé du *Satellite*, et lui racontai ce qu'on savait à son sujet. Puis je lui parlai de mon enquête officielle.

Il ne travaillait pas pour la police, donc je n'avais pas besoin de lui cacher qui m'avait mise sur le coup. Je voulais lui expliquer pourquoi j'avais parlé du dossier que Nick Parker avait sur nous et sur Pépin, lui dire que Parker s'en servait pour m'obliger à coopérer avec lui, même si ce n'était pas nécessaire puisque j'étais convaincue sans le moindre doute que Lyle Fiske était innocent.

Sauf que Reyes s'arrêta sur le fait que Parker avait un dossier sur nous et sur Pépin. L'appartement faillit partir en fumée quand il apprit ça. Je fus forcée de le distraire en dégainant Danger et Will. Heureusement que mes copines ne rataient jamais leur effet.

Cependant je connaissais Reyes et je savais qu'il n'allait pas lâcher l'affaire. Je savais aussi que ça risquait de nous mettre en délicate posture, ce dont nous n'avions pas besoin – mais vraiment pas. La moindre enquête un peu poussée sur notre compte pouvait nous envoyer en taule l'un et l'autre.

J'étais à peu près sûre que falsifier un acte de naissance et confier son enfant à d'autres était illégal dans ce pays.

Je tentai de sonder discrètement Reyes au sujet de sa divinité. Que je n'aie pris connaissance de la mienne que récemment, ça n'avait rien de très étonnant. En revanche Reyes avait été Rey'aziel en enfer et habitait son identité présente depuis déjà des siècles. Soit il ignorait tout de sa nature originelle, soit il avait un potentiel hallucinant comme joueur de poker.

Il se faisait déjà tard, mais le sommeil se déroba à mon esprit agité. Apparemment M. Joli Cul n'avait pas ce problème, lui. Allongé sur le dos, il avait replié le bras sur son front, sa position préférée pour dormir.

Je n'allais quand même pas le laisser faire. Je m'installai donc à califourchon sur lui et entrepris de le ranimer. C'était la moindre des choses.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-il sans baisser le bras.

— Massage cardiaque, répondis-je sans cesser de compter dans ma tête.

Vêtue d'un maillot de foot rouge et noir et d'un boxer sur lequel était écrit : « Permis de conduire », je m'acharnais sur lui pour lui sauver la vie, avec une détermination digne d'une secouriste chevronnée – ou d'une chèvre un peu secouée. C'est selon.

— Je ne sais pas ce qu'en penserait ma femme, rétorqua-t-il d'une voix douce.

Son amusement était tout simplement inacceptable. Il ne semblait pas se rendre compte des efforts que je déployais.

— Hé ! J'essaie de te sauver la vie, je te signale ! Interdiction de m'interrompre.

Un sourire sensuel s'invita sur ses lèvres. Il replia les deux bras sous sa tête et me regarda faire. Au bout de quinze compressions, je me penchai sur lui, posai ma bouche sur la sienne et soufflai. Il rit doucement, un son grave et sexy qui résonna sous mes mains tandis qu'il acceptait l'air que je lui insufflais. Puis je me redressai et repris mes compressions.

— Ne meurs pas ! S'il te plaît !

Au bout du cycle suivant, il demanda :

— Est-ce que je vais m'en sortir ?

— Ce n'est pas gagné. Je vais avoir besoin du défibrillateur.

— On a un défibrillateur ? s'étonna-t-il, l'air franchement impressionné.

J'attrapai mon téléphone.

— J'ai une appli. Attends.

Tout en tapant sur mon écran, je me rendis compte qu'il y avait une faille à mon plan. J'avais besoin d'un deuxième téléphone si je voulais redémarrer son cœur. Je me penchai pour saisir son appareil sur la table de chevet, appuyai sur deux ou trois touches puis poussai un soupir agacé.

— Tu n'as même pas l'appli qu'il faut, grommelai-je.

— J'ignorais que ces trucs étaient aussi polyvalents.

— Il faut juste que je la télécharge. Ça devrait aller vite.

— Est-ce qu'il me reste assez de temps ? me taquina-t-il pendant que je cherchais l'appli.

J'avais déjà oublié comment elle s'appelait, alors je dus reprendre mon téléphone pour vérifier avant de pouvoir la trouver, la télécharger et l'installer – tout ça pendant que mon patient attendait, à l'article de la mort. Personne ne semblait comprendre que chaque seconde était vitale.

— Ça y est ! m'écriai-je enfin en plaçant un téléphone sur sa poitrine et l'autre le long de ses côtes, comme dans les films. Tout le monde recule !

Bon, sauf que je restai assise sur lui pendant que la décharge électrique le faisait sursauter, relançait son cœur et brûlait sa peau au passage. C'était du moins ce que j'espérais.

Il fit preuve d'une grande bravoure. Un coin de sa bouche remua, mais ce fut à peu près tout. C'était vraiment un bon petit soldat.

Après deux chocs supplémentaires – il fallait au moins ça –, je lâchai les téléphones et plaçai deux doigts dans son cou.

— Alors ? demanda-t-il après un suspense insoutenable.

Je poussai un profond soupir de soulagement épuisé.

— Vous allez vous en sortir, monsieur Farrow.

Sans prévenir, mon patient me prit dans ses bras et me fit rouler sur le dos avant de m'immobiliser sous son poids – non négligeable – et d'enfourer son visage dans mes cheveux.

C'était un miracle !

— Et toi ? Tu crois que tu vas t'en sortir ? me demanda-t-il.

J'y perçus à la fois une promesse et une menace.

Je gloussai tandis qu'une grande main forte s'introduisait dans mon boxer.

— Non, murmurai-je. Jamais.

Alors qu'il se glissait en moi une fois de plus et que mon corps se contractait autour de lui, je me rendis compte que c'était vrai. Je ne m'en sortais jamais, et ça me convenait parfaitement.

— Tu sais, lança-t-il aux alentours de 3 heures du matin. Il y a un secret dont on n'a jamais parlé.

Je tentai de museler mon enthousiasme, mais...

— C'est l'un de tes deux secrets à toi ?

— Non.

Il éclata de rire face à ma petite moue déçue.

— Ça veut dire qu'il y en a un autre ?

— Plus ou moins.

— Tu en avais trois, en fait ?

— Ce n'est pas vraiment un secret. C'est simplement un truc que tu ne m'as jamais demandé.

Je m'approchai de lui, intriguée.

— Visiblement, j'aurais dû.

— Tu ne m'as jamais posé de question sur l'argent.

— Quel argent ? Ton argent ?

— Non, celui du gouvernement, répondit-il en riant.

— Tu veux qu'on parle du budget fédéral ? Parce que je suis grave au point là-dessus.

Son regard s'attarda sur ma bouche, ses cils jetant des ombres sur ses yeux lumineux.

— Tu ne m'as jamais demandé combien nous possédons.

— Combien nous possédons ? Nous ?

— Oui, nous, confirma-t-il d'une voix ferme.

— Je n'ai jamais demandé parce que je n'en ai pas besoin. Je le sais déjà.

Il haussa un joli sourcil.

— Ah oui ?

— Oui. Kim me l'a dit, un jour. Je sais exactement de combien tu disposes.

— Nous.

— Enfin, de combien tu disposais. C'était il y a presque un an, et tu as fait flamber le compte en banque, depuis.

Kim était la sœur adoptive de Reyes. Ils avaient grandi ensemble et s'étaient battus côte à côte pour survivre aux atrocités que leur avait infligées Earl Walker, l'homme qui les avait élevés. Reyes se serait mis en quatre pour elle, et c'était réciproque. Elle l'avait prouvé en déclenchant des incendies dans des immeubles, environ un an auparavant, pour effacer les traces de ce

que Walker avait fait subir à Reyes. C'était l'acte d'amour légèrement décalé le plus touchant que j'aie jamais vu, même si elle s'était attiré les soupçons de la police. Reyes l'avait donc cachée quelque part où elle ne risquait rien, et je ne l'avais pas revue depuis.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit exactement ?

— Cinquante gros sacs. J'ai eu du mal à me faire à l'idée, au début. Cinquante millions, quoi ! Qui dispose de cinquante millions ?

— Kim parlait de son argent à elle, pas du nôtre.

— Oui, mais elle n'y touche pas. Tu es au courant, non ? Elle ne garde qu'une petite partie des intérêts, c'est tout. Ça lui suffit à vivre. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas entamer ta fortune.

— Je sais. (Sa mâchoire se crispa sous le coup de l'agacement.) Elle sait se montrer têtue, parfois. Un peu comme une certaine personne de mon entourage, aussi.

— J'aimerais bien avoir l'occasion de faire plus ample connaissance avec Kim. On pourrait se voir de temps en temps, échanger des histoires te concernant et parler de toi dans ton dos, comme de vraies belles-sœurs.

— Bizarrement, ça me plairait bien, à moi aussi. J'espère que ce sera possible un jour.

Je sentis un courant le parcourir, une sorte de turbulence que je ne parvins pas à identifier.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? Kim est bien en sécurité, pas vrai ?

Il roula sur le dos et replia le bras sur son front.

— Je n'en suis pas sûr.

Je me redressai sur un coude.

— Comment ça ?

— Je n'arrive pas à la joindre.

Un frisson d'inquiétude me donna la chair de poule.

— Tu veux dire qu'elle a disparu ? Je ne comprends pas. À quand remonte la dernière fois que tu lui as parlé ?

— C'était il y a deux jours. Elle s'occupait de trouver des lieux sûrs pour les Loehr, de visiter des propriétés et de procéder aux transactions.

— Des lieux sûrs ? Mais... on en a combien, en fait ?

— Pour le moment, dix. Elle avait repéré un potentiel numéro 11.

— Dix ? (J'en restai bouche bée pendant toute une seconde.) On a dix lieux sûrs ? (Les larmes me montèrent aux yeux avant que je n'aie pu les

retenir.) Tu as acheté dix propriétés ? Comme ça ? Au cas où ?

— Ben oui.

Il me regardait comme si j'étais une bête curieuse.

— Reyes...

— Je te l'ai déjà dit. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour assurer la sécurité de notre fille.

Je détournai la tête en clignant des yeux. La profondeur des convictions de cet homme ne cessait de m'émerveiller.

— Pardon. Il était question de Kim.

— Oui. Elle est allée visiter une maison sur une île dans le sud du Mexique. Elle était censée revenir aujourd'hui et me faire son rapport, mais je n'ai même pas reçu de texto me disant qu'elle était bien rentrée.

Je sentis mes épaules se crispier. Reyes et Kim étaient proches. J'ignorais comment il réagirait s'il arrivait quelque chose à sa sœur.

— Je suis sûr que tout va bien, déclara-t-il sans le croire.

J'eus l'impression qu'il se mentait à lui-même davantage qu'à moi.

— À tous les coups, elle a oublié son chargeur. Ça ne serait pas la première fois, ajouta-t-il.

— Est-ce que... tu l'as cherchée ?

Il pouvait la localiser s'il se dématérialisait.

— Non, pas encore.

— On pourrait envoyer Ange.

— On pourrait, mais je lui ai confié une autre mission.

— Une autre mission ? Quel genre de mission ?

Il passa un bras autour de ma taille.

— Une mission qui concerne l'un des secrets dont je ne peux pas te parler. (Il attendit un petit moment.) Vas-y, je sais que tu en meurs d'envie.

— OK. Sérieusement, tu ne peux pas m'en dire juste un ? Ce sera un peu comme si j'ouvrais un cadeau de Noël à l'avance. Comme ça j'arriverai à dormir, une fois que je serai certaine que ton secret, ce n'est pas que tu aimes porter des sous-vêtements en dentelle, que tu es fan de Howard Stern ou que tu as déjà regardé un *snuff movie*. Déjà, si on pouvait écarter ces trois-là...

— Bon, lança-t-il en se tournant vers moi. Tu m'en dis un des tiens, je t'en dirai un des miens.

J'enfouis la tête dans l'oreiller pour y pousser un grognement.

— Je ne peux pas. Pas encore. Bientôt.

— Pareil.

J'allais protester – alors que je n'en avais pas le droit –, mais il leva l'index en geste d'avertissement.

Je me penchai vers lui, refermai les lèvres autour de son doigt et le suçai lentement avant de le laisser glisser de ma bouche.

Reyes soutint mon regard sans ciller. Je sentis son pouls s'accélérer.

— Attends, là. On parlait d'argent, au début. Non ?

Il lui fallut un petit instant pour se ressaisir.

— Si, justement. Je voulais t'annoncer que je n'en ai plus. J'ai tout dépensé pour refaire les deux immeubles et acheter ces lieux sûrs.

— Oh, Reyes, soufflai-je, inquiète pour lui. Ce n'est pas grave, tu sais. On a toujours le restaurant et mon agence de détective. Certes, on n'a jamais réussi à équilibrer notre budget pendant plus de cinq minutes, mais je suis sûre qu'on peut y arriver. (Je grimaçai à cette idée.) Enfin, je peux essayer, quoi. Je reçois tout le temps des coups de fil d'avocats qui veulent louer mes services. Bon, en général, c'est pour que j'essaie d'innocenter leurs pourritures de clients accusés à raison de trafic de drogue, de violences conjugales ou de cannibalisme. Enfin non, ça, ce n'est arrivé qu'une seule fois. (Je le regardai droit dans les yeux et souris.) On va s'en sortir. Il faudra peut-être que je renonce à mon sens de l'honneur pour une fois et que j'évite de la taule à un connard coupable de trafic d'organes humains, mais on va y arriver.

— Tu ne renonceras jamais à ton sens de l'honneur. Et puis, je me moquais de toi. J'ai besoin que tu saches où est quoi au cas où il m'arriverait quelque chose.

— Hein ?

Je me redressai à la hâte et m'assis en tailleur, à peine couverte par le drap puisque j'avais récemment perdu mon maillot de foot et mon boxer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Il va t'arriver quelque chose ? C'est l'un de tes secrets ?

— Non, c'est une simple précaution. On mène une vie un peu dangereuse, dans l'ensemble.

— Oui, mais qu'est-ce que tu entends par « j'ai besoin que tu saches où est quoi » ?

— Où sont nos fonds, nos avocats, nos comptables...

— Tu as plus d'un comptable ?

— Nous avons plus d'un comptable. On en a sept, pour être exact. Plus un directeur général. En gros, il faut que tu sois capable d'accéder à toutes nos ressources. Tu en as déjà légalement le droit, naturellement.

— Tu as sept comptables ?

— Nous avons sept comptables. Est-ce que tu as la moindre idée de la somme dont nous disposons ?

— Oui, je te l'ai déjà dit.

Il secoua la tête.

— Ça, c'est l'argent de Kim, pas le mien.

— Tu en as plus qu'elle ?

Il rapprocha le pouce et l'index, comme pour dire « un peu ».

— Waouh... Un peu plus de cinquante millions.

Je me rallongeai pour tenter de digérer la nouvelle, mais en vain. Ça dépassait mon entendement.

— Si tu empilais tout ton argent, ça ferait une tour grande comment ? demandai-je. J'ai besoin de visualiser. Est-ce que ça remplirait une benne ?

— Ça dépendrait des coupures, mais on n'a pas « un peu plus de cinquante millions ».

— Mais tu avais l'air de dire « un peu ».

— Je sais, et je sais aussi que tu t'en fiches, mais c'est important que tu sois au courant.

— Tu me fais presque peur, là.

Je serrai le poing autour de mon pouce.

— Alors voilà. On possède un peu plus de trente milliards de dollars.

J'inclinai la tête sur le côté, battis des paupières, fronçai les sourcils, levai les yeux au plafond, marmonnai vaguement quelque chose et finis par me mordre la lèvre.

— Deux bennes, alors ?

— Tout ce dont tu peux avoir besoin se trouve dans les armoires à dossier de notre placard.

— Par le mot « placard », tu désignes cette pièce qui est aussi grande que mon ancien appartement. C'est ça ? Ce placard-là ?

— Oui.

— OK. (Je hochai la tête en essayant d'absorber ce qu'il venait de m'apprendre.) Alors, si j'ai bien compris, tu es à la tête de plus de trente milliards de dollars.

— Nous sommes à la tête de plus de trente milliards de dollars.

Il me laissa le temps d’y réfléchir, ce qui ne servit strictement à rien, essentiellement parce que les maths étaient sûrement la seule langue que je ne parlais pas en ce monde. Je ne savais pas faire, tout simplement. D’ailleurs, c’était sur ma liste des trucs à éviter à tout prix, sauf si c’était à choisir entre ça et me faire arracher les ongles de pieds par un gangster du Salvador nommé Toro le Magnifique.

Bref, non. Mon cerveau passait en mode économie d’énergie au-delà de trois millions. C’était mon maximum concevable.

— Tu dois être l’homme le plus riche du monde alors, bredouillai-je, médusée.

— Oh, non. Loin de là.

— Dommage.

Je pris un instant pour laisser défiler toutes les possibilités qui s’offraient à moi, comme un film en accéléré.

— Je suis donc mariée à un milliardaire, comme dans tous ces livres que j’ai lus où le mec super riche tombe amoureux de la pauvre fille sans le sou mais futée et pleine de ressources, tellement qu’elle ne s’était jamais rendu compte qu’elle aimait le BDSM.

— Euh... si tu le dis.

— Et il se peut qu’elle ait besoin d’une greffe du cœur, en cours de route.

— Classique.

— Trop cool. Je vais m’acheter une Vespa. Et une édition originale dédicacée d’*Orgueil et Préjugés*. Et une paire de bottes Rocketbuster la plus extravagante possible. (Je parcourus du regard notre appartement immense.) Et puis un éléphant, aussi.

— D’accord, mais c’est toi qui nettoieras la litière.

Je m’esclaffai.

— Je ne sais pas si tu es au courant, mais je suis mariée à un milliardaire. Je peux me payer une litière autonettoyante. Hé, attends ! (J’inclinai la tête.) Il n’y a pas un club où il faut s’inscrire quand on a autant de thunes ? Tu ne devrais pas être entouré de paparazzis et autres journalistes du *Forbes* en quête d’une interview ? Tu ne devrais pas être pote avec des rock stars ? C’est impossible de posséder des sommes pareilles et de ne pas être assailli de curieux. Non ?

— Pas forcément. Il suffit d’être un peu malin.

Justement il était malin comme le fils du diable.

— Et puis, le *Forbes* ne m'appellerait pas, de toute façon.

— Pourquoi ? Ton argent est sur un compte off-shore ? Dans un bunker souterrain ?

— Presque. Disons que je suis en très bons termes avec notre banquier en Suisse.

— On a un banquier en Suisse ? (Je levai le menton et le dévisageai un instant.) Qui es-tu, en fait ? Qui possède ce genre de fortune ?

— Toi, par exemple, répondit-il en m'attirant dans ses bras.

Chapitre 20

L'argent ne fait peut-être pas le bonheur, mais c'est quand même plus confortable de pleurer sur le siège d'une Mercedes que sur la selle d'un vélo.

Même Internet

Je m'accordai un moment pour réfléchir à cette histoire d'argent et me faire mentalement une liste de toutes les paires de bottes que j'allais m'acheter. Je m'arrêterais là, naturellement. Je n'allais quand même pas claquer toute la fortune de mon mari en paires de bottes extravagantes. Je n'en claquerais qu'un modeste pourcentage – chaque semaine.

Puis la réalité reprit le dessus. Il avait raison. Et s'il lui arrivait quelque chose et que, par malheur, je me retrouvais en cavale avec Pépin ? Il fallait vraiment que j'apprenne à contrôler mes pouvoirs. À commencer par...

— Il y a autre chose que j'ai besoin de savoir, en fait. C'est autant pour Pépin que pour moi.

— Dis-moi tout.

— Il faut que j'apprenne à me dématérialiser.

Il rit doucement.

— Tu le sais déjà, ça.

— Oui, mais je ne sais pas le faire exprès. Ça ne m'arrive que quand je panique ou que je suis en danger. Comment tu t'y prends, toi ?

Il me prit la main et entremêla ses doigts aux miens.

— Si tu n'y arrives pas, c'est que quelque chose t'en empêche.

— D'accord, mais quoi ?

— Qu'est-ce qui nous empêche de faire ce qu'on veut, d'habitude ?

Je haussai les épaules.

— Qu'est-ce qui motive quasiment toutes les actions humaines ?

— Ah ! m'écriai-je enfin quand je compris ce qu'il voulait dire. La peur.

— Exactement. De quoi tu as peur ?

— Rien. Je ne sais pas.

— Alors vas-y, lança-t-il en regardant nos mains jointes. Disparais.

— Si j'en étais capable, Obi-Wan, je n'aurais pas besoin de ton aide.

— Tu as donc peur de quelque chose. (Il me saisit doucement le menton pour m'obliger à lui faire face.) De quoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être... (Je soupirai.) Non, c'est débile.

— Dis-moi quand même.

— Peut-être que j'ai peur de carrément passer dans l'autre dimension ? La dernière fois que ça m'est arrivé, c'était quand j'essayais de fuir Michael à Sleepy Hollow. Tu te rappelles ?

Il hocha la tête, l'air soudain très sérieux.

— Ça m'a brûlé la peau, comme de l'acide. Et puis, je me suis retrouvée super loin en quelques secondes à peine. Alors j'ai peur... J'ai peur de fondre si je me dématérialise.

Il m'adressa un sourire compréhensif.

— Le plan surnaturel ne t'a pas brûlée.

— Si ! ripostai-je. J'ai senti ma peau et ma chair se détacher de mes os.

— D'accord, mais quand tu es revenue, est-ce que tu étais blessée ?

— Non. C'était bizarre.

— Oui, c'était bizarre, mais tu n'as pas été brûlée. Le plan surnaturel est à la fois brûlant et froid, les règles de cet univers ne s'appliquent pas là-bas. C'est un peu comme un humain qui serait exposé aux vents solaires dans l'espace. Sauf que, nous deux, on n'est plus simplement humains, et que ce plan-là nous appartient toujours. On peut s'y déplacer sans crainte.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui s'est passé ? J'avais l'impression qu'on était en train de me passer au lance-flammes.

— Ce n'était pas ton corps qui réagissait, c'était ton esprit. En fait, tu t'es infligé ça toute seule, en réaction à ce que tu percevais être la réalité de ce plan-là. Pourtant il n'y a pas grand-chose là-bas qui puisse te faire du mal.

— OK, mais tu parlais de l'espace. Et si, en voulant revenir, je me matérialisais par erreur en orbite autour de la Terre ? Est-ce que je resterais là, à flotter dans le vide ? Je vois déjà mon corps gonfler, mon sang bouillir, ma peau virer au bleu dégueu avant de geler. Me connaissant, je finirais par exploser. Même si j'arrivais à revenir sur Terre, ce serait en une pluie de particules subatomiques et ça ne me servirait à rien.

— Dutch, murmura-t-il pour me ramener à la raison. C'est toi qui décides où tu vas, quand tu y vas, et à quelle vitesse tu te déplaces. Tu peux aussi,

dans une certaine mesure, contrôler le temps qui passe. En fait, puisque tu es un dieu, tu peux peut-être même remonter le temps, suggéra-t-il, tout excité. Il est impossible de savoir de quoi tu es capable tant que tu n'as pas essayé.

— OK, mais on devrait peut-être y aller doucement au début.

Il gloussa.

— Tu as raison. Désolé. Vas-y, concentre-toi. Passe de l'autre côté, aussi loin que tu l'oses.

Je laissai retomber ma main.

— Tu n'aimes pas que je me dématérialise.

Il ne dit rien pour confirmer cette observation mais il ne nia pas non plus.

— J'ai l'impression que tu ne supportes pas de me regarder, dans ces cas-là, comme si je devenais monstrueuse.

— Quoi ? fit-il, abasourdi. Tu restes toi-même quand tu te dématérialises, Dutch.

— Alors pourquoi je te parais répugnante, comme ça ?

Il contempla le plafond.

— Ce n'est pas toi, le problème. C'est moi.

— Sérieusement ? Tu n'as pas de meilleur argument ?

Il se pinça l'arête du nez.

— Reyes, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce que ça ne te plaît pas quand je passe de l'autre côté, même juste un peu, pour regarder ?

Il se détourna et répondit dans un souffle :

— Dans ces moments-là tu me vois tel que je suis réellement – mon côté obscur. C'est déstabilisant.

— Reyes, c'est fascinant. (Je pris son visage entre mes mains.) Ça m'émerveille. Tu parais vêtu d'une cape de brume sombre qui tombe en cascade le long de tes épaules et de ton dos. J'aimerais bien avoir une cape de brume sombre, moi aussi, tu sais. Ce serait trop cool. Tu ne trouves pas ?

Il haussa un sourcil blasé.

— Attends, attends, poursuivis-je. Si je reste moi-même au lieu de me transformer en monstre affreux, comment est-ce que tu sais quand je passe de l'autre côté ? Tu t'en rends toujours compte aussitôt.

— Ce sont tes yeux... tes yeux dorés. Ils deviennent brillants, comme pailletés de lumière, quand tu regardes l'autre royaume. Ça, pour le coup, c'est fascinant.

— Alors c'est une bonne chose ?

— Ce détail-là, en tout cas, oui.

— Parce que, des fois, ta réaction... Tu es absolument certain que je ne me change pas en truc horrible, genre Chucky, la poupée de sang ?

— Chucky, la poupée de sang ? répéta-t-il lentement en fronçant les sourcils.

— Oui. Depuis que je suis gamine, j'ai un peu peur de lui ressembler, à Chucky. La mâchoire, surtout... En tout cas, toi aussi, tu es une bonne chose. Une très bonne chose, même. Bon, d'accord. Je crois que je suis prête.

Il me redonna ses instructions, m'encouragea à m'éloigner autant que je l'oserais. Je m'exécutai et observai le glissement des tons neutres et apaisants de notre chambre vers les couleurs flamboyantes et furieuses de l'autre dimension. Les orages surnaturels tempêtaient tout autour de nous. La foudre tomba tout près, et je sursautai.

Reyes, en revanche, ne faisait même pas attention au paysage intangible. Il me dévisageait et soutint longuement mon regard quand je me tournai vers lui. J'admire sa peau si lisse, ses cils si longs et fournis. Tout était intensifié par cette autre dimension.

— Maintenant imagine que tu t'envoles, molécule par molécule.

Je m'arrachai à sa contemplation et me concentrai sur mes mains.

— Commence par le bout des doigts, indiqua-t-il en caressant ma paume avec son pouce, et ce geste envoya un frisson au creux de mon ventre. Laisse filer tes molécules.

Il me fit ouvrir la main, se pencha dessus et souffla tout doucement. La chaleur de son haleine pénétra ma peau en un murmure.

— Laisse filer tes molécules, répéta-t-il.

Lentement, un atome après l'autre, je commençai à me dématérialiser. Reyes souffla de nouveau sur mes doigts, qui s'envolèrent en une poudre dorée jusqu'à ce que sa main ne tienne plus rien du tout.

Fascinée et terrifiée – surtout terrifiée –, je revins brusquement sur le plan terrestre, et mon corps reprit sa substance.

— C'était génial ! dis-je en levant les yeux vers Reyes.

Il fronçait les sourcils en une ligne sévère.

— Quoi ?

Il cilla.

— Rien, pardon.

— Ah, non ! On a dit : plus de secrets entre nous. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu as raison. C'est juste... la couleur de ta peau.

— Quoi ? Tu es raciste, maintenant ? le taquinai-je.

— Mais non ! C'est simplement...

— Est-ce qu'il y a un problème avec ma peau ? m'inquiétai-je.

— Non. Je ne l'avais encore jamais vue comme ça, alors ça m'a surpris. En tout cas, tu as réussi, et tes récents voyages sembleraient indiquer que tu sois capable de faire bien plus que ça.

— Reyes, tu n'es pas tenté de passer ton temps à te balader un peu partout, comme ça, et à observer tout ce qui se passe ?

Il s'adossa contre la tête de lit en riant.

— Ça m'arrive, mais ma vraie vie est sur ce plan-ci. (Il me caressa la paume du bout des doigts.) Je t'aime, jusqu'à la dernière molécule.

Je sentis mon cœur fondre et me pris à espérer que ce ne soit pas le signe qu'il s'était dématérialisé de ma poitrine. Je me tournai vers Reyes.

— Moi aussi, j'aime toutes tes molécules.

Il se pencha sur moi comme pour m'embrasser, mais s'arrêta à mi-chemin.

— Oh ! J'ai failli oublier !

Avant que je n'aie pu demander de quoi il parlait, il se leva et sortit de la chambre, me montrant au passage son charmant petit cul. Je réprimai un soupir – et l'envie de prendre quelques photos en douce.

Je me rallongeai tranquillement et tendis l'oreille. Il était dans la cuisine. S'il me ressortait les ustensiles... Heureusement, quand il revint, ce fut avec une bouteille de champagne. Le spectacle était encore plus époustouflant qu'à aller.

— J'ai failli oublier. C'est notre anniversaire.

— Quoi ? fis-je en me redressant d'un bond. Ça fait déjà un an qu'on est mariés ?

— Non, ce n'est pas cet anniversaire-là.

— Ah, ouf ! Alors, c'est lequel ? Notre premier baiser ?

— Non, répondit-il avec un sourire malicieux tout en débouchant la bouteille dans un « pop » joyeux.

— La première fois que tu as brisé la colonne vertébrale d'un méchant pour me protéger ?

— Non plus.

Le matelas s'enfonça légèrement quand il se rassit, me fit allonger sur le

ventre et versa un peu de champagne dans le creux de mon dos.

Le liquide bien frais me coupa le souffle et envoya une onde de choc dans tout mon corps. J'enfouis le visage dans l'oreiller en couinant :

— C'est froid, c'est froid !

Sauf que sa langue avait déjà trouvé ma peau et la brûlait presque tandis qu'il buvait le vin pétillant. Alors il recommença l'opération, mais versa le champagne entre mes omoplates, cette fois. Je sentis les bulles couler le long de mon dos. Je frissonnai puis soupirai à la chaleur de son contact.

— La première fois qu'on a bu du champagne ensemble ?

— Non, répondit-il, l'air concentré.

— La première fois qu'on a marché sur la Lune ?

— Toujours pas.

Il cessa de lécher pour me mordre légèrement, m'arrachant un cri de plaisir.

— Attends. C'est mon anniversaire ?

— Non.

— C'est le tien ?

— Non plus, répondit-il en riant.

— Ouf ! Heureusement ! Je n'ai pas droit à une petite gorgée ?

— Toi, tu as assez bu pour aujourd'hui.

Je roulai sur le dos, mais il en profita pour attaquer mon nombril et répéter ses assauts délicieux et pétillants, frais et brûlants. Je refermai le poing dans ses cheveux quand il se plaça entre mes jambes.

— Notre premier soixante-neuf ? suggérai-je.

Il secoua la tête juste avant de faire courir sa langue le long de mon clitoris. Je retins mon souffle tandis qu'il me menait à un plaisir imminent. Soudain il s'immobilisa et se redressa. Je laissai échapper un gémissement de frustration, mais il ne parut pas m'entendre. Il prit une gorgée de champagne au goulot mais ne l'avalait pas. Il remonta vers mon visage et se pencha sur ma bouche pour y faire couler le vin frais, qui dégouлина au coin de mes lèvres et jusque dans mon cou. À la gorgée suivante, il happa un de mes seins, dont le téton se durcit aussitôt au contact du liquide. Puis il porta toute son attention sur l'autre.

Je ne tenais plus en place. Sa bouche brûlante offrait un contraste presque douloureux avec la fraîcheur du champagne, et chacun de ses baisers m'arrachait un petit cri, chaque caresse un frisson.

Il infligea cette torture à mon corps tout entier – à mon ventre, à mes hanches, à mes jambes et à mes chevilles, jusqu’à la plante de mes pieds, où le plaisir se révéla d’une intensité étonnante. Puis il remonta lentement à l’intérieur de mes cuisses.

Ses cheveux bruns lui retombaient sur le front et se mêlaient à ses cils. Chaque baiser dessinait des ombres le long de sa mâchoire. Sa bouche était si pleine, si ferme et si sensuelle... J’aurais pu passer l’éternité à le regarder. Il n’avait même pas conscience de son incroyable beauté, sombre et inhumaine, et ça le rendait d’autant plus sexy.

Je cambrai le dos violemment quand il prit une gorgée de champagne et s’approcha de mon sexe pour faire couler le liquide frais entre mes lèvres gonflées avant de le lécher avidement, en un rythme hypnotique qui m’embrasa de désir. J’étais parcourue de myriades de petits frissons qui convergeaient vers mon ventre.

Je crispai les poings sur les draps quand il reposa la bouteille et s’avança au-dessus de moi pour me pénétrer d’un seul coup.

Alors il me prit dans ses bras et me redressa jusqu’à ce que je sois assise sur lui. J’enfouis mes doigts dans ses cheveux et commençai à onduler contre lui, mais, pour la deuxième fois de la nuit, il fit quelque chose qui me surprit. Il me serra tout contre lui, riva son regard au mien et laissa l’obscurité l’envelopper.

Il était passé sur le plan surnaturel, et je le suivis.

Soudain nous faisons l’amour au milieu d’une mosaïque de couleurs, de vents et d’éclairs. Mes cheveux s’agitaient tout autour de nous tandis que la brûlure de cette dimension me remontait l’échine. Puis je me rendis compte que ce n’était pas le vent, mais Reyes. Sa chaleur s’était décuplée, et ses caresses faisaient courir des spasmes enivrants sous ma peau.

Il agrippa mes épaules pour se caler tout au fond de moi. Je poussai un cri, aussitôt couvert par les tempêtes qui faisaient rage autour de nous. Pourtant j’en voulais plus, tellement plus ! Je repliai les genoux et me mis en équilibre sur la pointe des pieds pour pouvoir aller et venir sur lui. Il referma les mains sur mes fesses et m’imprima sa cadence. Je me redressai jusqu’à ne garder que son gland entre mes lèvres, puis me laissai retomber pour l’accueillir tout entier, de plus en plus vite.

Mon excitation s’embrasa de plus belle, forte et furieuse, encore distante et pourtant déjà toute proche. Reyes accompagnait mes mouvements de grands

coups de reins qui aiguillonnaient mon plaisir. Il me massait de l'intérieur avec une puissance étourdissante, jusqu'à ce que cette sensation prenne une dimension nucléaire.

Je m'accrochai à ses épaules et enfouis le visage dans son cou tandis qu'il m'agrippait les hanches et accentuait ses mouvements.

— Rey'aziel, murmurai-je.

Il poussa un grondement. Ses assauts se firent encore plus forts.

Soudain toute résistance céda. Mon orgasme éclata dans chacune des molécules de mon corps, inondant mes sens d'un plaisir que rien ne pouvait égaler, ni sur ce plan-là ni sur Terre.

Reyes se cambra brusquement à son tour, parcouru de tremblements, et me serra contre lui tandis que se consumaient les dernières étincelles de notre désir. Alors on se retrouva de retour sur le lit et on se laissa retomber, à bout de souffle.

Au bout d'un long moment, je redressai la tête pour le regarder.

— Alors ? C'était quel anniversaire ?

Il se rembrunit légèrement et posa l'avant-bras sur ses yeux avant de répondre, presque inaudible :

— Le soir où tu m'as sauvé.

Je me figeai et pris le temps d'admirer son profil, de me délecter de sa beauté.

— J'ignorais que je t'avais sauvé.

Il esquissa un sourire triste.

— Maintenant tu le sais.

— C'était quel soir ?

Je vis sa mâchoire se crispier.

— Tu ne devines pas ?

Si. J'avais deviné. Il n'y avait qu'une seule nuit susceptible de réveiller en lui une telle tristesse, de tels regrets. C'était la fois où j'avais lancé une brique dans une fenêtre pour empêcher un homme de battre un jeune adolescent.

— Bon, tant mieux. (Je savais qu'il n'aimait pas en parler et, à vrai dire, j'étais surprise qu'il ait abordé le sujet.) J'avais un peu peur que ce ne soit l'anniversaire de mon dépuçelage.

— Non, ça, c'était un 27 janvier. Tu avais quinze ans.

Je redressai brusquement.

— Quoi ? Comment est-ce que tu sais ça ?

Je le pinçai, et il fit semblant de protester mais ne put s'empêcher de rire.

— Je l'ai senti, avoua-t-il enfin. J'ai senti que quelque chose n'allait pas, alors je suis allé te trouver. Je venais seulement de comprendre que tu étais bien réelle. Je pensais que tu étais en difficulté.

— En difficulté ?

Je repensai à cette nuit-là. Freddie ne m'avait pas forcée à faire quoi que ce soit. Au contraire, c'était mon idée, mais avec le recul...

— Ouais, je crois que Freddie s'est plus éclaté que moi, ce soir-là.

Reyes éclata de rire.

— Oui. Ça, je te le garantis.

— Je n'arrive pas à le... Espèce de voyeur !

— Hé ! lança-t-il, tiré de sa mélancolie. Tu m'avais quasiment appelé à la rescousse. J'étais là uniquement pour observer. Tu sais ? Au cas où tu aurais eu besoin d'aide... ou envie d'un plan à trois.

Je me lovai tout contre lui.

— J'ignorais que tu ne faisais qu'un avec le mal, à l'époque. Je suis tombée amoureuse de toi dès la première fois que je t'ai vu.

— Moi aussi, dit-il.

Son visage était d'une beauté impossible, sa voix d'une sincérité bouleversante.

— Je suis très sérieuse, Reyes.

— Moi aussi, Dutch.

Je m'esclaffai.

— Tu n'avais pas l'air très épris, sur le coup.

Ça me brisait toujours le cœur de repenser à la scène. J'avais cassé la fenêtre de la cuisine d'Earl Walker pour qu'il arrête de tabasser Reyes, ce bel adolescent aux yeux d'un brun lumineux et aux épais cheveux noirs.

Il se raidit un peu.

— Tu n'as pas pitié de moi, quand même ?

— Non, mais ça me fait de la peine que tu aies dû subir tout ça.

— C'est de l'histoire ancienne.

— Reyes, dis-je en lui caressant la joue. Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je t'aime.

Il fronça les sourcils l'espace d'une fraction de seconde avant de rétorquer :

— Eh bien, moi, je t'aime encore plus.

— Impossible. Tu veux te battre ? Qu'on voie qui gagne ?

— Qui gagne quoi ?

— Le championnat de qui aime l'autre le plus.

Il inclina la tête et leva les yeux au plafond comme s'il réfléchissait, puis murmura tout bas, si bas que je l'entendis à peine :

— Tu vas le regretter.

Avant d'avoir pu réagir, je me retrouvai plaquée au lit pour la dixième fois de la soirée.

— Tu triches ! l'accusai-je tandis qu'il m'immobilisait.

— Je suis le fils de Satan, rétorqua-t-il en guise d'explication.

Vu comme ça...

On était encore en pleine conversation entrecoupée de rires quand on entendit Cookie entrer dans l'appartement. Heureusement j'avais déjà préparé le café, et elle s'arrêta en prendre une tasse, ce qui me laissa le temps de courir chercher mon peignoir à la salle de bains.

— Je vais me doucher, lança Reyes. (Il me passa devant, et je vis la lumière dorée du matin luire sur sa peau satinée.) Avec un peu de chance, ta tante est là. Une Davidson en vaut bien une autre, non ?

Je fis semblant d'être choquée et le retins par les hanches avant de caresser son cul. Je n'en revenais toujours pas qu'il soit mien.

— Ça t'embête que j'aie gardé le nom de Davidson ? Après notre mariage je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir, il a fallu qu'on file au couvent, sur un sol consacré. Ça m'est complètement sorti de la tête pendant les huit mois qu'on a passés là, puis avec Pépin et mon amnésie...

— Tu n'as pas eu le temps de t'ennuyer, conclut-il avec un sourire malicieux. Et non, ça ne m'embête pas du tout. En fait, ça vaut mieux.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Si on garde tout à ton nom, ça te facilitera la vie au cas où il m'arrive quelque chose.

Je reculai d'un pas.

— Reyes, tu n'arrêtes pas de répéter ça. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a quelque chose que je devrais savoir ?

— Non, souffla-t-il en attrapant le col de mon peignoir pour m'attirer vers lui. C'est juste que... tu es un dieu, Dutch. Tu vas forcément me survivre – enfin, à mon enveloppe physique, du moins.

Je restai un peu médusée d'avoir obtenu la réponse que j'espérais sans avoir à poser la question. Il ignorait réellement tout de sa propre nature divine.

Qu'est-ce que ça lui ferait s'apprendre qu'il avait été créé à partir de l'un des dieux d'Uzan ? Que ressentirait-il quand il saurait qu'il avait causé la mort et la destruction de millions d'âmes, à travers des centaines de mondes ? Ma poitrine se serra, étouffant mon cœur. Pour la millième fois je me demandai si ça le changerait, si ça réveillerait ses vils instincts, comme un drogué qui replonge.

Puis autre chose me fit tiquer.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu vas forcément me survivre.

— Non, à propos de tout garder...

— ... à ton nom. Oui. Je ne t'en avais pas parlé ?

— « Tout », c'est tout ton argent ? C'est ça ?

— Tout notre argent.

— Reyes...

Je le ramenai vers le lit. J'éprouvais le soudain besoin de m'asseoir.

— Qu'est-ce qui t'a pris de déclarer ta fortune sous mon nom ?

Il inclina la tête sur le côté, comme s'il ne comprenait pas bien.

— Comment ça ? Où est le problème ?

— Tu ne peux pas décider de mettre tout ton argent sur le compte de quelqu'un comme ça. Qu'est-ce qui se passerait s'il m'arrivait quelque chose, à moi ? Et puis, tu as dit que tu avais tout enregistré sous nos deux noms.

— Non, j'ai dit que cet argent et ces propriétés nous appartenait à tous les deux. Je n'ai pas précisé à quel nom tout était enregistré.

— Il s'agit de trente milliards de dollars !

— Ce n'est pas assez ? me taquina-t-il. Je peux mieux faire, tu sais. À vrai dire, j'en récolte un peu plus chaque jour, ne serait-ce qu'avec les intérêts. C'est hallucinant.

Par la porte entrouverte, je vis que Cookie était assise au comptoir de la cuisine et l'entendis remuer plusieurs feuilles de papier. Clairement elle avait des informations qu'elle brûlait de partager mais, même elle, elle n'osait pas entrer dans notre chambre. Heureusement, d'ailleurs, parce que j'étais sur le point de craquer, une fois de plus.

— Non. (Je me levai pour aller me placer hors de portée de Reyes.) Je te

l'interdis. Je refuse. Tu n'as qu'à contacter tes sept comptables et leur ordonner de retirer mon nom partout.

— Si c'est à cause des impôts...

— Arrête ! Ça n'a rien à voir avec ça, protestai-je, estomaquée qu'on en soit là. Tout ça t'appartient, ça te revient. C'est le salaire de ton travail, c'est donc à toi d'en profiter.

— Ne t'inquiète pas, mon nom figure aussi sur tous les comptes, seulement tu en es la titulaire officielle.

Non. C'était impossible.

— Reyes, je ne veux pas de cet argent. C'est à toi, tout ça. Je peux gagner ma vie de mon côté.

— Tu es l'être humain le plus étrange et le plus incompréhensible qu'il m'ait été donné de croiser.

Je poussai un long soupir.

— Reyes, s'il te plaît, retire mon nom de tous ces comptes.

— Dutch, souffla-t-il en s'approchant de moi, nu et magnifique. Cet argent, j'ai commencé à l'amasser quand j'étais encore en prison.

— Je sais. Tu as piraté des serveurs un peu partout dans le monde et tu t'es construit une fortune en jouant sur les marchés boursiers. Tout ça, c'est à toi ! Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Non, ce que j'essaie de dire, c'est que ces comptes ont toujours été à ton nom.

J'étais tellement soufflée qu'une légère brise aurait suffi à me mettre sur le cul.

— Comment ça ?

— Dès le début, j'ai tout enregistré sous ton nom. Enfin, sauf ce que j'ai mis de côté pour Kim, Amador et Bianca. J'étais déterminé à prendre soin de toi, quoi qu'il arrive.

Je serrai les dents. Il avait grandi dans le dénuement et la violence, avait été condamné pour meurtre alors qu'il était innocent, et ce avant même d'avoir entamé sa vie. Il s'était donné du mal pour gagner cet argent, et il était hors de question que je le lui prenne.

— Dutch, je ne vais rien changer. Tout t'appartient. Un point, c'est tout.

Il se dirigea vers la salle de bains, mais je mis une main sur son torse pour l'arrêter. Aussitôt il posa la sienne par-dessus.

— S'il te plaît, Reyes. Je t'en supplie.

Il se pencha jusqu'à ce que sa bouche ne soit plus qu'à un centimètre de la mienne.

— Jamais, murmura-t-il.

Puis il entra dans la salle de bains et ferma la porte derrière lui. Je restai plantée au milieu de la chambre, au bord de la crise de nerfs.

Une fois que j'eus recouvré la faculté de respirer à peu près normalement, je me rendis dans la cuisine.

— Alors ? lança Cookie en me voyant arriver.

Je sortis une tasse propre du placard, même si j'en avais déjà une à côté du lit. Tant pis, je pouvais me payer des dizaines de tasses si je voulais, de toute façon. Non, des milliers. Des milliards, même.

— Vous avez passé une bonne soirée ? insista-t-elle.

Je reposai ma tasse, courus dans ses bras et pleurai pendant une demi-heure – une minute pour chaque milliard que contenait mon compte en banque.

Chapitre 21

Café

Débauche

Folie furieuse

Le premier, c'est fait. Aux suivants !

Humeur du jour

Quand Reyes sortit de la douche, Cookie et moi étions accoudées au comptoir de la cuisine, occupées à boire notre café. Enfin, je buvais mon café en parcourant les articles qu'elle avait imprimés pour moi. Cookie, quant à elle, regardait dans le vide, en état de choc. Un discret filet de bave coulait à la commissure de ses lèvres. Je saisis une serviette pour l'essuyer. Elle ne réagit même pas.

— Tu lui as dit ? demanda Reyes en remplissant sa tasse.

— Je n'aurais pas dû ?

— Si, si. Tu as bien fait. S'il m'arrive quelque chose, elle sera la première à t'épauler. Elle a besoin de savoir tout ce que tu sais, toi.

Il se tourna vers moi et s'adossa au comptoir. Il portait une chemise rouge foncé et un jean. Ni trop serré ni trop ample, il tombait parfaitement sur ses hanches, sur ses fesses, à son entrejambe...

— Il faut qu'on retourne dans la chambre ? me demanda-t-il de derrière sa tasse.

Je me redressai en me raclant la gorge, puis je lui lançai mon regard de suppliante.

— Reyes, s'il te plaît, retire mon nom de...

— Non, souffla-t-il tout doucement, comme une caresse. Ça fait sept ans que c'est comme ça, c'est trop tard pour changer, maintenant. (Il s'approcha de moi, me souleva gentiment le menton et déposa un léger baiser sur mes lèvres.) Je ne veux plus que tu pleures. Et puis, je crois que Cookie a besoin d'aide.

Il prit sa veste et s'en alla.

Il me fallut trois autres tasses de café pour me calmer les nerfs. Une fois Cookie revenue à elle, on passa en revue les documents qu'elle avait apportés. Elle avait rassemblé tout ce qui avait été écrit au sujet des enfants décédés au foyer.

— Charley, dit-elle soudain. Il a vraiment ouvert tous ces comptes bancaires en ton nom avant même de te rencontrer ? Avant sa sortie de prison ?

Elle non plus, elle n'en revenait toujours pas.

Je hochai la tête et fermai les yeux en m'efforçant de ne pas penser à toutes les injustices que Reyes avait subies dans sa vie, y compris celle-là.

— Qu'est-ce qui lui a pris de faire un truc pareil ? C'est son argent, Cook, pas le mien.

De nouvelles larmes m'échappèrent, et Cookie m'attira contre elle.

— Il t'aime, ma puce. Il t'a toujours aimée. Même si tu ne l'avais jamais rencontré, il veillait sur toi.

— Oui, mais je ne mérite pas tout ça.

— Charley, souffla-t-elle en me tenant à bout de bras. Il pense que si, et franchement je suis du même avis. Cet argent vous sera bien utile, et puis ça fait de Pépin une héritière.

Un petit hoquet de rire m'échappa.

— OK, tu as raison, rien que pour ça, ça en vaut la peine. N'empêche, je ne suis pas très à l'aise.

— C'est normal. Moi-même je n'arrive même pas à imaginer ce que représente une somme pareille.

— Ah ! Toi non plus ? Sérieusement, à ton avis, ça remplirait combien de bennes ?

Quelqu'un frappa à la porte.

— C'est ouvert ! criai-je. C'est ta moitié, Cook.

— Ah.

L'oncle Bob entra, très élégant dans son costume brun.

— Tu es tout beau, Obie.

— Merci, ma puce. Je vais au tribunal, expliqua-t-il.

— Tu t'es encore fait pincer ?

— Non, je suis seulement témoin, aujourd'hui.

— Ah, oui. Pardon.

— Je voulais juste vous tenir au courant : je vais vous demander une dernière fois qui vous a embauchées pour enquêter sur l'affaire Adams. Après je fais lancer un mandat d'arrêt contre vous.

— Oh, c'est gentil de nous prévenir, oncle Bob.

Cookie se contenta d'arquer les sourcils. Elle savait pertinemment qu'elle aurait le dernier mot.

Il poussa un soupir agacé.

— Je ne plaisante pas.

— Je sais, je sais. En même temps, si ça tracasse tant Joplin, pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas posé la question lui-même ? Pourquoi tu ne lui dis pas de régler ses problèmes tout seul comme un grand ?

— Parce qu'on n'est plus à l'école primaire et que ce type est un autoritaire. Il tient vraiment à savoir qui t'a embauchée, et pourquoi.

— C'est bizarre. Pourquoi tu ne lui dis pas de s'occuper de ses oignons frits ? Tu pourrais aussi lui demander pourquoi cette affaire l'angoisse autant.

— Parce qu'on n'est plus à l'école primaire et que ce type est un autoritaire. Tu m'écoutes, quand je te parle ?

— Peut-être qu'il n'a pas envie que la Team Davidson débarque et lui donne une bonne leçon.

Cookie me tapa dans la main sans même qu'on échange un regard. On était vraiment trop fortes.

Obie haussa les épaules.

— Il a l'air de craindre que vous ne semiez la pagaille dans cette enquête.

— J'ai surtout l'impression que Joplin est conscient des faiblesses de son dossier et qu'il cherche quelqu'un sur qui rejeter la faute au cas où il se plante.

— Tu as sans doute raison, mais je vous conseillerais quand même de préparer un sac de voyage pour la nuit.

— Pour quoi faire ? On n'a pas le droit d'emporter un sac en taule.

Il se pencha sur son épouse pour l'embrasser tendrement avant de tourner les talons.

— À plus tard, mon chéri ! lança-t-elle. Si je me fais arrêter, pense à aller chercher Amber au collègue.

Il poussa un grognement avant de refermer la porte, ce qui fit glousser Cookie.

— Ça le rend dingue qu'on refuse de lui donner un nom.

— Il lui en faut peu, dis-je avant de revenir à mon article. Qu'est-ce qu'on sait au sujet de l'infirmière de Harbor House ?

Cookie désigna un des documents – la fiche d'employée de l'infirmière en question.

— Ça fait des années qu'elle travaille là-bas, mais regarde : elle a pris plusieurs mois de congé pour s'occuper de sa mère, quand cette dernière était malade. Il n'y a eu aucun décès pendant son absence. Je sais ce que tu vas me dire : que la malédiction s'étale sur des années, poursuivit-elle sans me laisser en placer une. Sauf que, peu de temps après la mort de sa mère, l'infirmière est revenue au foyer, et une semaine plus tard un enfant a succombé à une violente crise d'asthme.

Elle me tendit un article.

— C'est notre dénominateur commun – enfin, un des dénominateurs communs. La directrice du foyer n'a pas changé depuis des années, et le jardinier non plus. Ils étaient déjà là avant que les décès commencent, eux aussi, mais je trouve quand même ça bizarre qu'un petit garçon meure juste avant qu'elle s'en aille et qu'un autre fasse une crise d'asthme quelques jours après son retour.

— Il faut qu'on y regarde de plus près, tu as raison.

L'article décrivait l'héroïsme de l'infirmière, qui avait tenté de ranimer l'enfant pendant plus d'une heure avant que quelqu'un les trouve et appelle les secours. Il y avait une photo où on la voyait, en larmes, dans les bras d'une collègue, tandis qu'une ambulance emportait le corps du gamin. La légende indiquait : « L'infirmière, effondrée, a tout tenté pour sauver son patient. »

— Très mélodramatique, tout ça, commentai-je. (Plusieurs choses me dérangent dans ce tableau.) C'est exactement le genre d'attention que certaines personnes recherchent.

— Je me suis fait la même réflexion, renchérit Cookie.

— Bon. Eh bien, je sais ce que je vais faire aujourd'hui.

— Moi aussi : calculer combien de bennes il faut pour contenir trente milliards de dollars.

On se tapa dans la main une fois de plus, puis je me dirigeai vers George, la douche de Reyes. *Non*, pensai-je en fermant les yeux avec un frisson de bonheur. *Notre douche.*

Un peu plus tard je passai au bureau, très élégante dans mon ensemble jean, pull noir et bottines – mon uniforme hivernal, en somme.

Reyes m'avait envoyé un texto avec un pouce levé, ce qui était devenu notre code pour dire : « J'ai eu des nouvelles d'Osh. Pépin et les autres vont bien. »

Sur le chemin j'aperçus un minivan vert pomme désormais familier, garé dans la ruelle. C'étaient les chasseurs de fantômes gaffeurs, les trois mignons que j'avais envie d'adopter.

Je me retins d'aller leur livrer le fond de ma pensée, en partie parce que ça risquait d'être sanglant et douloureux, et que je ne disposais que d'un cutter dans mon sac, mais surtout parce que je m'en fichais. S'ils voulaient perdre leur temps à me suivre, libre à eux. À vrai dire, j'étais un peu surprise qu'ils soient encore dans les parages après notre conversation. Avec un peu de chance, j'avais réussi à dissuader l'équipe de Français. Eux, ils étaient dangereux.

Mon téléphone sonna alors que je m'engageais dans l'escalier extérieur. La tête de Pari s'afficha, avec ses grosses lunettes de mouche. Elle ne se levait jamais aussi tôt, d'habitude. Je commençai donc à m'inquiéter pour Heather.

— Tout va bien ?

— Super. Et toi, ça va ? lança-t-elle d'une voix un peu étouffée, endormie.

— Ça va. Comment ça se fait que tu sois debout ? Et puis, tu es où ? Je ne t'entends pas très bien.

— Je suis encore au lit, en fait. Si tu ne m'entends pas bien, c'est parce que je n'arrive pas à lever la tête de l'oreiller. Je t'appelle parce que tu m'as envoyé quinze mille messages depuis ta poche hier soir. Tu étais bourrée ?

— Quoi ? Non !

— Ne me mens pas, Chuck.

— Bon, d'accord. Un tout petit peu. Heather va bien ?

— Oui, j'ai l'impression que son état s'améliore. Le doc m'a recommandé de lui faire boire beaucoup d'eau pour éliminer les toxines. J'ai l'impression que ça marche.

— C'est génial, Pari. Merci !

— Pas de souci, mais je doute qu'un salon de tatouage soit le lieu idéal pour une adolescente impressionnable.

— Je sais. Je vais essayer de trouver une autre solution aujourd'hui.

Brusquement sa voix se fit très nette.

— Quoi ? Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin, elle risque peut-être d'être marquée à vie, mais sinon, elle est super bien, ici. Elle ne me dérange pas du tout.

— C'est vrai ? Tu es sûre ?

— Certaine. Elle dort encore, là. Enfin, j'espère qu'elle dort. Elle est sortie faire la fête avec un de mes habitués vers une heure du matin mais elle doit être rentrée, maintenant.

Je ne fus pas dupe.

— Je ne suis pas dupe.

— Ça valait le coup d'essayer.

— Bien sûr. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. Je vais aller poser quelques questions à Harbor House tout à l'heure.

— Message reçu, cinq sur cinq.

— Cinq sur... ciao.

À présent que j'étais rassurée sur le sort de Pépin et de Heather, je pouvais me concentrer sur mes enquêtes. J'allais pousser la porte du bureau quand Parker me téléphona.

— Comment ça avance ? demanda-t-il.

— À merveille, sauf que vous avez peut-être été découvert. Joplin essaie d'obtenir un mandat pour me forcer à révéler qui m'a embauchée. C'est louche qu'il s'en inquiète autant.

— Vous vous foutez de ma gueule ? explosa Parker.

Heureusement que je n'avais pas mis le haut-parleur. Au même moment, un livreur sortit du bureau.

J'entrai, attendis que la porte se soit refermée derrière lui et, là, je mis le haut-parleur. Une flopée d'insultes bien senties s'envolèrent autour de moi comme autant de papillons puants. Cookie leva les yeux, amusée. Le temps que Parker me donne la raison de son appel, j'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux.

— Assez traîné, Davidson ! J'ai besoin que cette affaire soit réglée, et vite ! C'est bien pour ça qu'on vous emploie, d'habitude. Non ?

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Parker ?

— Quoi ? Non. Une des collègues d'Emery m'a contacté. Elle a des informations qui pourraient nous intéresser. Il faut que vous alliez lui parler.

— Comment elle s'appelle ?

Je notai les coordonnées de la fille en question et demandai à Cookie de se

pencher plus en détail sur le passé de l’infirmière – celle de Harbor House. Je voulais savoir si elle avait des antécédents médicaux en rapport avec sa santé physique ou mentale. Ça pouvait être un élément déclencheur du syndrome de Münchhausen. Si elle tuait ces enfants pour mieux faire semblant de les sauver afin de s’attirer la gloire, c’était peut-être parce qu’elle souffrait d’un Münchhausen par procuration. C’était très difficile à détecter et presque impossible à prouver.

— On a peut-être affaire à un ange de la mort, Cook.

— Ce qui compte, c’est qu’on parvienne à l’arrêter à temps.

Je ressortis, dévalai l’escalier, fis un détour par le restaurant pour embrasser mon mari pendant bien trois minutes, puis me lançai à la recherche de la collègue d’Emery, une certaine Cathy Neville. C’était sur le chemin de Harbor House, ce qui m’arrangeait bien.

En arrivant au Presbyterian Hospital, il ne me fallut pas longtemps pour trouver Cathy. Elle prenait sa pause et était installée sur une des chaises de la salle d’attente du laboratoire, les yeux rivés sur l’écran de son téléphone.

— C’est elle, là, m’indiqua le technicien qui m’avait renseignée.

Cathy se leva à mon approche.

— Vous travaillez pour le bureau du procureur ? me demanda-t-elle.

— En quelque sorte. J’enquête sur la disparition d’Emery.

Elle hocha la tête, mangea une dernière chips et jeta le sachet vide dans une poubelle.

— Désolée de vous avoir fait venir jusqu’ici. Je leur ai dit que je pouvais tout aussi bien parler à quelqu’un au téléphone. Vous pouvez me dire où en est l’affaire ? Ils ont coincé le coupable ?

— Il y a eu une arrestation, mais non, ils n’ont pas coincé le coupable.

Elle me jeta un regard surpris mais ne posa pas d’autre question.

— Bon. En fait, je voulais prévenir la police parce que je crois que Mlle Adams avait des ennuis. (Elle leva les yeux au ciel comme si elle venait de dire une énormité.) Enfin, elle avait des ennuis bien avant sa disparition, quoi.

— Comment ça ?

Je suivis Cathy dans le couloir qui menait à son laboratoire.

— Je n’ai rien dit à personne sur le coup parce que je ne voulais pas lancer de fausse rumeur, mais je l’ai trouvée dans le labo un soir après la fermeture. Elle pleurait.

— Elle était seule ?

— Oui. J'avais oublié mon téléphone – ça m'arrive –, alors j'ai dû demander à Estelle de me rouvrir.

— Estelle ?

— C'est la concierge. Elle est adorable.

— Est-ce que c'était aussi Estelle qui avait ouvert à Mlle Adams ce soir-là ?

— Oh, non. Les agents d'administration détiennent toutes les clés de l'hôpital.

— Ah, oui. Elle vous a raconté ce qui s'était passé ?

— Non, Estelle n'était même pas au courant que Mlle Adams était dans le labo.

— Je veux dire : est-ce qu'Emery vous a raconté ce qui lui arrivait ?

Cathy secoua la tête.

— Non. Elle s'est excusée, a pris son sac et s'est dépêchée de partir. Je la comprends, la pauvre. Des fois on a juste besoin de pleurer un bon coup, et il n'y a pas d'endroit où se cacher pour être tranquille, dans cet hôpital. Je ne pouvais pas lui en vouloir de s'être réfugiée au labo après la fermeture.

— Je suis bien d'accord. Est-ce que vous avez remarqué autre chose, ce soir-là ? Par exemple, est-ce que sa tenue ou ses cheveux étaient en désordre, comme si elle avait été agressée ?

— Je ne sais pas. Je ne la connaissais pas bien du tout. Attendez, maintenant que vous le dites, je crois qu'elle était un peu blessée.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Elle avait du sang sur sa jupe. Pas beaucoup, juste une goutte qu'elle avait tenté d'essuyer.

— OK, fis-je en tournant sur moi-même pour voir s'il y avait des caméras de sécurité. Pourquoi est-ce que vous n'en avez pas parlé à la police tout de suite ?

— Oh, j'étais en vacances. Je viens de revenir. J'ignorais complètement ce qui était arrivé à Mlle Adams avait de reprendre le travail ce matin. J'ai tout de suite contacté le bureau du procureur.

— Merci beaucoup. (Je lui serrai la main.) Est-ce que je peux vous appeler si j'ai d'autres questions ?

— Bien sûr, répondit-elle en souriant. Je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

— Tenez, voici ma carte. N’hésitez pas à me faire signe si d’autres souvenirs vous reviennent.

— Vous êtes détective privée ?

— Oui.

— Trop cool ! J’adorerais faire ça, comme métier.

Sa crédibilité fondait comme neige au soleil. Elle faisait partie de ces gens qui tiennent à tout prix à apporter leur aide, histoire d’avoir le sentiment de faire partie de quelque chose, même quand leur contribution n’est absolument pas nécessaire. En même temps, les informations de Cathy allaient peut-être se révéler cruciales.

J’appelai Parker en sortant.

— Il me faut les vidéos de surveillance de l’hôpital pour la soirée du 19.

— Un secteur en particulier ?

— Tous les secteurs. Emery avait du sang sur la jupe ce soir-là, et sa collègue l’a trouvée enfermée dans le labo en train de pleurer. Retrouvez-moi cette jupe. Emery s’était peut-être fait agresser, auquel cas les caméras ont peut-être capté quelque chose.

Chapitre 22

Mon sens de la décision avoisine celui de l'écureuil qui s'apprête à traverser la route.

Même Internet

Je fis une escale au *Satellite* avant de me rendre au refuge pour interviewer l'héroïque infirmière. Il ne me restait plus qu'à trouver une bonne raison de débarquer sans prévenir.

— Tu pourrais dire que tu veux adopter un enfant, suggéra Cookie.

— Pas très crédible, et puis je doute que ça fonctionne comme ça.

— Tu pourrais te faire passer pour une philanthrope cherchant à faire un généreux don.

— Encore moins crédible.

— Ouais, pardon. Sinon tu pourrais te présenter comme une journaliste qui s'intéresse à son histoire.

J'y réfléchis un instant.

— Ça peut marcher. Il y a déjà eu plusieurs articles à son sujet.

— Au fait, je n'ai rien trouvé d'inhabituel dans son dossier médical. Elle n'a jamais été mariée et n'a pas d'enfants.

— OK. Merci, Cook. Je t'appelle si je trouve quelque chose d'intéressant.

— Sois prudente.

Je descendis de Misery et me dirigeai vers l'accueil pour demander si l'infirmière, Florence Rizzo, était présente ce jour-là. Je n'avais pas envie de me faire passer pour une journaliste. Ils risquaient de ne pas apprécier.

— Bonjour. Je suis consultante auprès de la police d'Albuquerque. J'enquête sur une affaire au sujet de laquelle Florence Rizzo détient peut-être des informations utiles.

J'impliquais que la police m'avait mise sur cette enquête, certes, mais je ne le disais pas ouvertement donc, techniquement, ce n'était pas un mensonge.

La dame de l'accueil ne parut pas impressionnée, de toute façon.

— Vous la trouverez au bout du couloir à droite.

Trop facile.

— Merci.

Bon. Il fallait que je me fasse une idée complète et précise de ses émotions avant de mentionner les décès des enfants. J'entrai dans une petite salle d'attente, où une jeune fille d'environ seize ans à la peau sombre et aux grands yeux couleur de verre fumé m'apprit que Rizzo était à l'infirmierie, au chevet d'un malade. Je me mis aussitôt sur mes gardes. Encore un enfant malade !

Quand Florence Rizzo arriva, je me levai et lui tendis la main.

— Bonjour. Je m'appelle Charley Davidson. Je travaille en collaboration avec la police d'Albuquerque et je suis chargée d'enquêter sur une affaire qui concerne cet établissement.

— Vraiment ? Je vous en prie, asseyez-vous, dit-elle en me faisant entrer dans son bureau.

Florence Rizzo était une petite brune potelée qui devait avoir la quarantaine, qui parlait avec un accent du Nord-Est et qui, si j'en jugeais par son bureau, aimait le Red Bull et les *comics*.

Je m'assis en face d'elle et patientai pendant qu'elle faisait un peu de place.

— Il y a du monde à l'infirmierie ? demandai-je.

— Oui. Mes pauvres bébés. (Elle saisit la pile de *comics*, en tapota la tranche sur le bureau pour bien les aligner puis rangea le tout dans un tiroir.) C'est la grippe. Il suffit qu'il y en ait un qui l'attrape pour que tout le monde y passe.

— Elle est particulièrement virulente cette année, en plus, commentai-je.

— J'ai l'impression, oui. Saleté de virus. Enfin, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Jusque-là je n'avais rien remarqué d'étrange chez elle, mais je venais seulement d'arriver.

— Il semblerait qu'il y ait eu plusieurs décès à Harbor House au cours des dernières années. On m'a chargée d'enquêter à ce sujet.

— Mon Dieu ! souffla-t-elle.

Elle ne parut pas tant surprise ou choquée que prête à coopérer.

Malheureusement c'était aussi caractéristique d'une personne souffrant du syndrome de Münchhausen. Ces gens-là cherchent à attirer l'attention sur eux

en jouant la carte de l'héroïsme ou de l'émotion. Le pire, c'est qu'ils n'ont pas conscience de faire quoi que ce soit de mal, alors il est presque impossible de détecter de la culpabilité.

— On a subi plusieurs incidents malheureux, en effet, reprit-elle, mais on a tout expliqué dans nos rapports.

— Oui, et j'ai lu ces rapports avant de venir. Ce qui me gêne, c'est que, statistiquement, ça paraît très inhabituel.

— C'est vrai, lança-t-elle sans hésiter.

Elle semblait entièrement d'accord avec moi. Brusquement j'eus l'impression de voir une ampoule s'allumer au-dessus de sa tête.

— Vous ne croyez quand même pas qu'il y a quelque chose de louche là-dedans. Si ? demanda-t-elle. Tous ces pauvres enfants avaient des antécédents, en tout cas ceux qui sont morts de maladie. (Elle se mit à compter sur ses doigts.) Et puis, il y a eu les accidents. D'ailleurs heureusement que Mme Ochoa était au bon endroit, au bon moment, la semaine dernière ! Elle nous a évité une nouvelle tragédie.

— Qui est Mme Ochoa ?

— C'est notre concierge. Un stère de bois s'est écroulé l'autre jour et aurait écrasé le petit Rudy si elle n'avait pas été là. Elle a eu juste le temps de le pousser. Il a un gros bleu à la jambe, mais rien de bien grave. Je le garde quand même à l'infirmerie pour l'instant. Et puis, il y a eu les suicides, aussi. Deux suicides... Vous comprenez, quand on recueille ces enfants, c'est qu'ils viennent de foyers brisés. Il y en a pour qui ça pèse vraiment trop lourd, et qui ont l'impression qu'il ne leur reste plus d'espoir. (Ses yeux s'emplirent de larmes.) Je n'étais pas là quand c'est arrivé – ni l'un ni l'autre.

— Je croyais que vous étiez employée ici depuis plus de dix ans.

— Oui, oui. Je voulais dire que je m'étais absentée, ces jours-là. Le tout premier suicide a vraiment ébranlé tout le monde. La directrice a bien failli s'effondrer de chagrin. J'étais dans le Delaware pour une fête de famille, à l'époque.

C'était donc de là que venait son accent.

— Et puis, il y a eu CC. Pauvre CC ! Et moi qui croyais qu'elle allait beaucoup mieux ! Elle était arrivée ici après une très mauvaise expérience en famille d'accueil. Elle ne faisait confiance à personne, au début, mais elle avait commencé à se faire des amis. J'étais de repos le soir où elle a mis fin à ses jours. C'était horrible !

Ça n'avait pas de sens. Entre les accidents, les suicides et les maladies étranges, je ne distinguais aucun lien logique, aucun fil conducteur. Du moins pas encore.

— Est-ce que vous pouvez me dire qui a retrouvé les deux enfants qui se sont suicidés ?

— Oui. Le premier, Givens – c'était le garçon avec qui il partageait une chambre. Quant à CC, c'est Mme Ochoa qui l'a retrouvée dans la chambre des filles du rez-de-chaussée. Elle m'a appelée en catastrophe pour que je revienne, tellement elle était sous le choc. Il y avait une tempête de neige, ce soir-là, j'ai failli ne jamais arriver.

— Et les autres ?

— Je vous demande pardon ?

— Les victimes des accidents, qui les a trouvés ?

— Oh, euh... Pour Matthew, c'était sa copine Abby. Roberto, c'était notre agent de maintenance, Joey. Et puis il y a eu cette petite, qui était si jolie quand elle ne se tartinait pas les yeux d'eyeliner. Elle est tombée malade et a perdu connaissance si brusquement qu'on a eu à peine le temps d'appeler une ambulance. Après...

Je la laissai poursuivre et tentai de dresser un tableau de la situation. Tout semblait suggérer que Florence Rizzo disait la vérité. Ces décès l'avaient profondément touchée. Se pouvait-il que tout ça ne soit que coïncidences ? Il n'y avait peut-être rien de suspect à cette histoire. Il s'agissait peut-être uniquement d'un concours de circonstances malheureuses. Peut-être...

Quand la vérité se profila, je fermai les yeux et résistai à l'envie de me gifler pour ma bêtise. Je me calai contre le dossier de ma chaise. Tous ces accidents, ces maladies, ces suicides chez des enfants qui ne semblaient pas dépressifs...

— Ça va, madame Davidson ? Vous vous sentez bien ?

— Oui, dis-je en rouvrant les yeux. Je vous demande pardon, madame Rizzo...

— Je vous en prie, appelez-moi Florence.

— Florence, ma question va peut-être vous paraître bizarre, mais... Est-ce que vous aviez remarqué des comportements anormaux chez ces enfants, avant leur mort ?

— Non, répondit-elle en réfléchissant. Enfin, il n'y a rien qui me revient, là, tout de suite.

— Moi, j'ai remarqué des trucs, lança une voix dans mon dos.

La jeune fille qui m'avait parlé dans la salle d'attente se tenait sur le pas de la porte.

— Malaya, qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonna Florence en se levant. Retourne vite à l'infirmierie ! (Elle me jeta un coup d'œil.) Elle avait de la fièvre ce matin, la pauvre.

— Ils ne sont plus eux-mêmes, déclara Malaya avant que l'infirmière la fasse sortir du bureau.

Bingo !

Je me levai à mon tour.

— Bon. Je vais vous laisser travailler.

— Ah, bon. D'accord. Bonne chance avec votre enquête.

— Merci. Malaya peut me raccompagner, si vous voulez, suggérai-je.

— Euh, oui. Pourquoi pas. Mais après tu files te recoucher, jeune fille.

Compris ?

Malaya sourit.

— Oui, madame.

Je ne repris la parole qu'une fois que l'on fut dans le couloir.

— Qu'est-ce que tu as remarqué, exactement, ma puce ?

— Les enfants qui attrapent la malédiction, ils ne sont plus eux-mêmes. Ils changent.

Je m'arrêtai, m'assis sur un banc et fis semblant d'ajuster ma bottine pour gagner un peu de temps. Malaya s'installa à côté de moi.

— Ils changent ? Comment ça ?

— Eh bien, ça commence tout doucement. D'abord ils perdent un peu la tête, puis ils tombent malades, jusqu'à ce qu'il leur arrive un truc horrible.

— En général il se passe combien de temps entre la mort d'un enfant et l'apparition des mêmes symptômes chez un autre ?

— Oh, ça prend un moment. On essaie toujours de deviner qui sera le prochain ou la prochaine. Cette fois on pensait que c'était Heather, mais elle est partie. Elle s'est enfuie. J'aimerais bien être aussi courageuse qu'elle.

— Tu es très courageuse, ma puce. La preuve : tu me parles.

— Ce n'est pas ça, le courage.

— Moi, je crois que si.

Elle tourna la tête vers une femme qui passait au bout du couloir, sûrement Mme Ochoa.

— Ils ne nous voient pas. Ils prétendent faire attention à nous, mais ils n'écoutent rien. Quand on a essayé de leur parler de la malédiction, personne n'a rien voulu entendre.

— Eh bien, moi, je suis tout ouïe. Tellement que, si j'avais une voiture jaune, tu pourrais m'appeler Ouïe-Ouïe.

Elle me décocha un petit sourire triste.

— Tu sais qui est maudit, maintenant ?

Elle hocha la tête et pinça les lèvres pour les empêcher de trembler.

— Hugo, mon petit frère. Il est à l'infirmierie. C'est pour ça que j'ai fait semblant d'avoir de la fièvre, ce matin.

Bordel de merde. Je posai une main dans son dos.

— Comment tu fais pour simuler de la fièvre ? demandai-je.

— C'est facile, tu te mets une compresse chaude sur la figure avant que Mme Rizzo vienne prendre ta température.

Je ris doucement.

— Une fois j'ai un peu exagéré, le thermomètre indiquait 43°. Apparemment j'aurais déjà dû être morte, ou au moins dans un coma.

— Tu vois que tu es courageuse ! Tu as pris des risques pour rester auprès de ton petit frère.

— Pas vraiment, souffla-t-elle.

— Est-ce que je pourrais le voir ? Incognito ?

— Vous voulez que je vous fasse entrer en douce à l'infirmierie ?

— Oui.

Son joli visage prit aussitôt une expression déterminée. Elle hocha la tête et me dit d'aller me cacher aux toilettes toutes proches.

— Non, je reste là. Ne va pas t'attirer des ennuis pour moi. Au pire, je peux inventer plein de bonnes raisons d'avoir échoué dans le mauvais couloir.

Elle s'éloigna d'un pas vif. J'hésitai à aller faire pipi puisque j'étais tout près mais, ne sachant combien de temps il faudrait à Malaya pour revenir, je renonçai.

— Prête ? chuchota-t-elle trente secondes plus tard.

— Prête.

Elle me fit longer un couloir, puis un autre, et je me fis la réflexion que je n'aurais pas besoin d'inventer d'excuse si on venait à me surprendre. J'étais bel et bien perdue. Mon sens de l'orientation était un peu comme mon sens de

la mesure, c'est-à-dire inexistant.

— C'est là, souffla-t-elle en se glissant dans une pièce sombre.

Il y avait six lits en tout, dont trois étaient occupés.

— Et ça, c'est Hugo, ajouta-t-elle en désignant son frère.

Je l'avais déjà reconnu.

On s'avança lentement vers lui, mais avant qu'on arrive à son chevet il se redressa et nous regarda – me regarda. Mes pires craintes furent confirmées.

Un démon l'habitait, haut de quatre mètres même si le garçon ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante. Comme Reyes me l'avait rappelé, les règles de cette dimension ne s'appliquaient pas aux démons. Il tenait. Avec ses écailles noires luisantes et ses dents acérées, il tenait dans le corps de ce petit garçon. Ils tenaient toujours, ces ordures.

Je m'assis au bord du lit, mais Hugo se contenta de me regarder d'un air vide. Ses yeux étaient de la même couleur que ceux de sa sœur, immenses et lumineux.

— Hugo ? Ça ne va pas ? demanda-t-elle.

— Tu as raison, Malaya, soufflai-je en lui prenant la main. La malédiction est sur lui, mais je peux l'en débarrasser.

Elle plaqua sa main libre sur sa bouche.

— Il faut que tu me fasses confiance. D'accord ?

Elle acquiesça.

— Je vais devoir parler à la malédiction pour la faire sortir. Ne te vexe pas si tu m'entends dire des choses assez dures. Ce n'est pas à ton frère que je m'adresse.

Je me retournai vers Hugo, vers le démon qui l'habitait, et relâchai la main de Malaya. Elle s'assit sur le lit voisin et agrippa le bord du matelas si fort que les jointures de ses doigts blanchirent. Son frère était probablement la seule famille qu'il lui restait.

— Tu n'es pas très gentil, toi, lançai-je au démon.

Un demi-sourire retroussa les lèvres du garçon.

Je me mis à cheval sur les deux dimensions.

— Je pourrais lui briser le cou, répliqua le démon avec la voix d'Hugo, sauf qu'il parlait araméen.

Je sentis Malaya se figer.

— Va-t'en et ne reviens jamais, ordonnai-je dans la même langue. Alors, peut-être, je te laisserai la vie sauve.

— C'est à toi de t'en aller, rétorqua-t-il comme si c'était un jeu. Alors, peut-être, nous te laisserons la vie sauve. Quoique je ne peux rien te promettre.

Il ne s'agissait pas d'une créature stupide, comme la plupart du temps. Celui-là savait pertinemment que, dès qu'il aurait quitté la protection du corps d'Hugo, il serait fichu. D'ailleurs je ne m'attendais pas à ce qu'il se détache tout seul. Je baissai lentement la main et attendis qu'Artémis réponde à mon appel.

Elle se glissa sous le lit et alla se mettre en position, les crocs dénudés mais parfaitement immobile dans le dos du démon, prête à attaquer. Hugo redressa la tête d'un air curieux quand je figeai le temps et fis signe à Artémis. Elle bondit à travers la poitrine du garçon et en ressortit avec le démon dans sa gueule.

Il resta un instant raidi et incohérent, comme gelé par le temps, mais à la seconde où ma lumière toucha sa peau il se mit à hurler et à se débattre. Il se jeta en avant dans une tentative pour me mordre de ses longues dents effilées comme des rangées de poignards. Heureusement il manqua sa cible. Alors il rejeta la tête en arrière, arquant son cou si violemment que je l'entendis craquer. Ou alors c'était la pression des mâchoires d'Artémis.

— Pourquoi ? demandai-je au démon.

Il commençait à se dissiper, se dissoudre et partir en fumée.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Dans un dernier effort il tourna la tête vers moi et dit :

— Pour vivre en attendant. Nous sommes tellement nombreux à patienter dans les ombres !

— Quoi ?! En attendant quoi ?

Trop tard. Il perdit prise et s'évapora dans l'air.

Le temps revint à la normale et me percuta avec un claquement assourdissant, une fraction de seconde avant que le monde retombe autour de moi.

— Hugo ? Ça va ? s'écria Malaya.

Il secoua la tête en clignant des yeux.

— Mais oui, ça va ! Je te l'ai déjà dit : tu t'inquiètes trop.

Elle se tourna vers moi, le visage rayonnant d'espoir.

— La malédiction est partie, confirmai-je.

Elle esquissa un sourire qui creusa une fossette à sa joue.

— C'est vrai ? Pour de bon ?

— Pour de bon.

Elle se précipita vers son frère pour le serrer dans ses bras. Il lui tapota la tête d'un air maladroit, probablement déboussolé – et un peu dégoûté – par cet élan d'affection. J'eus comme l'impression qu'ils n'étaient pas très câlins, d'habitude. En même temps, je ne connais pas beaucoup de frères et sœurs qui le sont.

Je flattai discrètement Artémis, qui sauta sur mes genoux pour prendre son élan et disparaître de l'autre côté du mur. J'allais sûrement avoir des bleus.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

On se retourna d'un même mouvement quand Florence entra dans l'infirmerie. Elle n'était pas contente.

— Je voulais la présenter à Hugo, bredouilla Malaya.

— Je suis désolée, dis-je en me levant. Elle ne pensait pas à mal.

— Il n'y a pas de problème, madame Davidson. (Elle se détendit et sourit au garçon.) Hugo n'est pas un jeune homme comme les autres.

— Ah bon ? fis-je.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Je suis un inventeur. Je vais inventer une petite machine qui tiendra dans la poche et qui servira à changer l'eau salée en eau potable. Comme ça, même quand il n'y aura plus de glace à cause du réchauffement climatique, on pourra boire l'eau des océans et on ne mourra pas de soif.

— J'ai toute confiance en lui, affirma l'infirmière.

— Je n'en doute pas.

Je révélai à Florence Rizzo – puis, un peu plus tard, à la directrice – que je savais où se trouvait Heather et qu'elle reviendrait bientôt. Elles avaient déjà signalé sa disparition à la police, alors je passai un coup de fil à l'oncle Bob pour lui demander de s'assurer que Heather ne serait pas inquiétée. Malheureusement il n'était pas disponible, alors je parlai à un de ses officiers.

Puis j'appelai Pari et Heather et leur appris la bonne nouvelle. La malédiction était levée, pour toujours. Je crus qu'elle allait pleurer – Pari, pas Heather.

Elle raccompagna la jeune fille à Harbor House, et je passai l'heure suivante à expliquer à l'officier de police que Heather se croyait maudite et était persuadée qu'elle mourrait si elle ne fuyait pas le refuge. Il trouva ça très mignon et m'assura que, dès qu'il aurait soumis son rapport et retiré Heather

de la liste des personnes portées disparues, il n’y aurait plus aucun problème.

Il me fallut un moment pour convaincre Heather qu’elle n’était pas maudite – qu’elle ne l’avait jamais vraiment été et que, de toute façon, elle était hors de danger.

— Pari m’a dit que tu n’étais pas vraiment originaire de ce monde.

— Je le suis en partie.

— Elle m’a raconté que tu venais d’une autre dimension.

— En partie aussi.

— Elle prétend que tu es une princesse, là-bas.

Pourquoi pas.

— En quelque sorte.

— J’aimerais bien voir ta lumière, comme elle.

Je secouai la tête, heureuse qu’elle en soit incapable. Je pensai à Pépin et à ce qui l’attendait. Moi-même je n’avais jamais regretté mon sort, mais ce n’était vraiment pas simple de grandir avec un tel poids sur les épaules.

— Moi, je suis contente que tu ne la voies pas, et Pari est une sacrée pipelette.

Les symptômes de Heather étaient en fait dus à la méchante grippe qui circulait cet hiver-là. Elle serait vite remise, et la joie avec laquelle Florence Rizzo l’accueillit me réchauffa le cœur. Elle faisait attention à ces enfants. Elle ne croyait peut-être pas tout ce qu’ils disaient, mais elle les voyait.

Après une tournée de câlins, j’entraînai Pari vers le parking.

— Tu as l’air d’être passée sous le train du désespoir, lui fis-je remarquer.

— J’aimais bien avoir Heather à la maison, moi, grommela-t-elle en haussant les épaules.

— C’est vrai qu’elle était mignonne. Si ça se trouve, ils ont une sorte de programme de parrainage, ou un truc du genre. On pourrait venir jouer les grandes sœurs de temps en temps.

Elle sourit.

— Tu crois ?

— Ça ne coûte rien de demander.

— Tu as raison.

Sans un mot de plus, elle repartit en courant vers le bureau de la directrice.

Chapitre 23

*J'étais prête à sauver le monde,
Et puis j'ai un vu truc qui brille.*

Tee-shirt

Je laissai Pari à Harbor House et repartis dans l'espoir de trouver Osh'ekiel quelque part dans les vastes mondes, mais Cookie m'appela avant que je n'aie pu aller très loin.

— Allô, ici Charley, la spécialiste de la Lederhose !

— Tu peux parler ?

— Je crois, oui, mais il se peut que je marmonne un peu. Je n'ai pas franchement dormi de la nuit.

— Les jeux d'argent.

— Quels jeux d'argent ? Ouh ! Vegas, blackjack et strip-teaseurs ! OK, je suis partante.

— M. Adams.

— Euh... OK, il peut venir aussi, si tu insistes, mais il se prend une chambre tout seul.

— C'est la raison pour laquelle tous ses investissements foiraient.

Je m'immobilisai.

— Attends, là. Tu es en train de me dire que M. Adams a un problème à cause des jeux d'argent ?

— Un gros problème ! Il est endetté jusqu'au cou, et je ne parle pas de gentilles petites dettes.

J'ignorais que ça existait, les gentilles petites dettes. Je me lançai et posai la question à 20 000 dollars.

— À qui est-ce qu'il doit de l'argent ?

— Tout ce que je sais pour l'instant, c'est que son bookmaker s'appelle Danny Trejo.

Je ne réagis pas, alors Cookie reprit la parole.

— Attends, pardon, j'ai vu « Trejo » et je me suis emballée. Le bookmaker d'Adams s'appelle Umberto Trejo.

— Non ! Tu crois que c'est l'Umberto Trejo qui était avec moi au lycée ? Et puis, d'abord, d'où tu sors ces informations ?

J'étais super impressionnée.

— J'ai mes sources...

— Laisse-moi deviner : l'oncle Bob ?

— Ouais. Apparemment ils se sont penchés sur le cas de Geoff Adams, eux aussi.

— Je croyais qu'Obie ne savait rien de cette affaire.

— Il a entendu quelques bribes en passant. Je cite.

— Et il t'a confié ça juste après nous avoir menacées de nous arrêter parce que... ?

— Je lui ai promis une soirée spéciale.

— Oh, Cookie, reniflai-je, émue. Tu grandis tellement vite !

Puisque mon projet de traquer Osh était encore tombé à l'eau, je passai quelques coups de fil et me rendis dans un rade pourri sur Mitchell qui s'appelait *Le Rade*. D'après ce que j'avais pu apprendre, c'était de là qu'Umberto menait ses opérations et, s'il était basé là, alors je pensais savoir pour qui il travaillait – un avocat véreux qui trempait dans plus d'affaires louches qu'un homme politique corrompu.

J'entrai et aperçus plusieurs hommes éparpillés dans la salle. Ils se retournèrent presque tous vers moi, guidés par leur paranoïa. Ça devait être chiant d'être un gangster, il fallait sans cesse se méfier de tous les gens qu'on croisait. Il y avait quand même des façons plus paisibles de gagner sa croûte.

Le seul qui ne réagit pas était un petit bonhomme trapu qui était penché sur un bloc-notes. Je m'approchai de lui d'un pas nonchalant.

— Ça alors, Zumberto !

On le surnommait comme ça au lycée parce qu'il était tout le temps en mouvement et se déplaçait à toute vitesse – « zoooooum ».

Il leva vers moi des yeux éberlués.

— Charley Davidson ?

— En personne, en chair et en os. Comment ça va ?

Je m'assis au bar, comme lui, mais laissai trois tabourets entre nous histoire de rester plus près de la porte, en cas de besoin. Tout le monde

m'observait, visiblement prêt à me sauter dessus et à me torturer pour obtenir des informations – ou pour le simple plaisir de me torturer. La paranoïa était puissante en ces lieux.

Umberto remua sur son siège, mal à l'aise.

— Bien, et toi ? J'ai entendu dire que tu travaillais pour les flics.

— Je n' imagine même pas pour qui tu travailles, toi.

— Moi ? Pour personne. Je suis propriétaire de cet endroit.

Il désigna le bâtiment d'un geste du menton, dans le plus pur style gangster.

— Je me suis mal exprimée : pour qui est-ce que tu prends les paris ?

Il pinça les lèvres et haussa les épaules.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Et puis, tu ferais bien de partir... et sans tarder.

Je me rapprochai d'un tabouret.

— Je suis ici en mission officielle. Ça m'embêterait qu'il y ait une descente de flics bientôt.

Je promenai mon regard dans le bar aux lambris miteux et aux miroirs tachés, au sol inégal et aux tables de billard râpées.

— C'est vrai, quoi, poursuivis-je. Ce serait dommage que tu perdes un joyau pareil.

— Il est très bien, mon bar. Pourquoi ces menaces ? On était plutôt potes, au lycée. Non ?

— Si. (Disons que j'avais toujours un faible pour les clowns de la classe.) Mais ça, c'était avant que tu commences à jouer les bookmakers. Est-ce que tu t'occupes aussi d'aller récolter les dettes ?

Ça expliquerait les gros balèzes qui traînaient là en pleine journée.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Davidson ?

Je me rapprochai encore d'un tabouret. Umberto renvoya d'un geste le type qui venait sûrement me dégager.

— Tu pourrais me renseigner sur l'un de tes clients.

— Tu racontes la vie de tes clients, toi, peut-être, madame la détective privée ?

— Ah, donc tu te tiens au courant de ce que je fais.

— Non. Je le sais seulement parce que tu as aidé mon cousin. (Brusquement il s'adoucit.) Il était accusé d'enlèvement et d'obstruction à la justice, ou un truc du genre. Tu as prouvé que cette folle avait essayé de le

piéger. Tu assures carrément, Charlotte Davidson.

— Ça alors ! m'écriai-je en m'asseyant sur le tabouret voisin du sien. Tu es le cousin de Santiago ? J'avais un petit faible pour lui, à l'époque.

— Comme tout le monde... Aucune fille ne lui résistait, à ce *pendejo*. (Il fit signe au barman.) Qu'est-ce que je peux t'offrir ?

— Euh... un verre d'eau, ce serait cool. J'ai eu une soirée... mouvementée. Je suis un peu déshydratée.

— Je connais le problème. Alors qu'est-ce qui t'amène dans mon établissement ?

— J'ai besoin d'en apprendre davantage sur un de tes clients.

— Je ne garantis pas que je pourrai te répondre, mais vas-y, dis-moi.

Je réfléchis à la façon la plus discrète de formuler ma question, mais laissai tomber au bout de deux secondes.

— Combien te doit Geoff Adams ?

Il regardait droit devant lui et esquissa un lent sourire.

— Je ne vois pas de qui tu parles.

Je me doutais que ça ne marcherait pas.

— Est-ce que tu peux me dire s'il te devait de l'argent, au moins ?

— Moi, je me contente de faire les comptes. S'il devait de l'argent à quelqu'un, ce n'était certainement pas à moi.

— Oh. OK.

Après tout, il n'avait pas la carrure d'un chef de la mafia. Je décidai d'en appeler à son sens de la famille.

— S'il te plaît, Umberto, dis-je en posant une main sur son bras. C'est important, sa fille est morte.

Il se mordit la lèvre, posa son verre sur le bar puis se tourna vers moi. Il se pencha doucement, mit une main sur ma hanche et approcha ses lèvres des miennes.

Je ne vis nul désir dans ses yeux. Il n'avait pas la moindre intention de me peloter, en revanche il cherchait à savoir si je portais un micro. Il passa une main sous mon pull, remonta le long de mon ventre et effleura Danger et Will. Heureusement je n'étais pas prude. Ses manières un peu brusques auraient sûrement choqué quelqu'un comme Cookie. Moi, je m'en fichais pas mal tant que ça n'allait pas plus loin et qu'au final il me donnait les informations qui m'intéressaient.

Il me palpa le dos, glissa deux doigts sous la ceinture de mon jean – un peu

plus loin que nécessaire – puis s’en servit pour m’attirer vers lui, de sorte que j’étais presque à califourchon sur lui. À ce moment-là, je perçus un bref sursaut de désir, mais ce fut tout. Il n’y avait jamais rien eu entre nous, et on le savait aussi bien l’un que l’autre.

Il se pencha vers moi afin d’approcher ses lèvres de mon oreille. Un profond silence s’était abattu sur la salle. Tout le monde regardait, immobile, le petit spectacle qui se jouait.

— Je te dis ça uniquement parce qu’on n’a rien à voir avec la mort de la fille.

— Ça me va.

Comme pour me tester, pour voir jusqu’où il pouvait pousser le bouchon, il glissa une main entre mes jambes et commença à me caresser doucement avec le pouce.

— Il devait des tonnes de fric à Fernando. C’était un naze, ce mec. Il foirait tout ce qu’il faisait, mais ça ne l’empêchait pas de recommencer et de s’enfoncer toujours plus loin. Ce n’est pas la bonne tactique quand on a affaire à quelqu’un comme Fernando.

— Tu aurais pu arrêter de prendre ses paris.

— Écoute, si Fernando me dit de prendre, je prends. Apparemment le père du naze est plein aux as, et Fernando a un plan.

— Ça craint, tout ça.

Il effleura mon lobe du bout des lèvres, et le duvet qui poussait sur ses joues me chatouilla. Je faillis éclater de rire.

— Disons que son dernier pari, ce n’était pas une petite somme. Il pensait avoir un tuyau sur un match truqué, et le truc aurait dû lui rapporter plus de 300 000 dollars.

— Oh, putain !

— Fernando a pris le pari. Il a prévenu Adams que, s’il ne pouvait pas payer, cette fois, ils allaient exécuter tous ses proches, en commençant par sa fille.

— Umberto ! soufflai-je en refermant les doigts sur la manche de sa veste.

Je m’inquiétais un peu de le voir mêlé à ce genre d’histoire.

Il m’attira encore plus près.

— Non, attends. Quand Adams a perdu son pari et que la fille est morte, Fernando a pétié les plombs, *querida*. Il était hors de lui, super anxieux. Il a cru qu’un de ses types avait tué la fille sans sa permission, mais ce n’est pas

ce qui s'est passé. Crois-moi. Il a... interrogé tout le monde.

Je me reculai pour le regarder dans les yeux.

— Umberto, tu es vraiment sûr ? Parce que ça fait quand même une sacrée coïncidence.

— Tu n'as qu'à aller lui poser la question toi-même, *querida*. Tu verras.

— OK. Ne fais pas de bêtises, toi.

Il me lâcha et leva les deux mains.

— Moi ? Jamais. Je suis blanc comme neige, ma belle.

Les hommes éclatèrent d'un rire gras tandis que je me relevai. Umberto me rattrapa et se pencha de nouveau vers moi.

— Je n'avais pas vraiment besoin de leur faire un show pareil.

— Tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas vrai.

Il leva doucement une main et passa le pouce sur mes lèvres avant de le lécher, comme s'il y restait une trace de chocolat.

Je fus choquée par ce geste. Je n'avais pas senti les vagues de désir qui émanaient habituellement des hommes que j'intéressais, et soudain je compris pourquoi. Ce n'était pas bêtement du désir qu'il éprouvait ; c'était quelque chose de plus profond.

Il me prit la main et la posa sur sa poitrine.

— Tu m'as brisé le cœur un jour, *querida*. Maintenant il faut que je le protège, alors dégage.

Il m'adressa un petit clin d'œil, puis me relâcha avant de se me tourner le dos. Il me fallut un long moment pour me rendre compte qu'il ne plaisantait pas.

Je sortis en me creusant le cerveau pour essayer de me souvenir quand et comment j'avais bien pu briser le cœur d'Umberto. Dire qu'on avait été amis était une exagération. On était dans la même classe, on se connaissait, on s'appréciait, mais ça n'allait pas plus loin.

Misery se mit à ronronner quand je tournai la clé dans le contact, à peine plus bruyante qu'un 747. J'étais sur le point de prendre la direction du bureau pour aller faire quelques recherches, essentiellement sur le dénommé Fernando, quand je reçus un texto, sans doute de la part d'Umberto. Fernando acceptait de me rencontrer deux heures plus tard, à l'adresse qui était indiquée.

Je ne répondis pas.

Puisque j'avais un peu de temps devant moi, je décidai de passer chez M. Adams. Je n'en revenais toujours pas de m'être trompée à ce point la première fois que je l'avais vu. Je l'avais pris pour un honnête homme, un père modèle, un pilier de sa communauté, pourtant même son propre père n'avait que du mépris pour lui.

Geoff Adams senior était-il au courant que son fils était, en plus du reste, un parieur criblé de dettes ? J'en doutais fort. Il me l'aurait dit. Je ne comprenais pas que quelqu'un puisse en arriver là sans que son entourage s'en rende compte.

J'appelai Cookie pour discuter de tout ce qu'elle avait découvert sur Adams pendant que je me faisais tripoter. Il avait mené une vie haute en couleur et riche en incidents fâcheux. Un peu trop, même.

M. Adams était chez lui quand je frappai à la porte. On aurait dit une coquille vide. Il était pâle et flétri, comme s'il avait l'intention de se laisser dépérir. Il était rongé par la culpabilité. Umberto se trompait sûrement au sujet de Fernando.

— Madame Davidson. Avez-vous trouvé un moyen de disculper Lyle Fiske ? demanda-t-il en me faisant signe d'entrer.

— Pas encore, mais je touche au but.

Je le suivis dans le salon, où régnait un triste désordre. Il y avait des magazines éparpillés, une corbeille à linge qui débordait et même des assiettes sales. Le seul endroit à peu près propre était un vivarium où dormait une tortue.

Je faillis aller me présenter à la tortue.

— Monsieur Adams, je tiens sincèrement à comprendre ce qui est arrivé à votre fille mais, pour ça, j'ai besoin de votre aide.

— Bien sûr !

— J'ai remarqué que vous aviez subi plusieurs petits accidents au cours des dernières années, une fracture du fémur, une luxation de l'épaule... Vous avez perdu deux doigts sur un chantier ?

Il serra les mains entre ses genoux.

— Madame Davidson, quel est le rapport avec ma fille ?

— Monsieur, vous m'aviez promis de me parler en toute honnêteté.

Il gardait le silence, alors je poursuivis.

— Je crois que le rapport entre tout ça et votre fille, c'est un certain pari que vous avez pris récemment.

J'avais à peine fini ma phrase que M. Adams s'effondra. Il se cacha le visage dans une serviette qui traînait là, secoué de sanglots si forts que j'eus peur qu'il ne se casse une côte.

— J'ai pris le pari, articula-t-il enfin d'une voix brisée. Je ne pensais pas qu'il était sérieux.

— Un homme qui vous avait déjà cassé la jambe ? Qui vous avait coupé deux doigts ?

— Ce n'est pas Fernando qui m'a fait ça, expliqua M. Adams en levant sa main mutilée. C'était un autre bookmaker, une autre ville, une autre époque.

— Ça fait combien de temps que ça dure ?

— Depuis l'école primaire. Je pariais sur tout ce que je pouvais. Je me faisais régulièrement renvoyer parce que j'organisais des jeux de dés dans la cour de récré. Je me privais de déjeuner pendant plusieurs jours d'affilée pour parier l'argent de la cantine.

— Votre père n'a pas cherché à vous aider ?

Il partit d'un long rire amer et sans joie.

— Oh, je n'ai jamais été à la hauteur de ses attentes, et il ne s'est jamais privé pour me le faire sentir. Voyez-vous, les Adams n'ont pas besoin d'aide. Ils se débrouillent tout seuls, tête haute, sans rien demander à personne.

— C'est pour ça que vous avez continué à jouer ? Pour vous venger de lui ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai pris ce pari. J'ai signé l'arrêt de mort de ma propre fille.

Il se remit à sangloter.

— Je suis désolée, monsieur Adams, mais tout ça ne m'aide pas à disculper Lyle Fiske. Ce ne sont que des rumeurs. Je vais avoir besoin de preuves si je veux démonter les arguments de l'accusation. Il nous faut une garantie.

Peut-être que, justement, j'en tenais une. Je ne pouvais pas porter de micro pour aller rencontrer Fernando, mais j'obtiendrais peut-être quelque chose d'utile, un indice susceptible de faire acquitter Lyle.

Ce devait être Fernando, le responsable. Je ne voyais pas qui ça pouvait être d'autre, à moins qu'un des membres de l'organisation n'ait pris sur lui d'exécuter Emery avant d'en avoir reçu l'ordre, pensant peut-être s'attirer les bonnes grâces du patron. Si c'était le cas, le coupable avait dû choisir de se taire quand Fernando avait flippé et commencé à interroger ses troupes.

Si le tueur était présent lors de notre rencontre, je le sentirais et pourrais au

moins prévenir Fernando et plaider pour qu'il me laisse livrer le type à la police.

Alors que je me levais pour partir, j'aperçus une carabine dans un coin de la pièce et compris exactement pourquoi elle était là.

— Excusez-moi, est-ce que je pourrais vous demander un verre d'eau, s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

Dès que M. Adams fut sorti de la pièce j'envoyai un message à Parker.

« Suis chez Adams. Venez vite. »

« En réunion. OK dans une heure. »

Génial. Comment allais-je m'y prendre pour divertir M. Adams pendant une heure entière ? Et puis, moi aussi, j'avais une réunion.

Je ne pouvais pas mêler Cookie à tout ça, et j'avais déjà abusé de la gentillesse de Pari. Je n'avais pas le choix.

Quand M. Adams revint, je le visai avec sa propre carabine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, l'air inquiet.

— Asseyez-vous, dis-je en désignant le canapé avec le canon de mon arme, comme dans les films.

Il resta planté là, but une gorgée du verre d'eau qu'il venait m'apporter, le posa et ouvrit les deux mains d'un air résigné. *Quelle conne !* Pointer une arme à feu sur une personne suicidaire, c'était un peu comme lui faire un cadeau de Noël en avance.

Je ne réfléchissais jamais assez.

— Je suis sérieuse, grondai-je entre mes dents en espérant que ça l'impressionne.

— Allez-y, s'il vous plaît, souffla-t-il.

Ses yeux brillaient de larmes, et, malgré ma colère, j'eus mal pour lui.

Je poussai un soupir de dépit et m'apprêtais à reposer l'arme quand je repensai à la tortue. Je souris et mis la pauvre bête en joue.

— Asseyez-vous.

Heureusement M. Adams ne savait pas que je l'aurais tué, lui, plutôt que de faire du mal à une tortue.

Chapitre 24

*Moi aussi, d'abord, j'ai un blason de famille.
Un blason blanc avec des manches tellement longues qu'on peut les attacher
dans le dos.*

Vérité presque vraie.

Une fois que j'eus attaché M. Adams bien solidement, je posai son téléphone sur la table juste devant lui.

— Vous pouvez appeler la police, si vous voulez. Vous n'avez qu'à taper avec le bout du nez. Ça marche, croyez-moi.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Parce que, monsieur Adams, vous représentez un danger pour votre propre santé. J'ai prévenu Parker, il arrive. Moi, il faut que je file, j'ai rendez-vous avec Fernando. D'ailleurs, si vous pouviez attendre une petite vingtaine de minutes avant d'alerter la police, ça m'arrangerait.

— N'y allez pas ! Madame Davidson, Charley, ce type est dangereux. Regardez ce qu'il a fait à mon bébé. Je vous en prie...

— Monsieur Adams, c'est notre seul moyen de disculper Lyle. Il faut que je coince le vrai coupable.

Il baissa la tête, écrasé de chagrin.

Je le laissai comme ça, en espérant qu'il n'y avait pas d'autre arme dans la maison et que Parler n'allait effectivement pas tarder à arriver. Au cas où, j'appelai l'oncle Bob pour l'avertir que j'avais attaché un homme pour l'empêcher de se suicider et lui demander d'envoyer un officier en uniforme au bout de vingt minutes.

La dernière chose que j'entendis avant de raccrocher fut :

— Tu as attaché quoi ?

Je me garai derrière une maison plutôt coquette d'un quartier de la ville surnommé « la Jungle » parce que le taux de criminalité y était méchamment élevé.

J'allai frapper à la porte. Les murs étaient peints de couleur ocre, avec des fleurs aux fenêtres et du lierre sur le côté. Ce n'était pas très grand, mais c'était beaucoup plus joli que le reste du voisinage.

— Par ici.

En me retournant j'aperçus un homme qui me fit signe de longer la maison et d'entrer dans le jardin de derrière par un petit portail.

— C'est vous, Fernando ?

Il ne daigna pas répondre.

— Je vois, vous êtes du genre fort et silencieux.

Quand on déboucha dans le jardin, un homme qui devait bien avoir la cinquantaine me fit signe d'approcher avec sa fourche à barbecue. Je me pris à espérer que ce ne soit pas l'instrument de ma mort.

— Bonjour, je suis Fernando.

Minute, papillon. D'après les rumeurs, j'étais immortelle. Il ne pouvait donc pas me tuer avec une vulgaire fourche à barbecue.

C'est alors que, de l'autre main, il leva un hachoir de trente centimètres de long.

Une lame de trente centimètres, peut-être ?

— Bonjour. Moi, c'est Charley.

Il avait besoin d'un bon rasage et portait ses cheveux poivre et sel en catogan. Sa chemise hawaïenne révélait un maillot de corps blanc. Le soleil avait fait une brève apparition, mais ce n'était pas encore la saison des chemises hawaïennes et des barbecues, loin de là. Je ne m'attendais vraiment pas à ça.

— Je ne m'attendais vraiment pas à ça, dis-je.

Il gloussa et retourna les côtes de bœuf qui grésillaient sur le gril. Un nuage de fumée l'entoura, et je salivai – mais juste un peu, pas assez pour baver.

— Vous ne voulez pas vérifier que je ne porte pas de micro ?

Il rit de plus belle.

— Il me semble qu'Umberto s'en est déjà occupé. Alors, comme ça, vous croyez que j'ai tué la fille de Geoff Adams ?

— Non, plus maintenant.

Il me jeta un regard par-dessus son épaule puis me fit signe d'aller m'asseoir à la table de la terrasse.

— Tant mieux, parce que je n'ai rien fait de tel. Je l'ai menacé, bien sûr,

mais uniquement parce qu'il ne me connaît pas suffisamment pour savoir que je ne ferais jamais une chose pareille.

Une troupe de gamins sortit de la maison en courant et passa à côté de nous en criant. Les garçons avaient les mains toutes sales et pourchassaient les petites filles.

— *Abuelo* ! Au secours ! À moi ! lança une des petites.

— *Ay, mi'jita*. Arrêtez vos bêtises et retournez jouer à l'intérieur. (Ils repartirent en courant.) Je vous demande pardon.

Je secouai la tête.

— Je vous en prie. Ils sont mignons.

— Bon, fit-il en s'essuyant les mains avant de venir me rejoindre. Si vous me croyez, alors qu'est-ce qui vous amène ?

— Je me demandais si vous aviez pu interroger tous vos hommes.

— Oui, tous. Ils n'ont rien à voir là-dedans, et je ne vois pas pourquoi une autre organisation s'en serait mêlée.

— Est-ce qu'ils sont ici ? Vos hommes ?

Il but une gorgée de bière.

— Les plus fiables d'entre eux sont avec moi en ce moment, oui, mais notre réseau est étendu. Ça prendrait du temps de rassembler tout le monde ici. Umberto prétend que vous avez le don de faire dire la vérité aux gens.

— C'est vrai, en quelque sorte.

Il se pencha vers moi.

— Moi aussi. J'ai le même don.

Ça, je n'en doutais pas.

— Est-ce que ça vous ennuerait que je leur pose quelques questions, à vos hommes ?

— Quoi ? À tous ? Oui, ça m'ennuerait. Et puis, ils n'étaient pas nombreux à savoir ce que j'avais promis à Adams, et ils ne sont pas du genre à en parler en dehors de notre petit cercle.

Il fit signe à ses hommes de nous rejoindre dans le jardin. Clairement, c'était jour de repos pour tout le monde. Ils avaient tous une tenue décontractée et une bière ou des chips à la main.

— *The Walking Dead*, annonça-t-il.

Je passai en revue le petit groupe, composé de sept hommes, tous de type hispanique sauf un.

— Oh, ils ont l'air plutôt en forme, je trouve, commentai-je. Vous comptez

les tuer plus tard ?

— Je parle de la série télé, expliqua-t-il. On est en train de se faire un marathon. C'est la fête.

— Ah.

C'était tellement plus logique que ce que j'avais imaginé.

— Ils sont à vous, lança-t-il avec un sourire légèrement narquois.

— Euh... OK.

Je me levai et les toisai du mieux que je pus.

La plupart d'entre eux se retenaient de rire. Un seul échoua et se fit aussitôt rappeler à l'ordre. Il carra les épaules et recouvra son sérieux.

— L'un d'entre vous aurait-il tué Emery Adams ?

Ils restèrent alignés là, sans bouger, à part un qui secoua vigoureusement la tête. Il se moquait de moi – de toute cette situation.

Je m'avançai donc pour poser la question individuellement à chacun. Ils devaient me prendre pour une folle, mais ça ne me gênait pas plus que ça. On m'avait déjà prise pour bien pire.

Rien de ce que je perçus ne semblait indiquer qu'ils soient coupables.

Je réfléchis un instant.

— Vous êtes tous capitaines, j'imagine.

Le clown donna un petit coup de poing dans l'épaule de son voisin en criant :

— *El Capitán !*

Fernando le fusilla du regard, et il se tut, mais j'étais surprise que ce type soit encore en vie.

— C'est mon neveu. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Ah. Est-ce que je peux vous demander, juste pour être sûre, lesquels d'entre vous ont entendu la menace...

— La prétendue menace, intervint Fernando.

— ... la prétendue menace envers M. Adams ?

Sur un signe de tête du patron, deux des hommes levèrent la main. Les autres ne savaient même pas de quoi je parlais. Je les renvoyai à l'intérieur.

— Vous n'avez rien dit à personne ? Vous êtes sûrs ? demandai-je aux deux types qui restaient. C'est quand même une sacrée coïncidence qu'Emery Adams ait disparu deux semaines après.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre comment ça marche, déclara le grand bonhomme qui m'avait menée jusqu'au jardin.

L'autre était beaucoup plus jeune, avec un visage humble mais très beau, qui avait sûrement dû l'aider dans son ascension au sein de la famille. Il n'affichait rien de l'arrogance du groupe.

— On ne raconte pas notre journée à notre copine en rentrant à la maison le soir.

— Vous n'êtes pas mariés ? demandai-je.

— Notre copine ou notre femme, corrigea-t-il avec un grand sourire.

Le jeune rit doucement. J'avais du mal à lire ses émotions. Il se démarquait vraiment du reste.

— Donc les seules personnes présentes quand cette menace...

— Cette prétendue menace.

— ... a été formulée, c'étaient ces deux hommes. C'est ça ? Et vous étiez... ? (Je m'interrompis un instant pour réfléchir.) Où étiez-vous quand cette conversation a eu lieu ?

— Chez M. Adams, répondit Fernando. Il a fallu qu'on aille lui rendre une petite visite quand Umberto m'a appris qu'il comptait investir une telle somme.

Je me rassis, estomaquée de saisir enfin la vérité de cette histoire, aussi incroyable soit-elle. C'était la seule explication possible.

— Je suis désolée de vous avoir dérangé, Fernando. Vos côtes de bœuf sont en train de brûler.

— Oh, merde !

Il se précipita vers le barbecue.

Je me dirigeai vers le portail, mais le grand type fit signe au plus jeune de me raccompagner. Il m'escorta jusqu'à Misery.

J'avais envie de l'encourager, de le rassurer, mais j'avais toujours été nulle en petits discours. Et puis, si je lui révélais que j'étais au courant, ça risquait de le stresser encore davantage.

Je me contentai donc de le remercier. En repartant, il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il craignait que j'aie deviné, alors je fis mine de lire quelque chose sur mon téléphone.

C'était un flic infiltré, et il était doué pour ça. Je ne me serais rendu compte de rien si je n'avais pas pu percevoir son anxiété latente. Les officiers qui travaillaient dans ces conditions subissaient un niveau de stress quasiment inégalé. Et puis, ils ne s'inquiétaient pas des mêmes choses que les autres. C'était un peu comme de soumettre un test de Rorschach à une centaine

d'enfants et d'obtenir le même résultat de tout le groupe sauf un – le gamin isolé qui voit le monde autrement.

Les flics infiltrés considèrent leur environnement d'une douzaine de points de vue différents au lieu d'un seul. Ils sont bien obligés puisque leur vie en dépend. Ils ne savent pas à qui se fier et courent le risque d'être démasqués à tout moment. D'un instant à l'autre, ils peuvent passer d'une franche camaraderie à une balle dans la tempe. Je n'enviais pas ce jeune agent.

Quand il eut disparu au coin de la maison, j'appelai Parker. Il était au bord de l'explosion, une fois de plus, mais je n'avais pas le temps d'écouter sa petite crise de nerfs.

— Parker, est-ce que vous avez les vidéos de surveillance de l'hôpital ?

— Vous l'avez attaché.

— Il allait se suicider.

— Et s'il porte plainte ?

— N'importe quoi ! Il ne va pas porter plainte. Il a d'autres soucis plus graves qu'une carabine pointée sur lui.

— Ah, donc vous avouez l'avoir mis en joue avec sa carabine.

— Mais putain, Parker, on s'en fout ! Vous avez mes vidéos de surveillance, oui ou non ?

— Oui. Pourquoi, d'ailleurs ? Il n'y a rien dessus.

— Comment ça ? Elle ne s'est pas fait agresser ? Est-ce qu'elle a l'air de se disputer avec quelqu'un ?

— Non. On a le déroulement de sa journée. Elle avait l'air triste, mais à part ça rien. Elle est sortie de l'hôpital le temps d'aller manger quelque chose, le soir.

— Vous voulez dire qu'elle est revenue après dîner ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait, à ce moment-là ?

— Elle est passée par son bureau, où il n'y a pas de caméra, puis elle s'est rendue au labo. On aurait dit qu'elle pleurait. Elle s'essuyait la figure.

Je posai le front sur volant de Misery.

— Parker ! Je suis trop conne !

Il ne me contredit même pas, l'enflure.

— Je crois que je sais ce qui s'est passé, mais je veux vérifier un dernier détail.

— Quoi ? Expliquez-moi.

— Il faut que je vérifie quelque chose.

Si je me trompais, j'allais passer pour la dernière des imbéciles. Je choisis donc de tenir ma langue pour l'instant.

— Imaginez qu'il vous arrive un accident mortel ! s'énerva Parker. Dites-moi ce que vous pensez savoir, putain !

— Ce soir, promis-je. Accordez-moi jusqu'à ce soir.

— Davidson...

Je lui raccrochai au nez et appelai Cookie.

— Tu es vivante ! s'écria-t-elle dans un soupir de soulagement.

— Ouais, on est super potes, Fernando et moi. Est-ce que tu as jeté un coup d'œil dans les finances de M. Adams père ?

— Oui. Il a effectivement vendu presque tous ses biens il y a deux ans environ et a liquidé tous ses titres.

— *Presque* tous ses biens ? répétais-je.

Je ne savais pas si je devais me réjouir ou me morfondre.

Cette affaire allait devenir encore plus compliquée.

Je repoussai une fois de plus le moment de me mettre à la recherche d'Osh, m'arrêtai à un fast-food pour acheter une boîte de trucs qui ressemblaient presque à des bâtonnets de poulet, puis à un café pour un *mocha latte*, avant de prendre le large. Le trajet allait durer un peu plus de deux heures, mais, si j'avais vu juste – et j'aimais croire que c'était le cas –, ça en vaudrait vraiment la peine.

Malheureusement je n'étais même pas encore arrivée à l'autoroute quand j'aperçus un minivan vert pomme deux voitures derrière moi. J'entrai dans le parking d'un *diner*, mais au lieu de me suivre ils allèrent se garer dans une rue perpendiculaire.

Je sortis de Misery et m'approchai d'eux.

Rien que pour leur expression de panique pure, j'avais bien fait de m'arrêter. Alors que j'étais à trois mètres d'eux, ils regardèrent droit devant eux, comme s'ils ne m'avaient pas vue, et tentèrent de redémarrer. Et moi qui me croyais mauvaise actrice !

Je frappai à la vitre du conducteur. Ils se figèrent puis échangèrent un coup d'œil.

— Baissez la vitre, suggérais-je.

C'était un vieux minivan, et Tristan – le seul Ghostbuster à ne pas avoir de

frère dans le groupe – dut tourner la manivelle dans un couinement aigu. L’instant se prolongea – ainsi que leur malaise –, et j’eus toutes les peines du monde à réprimer un fou rire. Je ne voulais pas leur mettre la honte. Enfin, pas plus que nécessaire.

— On ne s’était pas mis d’accord ? dis-je.

Tristan n’avait pas encore osé croiser mon regard. Quand, enfin, il leva la tête vers moi, mon cœur se serra un peu plus. Il semblait s’inquiéter pour moi.

— On... on se faisait du souci pour vous, bredouilla-t-il.

Ils eurent au moins la décence de prendre un air penaud.

— Pourquoi ?

— Parce que... les quatre Français, ils ne sont pas commodes, expliqua l’un des deux frères. Et puis, sans vouloir vous vexer, je doute qu’un baiser suffise à leur faire peur.

J’éclatai de rire.

— Peut-être pas, mais ne vous en faites pas pour moi. Je sais me défendre.

— On a vu cette entité vous balancer dans tous les sens comme une poupée de chiffon. C’est du sérieux, ce que vous affrontez. C’est dangereux.

— Vraiment ? Est-ce que je peux vous poser une question ?

Ils hochèrent la tête dans un bel ensemble.

— Est-ce que vous avez remarqué des événements inhabituels ?

— Oh, oui ! s’écria Iago. Depuis toujours, mais c’est surtout Tristan.

— Ah bon ? Depuis quand, plus précisément ?

— Depuis que j’ai à peu près deux ans. Je sens la présence des morts quand ils sont proches.

Je réprimai un sourire.

— C’est vrai ?

Le fantôme qui lui collait au train était plus ou moins assis sur ses genoux. C’était un grand type avec les cheveux en bataille et une camisole de force. Il toisait Tristan d’un air hostile, sans ciller ni bouger. Il se contentait de le fusiller du regard.

Je voyais des fantômes tous les jours, pourtant même moi je le trouvais un peu flippant.

— Et plus récemment ? Rien ? demandai-je. Par exemple, depuis que vous êtes passés dans un asile psychiatrique ou dans un vieil hôpital ?

Le visage de Tristan s’éclaira.

— Si ! On est allés en mission dans un sanatorium désaffecté, dans le Kentucky.

— Depuis, il nous arrive plein de trucs bizarres, intervint Isaac.

— Quel genre de trucs bizarres ?

— C'est surtout Tristan. Il sent des courants d'air froid, et parfois même un contact.

Je jetai un regard agacé à Tristan.

— Qu'est-ce que vous avez pris ?

— Quoi ? On ne prend pas de drogues, protesta Isaac.

— On est des explorateurs urbains. On se contente d'observer, on ne touche à rien, renchérit Iago.

Je gardai les yeux rivés sur Tristan et haussai un sourcil.

— Tristan ? Vous n'auriez pas quelque chose à avouer à vos petits camarades ?

— Moi ? Non ! Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Tu as pris quelque chose sur un des sites ? lança Iago, qui n'était pas plus dupe que moi. Ça, ce n'est pas cool, mec !

— C'était juste un soldat de plomb, se défendit Tristan. C'est tout.

— Montrez-moi, dis-je en claquant des doigts.

En bougonnant il sortit le jouet de la poche de son gilet. Sérieusement, il portait un gilet. J'avais de plus en plus envie de les adopter, ces trois-là. Certes, ils avaient un peu trop regardé *Ghostbusters*, mais ce genre de dévouement se faisait de plus en plus rare.

Iago dévisageait son ami comme s'il le voyait pour la première fois.

— Tu as un petit soldat dans ta poche ?

— C'est ce que lui demandent toutes les filles, commenta Isaac avant de se plier en deux de rire.

Comme je m'en doutais, le fantôme suivit du regard le jouet que me tendait Tristan, les yeux brillants. Je le plaçai bien en évidence sur ma paume.

— Bon, dis-je. Vous avez le choix. Soit vous retournez à l'asile où vous avez trouvé ce soldat et vous le remettez à sa place, soit vous me laissez attirer de l'autre côté le fantôme qui vous colle au train. Dieu seul sait depuis combien de temps il attend de traverser. À vous de voir, mais, dans les deux cas, vous devez remettre ce soldat à sa place.

— Vous laisser faire quoi ? s'enquit Iago.

— Le fantôme qui nous quoi ? demanda Tristan.

— Vous avez une ombre, expliquai-je. Ce fantôme s’est attaché à vous parce que vous lui avez pris son petit soldat.

— Pitié, dites-moi que c’est une métaphore pour sa virginité, pouffa Isaac.

— Vous le voyez ? souffla Tristan, fasciné. Et je ne suis pas vierge, je vous signale.

— C’est un grand type blond avec un visage enfantin, des cheveux en bataille et un œil qui dit zut à l’autre.

— Et vous pouvez l’attirer de l’autre côté ?

— Oui. D’ailleurs je ferais mieux de ne pas lui laisser le choix. Il est complètement perdu, le pauvre.

Tristan crispa les deux mains sur le volant.

— Dans ce cas, allez-y. Si c’est mieux pour lui, allez-y. Mais, d’abord, vous pouvez lui dire que je suis désolé ?

— Vous venez de le faire, Tristan.

Je me penchai à l’intérieur pour saisir le menton du fantôme et tourner son visage vers moi. Il demeurait captivé par le soldat. Aussi délicatement que possible, je l’attirai vers moi tout en dirigeant mon énergie vers lui. Juste avant de traverser, son regard croisa le mien, et il écarquilla les yeux, comme s’il y voyait clair pour la première fois depuis très longtemps.

Je baissai les paupières et me préparai au choc. Je me doutais qu’il n’avait pas dû avoir la vie facile, mais ce que j’aperçus dépassait tout ce que j’aurais pu imaginer.

C’était un enfant joyeux, jusqu’au jour où il avait mangé de la peinture. Il était tombé malade. Les médecins pensaient qu’il ne s’en tirerait pas. Il avait survécu, mais ce n’était plus le même petit garçon. Le plomb contenu dans la peinture avait affecté son cerveau, et cela avait fait de lui la cible de violences et de privations. Son père était un homme dominateur, perpétuellement en colère. Sa mère, timide et craintive, cédait à son mari sur tout.

À partir de là sa vie n’était plus qu’incompréhension, frustration, négligence et maltraitance. Souvent, trop souvent, il recevait des coups. Ses parents ne l’écoutaient pas, ne le comprenaient pas. Il tentait de leur expliquer qu’il avait faim, qu’il avait soif ou qu’il avait mal, mais ils ne semblaient pas avoir la patience nécessaire.

Il devint grand et fort malgré tout, si bien que, incapables de le contrôler, ses parents l’envoyèrent à l’hôpital, où on lui administra du lithium à hautes doses. Les médicaments firent taire ses désirs une bonne fois pour toutes et le

muselaient plus efficacement qu'une camisole de force. Il passa des années à lutter pour s'arracher à cette forêt confuse, mais elle était beaucoup trop dense et suffocante.

Il attendait que ses parents reviennent le chercher. Il ne les vit plus jamais.

J'émergeai de cette vision en suffoquant et dus me retenir au toit du van pour ne pas tomber. Je laissai le chagrin me traverser.

La dernière chose que je vis fut le garçon accueilli avec amour par des grands-parents qu'il n'avait jamais rencontrés. Ils l'attendaient depuis tellement longtemps !

Des larmes me brûlaient les paupières. Je tentai de recouvrer mon souffle, mais finis par appuyer les poings sur le van pour cacher mon visage contre les manches de mon pull. De gros sanglots secouaient ma poitrine tandis que la peine reflua peu à peu.

— Madame Davidson ?

Je me rendis compte alors que Tristan se tenait derrière moi et me soutenait doucement.

— Désolée, dis-je d'une voix enrouée. Ça ne se passe pas comme ça, d'habitude.

Je me redressai et vis leur inquiétude, mêlée à une bonne dose d'émerveillement.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Isaac.

Iago lui donna un coup sur l'épaule.

Je tendis le soldat à Tristan.

— Il vous en fait cadeau. Il a trouvé un endroit bien meilleur que l'enfer qu'était devenu son esprit.

Je me cachai le visage dans les mains encore une minute pour laisser passer le flot immense du chagrin.

— Il va beaucoup mieux, maintenant, ajoutai-je.

Je pris de grandes bouffées d'air frais, puis je me redressai et m'écartai du van. Tristan gardait une main sur mon épaule, et Iago sortit du véhicule pour venir m'offrir son bras.

— Note pour plus tard : mieux vaut se préparer mentalement avant de faire traverser un mort en camisole de force.

Chapitre 25

*Si tu ne réussis pas du premier coup,
Détruis les preuves de cette tentative ratée.*

Stephen Wright

Je les laissai à leurs petites affaires, consciente que je venais d'attiser le feu qui les consumait déjà. Ils me raccompagnèrent jusqu'à Misery en se gardant de me poser les cent mille questions qui leur brûlaient les lèvres, et s'assurèrent que j'étais en état de conduire avant de me laisser partir. J'avais la très nette impression que je les reverrais bientôt.

J'entrai les coordonnées que Cookie m'avait fournies dans mon GPS et me remis en route. J'espérais qu'il ferait encore jour quand j'arriverais à destination et doutais que le GPS me soit d'une grande utilité là où j'emmenais Misery. Heureusement qu'elle avait quatre roues motrices.

Le soleil se coucha au moment où, après quatre tentatives ratées, je trouvai le bon embranchement. Sept minutes et cinq kilomètres de chemin cahoteux plus loin, j'aperçus une petite cabane en bois nichée au pied des collines. Les chasseurs amateurs adoraient cet endroit, et la plupart des constructions étaient rustiques, sans eau courante ni électricité, mais, connaissant M. Adams senior, j'aurais parié que celle-ci était bien équipée.

De la fumée s'élevait de la cheminée du poêle, mais la personne qui occupait la cabane était installée sur une chaise longue pour profiter des derniers rayons du soleil.

Emery Adams se leva et mit les mains en visière pour tenter de voir quelque chose malgré les phares de Misery. Elle avait dû recevoir de la visite de temps en temps, parce que mon arrivée ne semblait pas l'inquiéter – jusqu'à ce qu'elle se rende compte que ce n'était pas qui elle croyait.

Alors elle se releva d'un bond et resserra autour d'elle les pans de sa grosse veste en laine. Ses cheveux mi-longs, couleur sucre roux, volaient autour de son visage, dont les traits fins et harmonieux étaient composés en

un masque méfiant, prudent.

Je descendis de voiture et me dirigeai vers elle. Nerveuse, elle jeta un regard alentour comme si elle cherchait à fuir, sauf qu'elle n'avait nulle part où aller. Si elle s'aventurait à pied dans la forêt, elle avait toutes les chances de se perdre voire, en cette saison, de mourir de froid.

Dès que je fus assez près pour pouvoir lui parler sans trop hausser la voix, je me présentai.

— Bonsoir, mademoiselle Adams. Je m'appelle Charley Davidson. Je suis venue vous prévenir que votre plan, quoique exécuté de main de maître, a causé un petit souci.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Lyle Fiske va bientôt être condamné pour votre meurtre.

Elle se plaqua les deux mains sur le visage.

— Puisque vous êtes bien vivante et tout, je me disais qu'on pourrait peut-être essayer de le disculper.

— Non, souffla-t-elle en se rasseyant, mais sans baisser la barrière de ses mains, comme si elle éprouvait le besoin de se cacher de la vérité. Non, ce n'est pas possible ! Il était censé partir en Floride ce soir-là. Pourquoi est-ce que la police le soupçonne ?

— Parce qu'il n'est jamais parti.

Enfin elle croisa mon regard.

— Mais si, il est parti ! lança-t-elle, sincèrement déboussolée. Il était à l'aéroport, je l'ai vu.

— Grâce à l'appli de localisation ? demandai-je en me frayant un chemin parmi les buissons.

Emery hocha la tête.

— Il est allé jusqu'à l'aéroport, en effet. Il était sur le point de passer les contrôles de sécurité, puis il a eu un pressentiment, l'impression que quelque chose clochait, alors il est revenu en ville.

Elle serra les poings et les appuya contre ses lèvres.

— Non !

Je m'agenouillai à côté d'elle.

— Si vous ne revenez pas avec moi, il risque de finir ses jours en prison.

Elle ferma les yeux et crispa les paupières.

— Ce n'est pas ce que... Je ne voulais pas lui faire de mal.

— Ça ne vous est pas venu à l'esprit que votre meurtre risquait de lui faire

du mal ? Juste un peu ?

— Je veux dire... Je n'avais pas l'intention de le mêler à tout ça. (Elle sonda mon regard.) J'ai essayé de le quitter, un peu avant, mais je n'ai pas réussi.

Cette déclaration était tellement tordue que je ne relevai même pas.

— Ça n'avait rien avoir avec lui. C'est la faute de mon père.

J'avais cru le comprendre.

— Si ça peut vous consoler, il est rongé par la culpabilité. Il envisageait même de se suicider.

Elle releva le menton d'un geste de défi, comme si elle refusait d'éprouver la moindre sympathie pour cet homme. Pourtant je sentis la peine qu'elle tentait de refouler. Seule l'une d'entre nous était dupe de sa dureté de façade, et ce n'était pas moi.

— Il n'aurait pas osé. Le suicide, ça demande du courage. Il n'aurait pas eu le cran.

— En tout cas, il a le cœur brisé.

— Il se sent coupable de meurtre. Je voulais qu'il ressente ce que j'ai éprouvé quand il a pris ce pari.

— Vous avez surpris la conversation entre votre père et Fernando.

Elle hocha la tête.

— Ils l'ont prévenu. Ils ont dit que, s'il perdait et qu'il n'était pas en mesure de payer, ils ne se fatigueraient même pas à s'en prendre à lui. Ils me tueraient, moi, directement. Ils lui ont balancé ça comme ça, et vous savez ce qu'il a fait ?

Je baissai la tête.

— Il a pris son pari, poursuivit-elle d'une voix hachée. Il a parié ma vie pour un match à la con !

— Je suis désolée, Emery.

Elle se roula en boule et sanglota jusqu'à ce que la nuit se refroidisse au point de geler ses larmes. Alors je la ramenai à l'intérieur et préparai du café à l'ancienne.

— C'était ingénieux, comme stratagème, dis-je en lui tendant une tasse.

— Pas assez, de toute évidence, puisque vous avez deviné. (Elle s'essuya le front avec le dos de la main.) Je n'arrive pas à concevoir qu'ils croient que Lyle m'a tuée.

— Il a essayé de vous appeler mais n'arrivait pas à vous joindre, alors il

s'est servi de l'appli pour vous retrouver. C'était votre plan de secours. Pas vrai ?

Elle hocha la tête et prit sa tasse à deux mains pour se réchauffer.

— J'avais peur que personne ne remarque ma voiture, alors je me suis dit que, comme ça, il pourrait alerter les flics et les mener sur les lieux à l'aide de cette appli. Je ne pensais pas qu'il serait le premier à la retrouver, surtout pas le jour même. (Elle releva les yeux vers moi.) Comment est-ce que vous avez su ?

— Plusieurs indices m'ont mise sur la voie. Déjà, votre téléphone était branché au chargeur de la voiture. Lyle a mentionné que c'était un modèle qui continuait à charger même quand le moteur était coupé. Il m'a aussi dit que c'est vous qui aviez insisté pour lui faire installer l'appli. Il m'a fallu un moment, mais j'ai fini par comprendre que vous aviez tout orchestré.

Elle baissa la tête, honteuse, mais me laissa poursuivre.

— Le sang retrouvé dans votre voiture a failli m'empêcher de comprendre, jusqu'à ce que j'apprenne qu'on vous avait vue pleurer à l'hôpital – et pas n'importe où : au laboratoire. Vous aviez fait des analyses de sang deux jours plus tôt, un des techniciens me l'a dit quand je l'ai interrogé. Alors pourquoi retourner au labo ? Vous n'étiez pas enceinte, vous aviez une concentration élevée de globules blancs, mais pas d'infection. Vous aviez régulièrement des vertiges et vous preniez du fer en cachets.

Elle ne réfuta rien de tout ça.

— Et puis, le soir où on vous a vue en train de pleurer, il y avait du sang sur votre jupe. Je me suis demandé pourquoi. Et puis j'ai fini par comprendre. Il vous a fallu combien de temps pour vous prélever autant de sang ?

Je savais qu'elle avait fait des réserves de son propre sang. C'était la quantité de globules qui m'avait mise sur la piste. Quand on donne son sang, on perd des globules rouges, et il faut un moment pour qu'ils soient remplacés. Entre ça et les étourdissements, les cachets de fer et la tache sur sa jupe, c'était la seule explication valable.

— Deux semaines, répondit-elle. Je savais combien de sang il fallait pour que la police estime que je n'avais pas survécu. En fait, je n'en avais pas tout à fait assez, mais j'ai ajouté quelques poches, dont j'ai imbibé les fauteuils avant de verser le mien par-dessus.

— Ça veut dire que vous avez échafaudé ce plan...

— Le soir même. Quand mon père a pris ce pari, j'ai senti quelque chose

mourir en moi. Vous ne m'avez pas expliqué comment vous aviez compris que je n'étais pas morte. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— C'est une conversation que j'ai eue avec Fernando. Il m'a avoué avoir menacé votre père deux semaines avant votre disparition. Or tous vos amis et collègues avaient remarqué que vous aviez été contrariée et fatiguée au cours de ces deux semaines-là. J'ai fait le rapprochement. Et puis, il n'y avait que du sang dans la voiture, ni tissus, ni peau, ni cheveux, ni matière grise. Rien.

Elle ferma les yeux.

— J'y avais pensé, mais à moins de m'arracher des morceaux de chair ou de cervelle... Ça n'aurait servi à rien de prélever des échantillons à la morgue, les analyses auraient prouvé que ce n'était pas moi.

— Au fait, vous feriez mieux de revendre votre voiture.

— Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à croire qu'ils ont arrêté Lyle. (De nouveau elle se cacha le visage dans les mains.) Il va me détester. J'ai tout gâché... Tout ça à cause de ce minable ! Il a encore gagné. Il finit toujours par gagner. (Son menton se mit à trembler.) Une fois il m'a offert un super beau lecteur CD. Je devais avoir douze ans, mais je savais déjà que je n'allais pas le garder longtemps. Je savais qu'il allait perdre des paris au champ de courses ou au bar et qu'il allait me le reprendre pour l'emporter chez le prêteur sur gages. Sauf que j'adorais mon lecteur CD. Je ne voulais pas le perdre, cette fois, alors je l'ai caché à la cave.

» C'était complètement débile, je ne pouvais même pas m'en servir, mais je tenais à le garder, alors j'ai raconté à mon père qu'on me l'avait volé, que quelqu'un s'était introduit dans la maison pendant qu'il était au travail et m'avait piqué mon lecteur CD. Deux jours plus tard, en rentrant de l'école, je suis allée voir dans la cave, mais il n'y était plus.

Quand elle releva les yeux vers moi, la rage qui brûlait en elle s'élevait en volutes au fond de ses iris.

— Il n'en a jamais reparlé, et moi non plus. On a fait comme si ce lecteur CD n'avait jamais existé. Sauf que, là, c'est ma vie qu'il a pariée ! (Sa voix se brisa.) Il s'est permis de disposer de ma vie comme si c'était un objet qu'il pouvait me reprendre. Alors tant pis s'il se sent coupable. Il n'a que ce qu'il mérite.

Je n'allais pas la contredire. Je préparai des œufs au bacon pendant qu'elle faisait son sac. Elle avait vraiment tout prévu et n'avait rien emporté de chez elle. Elle avait acheté tout ce dont elle avait besoin avant de disparaître. Nous

mangeâmes en silence, accablées de tristesse.

— J'ai gâché ma vie. J'ai gâché toute ma vie à cause de ce minable.

— Pas forcément, dis-je en réfléchissant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je vais me faire arrêter par la police, je vais perdre mon travail... et je ne parle même pas de mon avenir avec Lyle. (Elle secoua la tête.) C'est une crème, il n'y en a pas deux comme lui.

— Donc, quand vous avez essayé de le quitter...

— C'était uniquement pour éviter de le mêler à cette histoire.

— Je m'en doutais. Et si on procédait autrement ? suggérai-je. Vous êtes bonne menteuse ? Vous supportez bien la douleur ?

Deux heures plus tard, la mise en scène était prête. Je fis un signe de tête à Emery, qui me le rendit calmement. Alors je sortis mon téléphone.

— Parker ! lançai-je en haletant comme si je venais de courir. J'avais raison. Venez vite. Dépêchez-vous, et appelez une ambulance, aussi ! Elle est vivante.

Je lui donnai une description de l'endroit où nous nous trouvions, puis raccrochai. Nous attendîmes dans le noir.

— Vous êtes sûre qu'ils n'ont pas les moyens de mesurer quelle proportion du sang retrouvé était le vôtre ?

— Oui. Ils n'ont ni le temps ni les ressources. Ça représenterait un travail colossal d'isoler chaque branche d'ADN contenue dans la voiture et de déterminer si c'était assez pour me tuer.

Elle tendit la main, et la corde qui lui liait les poignets racla sur le sol du hangar.

— Je ne sais pas comment vous remercier, Charley.

— Vous pourriez me remercier en accordant une autre chance à votre père.

— Dans ce cas, je ne risque pas de vous remercier de sitôt.

— Je comprends, dis-je tristement.

— Un jour, peut-être. En tout cas, je vais tout raconter à Lyle. Enfin, je vais lui expliquer que j'avais tout orchestré et je lui dirai que je vous ai appelée, ou quelque chose du genre. Je veux qu'il sache dans quoi il s'engage.

— À votre avis, il va le prendre comment ?

— Je ne sais pas. Mal, j'imagine.

On entendit des sirènes au loin.

— Expliquez-lui que vous avez fait tout votre possible pour qu'il ne soit pas impliqué.

— Oui, comptez sur moi.

Plusieurs voitures freinèrent devant le hangar.

— Hé, dis-je avant qu'ils enfoncent la porte, armés jusqu'aux dents. Ça vous dirait qu'on aille boire un café, un de ces jours ?

— Carrément !

Nous échangeâmes un « tope-là », puis je passai un bras autour d'elle et titubai en direction de la porte avant de m'écrouler avec elle en une chute théâtrale, pile au moment où le faisceau d'une lampe-torche s'arrêtait sur nous.

— Par ici ! criai-je en espérant que ça marche.

L'orange était peut-être le nouveau noir, mais ça ne m'allait pas du tout au teint.

L'oncle Bob arriva peu après. Je vis bien qu'il sentait que quelque chose clochait, mais il n'aimait pas Joplin et décida donc qu'il s'en foutait. Les ambulanciers emmenèrent Emery aussitôt, mais les flics me gardèrent pendant au moins un siècle pour me poser des questions.

Si notre plan fonctionnait, je me promis de ne plus faire de bêtises, d'être gentille avec tout le monde et d'arrêter de me moquer des choix vestimentaires des gens. Nous avons un gros atout : Emery était tombée dans une ravine le soir où elle était arrivée à la cabane. Elle en avait gardé quelques gros hématomes, des égratignures, ainsi qu'une belle entaille à la jambe là où elle s'était embrochée sur une branche brisée. C'était pile ce dont nous avons besoin.

J'avais quand même dû la tabasser un peu. Enfin, j'avais essayé, mais elle avait fini par me traiter de mauviette et par faire tout le boulot elle-même.

— Recommencez depuis le début, insista Joplin. Comment vous êtes-vous débrouillée pour découvrir comme par miracle une personne portée disparue ?

Je lui avais déjà raconté un bon milliard de fois, mais il cherchait la faille – une bonne raison de m'arrêter. Je n'allais pas lui faire ce plaisir.

— Une de mes sources m'a appelée pour me prévenir qu'une femme était détenue contre son gré dans ce hangar, à cause des dettes de jeu de son père.

C'était Emery qui avait eu l'idée d'ajouter ce dernier détail. Elle voulait

enfoncer le clou. Et puis, Geoff Adams junior avait des dettes qui traînaient un peu partout dans le pays, donc il n'y avait pas moyen d'accuser un bookmaker plutôt qu'un autre.

— Ils voulaient faire peur à son père, alors ils ont jeté son sang dans sa voiture, mélangé à celui de quelqu'un d'autre, qu'ils avaient volé à un hôpital. Quand je suis arrivée, j'ai passé le périmètre au peigne fin et j'ai fini par entendre des cris étouffés. J'ai enfoncé la porte du hangar et j'ai trouvé Mlle Adams. Ce n'est pas sorcier, Joplin.

— Si vous continuez vos conneries, Davidson, je vous promets que...

— Vous osez menacer ma nièce, Joplin ?

L'oncle Bob parlait d'une voix douce et mélodieuse, mais sa colère faisait rage. Il était hors de lui.

— Elle a réussi là où vous avez échoué, Joplin. Elle a retrouvé une personne portée disparue, et vous allez la faire chier pour ça ? Pourquoi ? Parce qu'elle a fait votre boulot à votre place ? (Il alla se planter juste devant Joplin.) Si jamais vous lui reparlez sur ce ton...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Waouh. Il nous détestait vraiment, ce con. Je me demandais ce que je lui avais fait.

Le capitaine s'approcha. Lui aussi était en colère.

— Joplin ! aboya-t-il.

Joplin sursauta.

— Venez là, gronda le capitaine entre ses dents, à la Clint Eastwood.

C'était très viril, très convaincant.

Pendant que Joplin se prenait une bonne fessée verbale, je passai un bras autour de la taille d'Obie.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est réellement passé ? me demanda-t-il.

Comment était-il au courant ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne dis pas la vérité ?

— Moi aussi, j'ai compris ce qu'elle avait fait.

— Ah. Merde.

— Enfin, pas dans les détails, mais j'avais ma petite idée.

Je levai les yeux vers lui.

— Elle avait une excellente raison, oncle Bob.

— Je sais, ma puce, et je te fais entièrement confiance.

— C'est vrai ? Tu ne vas pas me dénoncer ?

— Pour quel genre d'oncle indigne me prends-tu ? En plus, Cookie demanderait le divorce si je faisais ça.

Je gloussai doucement.

— Tu me fais entièrement confiance ? Pour de vrai ?

— Oui. Enfin, non, je me méfie de ta cuisine, mais à part ça, entièrement.

Je m'esclaffai.

— Je t'ai fait la cuisine, genre, deux fois.

— C'était deux fois de trop, ma puce.

Ils finirent par me relâcher au moment où Parker arrivait. Il avait passé la soirée en réunion quelque part, et j'ignorais comment il allait réagir en apprenant la nouvelle.

Il ne dit pas un mot. Il se contenta de m'adresser un regard interrogateur en levant le pouce. Je hochai légèrement la tête, et il se passa les doigts dans les cheveux, soulagé. Lyle Fiske devrait être libéré dans l'heure. Je n'enviais pas Emery et la conversation qu'ils allaient devoir affronter.

Je remontai dans Misery et démarrai dans le dédale de hangars vides que j'avais découvert un peu plus d'un an plus tôt, au cours d'une autre enquête. Je n'aurais pas imaginé, à l'époque, que ce lieu me serait aussi utile. Alors que je tournais à droite, mes phares balayèrent le reflet d'un gros pick-up noir. Je ralentis. Un deuxième véhicule s'approcha du premier, qui démarra aussitôt et fit demi-tour avant de s'éloigner. Je reconnus Garrett au volant, et celui qui venait de prendre sa relève n'était autre que Javier, un de ses collègues. Il était temps de tirer cette histoire au clair.

Je suivis Garrett jusque chez lui, le sang en ébullition. Enfin, non, pas vraiment, ça ferait mal. Quand il se gara dans l'allée, je m'arrêtai juste derrière lui.

— Charley, lança-t-il en me décochant son éternel sourire.

— N'essaie même pas de me Charler, grondai-je en m'approchant de lui pour lui planter mon index dans la poitrine. Pourquoi est-ce que tu suis l'oncle Bob ?

— Quoi ?!

Il tourna les talons et entra dans la maison, une femme en colère à ses trousses.

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es, Swopes. Pourquoi tu le suis, comme ça ?

— C'est une mission. Je n'ai pas le droit de t'en parler. Mon client exige une entière confidentialité.

— Confidentialité, mon cul ! Si on me payait pour prendre ton oncle en filature, je te dirais qui c'est.

— C'est ça, oui.

Il avait raison, le salaud. Je ne révélais jamais le nom de mes employeurs, sauf à mes coéquipiers.

— C'est de l'oncle Bob, qu'on parle.

— Non. Toi, tu parles de lui. Moi, je m'ouvre une bière.

À cet instant la voix d'Osh retentit, comme une présence omnisciente.

— Tu m'en sors une aussi ?

J'entrai dans le salon de Garrett et aperçus Osh'ekiel en train de jouer à la console.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas censé surveiller ma fille ?

— Je passe les voir toutes les heures.

— Tu te rends compte de tout ce qui peut arriver en l'espace d'une heure ?

— Il fallait que je règle quelques détails et que je discute du plan avec Swopes et ton cher mari.

— Mais pas avec moi.

— Toi, tu étais sur une enquête. On ne voulait pas te déranger.

Il tua un méchant à l'écran. Du moins j'espérais que c'était un méchant. Osh était un daeva – techniquement, un démon –, alors il s'amusa peut-être à tuer les gentils du jeu.

— OK, je laisse tomber, dis-je en défaisant ma queue-de-cheval pour me passer les mains dans les cheveux. J'ai eu une journée bien remplie – trop bien remplie.

Garrett apporta une bière à Osh et me proposa de faire du café. Ces deux hommes avaient traversé un nombre incalculable d'épreuves à nos côtés, et Osh était la seule personne susceptible de me renseigner sur la création de Reyes. C'étaient deux de mes meilleurs amis, et ils savaient garder un secret.

Je refusai le café – ce qui ne me ressemble pas, je sais – et m'assis sur la table basse entre Osh et la télé.

— Je vais siphonner ton âme, gronda-t-il d'un air menaçant.

— Si tu veux. J'ai un truc très sérieux à te demander. Je ne déconne pas. Sérieux comme l'annihilation du monde.

— Quoi ? Le monde va se faire annihiler ? Encore ? (Il éteignit son jeu et

lança la manette sur la table à côté de moi.) On vient tout juste d'empêcher une annihilation. On ne pourrait pas attendre un peu ?

Je pinçai les lèvres sans répondre.

— Oh. Tu ne déconnais vraiment pas.

— Je ne plaisante pas avec l'annihilation du monde.

Il but une longue gorgée de bière, imité par Garrett, qui avait déboutonné sa chemise et qui vint s'asseoir sur le canapé, les jambes étendues devant lui et croisées aux chevilles.

Ils étaient tellement jolis, tous les deux.

Je fermai les yeux et rassemblai tout mon courage.

— OK, dis-je en regardant Osh. J'ai besoin de savoir tout ce que tu sais sur la création de Reyes.

Il fronça les sourcils.

— En enfer, tu veux dire ?

— Oui.

Il se laissa retomber au fond du canapé. Avec son visage juvénile, il avait vraiment une allure de *gamer*.

— Je ne sais pas grand-chose à son sujet, en fait. Lucifer l'a créé à partir des énergies de l'enfer, trempées dans les flammes du péché. Enfin, c'est la rumeur qui court, en tout cas.

— D'accord, mais... Concrètement, comment est-ce qu'il s'y est pris ?

— Ça, je n'en ai aucune idée. Pourquoi ?

Je m'assis à côté d'Osh et regardai les deux hommes tour à tour.

— Je vais vous révéler le secret le plus important que j'aie jamais eu de toute ma vie, et ça fait à peine dix jours que je l'ai. Il y a tellement de choses que je ne comprends pas, et je ne sais pas par où commencer ou à qui en parler... Enfin, j'en ai parlé à Cookie, mais c'est parce que je lui dis tout. J'ai besoin d'aide.

— Il y a des instituts spécialisés pour ça, tu sais, et plein de médicaments adaptés, rétorqua Garrett.

Osh éclata de rire. Je les regardai, interloquée.

— Je ne comprends pas la blague.

— Tu te moques de nous, non ? lança Osh.

— On t'a vue venir à trois kilomètres, renchérit Garrett.

— Non, pas du tout.

Garrett se frotta le visage d'une main.

— OK, alors quel est ce grand secret qui risque d’annihiler le monde ?

— Je vous préviens, c’est un secret en trois parties.

— Tu reveux une bière ? demanda Garrett.

— Non, ça va, répondit Osh. Par contre, est-ce qu’il nous reste des chips ?

Oh, putain. Ils ne m’écoutaient même pas. Ça devait être pour toutes les fois où je ne les avais pas pris au sérieux non plus. Ça m’apprendrait, tiens.

Non, pas question.

— Hé, les mecs ! criai-je en levant les deux mains. Vous voulez bien arrêter de penser à vos bières et à vos chips une seconde ?

— Il n’y a pas un match ce soir, au fait ? reprit Osh.

Je pétais les plombs. Je lui sautai sur le râble et lui coinçai la tête au creux de mon coude, lui laissant juste assez d’oxygène pour ne pas perdre complètement conscience.

— Je crois qu’elle est vraiment sérieuse, couina-t-il.

À présent que j’avais enfin leur attention pleine et entière, je me préparais à leur annoncer la nouvelle la plus hallucinante depuis que l’humanité avait appris que la Terre n’était pas au centre de l’univers, quand Artémis jaillit du sol et fonça droit sur Osh et moi, un démon dans la gueule.

C’était tellement inattendu que je poussai un cri et sautai sur le canapé, comme une stupide princesse qui aurait vu une souris. Osh recula, lui aussi, tandis que le démon crachait et hurlait de douleur, brûlé par la lumière de ma divine présence.

Garrett se leva à son tour, sans même savoir pourquoi.

Artémis était toute contente de s’être trouvé un jouet. Elle secouait vigoureusement la tête tout en poussant des grondements, ajoutant au supplice du démon prisonnier de ses mâchoires. Elle remuait la queue à la vitesse de la lumière.

Le démon commença à se dissiper et à s’évaporer dans l’air. Une fois qu’elle n’eut plus rien à torturer, Artémis me sauta dessus, langue pendante, toute fière.

— Brave bête ! Brave petite, dis-je en lui caressant la tête avant de l’attraper par le cou pour jouer un peu. C’est son deuxième de la journée, lançai-je à Osh.

— Artémis a apporté un cadeau à Charley, expliqua ce dernier à Garrett. Un démon.

— Elle l’a lâché dans la maison ? s’affola Swopes.

— Non, ne t'inquiète pas, le rassurai-je.

Je gratouillai Artémis un peu partout et la fis rouler sur la table basse pour l'entraîner par terre. Malheureusement elle atterrit sur moi au lieu de l'inverse et faillit me couper le souffle, mais ça ne m'empêcha pas de parler – il n'y a pas grand-chose qui y arrive.

— Il n'y a pas de démon dans cette maison, hein, Artémisia ? Enfin, si, il y en a un, mais... t'es une brave bête, hein, ma fille ?

— On dirait une folle à lier, commenta Garrett en se rasant. Moi, tout ce que je vois, c'est que tu es en train de te rouler par terre en cajolant ma moquette.

— Tu as entendu ça, Artémis ? demandai-je tandis qu'elle me mordillait la jugulaire. Il t'a traitée de moquette. Vilain Garrett.

Soudain elle s'immobilisa et riva son regard au loin. Un grondement sourd résonna dans sa poitrine. Elle retroussa les babines, exhibant des crocs impressionnants.

— Qu'est-ce qui a, ma belle ?

Elle se mit à grogner de plus belle. Je tentai de réprimer un gloussement. C'était très sérieux. Pas de pitié pour les intrus ! Elle ne faisait pas de quartier.

J'étais passée sur l'autre plan mais n'aperçus rien d'inquiétant. Les instincts canins d'Artémis étaient encore plus aiguisés. Le moindre bruit la mettait en alerte. Elle baissa la tête et s'approcha de la fenêtre. Puis elle bondit à travers le mur avec la célérité d'une balle de revolver et disparut.

Elle était trop marrante, cette chienne.

Je ris de bon cœur et me retournai vers les deux hommes qui m'observaient.

— Il y a vraiment un match ce soir, reprit Osh.

— Ce que j'ai à vous dire est bien plus important qu'un match. (Je me relevai et allai me rasseoir à côté de lui.) C'est plus important que...

— Ça va, on a compris, c'est l'annihilation du monde, intervint Garrett. Sérieusement, ça ne peut pas attendre la fin du match ?

— Non. J'ai un plan, mais, d'abord, il faut que je vous confie mes secrets, parce que si je vous expose le plan sans... bref. Taisez-vous et écoutez-moi.

Je fis le vide dans mon esprit et cherchai le meilleur moyen de leur expliquer que mon mari, leur ami, avait été créé à partir d'un dieu maléfique. Puis je me raclai la gorge et me lançai.

— Mon mari, votre ami, a été créé à partir d'un dieu maléfique.

Osh reprit une gorgée de bière. Garrett, quant à lui, réfléchit un instant... avant de reprendre une gorgée de bière.

— Bon, d'accord. Je recommence.

Ça méritait que je leur explique en détail, histoire qu'ils comprennent tout ce que ça impliquait pour nous.

— Vous vous rappelez, à Sleepy Hollow, quand Kuur l'émissaire de Lucifer a essayé de me tuer, dans le hangar ?

Dans un bel ensemble, ils haussèrent les épaules face à cette question stupide et reprirent une gorgée de bière.

Je me mordis la lèvre, fermai les yeux, grappillai les dernières miettes de courage qui étaient restées collées au fond de mon tonneau à courage, et les avalai. Ce que j'allais leur révéler pouvait changer le destin du monde. Ce n'était pas sans raison que le miroir des dieux avait été enterré au xv^e siècle. Les moines qui s'en étaient chargés l'avaient fait dans l'espoir qu'il reste perdu à jamais.

— Eh bien, en fait, il n'essayait pas de me tuer.

Je sentis que j'avais piqué leur curiosité plus que je ne le vis.

— Je suis un dieu. Apparemment ce n'est pas donné à tout le monde de pouvoir me tuer. En revanche on peut m'emprisonner. C'est ce qu'il a tenté de faire, et c'est exactement ce qui était arrivé au dieu maléfique dont Satan s'est servi pour créer Rey'aziel, son fils.

Osh avait adopté cette mine soigneusement impassible qui lui donnait l'air d'à peine écouter ce qu'on disait, mais je devinai une sorte de déclic en lui, comme si la pièce manquante d'un puzzle s'était logée à sa place.

Je poursuivis.

— En gros, l'histoire, c'est que le dieu Jéhovah, en désespoir de cause, a créé ce qu'on appelle le miroir des dieux. C'est une dimension infernale, contenue dans une opale, elle-même enchâssée dans un bijou, sous un verre. C'est indestructible, et il est impossible de s'en échapper. Seule la personne ou l'entité qui y a enfermé quelqu'un a le pouvoir de l'en sortir. Jéhovah a créé cet objet dans le but d'y enfermer un dieu – un seul dieu, précisai-je en levant l'index. Il cherchait à emprisonner un dieu unique dans une dimension infernale, un néant infini qui s'étend pour l'éternité.

— Il voulait y enfermer un dieu unique ? Lequel ? demanda Osh.

— Je n'en sais rien. Kuur ne m'a pas tout raconté. D'ailleurs, à mon avis, il

ne savait pas tout lui-même. Il travaillait pour Lucifer. J'imagine mal le prince des ténèbres révéler tous ses atouts à un subalterne.

— Si c'est Jéhovah qui a conçu ce miroir des dieux, comment est-ce que Lucifer s'est débrouillé pour le récupérer et créer Rey'aziel avec ?

— Justement. C'est là que l'histoire manque de détails. Pour une raison que j'ignore, le dieu en question n'est pas resté prisonnier du miroir, mais, au lieu de ça, s'est retrouvé entre les mains de Lucifer. Je ne sais pas non plus comment il a fait ça, mais ce dernier s'est servi de cet objet pour piéger l'un des dieux d'Uzan dans le but bien précis de se façonner un fils. Reyes.

Je me tus et leur laissai le temps de digérer cette information. Puis, voyant qu'ils restaient muets, je repris la parole.

— Après avoir créé Reyes, Lucifer a confié le miroir des dieux à l'un de ses fidèles sur Terre qui, comme vous vous en doutez, s'en est servi pour répandre le mal. Il a fini par se faire capturer par un groupe de moines, qui l'ont enfermé à son tour dans la dimension infernale, puis, le miroir des dieux étant indestructible, ils ont traversé l'océan à la recherche d'un lieu sauvage. Là ils ont passé des mois à creuser afin d'enterrer l'objet de malheur. Ils espéraient qu'il ne referait jamais surface.

— C'est Kuur qui l'a déterré ? demanda Osh.

— Oui. Il l'a trouvé et a tenté de s'en servir pour me piéger. Le but, c'était de me soustraire à cette réalité pour que Lucifer puisse atteindre Pépin... et tuer le petit être destiné à le détruire, lui.

— On dirait un *soap opera* surnaturel, commenta Garrett, agacé. Comment c'est possible, ces conneries ? Je croyais que les dieux étaient bons et bienveillants, qu'ils exauçaient les prières des gens, des trucs dans le genre... Mais non ! Dans cet épisode, les dieux se sont fait posséder par le mal et complotent à qui mieux mieux pour détruire notre monde.

— Les dieux ne se font pas posséder, rectifia Osh.

— Ah, pardon. Il y a donc quand même quelques règles qui s'appliquent ?

Osh fronça les sourcils.

— Les dieux d'Uzan – en tout cas ceux que j'ai rencontrés – sont une classe bien au-dessus de tout ce que Lucifer aurait pu imaginer. Rien à voir. Pourtant il a réussi à utiliser l'un d'entre eux pour créer son propre fils ?

Alors il fit quelque chose que je ne l'avais jamais vu faire auparavant. Il pâlit. Le sang déserta son visage, et il resta assis là, en état de choc.

Je contemplai la moquette.

— Ce n'est pas bon, hein ? Je veux dire... Je ne sais pas. Dans quelle mesure Reyes est-il un dieu du mal, et dans quelle mesure est-il... Reyes ?

Osh serra les poings.

— Attends, Charley. Est-ce que tu l'as vu ? Le miroir des dieux ?

Je pinçai les lèvres, puis plongeai la main dans ma poche et en sortis le pendentif.

— Je l'ai gardé après y avoir emprisonné Kuur.

Osh en resta comme deux ronds de flan.

— Tu... Tu as emprisonné Kuur ?

— N'aie pas l'air aussi surpris.

— Pardon. C'est Kuur qui t'a parlé de Reyes et des circonstances de sa création ?

— Non.

Je baissai les yeux vers la moquette pour résister à la tentation d'admirer le miroir des dieux. La beauté pure et hypnotique de l'objet en faisait une sorte de drogue, et pourtant il renfermait une dimension infernale.

— Non, ce n'est pas Kuur qui me l'a dit, poursuivis-je. C'est mon père.

L'agacement de Garrett céda la place à une sincère inquiétude, mais il ne m'interrompit pas.

— C'est comme ça que j'ai recouvré ma mémoire. Mon père... Il a traversé pour me forcer à me rappeler qui j'étais – ce que j'étais – et pour me transmettre toutes les informations qu'il avait récoltées pendant qu'il jouait les espions de l'enfer. (Je regardai Osh.) Tu ne savais vraiment pas comment Reyes avait été créé ?

— Non, mais ça explique pas mal de choses.

— Quoi, par exemple ?

— Rey'aziel. Il était différent, beaucoup plus puissant que toutes les autres créations de Lucifer – plus puissant que Lucifer lui-même, à vrai dire. Ça n'avait pas de sens. D'ailleurs, personne ne comprenait comment c'était possible. Les dendour l'ont soumis à un véritable enfer, au sens propre comme au figuré.

— Les dendour ?

— Ce sont des sortes de... professeurs, de maîtres, mais en bien pire.

— Pourquoi est-ce qu'ils s'en prenaient à lui ?

— Aucune idée. Par jalousie, peut-être ? Quoi qu'il en soit, il a surmonté tous les obstacles qu'ils mettaient en travers de son chemin. Ils ont tenté de le

tuer par tous les moyens possibles. Ils l'ont battu, affamé, lui ont arraché les...

— Arrête ! dis-je en me bouchant les oreilles. (Quand je vis qu'il s'était tu, je repris la parole.) Et Lucifer n'a jamais cherché à les en empêcher ?

— Non. Il voulait que son fils soit fort. Maintenant je comprends : ils ne pouvaient pas le tuer. Ils pouvaient lui faire tout ce qu'ils voulaient, rien n'aurait suffi à l'abattre, alors ils se sont acharnés encore plus violemment, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi ? demandai-je, brûlant de savoir.

— Jusqu'à ce qu'il y mette un terme, répondit Osh tout simplement. Un jour il en a eu assez et a massacré tous les dendour. Il leur a brisé le cou comme autant de vulgaires brindilles, puis il s'est lancé sur les traces de tous ceux qui lui avaient fait du tort, sans exception. On appelle ça l'*Auya s'Di*.

— Le jour du sang, traduisis-je.

Je m'appuyai contre le dossier du canapé et tentai d'imaginer la chose, mais... Comment imaginer un enfant élevé en enfer, dans de telles violences ? Ça dépassait mon entendement.

— Si tu veux te faire une idée de ce qui s'est passé ce jour-là, imagine un gamin de dix ans décimer à mains nues une armée surentraînée avant d'aller chercher d'autres victimes.

— Tu veux dire que Reyes avait seulement dix ans à l'époque ? m'écriai-je, choquée.

— Oh, non ! Il était beaucoup plus que jeune que ça, si on compare avec des années humaines.

N'était-il donc né que pour subir les sévices les plus cruels ? D'abord en enfer, aux prises avec des légions de démons, puis sur Terre avec Earl Walker ? Mon cœur avait mal pour lui, mais je sentis émaner d'Osh quelque chose que je ne pus identifier et qui me mit en alerte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je.

— Rien.

— Je ne plaisante pas, Osh. À quoi tu penses ?

— Et si cette part de lui était encore maléfique ?

— C'est ce que j'essaie de savoir.

Nos regards convergèrent vers le miroir des dieux.

— Qui reveut une bière ? lança Garrett.

Ça faisait beaucoup à encaisser.

Chapitre 26

Il ne faut pas chercher les ennuis, je sais bien, mais comment je fais s'ils me trouvent ?

Charley Davidson

— Bon. C'est quoi, ce plan dont tu nous parlais ? demanda Osh une fois qu'ils eurent descendu quelques bières chacun.

Ils en avaient eu besoin pour se détendre un peu et digérer la situation, mais, apparemment, ils étaient prêts à entendre la suite.

— Alors, justement, vous allez devoir vous montrer ouverts d'esprit, tous les deux.

— Oh, merde, fit Garrett. Ça va chier.

— Pas pour toi, lui promis-je.

— Pour moi, oui, par contre ? demanda Osh.

Je hochai la tête.

— Désolée. D'abord, j'ai une question. On sait où se trouve l'un des dieux d'Uzan, sinon les deux. Pas vrai ? Il est toujours dans les parages ?

— Oui. Il se dirige vers l'ouest, si on en croit la foule de cadavres qu'il laisse dans son sillage, mais oui. Il n'a pas encore compris qu'on avait déplacé Pépin et les Loehr il y a trois jours.

— Puisque je sais, en gros, où il est, je pense pouvoir le coincer.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, exactement ?

— Ben... l'emprisonner, répondis-je.

J'agitai le pendentif, le fis tomber par terre et me baissai pour le ramasser. Heureusement que ce truc était indestructible.

Garrett rigolait doucement dans sa bière, pas tant à cause de ma maladresse que de l'impossibilité de notre situation.

— Attends, là, intervint Osh. Si j'ai bien compris, tu veux te pointer devant ce dieu, ouvrir ton joli bijou et lui dire de plonger dedans ?

— Mais non ! m'esclaffai-je. Il y a un procédé particulier, et je sais

comment m'y prendre.

— Naturellement, on n'a pas le droit de parler de tout ça à Reyes ? s'enquit Garrett.

— Non.

— Pas tant qu'on n'est pas certains de son allégeance, renchérit Osh.

— Je suis à peu près sûre de savoir, mais c'est impossible de prévoir comment il va réagir quand il va apprendre son nom céleste.

— Le nom qu'il portait quand c'était un dieu ?

Je me tournai vers Garrett.

— Oui. Quelle est la part de lui qui domine ? Qu'est-ce qui va prendre le dessus ? La bonne nouvelle, c'est que, même quand j'ai appris mon vrai nom, je suis restée Charley. Enfin, jusqu'à ce que j'explose, que je perde la mémoire et que je prenne un mois de vacances dans le nord de l'État de New York, mais maintenant je suis de retour et je suis toujours moi.

Osh secoua la tête.

— Étant donné l'autre scénario possible, je n'ai pas très envie de prendre le risque. Et puis, tu oublies quelque chose.

— Quoi ?

— Tu oublies que tu émetts un putain de faisceau de lumière que n'importe quel dieu peut voir à des milliers de mondes à la ronde. Il va te voir venir.

— Pas forcément.

Je n'élaborai pas tout de suite, alors Osh haussa un sourcil interrogateur.

— C'est là que tu vas avoir besoin de ton ouverture d'esprit.

— Ah, parce qu'on n'y était pas encore ? lança Garrett.

— C'est une occasion incroyable, Osh, dis-je autant pour me convaincre moi-même que pour le persuader. Si on la laisse filer, on risque de le regretter amèrement.

— À moins que tu n'aies une meilleure idée qu'aller te promener entre les pattes de ce dieu avec ta lumière magique pour essayer de le fourrer dans ton petit collier, là, je suggère qu'on passe notre tour.

Ça allait être chaud – très, très chaud. Cependant je connaissais une infime partie de ce que l'avenir réservait à Osh. Mes actions risquaient-elles d'y changer quoi que ce soit ?

— Et si je pouvais m'approcher de lui sans me faire remarquer ?

Osh fronça les sourcils.

— Ça ne suffirait pas à en faire un plan valable, mais comment tu comptes

t'y prendre ?

Je baissai les yeux vers la moquette, une fois de plus, et réfléchis à ce que je m'apprêtais à faire – à tout ce qui pouvait mal tourner. Puis je pensai à Pépin, à son destin. Aucun d'entre nous n'avait réellement d'importance, en fait. On n'en avait jamais eu, en soi. On avait seulement servi à poser les fondations de ce qu'elle accomplirait, elle.

— Charley ? lança Garrett.

Ce que je m'apprêtais à faire allait changer le cours de notre amitié. J'allais m'attirer de la haine, et ça m'était égal. Si mon plan fonctionnait, je sauverais la vie de ma fille et lui accorderais la chance de faire ce pour quoi elle était née.

Si j'échouais... alors rien de tout ça ne ferait la moindre différence. Je ne pouvais pas laisser passer cette chance. J'espérais simplement qu'il le comprendrait.

Je poussai un long soupir, ralentis le temps et l'attaquai avant qu'il n'ait pu s'en rendre compte.

Avant qu'Osh n'ait pu réagir, je le soulevai du canapé, le plaquai contre un mur et refermai la main sur sa gorge.

Il ne résista même pas. Il me dévisageait, interloqué. Il me faisait tellement confiance qu'il ne se débattait même pas.

Ça le mènerait à sa perte.

— Qu'est-ce qui te prend, putain ? demanda-t-il.

— Tu vas faire ce que tu fais le mieux, dis-je. Tu vas absorber mon âme et avaler ma lumière, de sorte que je puisse trouver ce fichu dieu et le piéger dans le miroir pendant qu'il se balade sous forme humaine. C'est le moment ou jamais. Le procédé d'emprisonnement requiert un peu de sang, or les dieux n'ont pas de sang à moins d'occuper une enveloppe charnelle. Je ne peux pas laisser passer ça. Je suis désolée.

Alors, seulement, Osh commença à se débattre, mais je connais peu de choses plus dangereuses qu'une mère dont on a menacé l'enfant. Et puis, j'étais un dieu. Il n'aurait pas eu le dessus, de toute façon. Il dut s'en rendre compte parce qu'il se calma presque aussitôt. Il se sacrifiait. Ma poitrine se contracta autour de mon cœur, le serrant encore un peu plus.

— Ça ne va pas marcher, articula-t-il, à bout de souffle.

— Je suis prête à tenter le coup.

— Non, tu ne comprends pas. (Il leva la main et me caressa le menton avec le pouce.) Je pourrais me nourrir de ton âme jusqu'à ce que les étoiles meurent mais je ne peux pas t'absorber en une fois. Ça ne marche pas comme ça.

Je resserrai la main sur sa gorge, plus pour l'impressionner qu'autre chose.

— Débrouille-toi pour que ça marche quand même. Il faut que j'essaie, Osh. Je dois pouvoir le surprendre s'il ne voit pas ma lumière.

Il étouffa un juron.

— Il suffisait de me le demander.

— Je ne crois pas, non.

Il ferma les yeux un instant puis finit par hocher la tête.

— Ça va me tuer.

J'effleurai la ligne dure de sa mâchoire, me pressai contre lui et approchai mes lèvres des siennes.

— Je sais.

Au moment où je touchai sa bouche, il déchaîna ses forces et renversa la situation. Il me saisit à la gorge, me plaqua contre le mur, y frappa ma tête à deux fois puis se pencha sur moi.

Alors il m'avalait, aspira mon énergie en une expérience à la fois douloureuse et érotique, pour lui comme pour moi. De sa main libre il me caressa le visage. Il inclina la tête et approfondit ce qui ressemblait à un simple baiser. Au lieu de ralentir, il accéléra l'allure, intensifia son effort, se pressa contre moi comme s'il en voulait toujours plus.

Il plongea les doigts dans mes cheveux et referma le poing dessus tout en se gorgeant de mon âme. Cet échange déclencha quelque chose de puissant au fond de moi, quelque chose qui se tendit pour mieux bondir à la surface. Je plantai les ongles dans le mur derrière moi et me cambrai vers Osh tandis que cette force montait, de plus en plus proche, de plus en plus vive, jusqu'à ce qu'elle explose.

Je rejetai la tête en arrière et inspirai un air tel que je n'en avais encore jamais goûté. Je me sentais à la fois épuisée et euphorique, comme si les atomes de mon corps avaient découvert un nouveau terrain de jeu.

Osh s'effondra contre moi et enfouit le visage dans mes cheveux une fraction de seconde avant de tomber à genoux. Il porta les deux mains à sa gorge et se roula en boule. Ses muscles se contractèrent jusqu'à devenir de marbre tandis qu'il s'efforçait de contenir mon âme, mais il craqua presque

aussitôt. Sa peau se fendit, et la lumière que j'avais portée en moi toute ma vie – une lumière que je n'avais jamais vue moi-même – s'échappa des fissures.

Il se tordit de douleur, le visage crispé par l'effort de contenir mon essence. Je m'agenouillai à côté de lui.

— Dépêche-toi, souffla-t-il.

Il serra les poings, arquas le dos, et de nouvelles déchirures laissèrent filtrer ma lumière.

Je n'avais pas beaucoup de temps. C'était un peu comme essayer d'enfermer une réaction nucléaire dans une ampoule de verre. Mon essence finirait par exploser, par voler en éclats et, avec elle, Osh. Il rejeta la tête en arrière, parcouru par un nouveau spasme.

Ça allait le tuer, je le savais, mais pas tout de suite. J'avais un peu de temps. Je pouvais retrouver le dieu, l'enfermer dans le miroir et revenir auprès d'Osh avant qu'il ne disparaisse.

— Qu'est-ce qui se passe, putain ? lança Garrett.

Je me relevai, déboussolée. Je ne m'étais pas rendu compte que le temps avait repris son cours.

— Si je ne suis pas de retour dans un quart d'heure, appelle Reyes. Explique-lui ce que j'ai fait et demande-lui d'aider Osh, mais ne lui dis surtout pas où je suis. En aucun cas, tu m'entends ?

— Qu'est-ce que tu as fait ? souffla-t-il en regardant Osh, horrifié.

— Plus tard. Accorde-moi un quart d'heure.

Alors je fermai les yeux et quittai le plan terrestre.

J'aperçus le dieu aussitôt et fonçai droit sur lui. Je me matérialisai derrière lui quelques secondes plus tard. Il était fait de lumière, comme moi, mais la sienne était grise, un peu trouble. Il se frayait un chemin dans une foule de gens, entouré de néons colorés. J'entendais de la musique dans les haut-parleurs, ainsi que les cris de joie de dizaines d'adolescents.

Je m'arrêtai un instant, le temps de prendre mes marques. À ma droite, je vis un manège, grand huit immense et rouge. À ma gauche, l'océan. Sous mes pieds, un ponton de bois.

Une promenade ?

Oui, la promenade de Santa Cruz Beach, précisément, si j'en croyais l'enseigne du grand huit. Je me demandais pourquoi le dieu avait choisi de

venir ici. Osh avait dit que Pépin et les Loehr étaient en sécurité dans l'Est. En Nouvelle-Angleterre, peut-être ? Ne sachant pas où était ma fille, j'ignorais si le dieu se rapprochait d'elle ou pas. En revanche j'étais certaine d'une chose : il s'amusait beaucoup.

Émerveillée par mes pouvoirs, je me plaçai dans un coin discret, juste en dehors de son champ de vision, et laissai mon corps reprendre forme autour de moi. Ce fut comme un rideau qui s'écarte, comme une cape se posant sur mes épaules et retombant à mes pieds. Je repris substance lentement, sans perdre de vue le dieu et les gens qui l'entouraient.

Je suivis son étrange lumière, qui m'entraîna devant les jeux d'arcade et s'arrêta à un stand de barbe à papa. La personne dont il avait volé le corps était une femme. D'après Osh, elle était morte à l'instant où il s'était emparé d'elle. Ses bras étaient déjà marqués d'hématomes violets et jaunes. Elle était maigre à faire peur, et ses longs cheveux auburn s'emmêlaient dans son dos. Clairement il ne se souciait pas des apparences puisqu'il n'habitait jamais le même corps très longtemps.

Il sentit ma présence et se retourna. Le temps ralentit et s'arrêta complètement. Je secouai la tête, muette de stupeur, et faillis tomber à genoux. Un cri étranglé m'échappa, et je me couvris la bouche des deux mains. D'immenses yeux verts me regardaient d'un air curieux. Une bouche autrefois jolie mais à présent couverte de plaies d'un côté s'entrouvrit tandis que la femme inclinait la tête sur le côté.

J'eus peur de m'effondrer par terre, peur que mon cœur humain ne cesse de battre et n'oublie de redémarrer. J'eus peur pour tout cet univers parce que, quand Reyes apprendrait que le dieu avait arraché l'âme de sa sœur pour pouvoir envahir son corps, le monde ne serait plus en sécurité.

— Qu'est-ce que vous êtes ? me demanda Kim.

Elle avait la même voix, la même expression de douceur, les mêmes manières élégantes, sauf que ce n'était plus elle. C'était le dieu.

Kim était censée être au Mexique. Comment s'était-elle retrouvée là ? Comment l'avait-il capturée ?

Je repoussai violemment la panique qui me menaçait et décidai de jouer l'ignorance.

— Kim ? dis-je en m'approchant d'elle. C'est toi ?

Je pressai le pas, mais le dieu ne réagit pas. Il ne recula pas, ne s'écarta pas de mon chemin. Il essayait de comprendre ce que j'étais. Sans ma lumière, je

n'avais pas la moindre idée du visage que je présentais aux êtres surnaturels, mais apparemment je ne paraissais pas simplement humaine.

— Kim ! lançai-je en la prenant dans mes bras.

Je savais que ce n'était plus qu'une coquille vide et que son esprit avait sans doute déjà traversé, mais je ne pus m'en empêcher. Je la serrai contre moi. J'aurais voulu m'excuser de ne pas avoir eu l'occasion d'apprendre à mieux la connaître. On aurait dû pouvoir aller boire un café de temps en temps, déjeuner ensemble, aller voir des strip-teaseurs...

Je me reculai, pris son visage entre mes mains et l'embrassai sur la bouche.

C'est alors que mes larmes jaillirent. Elles roulèrent le long de mes joues tandis que je lui donnais des dizaines de petits baisers.

Le dieu m'observait, de plus en plus méfiant, alors je finis par m'écarter pour me mettre hors de portée.

C'est alors qu'il comprit.

— Où est ta lumière, petite fille ?

— Pourquoi elle ? (Ma voix se brisa.) Pourquoi sa sœur ?

— C'était le seul moyen de l'atteindre. Il est presque aussi indestructible que moi.

— Ah, oui. J'oubliais, dis-je en m'essuyant les joues. Les vies humaines n'ont aucune valeur à tes yeux.

— De même que les vies des insectes n'ont aucune valeur aux tiens.

Je hochai la tête. Je commençais à le comprendre. Il tendit le bras et prit une barbe à papa des mains d'une vieille dame qui passait. Elle protesta et il se tourna vers elle.

— Non ! intervins-je en m'approchant de lui.

Il gloussa et laissa partir la vieille dame.

— Où est-il ? Où est Rey'azikeen ? J'espérais le voir avant que ce corps se désintègre.

— Il n'est pas là. Qui es-tu ? Lequel des frères d'Uzan es-tu ?

Il rejeta la tête en arrière dans un grand éclat de rire.

— Les frères ? Nous sommes frères, maintenant ?

Je fronçai les sourcils. Le meilleur moyen d'obtenir des réponses était encore de demander.

— Je ne comprends pas.

— D'après toi, qu'est-ce qu'Uzan ?

— Ta dimension d'origine.

Il semblait de plus en plus interloqué.

— J'avais pourtant l'impression que tu avais pris connaissance de ton nom céleste, Elle-Ryn.

— Oui.

Il mordit dans sa barbe à papa, ce qui fit suinter les plaies à la commissure des lèvres de Kim. Un filet de sang coula sur son menton. Je dus lutter pour réprimer un tremblement de dégoût et de chagrin.

— Dans ce cas, pourquoi ignores-tu... ? Ah, je vois ! Sacré Jéhovah ! Il est roublard, hein ?

— Je ne comprends toujours pas.

— Uzan, ma chère, est le nom d'une prison. On ne vient pas d'Uzan, vois-tu, on y est envoyé.

— Une... une prison ?

— Rey'azikeen, Eidolon et moi étions détenus là-bas. Tout le monde pensait qu'il était impossible de s'en évader. Eidolon et moi y avons passé des siècles, à moisir comme ce pauvre corps, jusqu'à ce que...

Les yeux de Kim luisaient tandis qu'il racontait son histoire.

— Jusqu'à ce que quoi ?

— Jusqu'à ce qu'arrive Rey'azikeen. Il était jeune, rebelle, absolument magnifique.

Pas de doute, c'était bien Reyes.

— Et c'est là que l'ironie joue un rôle merveilleux. Figure-toi que c'est toi, Elle-Ryn-Ahleethia, qui l'a envoyé là-bas.

— Quoi ?

Il mentait. Je ne comprenais même pas comment ç'aurait été possible.

— Tu n'as vraiment aucune idée de qui il est. C'est tellement exquis, tellement inattendu que tu sois tombée amoureuse de l'être que tu as condamné à aller moisir en enfer, à souffrir une torture innommable et infinie, créée par les sept dieux originels d'Evuthwana, ta dimension.

— Je ne l'ai envoyé nulle part. Je ne le connaissais même pas.

— Ah, mais tu étais... Comment dit-on ? De mèche ? Oui, voilà : tu étais de mèche avec son frère – son véritable frère. Le jour où je serai frère avec l'un de ces deux minables, je retournerai à Uzan de moi-même.

— Son frère ?

— Tu sais bien ! Le frère aîné chargé du fardeau de s'occuper de son cadet. Que veux-tu ? La jeunesse est impitoyable. Il était trop rebelle, trop têtu, trop

irresponsable, et son grand frère s'inquiétait pour le monde qu'il avait créé.

— De quel monde est-ce que tu parles, enfin ?

— De celui sur lequel tu te tiens, ma chère.

Chapitre 27

*Le cœur est une bête sauvage.
C'est pourquoi nos côtes forment une cage.*

Auteur inconnu

Le monde sur lequel je me tenais commença à tanguer sous moi. Il mentait. C'était obligé.

— Je m'en souviendrais, objectai-je.

— Ah, mais Jéhovah tenait vraiment à ce que tu retrouves ce qu'il avait perdu. Tu t'es portée volontaire, certes, mais pas sans quelques encouragements de la part du grand patron. Puis, une fois que tu as gagné son royaume, tu t'es pliée à ses lois, il a dû cueillir ce souvenir... (Kim fit le geste d'attraper délicatement quelque chose à deux doigts.) ... pour l'effacer de ta mémoire.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pour te contrôler, naturellement.

— Je ne te crois pas.

Il reprit une bouchée de barbe à papa.

— Maintenant que tu sais que ce souvenir existe, il va te revenir dès que tu te l'autoriseras. Et puis, il ne faut pas t'en vouloir. Son frère avait créé une dimension rien que pour lui. Une dimension infernale, même si je peine à imaginer que ça puisse être pire qu'Uzan. Il comptait y enfermer Rey'azikeen avant de jeter la clé, comme on dit, mais tu l'en as dissuadé. Tu as supplié Jéhovah de seulement éloigner son frère le temps qu'il se calme et comprenne la vision de Jéhovah. (Il retint brusquement son souffle, comme s'il venait de comprendre quelque chose.) Tu étais déjà amoureuse de lui à l'époque ! C'est ça ?

— Le miroir des dieux était destiné à Reyes ?

J'étais soufflée.

— Très ingénieux, comme procédé. Un vrai tombeau. Impossible d'y

échapper. Cela dit, nous parlons du seul dieu à s'être enfui d'Uzan. Si quelqu'un en était capable...

— C'est complètement fou.

— Cesse de te morfondre, voyons. C'est très grossier. Si ça peut te consoler, c'est moi qui ai aidé Lucifer à piéger Rey'azikeen. C'est un peu comme si on était dans la même équipe, toi et moi.

— C'est toi qui l'as piégé ?

— Oui, enfin, tu l'avais piégé la première.

— Pourquoi tu as fait une chose pareille ?

— Il ne nous a pas invités à le suivre quand il s'est évadé d'Uzan. On a dû suivre sa trace. Alors il est allé voir son grand frère et l'a imploré de nous emprisonner dans le miroir des dieux. Il voulait nous faire enfermer, comme si on était pires que lui – ce qui est une possibilité, mais tout est une question de point de vue.

— Il t'a traqué ?

— Il nous a traqués, tous les deux. Arrogant personnage, ce Rey'azikeen. On est donc venus se cacher dans la dimension infernale de ce royaume-ci, et c'est là qu'on a découvert Lucifer, qui rongeaient son frein. Il rêvait de vengeance, comme nous, alors on a échafaudé un plan et on a coincé Rey'azikeen. Il n'avait aucune chance, seul contre deux et un quart – Lucifer n'est pas un guerrier. Je n'aime pas laisser les choses au hasard, vois-tu.

— Vous vous êtes ligüés contre lui.

— Évidemment ! Je ne suis pas bête. Nous avons donc enfermé le frère de Jéhovah dans la dimension qui lui était destinée. Quand on l'a ramené dans cet enfer-ci avec nous, le petit Rey'azikeen n'était plus tout à fait le même dieu. Même si on ne l'y avait pas laissé longtemps, les secondes du tombeau des dieux s'écoulaient aussi lentement que les années dans ce monde. Il était tellement désorienté qu'il n'a pas vu venir Lucifer. Le temps qu'il comprenne ce qui lui arrivait, il était déjà trop tard. Il n'avait aucune chance de s'en tirer.

— Pourquoi est-ce qu'un dieu comme toi s'amusait à comploter avec un ange déchu ?

— Parce que je m'ennuie. C'était divertissant de regarder Jéhovah aux prises avec l'un de ses rejetons, et je ne parle même pas de ses affrontements avec le garçon. D'ailleurs, où est passée ta lumière ?

— Je l'ai prêtée à un ami.

— Il ne va pas survivre longtemps.

— Plus longtemps que toi, en tout cas.

Il renversa la tête en arrière dans un grand éclat de rire, et les cheveux de Kim tombèrent sur son épaule. Je compris alors ce qu'il faisait. Il cherchait à gagner du temps.

Je pivotai lentement. Son petit camarade d'Uzan se trouvait-il dans les parages ?

— Pourquoi travailles-tu pour Jéhovah ? me demanda-t-il.

— Je ne travaille pas pour lui.

Je levai les yeux pour inspecter le ciel à la recherche d'une présence et m'éloignai un peu du dieu, aux aguets.

— Bien sûr que si ! Il te charge de ses corvées et après il efface ta mémoire. Si j'étais toi, j'irais me faire de nouveaux amis.

Ça ne faisait plus aucun doute, il cherchait à gagner du temps. Seul un dieu avait le pouvoir de tuer un autre dieu, mais c'était peut-être plus compliqué que ça. Il avait peut-être besoin de renforts. Il venait justement d'avouer qu'il n'aimait pas laisser ses batailles au hasard.

— Quand il va se rappeler qui tu es, Rey'azikeen risque de ne pas être content, poursuivit-il.

Ça lui arrivait de la fermer, des fois ?

— Pas content du tout... Il faut dire que tu l'as envoyé en prison, une prison créée par tes ancêtres. Tu crois qu'il t'aimera toujours ?

Je m'efforçai de me souvenir. Si j'avais connu Reyes à l'époque, alors je connaissais peut-être aussi ce petit malin. J'avais déjà dû entendre son nom. La société des dieux était un club privé qui ne comptait pas beaucoup de membres. Soudain j'eus une idée. J'ignorais peut-être son nom, mais je devais pouvoir ruser. J'étais très douée pour ça.

— Tu dis que vous vous êtes échappés ensemble, Eidolon et toi, lançai-je tout en scrutant le ciel. Je croyais pourtant que c'était toi, Eidolon.

— Oh ! Ça me brise le cœur que tu ne te souviennes pas de moi. Bon, ce n'est pas non plus une grosse fracture, hein. Plutôt une petite fêlure.

— Désolée. Je n'ai pas franchement la mémoire des noms.

— Allez, je vais te donner un indice, déclara-t-il en mordant dans sa barbe à papa. C'est plus grand qu'une huche à pain...

Je me retournai vers lui en souriant.

— Eh ben, voilà !

— Ah ! Tu t'en souviens ?

J'ouvris la main pour révéler le pendentif au creux de ma paume. Je l'avais gardé à l'abri, de peur que le dieu ne le voie dans la poche de mon jean. Je l'avais serré de toutes mes forces.

Aussitôt il s'immobilisa, le regard rivé sur le bijou. À la seconde où j'ouvris l'écran de verre, des coups de tonnerre et des éclairs fusèrent autour de nous.

Le dieu s'élança vers moi, mais je ralentis le temps. Il continua néanmoins, alors je donnai une nouvelle impulsion, si bien que les gens autour de nous s'immobilisèrent puis commencèrent à reculer lentement, comme englués. Je rembobinais le fil du temps. Malgré ça le dieu s'approchait toujours.

Heureusement cette brève pause m'avait suffi. J'en avais profité pour poser les lèvres sur le verre en murmurant : « C'est pour toi, Kim. » De fins éclairs crépitaient tout autour de mon visage. Je jetai un coup d'œil au dieu qui se ruait vers moi et, alors qu'il tendait un doigt vers le collier, je dis :

— Mae'eldeesahn.

Rocket s'était servi de la photo ancienne pour me transmettre un indice, me rafraîchir la mémoire. Le sang que j'avais récolté sur les lèvres de Kim fit le reste. Le miroir des dieux n'avait besoin que d'un peu d'ADN pour capturer un être en son tombeau.

Mon plan avait fonctionné.

Le dieu recula précipitamment, une expression d'horreur choquée sur le visage. Cette fois, c'était lui qui s'était fait piéger.

J'avais déjà vu le miroir des dieux à l'œuvre. Je savais ce qui allait suivre, mais Mae'eldeesahn n'attendit pas. Il tourna les talons pour s'enfuir en courant, ce qui parut réjouir l'éclair qui jaillit à ses trousses. Il enlaça le dieu avec la tendresse d'un amant et l'arracha au corps brisé de Kim.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que je vis en sortir. C'était plus lumière qu'autre chose, plus fumée que substance, et c'était magnifique. Ahurissant de beauté et absolument mauvais.

Puis plus rien. Il avait disparu, happé par la dimension infernale où il resterait prisonnier jusqu'à ce que je l'en rappelle. Ça ne risquait pas d'arriver.

Au moment où je refermai le pendentif, je perçus une autre présence. Je ne pensais pas pouvoir rejouer cette petite scène. Je fis volte-face juste à temps pour voir Reyes se matérialiser derrière moi dans toute sa splendeur obscure, lentement mais dangereusement, enveloppé d'une colère palpable.

Il me jeta un regard furieux sous ses longs cils, mais c'était son inquiétude pour moi qui primait. Il s'approcha, me saisit par les épaules et m'examina rapidement pour voir si je n'étais pas blessée.

Je rangeai le pendentif dans ma poche et pris son visage à deux mains.

— Reyes...

— Tu n'as rien ?

— Non, je vais bien. Écoute-moi...

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il en surveillant les alentours, interloqué.

— Reyes, écoute.

— Qu'est-ce que c'était que ce truc ?

— Rey'aziel.

Enfin il daigna m'écouter.

— Reyes, repris-je d'une voix étouffée par la tristesse.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s' alarma-t-il, tous les muscles tendus.

— C'était l'un des dieux d'Uzan.

Son visage perdit toute expression.

— Il s'appelait Mae'eldeesahn.

— Est-ce qu'il est... ? Tu l'as tué ?

— Non. Non, mais je l'ai emprisonné. Il n'est plus là.

Ses traits s'adoucirent sous le coup du soulagement, mais à peine. Il demeurait abasourdi.

— Par contre, il... Reyes, il avait pris possession d'une personne.

— Oui, c'est comme ça qu'ils opèrent.

— Oui, mais... Mon amour, je suis désolée. (Un sanglot faillit m'étrangler.) Il a pris Kim.

Un demi-sourire passa sur ses lèvres l'espace d'une fraction de seconde, tandis qu'il me dévisageait sans comprendre.

Je fis un pas de côté pour qu'il voie par lui-même. Kim était étendue sur les planches de la promenade, un bras replié dans son dos à un angle impossible. Ses cheveux auburn avaient volé autour d'elle et formaient un halo autour de sa tête.

— Si tu savais comme je suis désolée...

Il s'arracha à mes bras et s'approcha d'elle. Il s'agenouilla, la fit rouler sur le dos et la souleva doucement, tout près de son visage. Il repoussa délicatement ses cheveux et aperçut les plaies à ses lèvres, ses traits creusés,

sa peau jaunie autour des hématomes violacés.

Il poussa un soupir bref, comme pour étouffer un sanglot, puis un autre, et encore un autre.

Je tombai à genoux, impuissante.

Il crispa les poings puis, aussitôt, rouvrit les mains pour soutenir sa sœur, l'une dans son dos et l'autre à l'arrière de sa tête. Il cacha son visage dans ses cheveux. Alors il explosa en une mer de flammes.

Je remarquai que des gens s'étaient rassemblés autour d'eux. Ils ne voyaient sûrement qu'un homme éperdu qui serrait une femme contre lui.

Je me trompais.

Quand il s'embrasa, ce fut autant sur le plan tangible que sur le plan intangible. Plusieurs enfants se mirent à hurler, et leurs parents s'empressèrent de les entraîner à l'écart en se penchant sur eux pour les protéger. Brusquement tout le monde se mit à détalier.

Je me relevai, consciente qu'il fallait que j'intervienne, mais le feu était trop brûlant, même pour moi. Je ne voyais plus Reyes. Je me couvris la bouche tandis que mon mari embrasait tout ce qui se trouvait dans un rayon de dix mètres autour de lui, puis de vingt mètres, puis de trente... Le grand huit, les jeux d'arcade, le stand de barbe à papa, le glacier... L'une après l'autre, les attractions de la promenade furent englouties par les flammes tandis que des familles fuyaient à toutes jambes en hurlant.

Des nuages de fumée roulaient autour de moi.

— Je n'ai pas le choix, lança une voix dans mon dos.

En me retournant j'aperçus Michael, mon archange préféré.

Une rage folle me saisit.

— Ce n'est pas le moment.

Il tira son épée.

Ce n'était vraiment pas le moment. La colère que j'éprouvais face à cette menace, face à ce qu'avait fait Jéhovah, me submergea telle la lave d'un volcan en éruption. Je crispai les mâchoires mais levai les deux mains comme pour me rendre.

Puis j'orientai ma paume gauche vers le sol. Artémis se matérialisa aussitôt à mes côtés. Tête basse, elle retroussa les babines en poussant un grondement sourd.

Alors j'orientai ma paume droite vers le ciel pour appeler mon vieil ami et gardien, M. Wong. Il prit ma main dans la sienne d'un geste rassurant avant

de tirer son épée à son tour. Son armure luisait au soleil, et un pouvoir colossal – au moins égal à celui de Michael – émanait de lui par vagues impérieuses.

Michael sourit.

— Tu crois peut-être que je suis venu seul ?

Parmi les volutes de fumée, une douzaine d'anges se matérialisa autour de lui.

Je haussai un sourcil.

— Tu crois peut-être que moi aussi ?

Derrière nous douze molosses surgirent du sol et se mirent à gronder et à gratter les planches, impatients de passer à l'attaque. Les anges se mirent en garde.

— Il faut que je dise deux mots à ton patron, lançai-je.

— Pas aujourd'hui.

Il esquissa un hochement de tête, comme pour donner un ordre, et des légions d'autres anges apparurent dans son dos. Ils étaient des centaines, alignés à perte de vue – en même temps, il y avait beaucoup de fumée – et prêts à donner l'assaut.

— Michael, dis-je d'un air déçu. Ça devient ridicule, cette histoire.

Derrière moi des milliers de défunts se matérialisèrent – l'armée de Pépin. J'avais fait appel à tous les noms que Rocket avait inscrits sur les murs, et ils se levèrent aussitôt comme une mer de guerriers. Ils se battraient pour ma fille parce que, pour survivre, elle avait besoin de son père. Moi, j'avais besoin de son père.

— Comme je viens de te le dire, ce n'est pas le moment.

— Il m'a fait une promesse, rétorqua Michael. Les trois dieux d'Uzan seront à jamais bannis de ce plan, pour l'éternité.

— Tu lui as tendu un piège.

— Rey'aziel s'est piégé tout seul.

— Sauf que ce n'est pas son vrai nom. Je me trompe ?

Il ne daigna pas répondre. Il tendit le cou pour regarder les flammes, hautes d'une trentaine de mètres.

— Il ne va pas tarder à exploser et à raser cette ville – au moins. Nous n'avons pas pour habitude de laisser carte blanche à ceux qui menacent la vie de centaines d'innocents.

— Euh... ça t'arrive d'écouter les infos ?

— Tu parles d’humains qui s’entretuent. Là n’est pas ma juridiction.

— Je sais bien que Jéhovah ne s’intéresse pas à son frère, mais il se trouve que moi, si. Il est hors de question que tu le saisisse.

Michael crispa les mâchoires, agacé, et pesa le pour et le contre. Il finit par rengainer son épée.

— Un jour viendra, Val-Eeth, où tu ne pourras pas le sauver.

— C’est marrant. Je ne crois pas que ce soit lui qui ait besoin qu’on le sauve.

Un gros nuage noir nous enveloppa et nous aveugla. J’entendis des battements d’ailes et, quand la fumée se fut dissipée, je vis que les anges avaient disparu.

Je regardai M. Wong, dont les yeux malicieux brillaient au moins autant que son armure dorée.

— Moi qui croyais qu’on allait devoir se battre.

— Désolée.

— Il n’y a pas de quoi. Ça nous aurait fourni un bon entraînement. (Il se tourna vers notre armée.) Ils ont besoin de se remettre en forme.

Je ris doucement.

— Se remettre en forme ? Ils sont morts.

— Je vais vous laisser, Val-Eeth, dit-il en s’inclinant.

— Charley, je vous en prie.

Ça devenait vite pesant de se faire appeler d’un nom divin.

Il s’inclina de plus belle et disparut. Une fraction de seconde plus tard, l’armée de Pépin se volatilisa, de même que les molosses.

Artémis regarda derrière nous et poussa un gémissement. Michael avait raison. Reyes avait perdu tout contrôle de sa colère. Je me dématérialisai pour me déplacer jusqu’au centre du feu. Reyes tenait toujours Kim dans ses bras, mais il l’avait incinérée. Il ne restait de son corps qu’une silhouette de cendres.

Quand il toucha son visage, la coquille friable vola en fragiles morceaux couleur de braise. Alors elle se désintégra et fila entre ses doigts comme du sable.

La température ne cessait d’augmenter. Il me brûlait. Même sur le plan intangible il attaquait ma peau. Je me rendis compte alors qu’il était complètement perdu. Il ne contrôlait plus ses pouvoirs.

Je connaissais bien le problème.

Peut-être qu'il était tout le contraire de moi. Peut-être que, en apprenant son nom céleste, il retrouverait ses marques au lieu de perdre pied.

Qu'est-ce que j'avais à perdre ? J'allai m'agenouiller devant lui, pris son visage entre mes mains et murmurai :

— Rey'azikeen.

Rien. La violence de son chagrin me consuma jusqu'à la moelle. Je répétais son nom à plusieurs reprises, sans recevoir de réaction.

C'était inconcevable. Soudain je me rendis compte que ce n'était pas forcément une solution permanente. Je sortis le miroir des dieux. Si je n'arrêtais pas Reyes, il risquait réellement de raser cette ville, voire de faire sombrer la moitié de la Californie dans l'océan Pacifique.

Le feu redoubla de violence, les flammes sifflaient et rugissaient. Je ne l'y laisserais qu'une seconde, le temps de le désorienter jusqu'à ce qu'il recouvre son calme et me revienne.

Je pris le poignet de Reyes et le griffai afin de recueillir un peu de son sang.

Alors – enfin ! – il me regarda, les yeux luisants et lumineux. Je répétais son nom.

— Rey'azikeen... Il faut que tu arrêtes. Tu vas réduire toute cette ville en poussière.

Il redressa la tête et vit qu'il avait déjà anéanti la promenade.

— Arrête, maintenant.

Il fronça les sourcils, baissa les yeux sur les cendres de sa sœur puis se plia en deux en appuyant ses poings contre ses paupières fermées.

C'est alors que je les aperçus, surplombant le dieu agenouillé devant moi. Je m'écartai un peu pour mieux les admirer, époustouflée. Il était tout couvert de feu, ses contours presque translucides, mais les flammes formaient un arc dans son dos et semblaient dessiner des ailes – des ailes immenses, angéliques, repliées comme pour le protéger.

J'oubliai tout du désastre qui nous menaçait et regardai mon mari qui, assis sur ses talons, la tête renversée en arrière, tentai de reprendre le contrôle de ses émotions. C'était une statue de muscle, tendue, combustible et tellement magnifique que ça me faisait mal. Il avait des ailes, léchées et façonnées par le feu. Il se cacha le visage dans les mains.

J'étais paralysée, trop fascinée pour bouger, quand un être nouveau s'avança dans les flammes – un fantôme. Elle posa la main sur la tête de

Reyes, et il rouvrit les yeux pour les river sur elle. Il faillit s'effondrer quand elle s'agenouilla à côté de lui et le prit dans ses bras.

— Il essayait de te provoquer, expliqua Kim, plus belle que jamais. Il savait que tu le suivais.

— Quoi ?! m'écriai-je, horrifiée. (Je me levai et m'approchai d'eux.) Tu le suivais ? Tu suivais un dieu maléfique ? Ça faisait partie de tes secrets ? Parce que je ne me souviens pas de t'avoir entendu le mentionner lors de notre conversation.

Kim rit doucement et se redressa pour me saluer à mon tour. Je la serrai contre moi.

— Je comprends tellement mieux maintenant ! dit-elle avant de tourner la tête vers son frère. Je me rends compte à présent à quel point vous êtes précieux, tous les deux. Je m'en doutais, évidemment, sauf que je n'avais pas idée.

— Kim, je regrette qu'on n'ait pas pu t'en dire davantage de ton vivant.

Reyes se releva et la regarda comme si elle était le soleil et qu'il sortait de l'obscurité pour la première fois.

— Non, attends, reprit-elle, les yeux brillants d'excitation. Mon nom figure sur les murs de Rocket. J'ai été appelée.

— C'est merveilleux, Kim !

Je ne trouvai rien d'autre à dire.

Elle me sourit puis adressa un regard affectueux à son frère.

— J'ai été envoyée ici pour une bonne raison, je le sais. Je vous promets de veiller sur elle pour toujours. (Elle posa une main sur la joue de Reyes, et l'autre sur la mienne.) Je serai vos yeux et vos oreilles. Je vous rapporterai tout ce que je verrai – ses premiers mots, ses premiers pas... (Elle baissa la tête et sourit.) Je suis la tante de la fille qui est vouée à sauver le monde. Je crois bien qu'on ne fait pas mieux que ça.

— Ah ouais ? Tu crois ? la taquinai-je. Parce que, moi, je suis sa mère. Eh oui ! (Je soufflai sur mes ongles avant de les polir sur mon pull.) Tu as le droit d'être un peu jalouse.

Elle gloussa, mais Reyes demeurait complètement perdu, et le feu continuait de faire rage.

Je m'approchai de lui, saisis son visage et l'attirai vers moi pour l'embrasser. C'est ainsi que je domptai le feu, avec la fraîcheur de mon souffle, avec les battements de mon cœur, le rythme de mon énergie.

Le rugissement des flammes céda la place à un craquement sonore tandis que la glace couvrait les planches sous nos pieds et grimpait le long des poteaux et des murs. Les dernières braises moururent dans une montée de fumée noire, à l'odeur forte et âcre.

Je me reculai. Les ailes de Reyes avaient disparu, et son feu s'était apaisé, même s'il ne s'éteignait jamais. Il faisait partie de sa nature.

— Elle seule saura mater la bête, déclara Kim.

Je la regardai, étonnée.

— C'est Rocket qui m'a dit ça.

— Tiens, tiens. Il est plus malin qu'il n'en a l'air.

Elle hocha la tête et nous attira contre elle pour nous étreindre.

— Est-ce que vous aimeriez la voir ? demanda-t-elle dans un infime murmure.

— Oui ! soufflai-je avant que Reyes n'ait pu s'y opposer, si j'en jugeais par son air méfiant. Je n'ai pas ma lumière sur moi. S'il te plaît, juste une minute.

Toujours un peu choqué, il acquiesça. Une seconde plus tard nous nous trouvions dans un supermarché. Devant nous un couple était accoudé au comptoir du café, occupés à s'émerveiller sur un bébé dans un couffin.

— Ta lumière n'est peut-être pas visible, mais tu ne passes quand même pas pour une simple humaine aux yeux des êtres surnaturels. Ne tardez pas.

— Promis.

Je ne pouvais détacher mon regard du couffin que M. Loehr avait posé entre sa femme et lui pendant qu'elle suçrait leur café.

Ils discutaient de la couleur des rideaux qu'ils voulaient mettre dans la chambre de Pépin. Et puis, il fallait qu'ils appellent la compagnie de gaz dès qu'ils seraient arrivés. Ils semblaient être sur la route, quelque part sur la côte Est. On les avait encore déplacés ?

En regardant autour de nous j'aperçus la silhouette d'un molosse. Il recula quand il nous reconnut, tout comme ses trois compagnons.

Un gazouillis retentit de sous les couvertures, et je faillis pousser un cri en entendant sa voix. Les Loehr se raidirent aussitôt. Elle saisit le couffin tandis qu'il s'interposait, prêt à les protéger. Puis ils nous aperçurent et laissèrent échapper un même soupir de soulagement.

Je leur souris, posai l'index sur mes lèvres et fis un petit clin d'œil. Ils sourirent à leur tour et nous serrèrent dans leurs bras.

— Tout va bien ? demanda Mme Loehr.

Reyes hocha la tête et enlaça avec ferveur la femme qui aurait dû être sa mère. Puis il salua M. Loehr pendant que je m’approchais du couffin, qu’elle avait reposé sur le comptoir.

Je perçus son essence en premier et, enfin, je la vis. Une main minuscule. Un petit bras tout potelé. Puis des yeux immenses d’un brun cuivré, lumineux, qui dominaient une jolie bouille toute ronde. Je voyais enfin ma fille pour la première fois depuis un mois.

Je portai une main à ma bouche tellement elle était belle. Elle me sourit, ce qui creusa des fossettes dans ses joues roses et pleines de vie. Ses yeux pétillaient de joie.

Mme Loehr s’approcha, toute fière, et inclina un peu le couffin pour que je la voie mieux.

— Il paraît que c’est dû aux gaz.

— Quoi ?

— Quand les bébés sourient, à cet âge-là, il paraît que c’est à cause des gaz. (Elle se pencha vers moi.) Ceux qui disent ça n’ont jamais rencontré Mlle Elwyn Alexandra.

Elle m’adressa un sourire rayonnant avant de se tourner vers son mari. Ils semblaient très heureux malgré le danger que nous leur faisons courir. Ils étaient même reconnaissants.

Reyes vint se poster à côté de moi.

Je ris doucement, secouée par une joie débordante.

— Elle est sauvage, puissante et féroce, dis-je en le regardant. Et elle n’est pas plus humaine que toi ou moi.

Il me serra contre lui, puis se pencha sur notre enfant. Pépin saisit son petit doigt, et il éclata de rire, émerveillé.

Kim admirait notre fille, elle aussi, le visage rayonnant – littéralement. Elle n’avait plus rien de la jeune femme timide et stressée qu’elle était de son vivant. Aussi cruel que ça puisse paraître, elle s’était épanouie dans la mort.

Je me retournai vers les Loehr.

— Son âme est constituée d’un million de petites lumières, d’étoiles, de galaxies et de nébuleuses.

Ils échangèrent un regard fasciné. Soudain je compris autre chose.

— Reyes, Elwyn est un portail.

Il se pencha de nouveau.

— Tu as raison, mais un portail vers quoi ?

— On finira bien par l'apprendre.

— Est-ce qu'on peut la prendre dans nos bras ? demanda Reyes à Mme Loehr.

J'appuyai sa question d'un haussement de sourcils implorant.

Elle ouvrit des yeux tout ronds, comme si on était fous.

— Bien sûr !

Elle nous aida à la sortir de son petit nid. Nous avions peur de la casser tellement ça faisait longtemps. Je la calai dans les bras de Reyes puis les enlaçai tous les deux.

— Comment est-ce que tu m'as trouvée ? lui demandai-je.

Il chatouilla son tout petit menton.

— J'ai demandé à Osh.

Je m'arrachai à la contemplation de ma fille.

— Tu as demandé ? (Ma voix monta d'une octave.) À Osh ?

Il hocha la tête.

— Tu veux dire que tu l'as vu ?

— Tu veux dire, dans la position fœtale où tu l'as laissé ?

Il l'avait vu.

Je savais qu'il fallait que j'y retourne, et vite, mais mon cœur me soufflait :
« Encore une minute, une petite minute. »

— Il t'a révélé où j'étais, comme ça ?

— Au début, il ne voulait pas, mais j'ai fait pression... Il souffrait déjà beaucoup, alors je n'ai pas eu besoin de trop insister.

— Reyes... Est-ce qu'il va bien ?

J'étais horrifiée et je me sentais plus qu'un peu coupable.

— Ça dépend de ce que tu entends par « bien ».

Kim posa une main sur mon épaule.

— Il est temps.

Je paniquai.

— Juste une minute !

Elle se contenta de me sourire. Ça suffit à me convaincre. Elle avait raison. Nous mettions notre fille en danger par notre présence, sans parler des Loehr.

Un soupir peiné me secoua la poitrine quand Reyes rendit Pépin à Mme Loehr. C'est alors que quelque chose de merveilleux se produisit. Pépin la regarda comme si elle la reconnaissait, comme si elle l'aimait. Ça ne faisait

aucun doute. Je faillis pleurer.

— Merci ! Vous n’imaginez pas à quel point nous vous sommes reconnaissants.

— Non, c’est à nous de vous remercier, dit-elle. Vous n’avez pas idée de ce que ça représente pour nous.

Je la serrai dans mes bras et sentis l’odeur de Reyes sur sa peau et dans ses cheveux. Une part de lui était réellement humaine – la part aimante et bonne, la part qui comptait.

Elle assit Pépin sur son coude et la fit sauter doucement.

— C’est nous qui vous devons tout.

Ils nous regardèrent partir, M. Loehr enlaçant ses deux femmes, et je ne pus qu’espérer que Mme Loehr ne lâcherait pas Pépin sous le choc quand on se dématérialiserait devant eux.

Chapitre 28

Entre Highway to Hell, l'autoroute pour l'enfer, et Stairway to Heaven, l'escalier du paradis, on voit bien qu'ils n'ont pas prévu d'avoir le même nombre de visiteurs.

Mème Internet

Quand nous revînmes chez Garrett, il s'était à peine écoulé dix-sept minutes, grâce à notre manipulation du temps. Osh se tordait de douleur sur le sol, la tête renversée en arrière, les mâchoires crispées. Les fissures de sa peau s'étaient multipliées et laissaient filtrer de plus en plus de rayons. Ma colossale énergie divine menaçait de fondre ses molécules. J'avais un peu l'impression de voir un réacteur nucléaire en fusion.

Reyes avait raison, Osh n'allait pas tenir plus de quelques secondes.

Je me plantai au-dessus de lui, l'attrapai par le col pour le relever, calai une main sous sa mâchoire et posai mes lèvres sur les siennes. Je lui repris ma lumière, mon âme, et l'expérience fut comparable à celle d'avaler une bombe à hydrogène. J'inspirai avec force pour en extraire le maximum avant qu'il ne meure, et mes atomes entrèrent dans un état d'agitation tel que je les sentis éclater en moi. C'était un peu comme quand on plante les dents dans de la glace super froide, mais en mille fois pire.

Je le serrai de toutes mes forces quand son corps s'affaissa contre le mien et continuai à aspirer mon énergie comme si c'était le venin d'un serpent, mais il ne se réveillait pas.

— Dutch, intervint Reyes en posant une main sur mon épaule. Tu es en train de le tuer.

— Non ! dis-je dans un sanglot avant de déposer de petits baisers sur le visage du daeva. Je suis désolée, Osh !

Ma lumière ne l'habitait plus, mais ce qui restait était bien pire. Il était couvert de profondes entailles, les lésions qu'avait laissées ma lumière dans son sillage en tentant de s'échapper. Son visage, sa peau d'habitude si

parfaite, n'étaient plus qu'une imitation grotesque, comme si un artiste avait décidé de le sculpter en personnage de film d'horreur.

Pourtant, même cruellement brisé, il demeurait d'une beauté époustouflante.

Je le déposai doucement au sol et le berçai longuement contre moi.

— Dutch...

— Il faut qu'on l'emmène à l'hôpital ! m'écriai-je en me maudissant de n'y avoir pas pensé avant. Vite !

Reyes s'agenouilla à côté de moi.

— Dutch, regarde.

Je m'écartai. Les blessures d'Osh commençaient à se refermer, ne laissant sur sa peau que de longues cicatrices rouges.

Je levai les yeux vers Reyes.

— Il va s'en tirer ?

— Malheureusement, oui.

Je ris doucement, soulagée. Il plaisantait. Osh et lui avaient d'abord été ennemis, mais ils étaient devenus très proches, comme des boxeurs qui se respectent en dehors du ring, des amis.

Je serrai Osh contre mon cœur, heureuse de sentir la chaleur de son corps, témoin qu'il était encore en vie.

— Si tu ne le lâches pas, ça va finir par ressembler à une agression, commenta Garrett dans mon dos.

Je tournai la tête vers lui.

— Tu as bu combien de bières, toi ?

Pour toute réponse, il me sourit et leva sa bouteille en cours.

— Ne refais plus jamais ça, Charley.

— Je suis désolée, Garrett. Je n'ai même pas pensé à ce que ça t'infligerait, à toi.

Il secoua la tête.

— Tout est bien qui finit bien.

— Je m'en moquais éperdument sur le moment, mais à bien y réfléchir...

Un coussin m'atteignit en pleine figure – et avec élan. J'éclatai de rire, soulagée de savoir qu'Osh allait bien. Enfin, il était vivant. Il ne serait peut-être plus jamais le même, mais au moins il était là.

— Il faut qu'on le ramène à l'appartement, dis-je.

— Non, intervint Reyes. Je ne voudrais pas qu'on nous voie transporter un

corps dans l'immeuble.

On se tourna vers Garrett d'un même mouvement.

— Je n'ai pas de chambre d'amis, je vous rappelle.

J'échangeai un coup d'œil avec Reyes, qui hocha la tête.

— Tu es prêt ?

On passa les bras sous Osh pour le soulever, et je fus surprise de la douceur de Reyes. Malheureusement, porter un daeva inconscient, c'était un peu comme de trimballer un lion fait de spaghettis trop cuits.

— Je vous en prie, faites comme chez vous, installez-le dans ma chambre, lança Garrett.

— Purée qu'il est lourd ! grognai-je.

— Tu sais, je peux me débrouiller tout seul, si tu préfères.

— Non, c'est bon, dis-je au moment où je cognais la tête d'Osh au chambranle de la porte. Oh, merde ! Tu crois que ça va lui faire une bosse ?

Reyes tenta de réprimer un sourire – en vain.

On installa donc Osh dans le lit de Garrett. Ce dernier n'était pas aussi fâché qu'il voulait nous le faire croire. Il était inquiet, traumatisé par ce qu'il avait vu. J'avais appelé Cookie, qui allait venir nous aider à veiller sur Osh. Nous étions convenus de ne pas le laisser seul jusqu'à ce qu'il reprenne conscience.

Je pris le premier tour de garde avec Reyes pendant que Garrett sortait nous acheter de quoi manger.

Je m'allongeai sur le lit à côté d'Osh et suivis du bout des doigts les cicatrices qui s'estompaient déjà. Il ne restait plus que quelques plaies, et, après l'avoir déshabillé, nous avons pansé toutes celles qui saignaient encore.

Reyes était assis dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce, la chemise déboutonnée, une bière à la main, posée sur un genou. Il était tellement puissant, tellement dangereux, même quand il était bêtement assis avec une bière à la main. Il m'observait comme s'il essayait de comprendre.

— Comment tu as fait ? me demanda-t-il enfin.

Je repoussai une mèche de cheveux derrière l'oreille d'Osh.

— Grâce à un objet qui s'appelle le miroir des dieux.

— C'est ce que tu as trouvé à Sleepy Hollow ?

— Petit cadeau de la part de Kuur, à l'insu de son plein gré.

— Comment ça marche ? Comment fait-on pour y enfermer un dieu, par exemple ?

— Déjà, le dieu doit avoir pris forme humaine parce qu'il faut un peu de sang. Tu mets une goutte de sang sur le verre du miroir, tu dis le nom du dieu – son vrai nom – et hop ! Il se retrouve prisonnier jusqu'à ce que tu décides de le libérer – ou non.

— Ça fait plus d'une semaine que tu as ce... miroir des dieux ?
Je me raclai la gorge.

— Oui.

— Et ça fait plus d'une semaine que tu sais que je suis un dieu ?

— Oui. C'est mon père qui me l'a appris. Il m'a dit que tu avais été façonné à partir d'un des dieux d'Uzan.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ?

Je fermai les yeux et, tête basse, lui murmurai la vérité :

— Parce que j'avais peur de devoir m'en servir contre toi.

Il s'immobilisa puis, après ce qui me parut une éternité, demanda :

— Et pourquoi est-ce que tu envisageais de devoir prendre des mesures pareilles ?

— Je ne savais pas si tu étais uniquement... toi-même, ou s'il y avait encore en toi une part du dieu maléfique évadé de sa prison.

Ironie du sort, Reyes avait été incarcéré à la fois au cours de sa vie céleste et de sa vie terrestre.

— Je ne savais pas si tu représentais une menace pour Pépin.

— Tu as bien fait.

J'écarquillai les yeux, surprise.

— Je ne suis pas digne d'être père. Je ne l'ai jamais été. Il a fallu que Satan débarque au couvent et prenne possession de moi, me rappelle qui j'étais, pour que j'affronte enfin la réalité. Je ne suis digne ni de toi ni de Pépin. À ta place, je ne me ferais pas confiance non plus.

— Reyes, ce n'est pas ce que je voulais dire !

Il garda le silence, tête basse, alors je repris la parole.

— Tu as recouvré tes souvenirs de quand tu étais Rey'azikeen ?

Ses iris scintillèrent entre ses longs cils noirs.

— Tu veux savoir si je me souviens que tu m'as envoyé en prison ?

Je fermai les yeux et crispai les paupières.

— Si je me souviens que mon propre frère a créé une dimension infernale

rien que pour m'y enfermer ?

Je ne dis rien. Son chagrin me serrait le cœur – ou peut-être que c'était le mien.

— Non, pas vraiment, poursuivit-il. Je me rappelle sa colère contre moi, son inquiétude pour les précieuses petites poupées qu'il s'était concoctées sur Terre. Il tenait tellement à les préserver qu'il a créé un monde à part où je pourrais grandir et mûrir. C'était du moins ce qu'il espérait. Puis un dieu venu d'une autre dimension, une créature tellement magnifique que les étoiles auraient préféré se consumer plutôt que se détourner d'elle, est venue supplier mon frère de m'envoyer dans sa dimension à elle. C'était une sorte de prison, certes, mais je n'y serais pas complètement esseulé. Je ne serais pas livré à moi-même, condamné à une lente descente dans la folie.

J'entrouvris les lèvres, abasourdie.

— Je me rappelle son sacrifice... Elle a donné sa vie à mon frère en échange de la mienne. Elle a accepté de devenir la Faucheuse de son univers à lui, à condition qu'il m'accorde une deuxième chance, à moi, un sale égoïste immature qui se fichait éperdument de son bien-être à elle.

Il ferma les yeux pour endiguer ses émotions.

— J'étais tellement aigri, tellement furieux contre le monde, que j'ai étudié tout ce que j'ai pu, jusqu'à ce que je trouve un moyen d'échapper à la dimension où le magnifique dieu me tenait captif – un moyen d'aller semer la panique et la détresse dans l'univers. Quand j'y parvins, Mae'eldeesahn et Eidolon en profitèrent pour s'échapper aussi.

Il crispait la main sur sa bouteille de bière, si fort que j'avais presque peur qu'elle n'explose.

— Dire qu'Uzan est une prison est un mensonge éhonté. C'était un paradis, créé par nos ancêtres pour recueillir les âmes un peu perdues, désorientées. Sauf que tout ce que je voyais à l'époque, c'est que j'y étais enfermé contre mon gré. (Il eut un petit rire amer.) Je ne vous mérite pas, ni toi ni Elwyn.

— Tu ne crois pas que tu as largement racheté tes fautes, depuis ?

— Comment ça ?

— Lucifer ? Les dendour ? Earl Walker ?

Il riva les yeux sur sa bouteille et entreprit d'en décoller l'étiquette.

— Tu veux que je te laisse un peu seule avec lui ? demanda-t-il pour détourner la conversation.

Reyes n'était pas du genre à se pardonner facilement. Je n'insistai pas.

— Osh ? Il est pris, dis-je. Par quelqu'un de très spécial.

— Ah bon ? Qui ça ?

Ça non plus, ça n'allait pas être facile à encaisser. Il fallait que je fasse preuve de tact. Ou alors je pouvais lui balancer la vérité et voir son expression passer de l'incrédulité à l'horreur, puis à une furie meurtrière. Je choisis la deuxième porte.

— Il est destiné à aimer notre fille.

L'expression de Reyes passa lentement de l'incrédulité à l'horreur, puis à une furie meurtrière.

— Oh, non, putain ! (Il se leva d'un bond.) Un daeva ? Tu te fous de ma gueule ?

Un vrai papa !

— Oui, un daeva, et non, je ne me fous pas de toi. Et puis, ne le sous-estime pas. Il nous réserve peut-être des surprises.

Il fit volte-face, la mine ombrageuse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je réfléchis un instant.

— Par exemple, j'ai toujours été la Faucheuse, depuis ma naissance, jusqu'au jour où j'ai appris que j'étais également un dieu venu d'une autre dimension. Et toi, tu pensais être le fils de Satan, sauf que, brusquement, tu te retrouves aussi dans la peau d'un dieu. Ce n'est pas banal, quand même. Nos vies sont déjà tellement bizarres ! Alors je me dis que, peut-être, Osh n'est pas seulement un daeva. (J'effleurai une longue cicatrice sur son jeune visage.) Je crois qu'on n'a pas encore tout vu, Reyes. Je perçois un pouvoir immense, qui dépasse notre entendement. Je l'imagine donner sa vie pour notre fille.

— Ah bon, fit Reyes en se rasseyant, satisfait. Du moment qu'il meurt à la fin...

Je gloussai.

— C'était encore un autre secret ? demanda-t-il.

— Oui, désolée. Je l'avais oublié, celui-là. D'ailleurs, et si on arrêtait de tourner autour du pot et qu'on s'attaquait au sujet qui fâche ?

— Pourquoi pas. Justement, le sujet en question est inconscient.

— Arrête ! Je ne parle pas de lui, dis-je en riant.

— Bon. On a déjà passé en revue le fait que tu m'as envoyé en prison et

que tu étais prête à me piéger dans le miroir des dieux.

— Je ne t’aurais pas vraiment piégé ! protestai-je. (Je me détendis quand je compris qu’il me taquinait.) Non, l’autre sujet qui fâche. Tu connais tous mes secrets. Enfin... tous les gros. Ne me demande pas de te raconter la fois où j’étais à une soirée de la fac et où j’ai mangé un truc qui était censé être un faux œil. Ça te couperait l’appétit pendant au moins un mois.

— Tu as piégé un dieu, reprit-il.

Clairement, cette histoire de faux œil le laissait de marbre. Il avait bien de la chance.

— Ça t’épate, hein ? C’est cool, ça me va.

— Tu es absolument géniale, Dutch.

Je sentis la fierté me gonfler la poitrine.

— Ou complètement barrée, je n’ai pas encore tranché.

J’aurais dû m’en douter.

— Tu ne vas pas t’en tirer aussi facilement. Et puis, je ne sais pas quels sont tes deux secrets, mais il n’y a pas moyen qu’ils soient pires que les miens. Impossible.

— OK, mais en quoi est-ce que mes secrets sont des sujets qui fâchent ? Je ne suis pas fâché, moi. J’étais là, tranquillement, une binouze à la main...

J’éclatai de rire.

— Une « binouze » ? Tu as bien dit « binouze » ?

— ... à regarder ma femme câliner un adolescent de dix-neuf ans inconscient et blessé.

— J’ai cru que tu parlais une langue étrangère.

— On va devoir reconstruire cette promenade, à Santa Cruz, lança-t-il.

— On en a les moyens, je te rappelle. Et puis, arrête de détourner la conversation.

Il sourit, et je faillis me laisser amadouer, mais je perçus son inquiétude.

— Et si je te disais tout demain ?

Je me redressai sur un coude.

— Tu peux aussi tout me dire aujourd’hui.

Il y eut un silence, pendant lequel Reyes s’absorba dans la contemplation de sa binouze.

— J’ai un autre don – enfin, si on peut appeler ça un don. J’ai toujours pris ça comme une évidence, et ça s’est révélé utile à plus d’une reprise.

— Ah oui ?

Ça ne devait pas être trop méchant.

— Je peux... Quand je croise des gens, je sais dire s'ils sont destinés à aller en enfer – s'ils en ont la marque, en quelque sorte. Un peu comme ce que tu fais, toi.

— C'est plutôt cool, non ? dis-je en enroulant une mèche des cheveux d'Osh autour de mon doigt.

— Ça me saute aux yeux à la minute où je rencontre la personne, et je vois s'il ou elle a déjà commis le crime qui va l'envoyer en enfer. Tu comprends, je devine exactement quand l'acte a lieu, à quel moment la sentence tombe, à la seconde près où la personne prend la décision de commettre ce geste qui la condamne.

Je m'assis en tailleur sur le lit.

— Est-ce que tu es en train de me dire que je suis condamnée à aller cramer en enfer ?

— Ma chérie, tu condamnes, pas l'inverse.

— Ah bon, tant mieux. Je préfère ça, je risquerais d'être dans la merde sinon. (Je réfléchis un instant.) Bon, mais alors, qui c'est ? Qui est destiné à souffrir dans les flammes pour l'éternité ?

Il se frotta le visage d'une main, ce qui m'inquiéta un peu. Quand il me regarda, ce fut avec les yeux brillants de larmes, ce qui m'inquiéta beaucoup.

— Reyes ?

— Avant que je te raconte tout, je tiens à ce que tu saches qu'on est déjà sur le coup. On fait tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter son meurtre.

Je ralentis mon cœur afin de pouvoir l'entendre malgré le battement violent du sang à mes oreilles.

— Reyes ?

— C'est ton oncle Bob.

Je restai muette, paralysée sur le lit de Garrett. Je ne savais même plus comment redémarrer mon cœur.

— Quand il m'a arrêté, j'ai vu qu'il portait la marque de l'enfer, pour un crime qu'il commettrait neuf ans après notre première rencontre – un crime qu'il a commis il y a maintenant deux ans, alors que j'étais encore en prison.

Je tentai de saisir le sens de ses paroles, mais mon esprit en panique ne se refermait que sur du vide. Ses mots se dérobaient à moi.

— Sauf que, ce jour-là, je l'ai également reconnu. Je l'avais déjà aperçu dans l'avenir d'un type qui était au lycée avec moi. Il s'appelait Grant

Guerin, et j'ai vu qu'un jour il tuerait un inspecteur de police. Il va tuer ton oncle Bob.

Garrett entra dans la chambre et comprit aussitôt ce qui se passait.

— Je suis en train de lui raconter, indiqua Reyes.

Garrett étouffa un juron.

— Je croyais qu'on attendrait d'avoir retrouvé cette raclure.

Reyes haussa les épaules.

— Écoute, Charley, on va coincer cet enfoiré. Il n'a aucune chance de nous échapper, je te le promets. On garde ton oncle sous surveillance. Si ça se trouve, il va croiser Guerin et ça va déclencher quelque chose, mais pour le moment il ne s'est encore rien passé.

— Qu'est-ce qui vous empêche de le trouver ?

— Les flics ont une vidéo sur laquelle on le voit dealer de la drogue. Quand ils se sont pointés chez lui pour l'arrêter, il s'est enfui.

— Et ça, ça ne le condamne pas à l'enfer ?

— Ce n'est pas si simple que ça, d'échouer en enfer. Il faut avoir l'intention de faire du mal à autrui. Jusqu'ici, il ne cause du tort qu'à lui-même.

— D'accord, mais pourquoi vous ne l'avez pas encore trouvé ? insistai-je, paniquée.

— Bientôt, m'assura Garrett. Il se cache pour l'instant mais il va bien finir par refaire surface.

— Oui, mais quand ? Combien de temps il nous reste ? Tu m'as dit que tu connaissais le détail des événements, à la seconde près.

Reyes se mordit la lèvre.

— On a moins d'une semaine.

Je me levai et commençai à faire les cent pas dans la chambre.

— Pourquoi l'oncle Bob ? Pourquoi est-ce qu'il le tue ? Comment ça se passe ?

— Ton oncle le débusque et s'apprête à l'arrêter.

— Et ensuite ?

Garrett s'approcha de moi.

— Il vaut mieux que tu n'en saches pas plus, Charley.

— Ça, c'est à moi de le décider. Reyes ?

— Guerin entend ton oncle arriver et lui tend une embuscade. Il lui donne un coup sur la tête.

— Et l'oncle Bob meurt sur le coup ?

— Oui, répondit Garrett un peu trop précipitamment.

— Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— Il ne meurt pas sur le coup, mais il est inconscient, expliqua Reyes. Alors le type panique et... (Il ferma les yeux et se détourna.) ... il achève ton oncle à l'acide.

Mon champ de vision se réduisit brusquement. Je basculai, et Garrett me rattrapa. Il me fit asseoir sur le lit avant de sortir me chercher un verre d'eau.

Je restai un long moment incapable de parler. Cette image s'était gravée à jamais dans mon esprit et dans mon cœur.

Soudain j'eus une idée.

— Où est-ce qu'il le trouve ? Oncle Bob ? Où est-ce qu'il débusque ce type ? (Ma voix monta dans les aigus.) Il faut qu'on se rende sur place. Il est sûrement déjà là-bas.

— J'y ai posté quelques hommes, en surveillance. Dès qu'il se montre, on sera prévenus.

— Bon, donc on peut éviter la catastrophe, dis-je en me calmant un peu. On peut... Attends, là. (Je levai les yeux vers Reyes.) Mon oncle, Robert Davidson, un homme merveilleux, un détective hors du commun, un flic incorruptible, a été marqué pour l'enfer il y a de ça deux ans ? Vraiment ? Comment ça se fait ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Dutch...

— Je ne plaisante pas, Reyes. Dis-moi !

— Il a tué quelqu'un, avoua-t-il sans desserrer les dents.

— De sang-froid ? Non ! Il y a deux ans ? Je me souviens d'une histoire de fusillade, mais l'enquête interne a démontré qu'il était en situation de légitime défense.

— Il ne s'agit pas de ça, souffla-t-il, mal à l'aise.

Garrett revint avec un verre d'eau. Il jeta un coup d'œil à Reyes et détourna la tête.

— Tu veux dire que mon oncle a abattu quelqu'un de sang-froid ?

— Oui. C'était franchement impressionnant, d'ailleurs. À l'époque, je...

— Pourquoi il aurait fait ça ?

Reyes baissa la tête. Clairement il n'avait pas l'intention de me répondre.

Je fis un pas vers lui.

— Je peux te forcer à parler.

Il ne chercha ni à se justifier ni à s'expliquer.

Je fis un pas de plus et lui donnai une dernière chance.

— Pourquoi ?

— Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est qu'il avait une bonne raison.

— Reyes, je te jure par tous les...

— Pour toi, souffla-t-il dans un murmure presque inaudible.

— Quoi ? fis-je à peine plus fort.

— C'est pour toi qu'il a fait ça. Ils étaient... Ils avaient découvert de quoi tu étais capable.

— Qui ça, « ils » ?

— Un cartel colombien, une bande de minables qui cherchaient à s'attirer les faveurs de leur boss. Ton oncle a appris par l'un de ses indics qu'ils envisageaient de te capturer et de t'emmener en Colombie. Ils voulaient faire cadeau de toi au patron.

Je n'aurais pas été plus choquée s'il m'avait donné un coup de poing dans le ventre.

— Ton oncle a découvert leur planque. Il n'avait pas de quoi les inculper et ne voulait pas prendre le risque qu'ils parlent de toi aux autres membres du cartel. Alors il est entré, les a éliminés un par un et a mis le feu à la maison.

— Non ! L'oncle Bob ne ferait jamais une chose pareille.

— Ton oncle connaissait le patron de ces types, Dutch. Il savait de quoi il était capable. Il s'était trouvé aux premières loges quand il était dans l'armée. Il n'avait pas d'autre choix que de les réduire au silence. Si leur chef avait entendu parler de tes dons, il se serait lui-même lancé à tes trousses.

Cette histoire remettait en cause tout ce que je pensais savoir au sujet de mon oncle.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'un baron de la drogue colombien pouvait bien me vouloir ?

— C'était un collectionneur, fasciné par les forces occultes. Il croyait pouvoir absorber l'âme d'une personne en consommant sa chair et hériter ainsi de ses dons. Il avait déjà tué plusieurs villageois de sa région dans sa quête.

— Un trafiquant de drogue voulait me manger ?

— Il aurait sûrement essayé s'il avait eu vent de ton existence. Il t'aurait considérée comme son plus beau trophée.

— Il y a vraiment des malades dans ce monde ! m'écriai-je. Obie avait une

bonne raison.

— L'enfer ne semble pas d'accord. Ça n'a pas d'importance qu'il ait fait ça pour te sauver ou que ces types aient été des criminels. Le fait est qu'il a pris des vies, en connaissance de cause, alors qu'il y avait d'autres possibilités. Ce n'était pas de la légitime défense, c'était une décision réfléchie.

— Donc même quand on fait quelque chose de mal pour d'excellentes raisons, on échoue directement à l'*Hôtel du Soufre*.

— Tu peux peut-être nous aider, intervint Garrett brusquement. Apparemment la seule personne qui sache où se trouve Grant Guerin, c'est ton nouveau pote, Nick Parker. Guerin faisait partie de ses indics quand Parker était flic, et il semblerait qu'ils soient toujours en contact. Sauf que, naturellement, Parker n'a rien voulu nous dire.

— Parker était flic ?

— Au début de sa carrière, oui.

— Il est bien du genre à se faire ses propres règles, celui-là. (Je réfléchis à toute vitesse.) OK, le plus urgent, c'est d'empêcher ce cadavre ambulancier de tuer mon oncle. Après je pourrai me pencher sur le problème de sa condamnation.

Reyes sourit.

— C'était déjà un peu le plan.

— Oui, sauf que je n'étais pas au courant.

Je me dirigeai vers la porte pour aller rendre une petite visite à Parker, mais, sur le seuil, je me retournai vers mon mari.

— Au fait, tu en as d'autres, des secrets, pendant qu'on y est ?

— Non, pas que je sache.

— Bon.

Je voulais prendre Parker au dépourvu. Quoi de mieux que de débarquer chez lui à 3 heures du matin ?

Je revins vers Reyes et me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Il avait un goût de feu, de sel et de citron vert.

— Ne m'attends pas.

Alors que je sortais de la maison et refermais la porte derrière moi, j'entendis Garrett appeler depuis la cuisine.

— Tu ne restes pas manger ? Je t'avais pris des *taquitos* !

Chapitre 29

Quelqu'un aurait-il l'amabilité de percer le couvercle de mon bocal ?

Tee-shirt

Je tambourinai à la porte de Nick Parker pendant dix bonnes minutes avant qu'il vienne ouvrir, plus furieux que jamais. Il ne s'était pas donné la peine de fermer son peignoir, et son caleçon bleu ciel ne cachait pas grand-chose. J'aurais pensé qu'il était blond là aussi.

— Nick ? dit une voix de femme dans l'obscurité derrière lui.

— Retourne te coucher. Je te rejoins dès que j'ai fait arrêter Mme Davidson.

— Vous dormez avec des chaussettes, Parker ?

— Qu'est-ce que vous foutez là, Davidson ?

— J'ai besoin de savoir où est votre indic, Grant Guerin.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— OK. Je reformule ma question. À votre humble avis, où est-ce que j'aurais des chances de le trouver ?

— Vous avez trente secondes pour dégager de chez moi.

— Oh, allez, Parker. Je viens de disculper votre copain de fac et de vous éviter d'être radié pour obstruction à la justice et je ne sais quoi d'autre. Joplin ne vous aurait pas raté, vous le savez aussi bien que moi.

— Je ne sais même pas qui est ce Guerin.

Je pinçai les lèvres.

— Je commençais tout juste à croire que vous étiez quelqu'un de noble, au fond, et vous me sortez une connerie de ce genre. À votre avis, comment je fais pour être aussi douée dans mon métier ?

Il haussa les épaules, engourdi de sommeil.

— Je sais deviner quand on me ment, et j'ai besoin de savoir où se trouve Grant Guerin.

— Super. Vous êtes un détecteur de mensonges ambulante. Génial. Qu'est-

ce que vous lui voulez, à Guerin ? C'est à cause du mandat d'arrêt ? Le flic infiltré qui l'a coincé était au moins aussi pourri que lui. Même si je savais où il est, je ne vous le dirais pas.

— Écoutez, on peut continuer à travailler ensemble, ou on peut mettre un terme à notre collaboration, là, tout de suite. À vous de voir.

Ça ne l'émut pas du tout. Soudain je compris quelque chose. Il pensait que j'avais tué mon enfant. C'était la seule explication possible à l'hostilité que je lui inspirais. C'était réellement quelqu'un de noble, à sa manière un peu tordue. Il était prêt à finir en taule pour sauver son ami et rétablir ce qu'il percevait comme un déséquilibre du sort. Il refusait de dire où était son indic parce que ça lui semblait injuste et/ou illégal.

En même temps, je n'en avais rien à foutre, de ses principes. Guerin allait tuer mon oncle, qui était un homme formidable, et Parker savait où je pouvais le trouver. Je n'allais pas renoncer de sitôt. Je contournai Parker et entrai dans son humble demeure – pas si humble, d'ailleurs.

— Je vais vous faire arrêter, Davidson.

— Vous radotez, Parker.

Je me demandai si je n'avais pas intérêt à lui dire la vérité, tout simplement. En même temps, un baron de la drogue colombien envisageait de me manger. Il n'était peut-être pas judicieux d'étendre mon petit cercle d'initiés.

— OK, je vous laisse le choix. Soit vous me dites où se trouve Guerin, soit je raconte tout à Joplin.

C'était un coup bas, mais je n'avais pas le temps de me soucier de ma réputation.

C'est alors que Parker perdit les pédales. Il avait de sérieux problèmes, ce garçon.

Il vint se planter juste devant moi et agita son index sous mon nez.

— Comment osez-vous venir me menacer chez moi, espèce de salope ! Vous croyez que je ne sais pas, peut-être ? Vous croyez peut-être que je ne vais pas oser vous épinglez, vous et votre oncle ?

— Mon oncle ?

— Tout ce qui vous entoure est louche, Davidson. Vous nagez en eaux troubles, avec vos sales petites combines.

Il s'emmêlait un peu dans ses métaphores, le pauvre.

— Vous trouvez toujours les indices qui vous arrangent, pile au bon

moment, toujours grâce à des coups de fil anonymes. Anonymes, mon cul ! Vous êtes la pire détective que j'aie jamais rencontrée. Vous n'avez aucune éthique, aucune conscience professionnelle !

— C'est vrai. Parfaitement. D'ailleurs, puisque vous parlez d'éthique, il se trouve justement que j'ai votre dossier.

Il tremblait de rage.

— Je vais vous coincer, un jour, même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie. Vous aviez quelque chose de tellement... tellement... (Sa voix se brisa, et je reculai un peu pour mieux le regarder.) Ça fait cinq ans qu'on essaie, ma femme et moi ! Et vous, vous refusez une chance pareille ? Vous vous en débarrassez, comme ça ?

— Parker..., soufflai-je, soudain désolée pour lui.

Pas trop, non plus. Il m'avait traitée de salope.

— Je sais que l'inspecteur Davidson était dans le coup, lui aussi. Il était avec vous quand l'enfant est né.

— Il était un peu au-dessus, en fait.

Je me rappelais l'expression de son visage tandis qu'il se penchait sur le puits, fou d'inquiétude.

— Ah ! Vous avouez ! Vous admettez avoir eu un bébé, et puis... Quoi ? Vous l'avez tué accidentellement ? Vous l'avez vendu ? Abandonné ? Hein ?

Était-il réellement noble au point de me coincer – et pas au sens sexuel – alors que j'avais disculpé Lyle Fiske ? Allait-il renoncer à une amitié potentielle ou à une collaboration fructueuse parce qu'il pensait que j'avais enfreint la loi ? Était-il vraiment le genre de type qui arrêterait son meilleur ami pour trafic de drogue au lieu de l'aider à s'échapper ?

— Vous ne me connaissez pas bien, alors permettez-moi de vous expliquer qui je suis. Je suis le genre de type qui arrêterait son meilleur ami pour trafic de drogue au lieu de l'aider à s'échapper.

Waouh. Quelle précision ! Il me plaisait bien, en fait.

— Si vous croyez que, sous prétexte qu'on a bouclé une enquête ensemble...

— « On » a bouclé l'enquête ?

— ... je vais laisser tomber cette histoire d'enfant, vous vous trompez. Je vais découvrir ce que vous avez fait à ce bébé. Vous avez ma parole.

Il aurait mieux fait de se taire.

— Vous allez me mettre en colère, Parker.

— Tant mieux. J’espère que vous et votre flic corrompu d’oncle, vous...

— Corrompu, mon oncle ?

— ... allez récolter ce que vous méritez.

— Corrompu ?!

— Maintenant que j’ai entendu de votre bouche que vous aviez eu un bébé, alors que vous n’avez ni acte de naissance ni certificat d’adoption...

Son sourire était un modèle d’arrogance.

— C’est tout ? demandai-je, presque peinée pour lui. C’est uniquement de ça qu’il s’agit ?

— Non, ce n’est pas tout. Ça fait deux ans que je vous ai à l’œil, et il y a vraiment trop de trucs...

— Louches, oui, j’ai cru comprendre.

— Alors ? Vous êtes prête à passer aux aveux ? Je dois bien avoir un formulaire vierge quelque part.

Parker était quelqu’un de complexe, bien plus que la plupart des gens. J’aurais bien besoin de quelqu’un comme lui dans mon équipe. Malheureusement, même si je lui racontais la vérité, même si je lui montrais un petit échantillon de mes pouvoirs célestes, il n’était pas du genre à se laisser impressionner. En revanche il n’avait pas hésité à enfreindre la loi pour épargner son ami. Pas simple, le bonhomme.

— Je vous donne une dernière chance, Parker. Où est Grant Guerin ?

— Allez vous faire foutre.

Je ralentis le temps et réfléchis à ce que je m’apprêtais à faire. Pas trop longtemps non plus – j’avais plus ou moins pris ma décision à l’instant où il avait menacé de retrouver Pépin. Il avait scellé son propre sort.

Je me dressai sur la pointe des pieds et effleurai ses lèvres, très légèrement. Puis je laissai le temps reprendre son cours tandis que la vérité envahissait l’esprit de Parker comme une méchante montée de LSD. Des images, des souvenirs... tout ce qui m’était arrivé, tout ce que je savais – le bon comme le terrifiant, le surnaturel comme le mortel. Il reçut tout ça en même temps, comme un gros coup de massue céleste.

Il vit la naissance des étoiles et le regroupement des planètes. Il vit des supernovas exploser et des géantes rouges mourir. Il vit la chute de Lucifer et la construction de l’arche de Noé. Il vit la guerre et la famine, la paix et l’abondance. Il vit le monde surnaturel dans toute sa splendeur – les dieux et les démons, et toutes les autres créatures. Puis il vit Pépin, sa naissance, la

mort qui l'avait frôlée et la décision horrible qui s'était imposée à nous – l'abandonner pour lui sauver la vie. Il vit ce que ça m'avait fait, et ce que je lui ferais à lui s'il s'entêtait à enquêter sur notre histoire.

— Oh, mon Dieu ! souffla-t-il en tombant à genoux, un filet de bave au coin des lèvres.

Ça faisait beaucoup à encaisser.

Il joignit les mains et se prosterna devant moi. Je n'avais encore jamais été vénérée comme un dieu – pas depuis que j'étais devenue humaine, en tout cas. Je n'aimais pas ça du tout.

— Je ne chercherai plus à la retrouver, m'assura-t-il. Je suis désolé. Je vais détruire votre dossier.

Il éclata en sanglots, et ses larmes tombèrent sur le sol devant lui.

Je me penchai pour lui soulever le menton.

— Grant Guerin, dis-je simplement.

Il tremblait tellement fort qu'il peinait à articuler.

— Il est sur Girard, derrière *McCoy's*.

Je tournai les talons.

— Davidson ! Je... je ne savais pas.

— Personne ne sait.

Il ferma les yeux et se cacha le visage dans les mains.

— Je ne savais pas...

Je retournai vers lui et m'agenouillai à son côté.

— Vous allez pouvoir être père, maintenant. Ce doit être un des effets secondaires de mon contact.

Quand il releva la tête, ce fut avec une telle expression de gratitude que mon cœur s'en émut malgré tous mes efforts pour le garder de marbre.

— Je vous en prie, Parker.

Je sortis de la maison, fermai la porte derrière moi et me tournai vers la présence surnaturelle qui rôdait, toute proche. Les criquets se turent. La brise cessa d'agiter les branches. Je carrai les épaules et crispai la mâchoire. Je n'arrivais pas à croire le culot de cet archange. Deux visites le même jour ? À une heure pareille ?

Michael sortit des ombres, et la puissance qui émanait de lui me donna la chair de poule. Ses ailes immenses se replièrent dans son dos tandis que j'ouvrais la main gauche et la tournais vers le sol, prête à appeler Artémis.

Il prit la parole d'une voix grave, calme et claire.

— Tu ne peux pas interrompre ce qui a commencé, dit-il.

Même dans l'obscurité, ses yeux luisaient comme la surface de l'eau sous un soleil d'été. Ils ressemblaient à ceux de Reyes en cela. Le moindre rayon de lumière suffisait à les faire scintiller.

— Tu parles de la mort de mon oncle ?

Son long manteau noir balaya le sol quand il s'avança vers moi.

— C'est une chose que d'aider le peuple que Père a créé, mais tu risques de modifier leur histoire. Père a fait une promesse. Tu as déjà contrarié les cieux, Val-Eeth. Si tu essaies d'empêcher ça...

Jour après jour j'aidais les gens. C'était comme ça que je gagnais ma vie. Et voilà que, soudain, ça posait un problème aux cieux ?

Je ris doucement, estomaquée par son culot.

— Le terme « essayer » implique la possibilité d'un échec. (Je le toisai un instant.) Je ne compte pas échouer.

Je tournai les talons, mais il apparut aussitôt à côté de moi. Il me prit par le bras, pas assez fort pour me faire mal, mais suffisamment pour me faire comprendre ses intentions.

— Ils vont venir te saisir.

Il n'était pas malveillant. Je ne ressentais aucun mépris de sa part, ni colère ni rancune. À vrai dire, si j'avais dû identifier l'émotion dominante qui s'agitait sous ses ailes, j'aurais juré que c'était quelque chose comme de l'admiration.

Je relevai le menton.

— Eh bien, qu'ils viennent.

— Tu n'as pas l'air de comprendre. (Il baissa la tête, dissimulant presque sa beauté incroyable, angélique.) Il va se déplacer Lui-même, Val-Eeth. Nous sommes dans Son royaume, ici.

Son royaume. Il m'avait attirée dans Son royaume. Il avait pratiquement usé de chantage pour faire de moi la Faucheuse de Sa dimension. J'avais accepté, dans l'espoir de sauver Reyes d'une éternité infernale. Et voilà qu'Il venait me dicter ma conduite ?

Je me penchai vers Michael presque jusqu'à le toucher, réprimai la vague d'euphorie que provoquait la proximité des archanges de Jéhovah, et secouai la tête.

— Plus maintenant.

Puis je m'arrachai à son étreinte et partis à la recherche d'un homme dont

la mort était imminente.

Remerciements

En tout premier lieu je tiens à remercier chacun des fans de Charley et tous les lecteurs voraces qui ne se lassent pas de littérature. C'est grâce à vous que les rêves de tant d'auteurs se réalisent, et nous espérons sincèrement vous rendre la pareille.

Merci à mon agent, la merveilleuse Alexandra Machinist, à mon éditrice, la fantastique Jennifer Enderlin, ainsi qu'aux équipes d'ICM, de St. Martin's Press et de Macmillan, en particulier la talentueuse Lorelei King, la voix de Charley Davidson. Ma gratitude est infinie.

Je salue également nos éditeurs étrangers, Piaktus/Little, Brown, Milady/Bragelonne, Círculo de Leitores et les autres. Merci à vous de permettre à Charley de rencontrer les lecteurs du monde entier. Elle qui adore voyager !

Mention spéciale à Netters et Dana, qui savent me faire filer droit et m'empêcher de péter les plombs.

Je tire mon chapeau à Dana, Theresa, Jowanna et Trayce, qui ont tellement amélioré mon texte ! Sérieusement, ce que je couche sur le papier mérite parfois d'aller fertiliser les plantes en pot. Ces quatre femmes formidables ont le génie de transformer de l'engrais en cake aux fruits. (Pour Charley, c'est déjà pas mal.)

Un grand merci à Beth, la dernière à avoir rejoint l'équipe, pour tout le travail que tu as abattu.

Merci aux Ruby Sisters pour votre soutien sans faille.

Merci à ma famille et à mes amis, vous qui m'aimez malgré tout ce que vous savez sur moi.

Enfin, merci à Lenee, du RSS Winter Writing Festival, pour l'histoire de la lotion. Je rigole encore chaque fois que j'y repense.

Enfin, un petit mot d'encouragement à tous les aspirants écrivains, si vous me permettez de piquer sans vergogne une réplique de *Galaxy Quest*, un des meilleurs films de tous les temps : « Ne jamais baisser les bras ! Ne jamais se rendre ! »

Continuez à lire.

Continuez à écrire.

Continuez à repousser vos limites.

Et, surtout, ne cessez jamais d'apprendre ! Entre fêlés de l'écriture, on doit se serrer les coudes – essentiellement parce que le reste du monde nous trouve bizarres.

En 2009, **Darynda Jones** a remporté le Golden Heart® du meilleur roman de *paranormal romance* pour son livre *Première tombe sur la droite*. Darynda n'arrive pas à se rappeler une époque où elle n'était pas occupée à coucher des mots sur le papier. Elle vit au Pays de l'Enchantement, qu'on appelle aussi le Nouveau-Mexique, avec son mari, qu'elle a épousé voilà plus de vingt-cinq ans, et leurs deux magnifiques garçons, alias les Mighty Mighty Jones Boys.

Du même auteur, chez Milady :

Charley Davidson :

1. *Première tombe sur la droite*
2. *Deuxième tombe sur la gauche*
3. *Troisième tombe tout droit*
4. *Quatrième tombe au fond*
5. *Cinquième tombe au bout du tunnel*
6. *Au bord de la sixième tombe*
7. *Sept tombes et pas de corps*
8. *Huit tombes dans la nuit*
9. *Neuf tombes et des poussières*
10. *Dix tombes pour l'enfer*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Curse of Tenth Grave*
Copyright © 2016 by Darynda Jones

© Bragelonne 2017, pour la présente traduction

Design de couverture : © Emma Graves – LBBG
Photographie de couverture : © Silas Manhood

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-3506-2

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives,
dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des
réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos
romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)

- [Chapitre 29](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Milady c'est aussi](#)